NO

L

L'AM

NOUVEAU VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

DE

L'AMÈRIQUE SEPTENTRIONALE;

TOME PREMIER.

NO

L

L'A

PAR

Chez B

2

NOUVEAU VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS
DE
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

FAIT EN 1788;

PAR J. P. BRISSOT (WARVILLE),
Citoyen François.

On peut conquérir la liberté, sans mœurs; on ne peut la conserver, sans mœurs.

Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere, nec corrumpi sæculum vocatur....... Plusquam ibi boni mores valent quam alibi bonæ leges.

TACITE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez BUISSON, Imprimeur et Libraire, rue Haute-Feuille, No. 20.

AVRIL 1791.

Pu
au pr
étran
Fran
temp
dre,
saire
de ce
ques,
nues,
noien
peupl
Franç
Nou
ne s'a
cains l
appren
Ce sec
Améri
non-se
encore
me trè
pour l
import
pend;

PRÉFACE.

PUBLIER un voyage, paroîtra sans doute, au premier coup d'œil, une occupation bien étrangère aux circonstances où se trouve la France. Je me reprocherois moi-même le temps que j'ai consacré à le mettre en ordre, si je ne le croyois pas utile et nécessaire au maintien de notre révolution. L'objet de ce voyage n'a pas été d'étudier des antiques, ou de rechercher des plantes inconnues, mais d'observer des hommes qui venoient de conquérir leur liberté : or, un peuple libre ne peut plus être étranger à des François.

Nous avons aussi conquis notre liberté. Il ne s'agit donc pas d'apprendre des Américains la manière de la conquérir; mais il faut apprendre d'eux le secret de la conserver. Ce secret est sur-tout dans les mœurs; les Américains l'ont, et je vois avec douleur, non-seulement que nous ne le possèdons pas encore, mais que nous ne sommes pas même très-persuadés de leur nécessité absolue, pour le maintien de la liberté. Ce point est important, le salut de la révolution en dépend; il faut donc l'approfondir.

Qu'est-ce que la liberté ? Cest l'état le plus parfait de la société ; c'est l'état où l'homme ne dépend que des lois qu'il fait ; où, pour les faire bonnes, il doit perfectionner sa raison ; où, pour les exécuter, il doit encore employer toute sa raison. Car les moyens coercitifs déshonorent des hommes libres ; ils sont presque nuls dans un état libre, ou, lorsqu'on est forcé de les emprunter, la liberté touche à son déclin.

Or, les mœurs ne sont que la raison appliquée à tous les actes de la vie ; c'est dans leur force seule que consiste l'exécution des lois. La raison ou les mœurs sont à l'exécution des lois, chez un peuple libre, ce que les fers, les fouets, les gibets sont chez un peuple esclave. Détruisez les mœurs, ou la raison-pratique, et il faut les remplacer par les fers, les fouets ; ou bien la société ne seroit plus qu'un état de guerre, n'offriroit plus qu'une anarchie déplorable, qui se termineroit par sa dissolution.

Des mœurs ! des mœurs ! sans elles point de liberté. Si vous n'avez pas de mœurs, vous n'aimez pas la liberté, vous l'enlevez bientôt aux autres. Car, si vous vous abandonnez au luxe, à l'ostentation, à un jeu excessif, à

des dépenses immenses, vous ouvrez nécessairement votre ame à la corruption; vous trafiquez de votre popularité, de vos talens; vous vendez le peuple au despotisme, qui cherche toujours le moyen de le replonger dans les fers.

Mais on peut, me crie-t-on, aimer la liberté et n'avoir point de mœurs. — Non. — Ce n'est pas la liberté qu'on aime, c'est la part à la tyrannie nouvelle. L'homme immoral ne renverse le despotisme que pour l'exercer lui-même, que pour s'asseoir à la place de ceux qui enprofitoient, que pour satisfaire son orgueil ou ses autres passions.

Ils font, ces hommes immoraux, la distinction des mœurs publiques et des mœurs privées. Fausse et chimérique distinction, imaginée par le vice, pour atténuer son danger! Sans doute ou peut avoir des mœurs privées, sans avoir des mœurs publiques; on peut être un bon père, sans être un énergique ami de la liberté. Mais qui n'a pas de mœurs privées, n'a jamais sincèrement des mœurs publiques. A cet égard, elles sont inséparables; leur base est la même, LA RAISON. N'avoir pas de mœurs privées, c'est être débauché, dissipateur, joueur, mari infi-

dèle, père dénaturé. Or, quelles mœurs publiques peut-on allier avec de pareils vices ? Quoi ! dans l'intérieur de votre maison, vous foulez aux pieds la raison, et vous la respecteriez au dehors, dans vos raports avec vos concitoyens ! La raison, qui ne peut réprimer vos excès dans vos foyers, la réprimeroit au dehors ! Qui ne respecte pas la raison, sous la vue seule de ses pénates, ne la respecte jamais sincèrement. Le respect au dehors, pour elle et pour la loi, n'est, dans un homme immoral, que l'effet de la crainte, ou la grimace du charlatanisme. Or, la crainte s'évanouit, là où la force publique ne peut atteindre, et le vice reparoît. D'un autre côté, le charlatanisme des mœurs publiques n'est, chez l'homme immoral, qu'un scandale de plus, qu'un piége dangereux. Car le scandale entraîne la ruine des mœurs publiques, comme le piége couvre l'abîme où la liberté doit s'ensevelir.

Quelle confiance peut-on avoir, en effet, dans ces hommes qui, ne voyant dans les révolutions que des degrés à la fortune, n'encensent les mœurs que pour tromper le peuple, ne trompent ce peuple que pour

le piller ou l'enchaîner ; qui, dans des discours artificieux, dont l'or a payé la rhétorique séduisante, prêchent le dépouillement de l'intérêt privé, lors qu'eux-mêmes lui sacrifient secrètement tout ce qu'il y a de plus saint ? Quelle confiance avoir dans ces hommes, dont la conduite secrète est un attentat perpétuel à la morale, l'opprobre de la liberté, qui ne doit être que l'exercice de la raison ou qui n'est qu'un vain son ; dont la conduite est un démenti scandaleux à la doctrine qu'ils prêchent ; et, pour me servir des paroles de Juvénal,

Qui Curios simulant et bacchanalia vivunt.

Heureux le peuple que cette hypocrisie révolte, qui a le courage de dégrader, de flétrir, d'excommunier ces hommes doubles, dont le langage faux appartient au régime pur de la liberté, dont l'ame infecte n'aspire que la fange du despotisme des Tibère ! Heureux le peuple qui, bien convaincu que la liberté se maintient, non par l'éloquence, mais par l'exercice constant des vertus, n'estime point, et redoute même la première, lorsqu'elle est séparée des autres. Ce peuple force, par son opinion sévère, les hommes

à talens d'acquérir des mœurs; il éloigne de son sein la corruption, il affermit le fondement de la liberté, il se prépare des jours longs et prospères.

Mais, si ce peuple imprévoyant, irréfléchi, entraîné par l'enthousiasme qu'excite en lui l'éloquence d'un orateur qui flatte ses passions, pardonne à ses vices en faveur de ses talens; s'il ne s'indigne point de voir Alcibiade (1) traîner les manteaux de pourpre

(1) La somptuosité des jeux et des spectacles que donnoit Alcibiade, dit Plutarque; la magnificence des présens qu'il faisoit à sa ville, la gloire de ses ancêtres, la grace de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe à son courage, faisoient que les Athéniens lui pardonnoient ses fautes, les supportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer, et de les couvrir sous des noms doux et favorables; car ils les apelloient des jeux, des gentillesses, des marques de bon naturel...... Le peintre Aristophane, ayant peint la courtisane Néméa, qui tenoit Alcibiade couché dans son sein, tout le peuple courut en foule à ce tableau, et le vit avec un fort grand plaisir. Mais toutes ces choses déplaisoient extrêmement aux plus âgés et aux plus sages du peuple, et elles leur paroissoient des marques sûres d'une ambition tyrannique, qui fouloit aux pieds toutes les lois et toutes les coutumes de son pays. — Un jour, comme il sortoit d'une assemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, et de voir les honneurs que le peu-

et de soie, prodiguer les repas somptueux, s'endormir dans le sein de la courtisane Néméa, ou enlever à son époux celle qui faisoit son bonheur; si la vue de ses richesses, de ses graces extérieures, si les doux sons de ses discours ou les traits de son courage, le reconcilient avec ses crimes; s'il lui rend les hommages qu'il ne doit qu'*au talent uni à la vertu;* s'il lui prodigue l'encens, les places, les honneurs; ce peuple alors donne, dans son engouement insensé, la mesure de sa foiblesse, de son irréflexion, de son imbécillité et de sa propre corruption; il s'égorge de ses propres mains; l'instant n'est pas loin, où il sera vendu par les Alcibiade, par ses propres favoris, *au grand roi, à ses Satrapes.....*

Est-ce un tableau idéal, que je trace ici? Ou, ne seroit-ce pas le nôtre? Je frémis de la ressemblance!... Grand dieu! n'aurions-nous fait la révolution la plus inconcevable,

---

ple lui rendoit en le reconduisant, Timon le misantrope l'ayant rencontré, alla au-devant de lui, et lui tendant amicalement la main: *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu t'aggrandis heureusement pour la ruine de ce peuple.* La prédiction de Timon se vérifia.

la plus inattendue, que pour tirer du néant quelques intrigans, quelques hommes médiocres, quelques ambitieux, pour qui rien n'est sacré, qui n'ont pas même une bouche d'or, et qui ont une ame de boue ? Les infâmes ! Ils cherchent à excuser leurs foiblesses, leur vénalité, leurs capitulations éternelles avec le despotisme, en disant : Ce peuple est trop corrompu, pour lui laisser une liberté entière. Et ils lui donnent eux-mêmes l'exemple de la corruption ! et ils lui donnent de nouveaux fers ! comme si des fers pouvoient éclairer ou améliorer l'homme !

O providence ! à quel sort destines-tu donc le peuple de France ! Il est bon, mais il est facile, mais il est crédule, mais il est entousiaste, mais on le trompe aisément. Combien de fois il a, dans son engouement, applaudi à des traîtres secrets, qui lui conseilloient les mesures les plus perfides !

L'engouement décèle, ou un peuple dont la vieillesse imbécille annonce la dissolution prochaine, ou un peuple enfant, un peuple machine, un peuple qui n'est pas encore mûr pour la liberté. Car l'homme libre est l'homme raisonnable par essence. Il raisonne donc ses éloges, il mesure son admiration, si même

il en a jamais ; il ne les profane point, en les prodiguant à ceux qui se déshonorent.... Un peuple dégradé à ce point, applaudira bientôt aux chaînes dorées qu'on lui présentera. C'est le peuple Anglois, traînant dans la boue ce parlement auquel il devoit sa liberté, et couvrant de fleurs le vil Monk, qui le vendoit à son nouveau tyran.....

J'ai vu de près ces hommes dont le peuple s'engoue avec tant de facilité. Combien peu de patriotes j'ai compté parmi eux ! Combien peu j'ai vu d'hommes, aimant sincèrement le peuple, s'occupant sans cesse de son bonheur, de son amélioration, mettant constamment à l'écart leur intérêt privé ! ..... Ces vrais amis, ces vrais frères du peuple, vous ne les trouverez ni dans ces tripots infâmes, où des représentans jouent le sang du peuple ; ni parmi ces vils courtisans, qui, conservant le même esprit, n'ont changé que leur masque ; ni parmi ces patriotes d'un jour, qui, tout en prônant la déclaration des droits, s'occupent gravement d'un wisky et de gilets à la mode. L'homme frivole qui a de pareils goûts, n'a jamais descendu dans ces méditations profondes, qui font, de l'humanité, de l'exer-

cice de la raison, un besoin constant, un devoir de tous les jours. . . . . La simplicité des besoins et des goûts peut être le seul signe certain, et le garant du patriotisme. Qui a peu de besoins n'a jamais celui de se vendre ; tandis que le citoyen qui a la manie de l'ostentation, la fureur du jeu, des fantaisies dispendieuses, sans cesse aux expédiens, est toujours à celui qui veut l'acheter, et, tout, autour de lui, trahit sa corruption. . . . . .

Veux-tu donc me prouver ton patriotisme ? Laisse-moi pénétrer dans l'intérieur de ta maison. . . . . Quoi ! Je vois ton antichambre remplie de laquais insolens, qui me regardent avec dédain, parce que je suis comme Curius, *incomptis Curius capillis !* Ils te monseigneurisent, ils te donnent encore ces vains titres que la liberté foule aux pieds ; et tu le souffres, et tu te dis patriote ! Je pénètre plus avant. Quel luxe par-tout ! tes lambris sont dorés, des vases magnifiques ornent tes cheminées ; je foule aux pieds les tapis les plus riches ; les vins les plus chers, les mets les plus exquis couvrent ta table ; une foule de domestiques l'entoure, tu les traites avec hauteur. . . . . . Non, tu n'es point patriote.

L'orgueil le plus concentré règne dans ton cœur ; orgueil de la naissance, des richesses, des talens. Avec ce triple orgueil, on ne croit point à l'égalité. Tu ments à ta conscience, quand tu prostitues ce mot de patriote...... Mais d'où te viennent ces richesses ? tu n'étois pas riche. — Est-ce du peuple ? Il est encore pauvre. Qui m'assure que cet or n'est pas le prix de son sang ? Qui m'assure qu'au moment où je te parle, il n'existe pas un pacte secret entre la Cour et toi ? Qui m'assure que tu ne lui as pas dit : Confiez-moi le pouvoir qui vous reste, et je ramènerai le peuple à vos pieds, et je l'attacherai à votre char, et je saurai enchaîner la langue et la plume de ces hommes indépendans qui vous bravent : pour enchaîner un peuple, il ne faut pas toujours des Bastilles.....

Je ne sais si tant de tableaux, qui nous frappent journellement les yeux, nous convaincront de l'impossibilité, ou au moins de la prodigieuse difficulté d'allier *l'incorruptibilité publique avec la corruption des mœurs* ; mais je suis convaincu qu'il est facile, qu'il sera nécessaire un jour, de démontrer, si l'on veut conserver notre constitution, cet axiome :

Sans mœurs privées, point de mœurs publiques, point d'esprit public, point de liberté.

Mais comment créer ces mœurs privées et publiques chez un peuple, qui sort tout-à-coup de la fange de la servitude et de l'ignorance ; fange amoncelée pendant douze siècles sur sa tête ?

Une foule de moyens s'offrent à nous ; lois, instructions, bons exemples, éducation, multiplication des hommes à principes, encouragement à la vie rurale, morcèlement des propriétés, respect pour les métiers, etc.

N'est-il pas évident, par exemple, que les mœurs privées s'associent naturellement avec la vie rurale, que par conséquent on améliorera les mœurs, en faisant refouler les hommes des villes vers les campagnes, ou en décourageant les émigrations des campagnes dans les villes ? Si les Américains ont des mœurs si pures, c'est que les neuf dixièmes d'entre eux vivent épars dans les campagnes. Je ne dis pas de faire des lois directes, qui forcent à quitter les villes, ou qui fixent leurs limites ; toute prohibition, toute gêne est une injustice absurde et inefficace. Vou-

lez-vous faire le bien ? créez un intérêt à le faire. Voulez-vous repeupler la campagne ? créez un intérêt qui y retienne ses enfans. De sages lois, des impôts bien distribués pourront indirectement produire cet effet. Des lois qui tendront au morcèlement des propriétés, à diviser davantage l'aisance parmi les citoyens, contribueront encore à la résurrection des mœurs privées et publiques ; car la misère ne peut prendre aucun intérêt à la chose publique, et son besoin est souvent la limite de la vertu.

Voulez-vous répandre l'esprit public dans toute la France, dans tous les départemens, dans tous les villages ? favorisez la propagation des lumières, le bas prix des livres, des journaux. Combien la révolution se consolideroit rapidement, si le gouvernement avoit le sage principe d'affranchir les papiers publics de tout frais de port ! On vous l'a déjà dit, trois ou quatre millions dépensés ainsi, préviendront une foule de désordres que l'ignorance peut favoriser ou commettre, et dont la réparation coûte bien d'autres millions ; les lumières accéléreront une foule d'entreprises utiles, qui feront naître partout la prospérité publique.

Je veux encore citer l'exemple d'une autre loi, qui répandra infailliblement l'esprit public et les bonnes mœurs ; c'est la courte durée de la mission de tous les fonctionnaires publics, c'est l'impossibilité de les réélire sans intervalle. Par-là le corps législatif verseroit tous les deux ans, dans les provinces, trois à quatre cents bons patriotes qui, dans leur séjour à Paris, se seroient élevés au niveau de la révolution, se seroient pénétrés des lumières, de l'activité dévorante, de l'esprit public, dont cette ville est le foyer. Par-là encore les députés seront forcés de retourner dans leurs départemens, près de leurs pénates obscurs, pour y vivre. Par-là enfin, par cette succession d'hommes dans les places, vous appellerez beaucoup d'hommes à la science des affaires. La chose publique, mieux connue, deviendra donc successivement l'affaire de *tous*, et c'est ainsi qu'on répare le défaut reproché aux gouvernemens représentatifs, de n'être l'affaire que de *quelques-uns*.

Je ne puis m'étendre ici sur tous les moyens ; mais ce sera rendre un grand service à la révolution que de rechercher et d'indiquer ceux qui peuvent nous donner des mœurs et un esprit public.

Cependant je ne veux pas quitter ce sujet si attrayant, sans faire une réflexion bien importante. *Il ne peut exister long-temps de liberté, ni politique, ni individuelle, sans indépendance personnelle. Or, point d'indépendance, sans une propriété, ou une profession, ou un commerce, ou une industrie honnête, qui mettent à l'abri du besoin et de la dépendance.*

Je vous l'ai dit, les Américains sont et seront long-temps libres; c'est que les neuf dixièmes d'entr'eux sont agriculteurs; et lorsque vous supposeriez deux cent millions d'hommes en Amérique, tous pourroient être propriétaires.

Un propriétaire ne dépend que de sa récolte, et sa récolte dépend du ciel; or, jamais le ciel ne lui manque en entier.

Si les pluies détruisent son bled, ses prairies engraissent ses bestiaux et ses champs lui donnent des pommes de terre (1).

(1) La pomme de terre, voilà l'aliment de l'homme qui veut, qui sait être libre. Cette plante de la liberté croît partout, exige peu de soins et peu de peines pour la mettre en état d'être consommée. Or, diminuer ces soins, ces peines, c'est diminuer le besoin du travail privé, le besoin de l'argent; c'est laisser un plus long temps au travail public.

Nous ne sommes pas dans cette heureuse position. Divisât-on toutes les terres productives de la France, qui montent à cinquante millions, ce seroit deux arpens par personne. Or, ces deux arpens peuvent-ils suffire à sa subsistance ?

La nature des choses appelle beaucoup de François à vivre dans les villes. Le commerce, les métiers, et divers genres d'industrie, y procurent la subsistance à ses habitans. Car, il faut peu compter maintenant sur le produit des offices publics. Les salaires indemnisent, mais n'enrichissent pas, et ne rassurent pas contre les besoins de l'avenir. Un homme qui, pour vivre, spéculeroit sur ces salaires, ne seroit constamment que l'esclave, ou du peuple ou des divers pouvoirs. Tout homme qui veut être sincèrement libre, doit donc, s'il n'a pas de propriété, exercer un art ou un métier. A ce mot de métier, les patriotes frissonnent encore ! On commence bien à honorer le commerce; mais quoiqu'on vante beaucoup l'égalité, on n'est point encore franchement l'égal d'un homme de métier.

On n'a point encore abjuré le préjugé qui regarde les métiers comme au-dessous de la

banque ou du commerce. Voilà l'aristocratie bourgeoise, elle sera la plus difficile à déraciner (1).

Voulez-vous honorer les métiers? Donnez de l'instruction à ceux qui les exercent. Choisissez parmi eux, ceux qui paroissent les mieux instruits, pour les avancer successivement dans les emplois publics; ne dédaignez point de leur conférer, dans les assemblées, les places distinguées.

Je regrette que l'assemblée nationale n'ait pas encore donné ce saint exemple, que l'on n'ait pas couronné le génie de l'agriculture, en appelant au fauteuil le bon cultivateur Gérard, que les négocians, et les membres de l'assemblee, qui exercent des arts, n'aient

---

(1) Le dirai-je? elle perce même dans les officiers choisis par le peuple. Avec quel dédain ils toisent un artisan de la tête aux pieds! avec quelle dureté beaucoup de nos gardes nationaux traitent les infortunés qu'on arrête! avec quelle insolence ils exécutent leurs ordres! Observez la plupart des fonctionaires publics; ils sont aussi fiers dans l'exercice de leurs fonctions, qu'ils étoient rampans dans les assemblées primaires.

Un vrai patriote, je l'ai dit ailleurs, est égal dans tous les temps, aussi éloigné de la bassesse lors des élections, que de la hauteur dans ses fonctions.

pas joui du même honneur... Pourquoi donc cette exclusion? Il est très-beau d'écrire, dans la déclaration des droits, que tous les hommes sont égaux. Mais il faut pratiquer cette égalité, la graver dans son cœur, en imprégner tout son être, la consacrer par toutes ses actions, et il appartenoit à l'assemblée nationale de donner ce grand exemple. Il auroit peut-être forcé le pouvoir exécutif à la respecter aussi. Le voit-on descendre dans la classe des professions, y choisir pour ses envoyés, ses agens, des hommes simples, peu fortunés, point courtisans, mais instruits?

Nos démocrates de cour louent bien, avec un enthousiasme apprêté, *Franklin*, *Adams*, etc. Ils disent bien, avec un étonnement imbécile, que l'un étoit imprimeur, et l'autre maître d'école. Mais vont-ils chercher dans les ateliers les hommes instruits? Non. — Mais qu'importe à présent la conduite d'un ministère, que sa détestable base doit rendre essentiellement anti-populaire et conséquemment pervers? Il ne sera jamais vertueux que par hypocrisie. Chercher à le convertir, est folie; chercher à lui opposer des adversaires indépendans, est sagesse. Or le sécret de l'indépendance est dans cette maxime : *Avoir*

peu de besoins, et un métier sûr et constant, pour les remplir.

Mais, me dira t-on, une propriété et un métier ne peuvent pas suffire à tout : un artisan peut tomber malade..... Oui; et voilà pourquoi vous devez multiplier ces établissemens d'assurance sur la vie, et toutes ces ingénieuses institutions répandues en Angleterre, au moyen desquelles un artisan, un ouvrier, en plaçant ses épargnes de la semaine, ne craint point les maladies pour lui, ni de laisser, à sa mort, ses enfans sans ressources. Ainsi ces compagnies de secours servent à étendre par-tout l'indépendance personnelle, l'économie, la sainte morale; elles servent à écarter l'avilissement, qui rend si amer le pain de l'aumône, et qui dégrade celui qui le reçoit. L'ouvrier, secouru par ces institutions, peut être toujours fier; c'est le fruit de ses travaux, de ses épargnes qui le soutient. Avec cette idée, l'homme ne courbe point le front devant l'homme. L'artisan s'honore du métier qui lui assure son indépendance; il n'envie point les honneurs, il sait qu'il peut y atteindre s'il en est digne; il n'idolâtre point un homme, quel qu'il soit; il se respecte trop, pour être idolâtre; il

n'estime point les hommes, parce qu'ils sont en place, mais parce qu'ils méritent bien de la patrie. Les honneurs ne l'éblouissent point... Les chefs de la révolution hollandoise, dans le seizième siècle, assis sur l'herbe, et mangeant un hareng et des oignons, recevoient, avec une simplicité hautaine, les députés du fier Espagnol...... — Voilà le portrait des hommes qui sentent leur dignité, connoissent la grandeur d'un homme libre, sa supériorité sur tous les esclaves des rois.....

Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent.

O quand aurons-nous cette haute idée de nous-mêmes ! quand tous les citoyens ne verront-ils qu'avec dédain toutes ces idoles, auxquelles ils prostituoient jadis leurs adorations supertitieuses ! quand aurons-nous enfin une grande masse d'esprit public !

Je n'ai point d'inquiétude pour la génération qui s'élève ; l'ame pure de nos jeunes gens ne respire que la liberté ; le soufle infect de l'intérêt personnel ne l'a pas encore flétri. Une éducation vraiment nationale créera des hommes, qui surpasseront les Grecs et les Romains... Mais ce peuple déjà

vieux, depuis si long-temps courbé sous les fers, familiarisé avec l'idolâtrie des grandeurs (1), qui le redressera, qui le dépouillera du vieil homme? — L'INSTRUCTION, et le meilleur canal pour la propager, est la multiplication de ces *clubs populaires*, où les citoyens, que l'on a si injustement classés sous le nom de *passifs*, viennent s'instruire par des lectures, et sur les principes de la constitution, et sur la situation politique de tous les jours.

C'est là qu'on pourra mettre sans cesse sous les yeux du peuple les grands exemples que nous fournit l'histoire ancienne et moderne; c'est-là que des traits détachés de l'ouvrage que je publie, pourroient servir utilement à montrer à nos concitoyens les moyens de conserver la liberté.

François, qui voulez connoître ces moyens, étudiez les Américains d'aujourd'hui, ouvrez ce livre; vous y verrez, d'un côté, à quel degré de prospérité, la liberté peut élever l'in-

(1) . . . . *Qui stultus honores*
Sæpe dat indignis, et famæ servit ineptus,
Qui stupet in titulis et imaginibus. . . .
HORACE, Sat. 3, lib. I.

dustrie humaine, améliorer les hommes, les disposer à la fraternité universelle. Vous y verrez, d'un autre côté, par quels moyens on maintient la liberté. Le secret de sa durée est dans les bonnes mœurs ; et c'est une vérité que l'observation de l'état actuel de l'Amérique démontre à chaque pas.

Ainsi vous verrez dans ces voyages les prodigieux effets de la liberté sur les mœurs, sur l'industrie et sur l'amélioration des hommes. Vous verrez ces farouches presbitériens, qui dressoient, n'aguères, des gibets pour ceux qui ne pensoient pas comme eux, qui infligoient des amendes énormes à ceux qui avoient l'impiété de se promener et de voyager le dimanche ; vous les verrez admettre parmi eux toutes les sectes, fraterniser avec toutes, et rejetter ces odieuses superstitions qui, pour adorer l'être suprême, martyrisoient une partie du genre humain. Ainsi vous verrez tous les Américains, dans l'esprit desquels la jalousie de la métropole avoit semé les préjugés les plus absurdes contre les nations étrangères, abjurer ces préjugés, se lier avec toutes, rejetter toute idée de guerre, ne songer qu'à tracer la voie d'une confédération universelle. Vous verrez l'Amé-

ricain indépendant, n'ayant plus d'autres bornes que celles de l'univers, plus d'autre frein que celui d'une loi faite par ses représentans, plus de gênes, plus d'entraves prohibitives; vous le verrez, s'abandonnant à toutes les spéculations, ouvrir de fertiles sillons sur le sol que couvroient d'antiques forêts, parcourir les mers qui lui étoient inconnues, s'ouvrir des communications nouvelles, des marchés nouveaux, naturaliser dans sa patrie ces précieuses manufactures que l'Angleterre s'étoit réservées, et par cette accumulation de moyens d'industrie, changer la balance qui étoit contre l'Amérique, la tourner à son avantage. Vous le verrez fidèle à ses engagemens, se tourmenter pour les remplir, tandis que ses ennemis proclamoient par-tout sa banqueroute. Vous le verrez, augmentant ses facultés et ses vertus, sous ses auspices de la liberté, reformer son gouvernement, n'employer que le langage de la raison, pour convaincre les réfractaires, engager tous ses frères à le reformer, multiplier par-tout les institutions morales, les établissemens patriotiques, et surtout ne jamais séparer les mœurs publiques des mœurs privées. Tel est le tableau consolant

que ces voyages offriront aux amis de la liberté.

Le revers n'est pas moins consolant. Si la liberté est un sûr garant d'une haute prospérité, si, en perfectionnant les talens de l'homme, elle lui donne des vertus, ces vertus à leur tour deviennent le plus sûr appui de la liberté. Un peuple dont tous les membres auroient d'excellentes mœurs, n'auroit pas besoin de gouvernement. La loi n'auroit pas besoin de pouvoir spécial, chargé de son exécution.

Et voilà ponrquoi la liberté est portée, sans danger, en Amérique, à un degré si haut, qu'elle touche presque à la la liberté de l'état de nature. Voilà pourquoi le gouvernement y a si peu de force, y est souvent presque nul. Les ignorans en concluent l'anarchie. Les hommes éclairés, qui ont examiné les effets sur les lieux, en concluent l'excellence du gouvernement; puisque, malgré sa foiblesse, la société y est florissante. C'est que la prospérité d'une société est toujours en raison de l'étendue de la liberté; celle-ci est en raison inverse de l'étendue des pouvoirs du gouvernement. Ce dernier ne peut s'aggrandir qu'aux dépens de l'autre.

Un peuple sans gouvernement, peut-il être heureux? — Oui, si vous pouvez supposer tout un peuple avec de bonnes mœurs; et ce n'est point une chimère. En voulez-vous un exemple frappant? Observez les quakers d'Amérique. Quoique nombreux, quoique épars sur la surface de la Pensylvanie, ils ont passé plus d'un siècle, sans gouvernement municipal, sans police, sans moyens coercitifs, pour administrer l'état, et pour gouverner les hopitaux. Eh! pourquoi? Voyez le tableau de leurs mœurs, vous y trouverez l'explication de ce phénomène.

Les moyens coercitifs et la liberté ne marchent point ensemble. Un peuple libre hait les premiers. — Mais si l'on n'emploie pas ces moyens, qui fera donc exécuter la loi? La raison et les bonnes mœurs; ôtez-les, il faut ou emprunter les armes de la violence, ou tomber dans l'anarchie.

Si donc un peuple veut bannir le moyen deshonorant de la coercion, il faut qu'il exerce sa raison, afin qu'elle lui montre la nécessité d'un respect constant pour la loi.

L'exercice fréquent de cette raison produit, parmi les Américains, une foule d'hommes désignés sous le nom de *principled men*,

hommes à principes, *ou principiés.* Ce mot indique suffisamment le caractère de ces hommes, dont l'espèce est si peu connue parmi nous, qu'ils n'ont pas même de nom. Il s'en formera, je n'en doute pas ; mais en attendant, je ne vois encore que des êtres mobiles, vibratiles, qui font le bien par impulsion, par accès d'enthousiasme, et jamais par réflexion. Or, il n'y a de révolution durable, que celle dont la réflexion marque tous les dévęloppemens, et mûrit toutes les idées.

C'est parmi ces hommes à principes que vous trouverez les vrais héros de l'humanité : *Howard*, *Fothergill*, *Penn*, *Franklin*, *Washington*, *Sidney*, *Ludlow*.

Montrez-moi un homme de cette trempe, dont les besoins soient bornés, qui ne soit entouré d'aucun luxe, qui n'ait aucune passion secrette, aucune ambition que celle de servir son pays, un homme qui, comme dit Montaigne, *ait des opinions supercélestes*, *sans avoir des mœurs souterreines*, un homme, enfin, que la réflexion guide en tout ; voilà *l'homme du peuple.*

En un mot, François, voulez-vous être toujours libres, toujours indépendans dans

vos choix et dans vos opinions ; voulez-vous tendre toujours à resserer le pouvoir exécutif (1) dans des bornes étroites, à diminuer le nombre de vos lois, (*in pessimâ republicâ plurimæ leges*,) — AYEZ DES MŒURS. Les mœurs peuvent supléer parfaitement aux lois, et même les rendre inutiles. Les lois ne suppléent aux mœurs qu'imparfaitemeut, et d'une manière misérable.

Voulez-vous encore augmenter votre population, cette première richesse des nations, l'aisance de chaque individu, l'industrie, la culture, et tout ce qui peut amener la prospérité générale, AYEZ DES MŒURS.

Tel est le double effet des mœurs et de la liberté dans les Etat-Unis, dont la forme de gouvernement effarouche encore les hommes pusillanimes ou superstitieux. Les tableaux offerts dans ces voyages justifieront le républicanisme, que les fripons calomnient sciemment, et que les ignorans ne con-

---

(1) Voilà un des secrets de ceux qu'on apelle *républicains*. Ils veulent resserrer le pouvoir exécutif, pour forcer les hommes à être vertueux, et avoir peu besoin de lui ; et c'est un but aussi noble qu'on travestit presque en crime ! Ceux qui veulent donner tant de force au pouvoir exécutif, accusent calomnient le peuple, la révolution et la constitution.

noissent pas, mais qu'ils apprendront à connoître. Qui peut mieux servir à juger un régime, que ses effets? Des raisonnemens (1) peuvent tromper, l'expérience ne trompe point; et si la liberté, parce qu'elle est grande, produit, dans le fait, de bonnes mœurs et augmente les lumières, pourquoi donc des hommes libres continueroient-ils à s'acharner contre l'espèce de gouvernement qui, posant sur une plus grande liberté, entraîne une plus grande prospérité; contre le républicanisme enfin?

J'ai cru très-utile, très-nécessaire de prouver ces principes par de grands exemples; et voilà pourquoi je publie ces voyages. Les exemples frappent toujours plus que les préceptes. La morale, mise en action, a quelque chose de dramatique, et les François aiment encore le drame. Voilà mon premier but. Il est national: je dirai plus, il est universel; car, s'il est bien démontré que la liberté améliore les mœurs, et que les mœurs

(1) Si vous voulez consulter d'excellens raisonnemens sur ce sujet, lisez l'énergique brochure que vient de publier le célèbre Payne, intitulée: *Rights of man*, droits de l'homme: lisez sur-tout le chapitre de mêlanges.

à leur tour amènent et maintiennent la liberté, n'est-il pas évident, que gêner l'extension de la liberté, est un projet exécrable, puisque c'est arrêter l'amélioration, la prospérité, l'union de l'espèce humaine?

Un second objet me dirige dans la publication de ces voyages, et celui-là est encore national : j'ai voulu peindre à mes compatriotes, un peuple avec lequel il leur convient, sous tous les rapports, de se lier intimement. Les rapports moraux, qui doivent porter les François vers les Américains, sont développés dans les deux premiers volumes; le troisième embrasse plus spécialement les rapports commerciaux. Ce troisième volume avoit déjà été publié, en 1787, par M. Clavière et par moi (1). L'édition en étant épuisée, j'ai cru de mon devoir de le reproduire avec des corrections. Tout y est, et tout y sera long-

(1) Cet ouvrage a été traduit en anglois, et publié à Londres et en Amérique. Les auteurs du *Monthly Review* (janvier 1788), quoique guidés par les préjugés anglois, ont rendu hommage aux principes de cet ouvrage. Les Américains, pour le mettre à portée de tout le monde, l'ont publié par fragmens dans leurs gazettes. Car les gazettes sont le canal des connoissances en Amérique; et voilà pourquoi on y est généralement instruit.

temps utile aux François. Les principes, les faits, les calculs qu'il offre sont encore étrangers aux commerçans françois, mais ne peuvent l'être plus long-temps. Car, lorsque la liberté est solidement assise, il est impossible qu'un peuple ne s'occupe pas d'augmenter son industrie et son commerce. Or, ce troisième volume indique aux François les sources les plus riches pour le commerce; ces souces que le temps dévorant ne doit qu'augmenter, au lieu de les diminuer.

Il manque à cet ouvrage, pour le completter, un quatrième volume; c'est celui qui doit traiter des *rapports politiques* et de la confédération actuelle des Etats-Unis. Les matériaux existent, mais le temps me manque pour les mettre en ordre. Le tableau comparé du gouvernement des Etats-Unis, et du nôtre, exige une foule de rapprochemens divers, de profondes méditations. Le temps a déjà jugé l'un, l'autre est encore au berceau (1): et peut-être, faut-il plus de calme, moins de prévention et d'ignorance dans les

(1) Si la science de généraliser étoit bien connue, qui ne verroit que tous les abus politiques ne tiennent qu'à un seul, qu'il n'y a qu'un seul moyen efficace de les réformer ?

esprits, pour juger sainement la constitution américaine. Il est des vérités qu'il ne faut pas hazarder, lorsqu'un mot bannal et *in-entendu* peut les décrier et les faire proscrire.

Il faut attendre que le peuple soit assez mûr, pour ne juger les choses que d'après elles et lui, et non d'après des mots superstitieux, qui, ayant l'air de cacher un grand sens sous quelques sillabes, ne couvrent souvent que des erreurs compliquées, auxquelles la paresse adhère, parce qu'elle redoute d'y toucher. Il faut préparer cette maturité, qui n'est pas éloignée; et ces voyages l'accéléreront, en exposant, avec vérité, les avantages du seul gouvernement qui mérite quelque confiance.

Si j'avois consulté ce qu'on appeloit jadis l'amour de la gloire et l'esprit de la vieille littérature, j'aurois pû perdre quelques années à polir cet ouvrage; mais j'ai cru, que nécessaire à présent, il pourroit être inutile et trop tardif dans quelques années. Nous sommes arrivés au temps, où les hommes de lettres doivent songer d'abord à être utiles, où l'on doit, dans la crainte des mouvemens rétrogrades, précipiter la propagation des vérités, que le peuple peut porter; où, con-

séquemment, il faut plus s'occuper des choses que des mots, et où la recherche ne seroit dans le style et dans la perfection du coloris qu'un signe de petite vanité et d'aristocratie littéraire. Montesquieu, s'il revenoit, rougiroit de passer vingt ans à faire des épigrammes sur des lois. Il écriroit pour le peuple; car la révolution ne peut se maintenir que par le peuple, et par le peuple instruit; il écriroit donc bonnement, d'après son ame, et il ne tourmenteroit pas ses idées, pour les rendre brillantes.

Après avoir exposé l'objet qui m'a mis la plume à la main, je dois maintenant rendre compte des sources où j'ai puisé et des regles que je me suis prescrites en observant.

Muni de la recommandation des hommes les plus respectés en Amérique, je reçus par-tout cet accueil hospitalier qu'on doit à un frère, à un ami, qui ne voyage que pour le bien du genre humain. Je ne sais pourquoi je me suis trouvé tout d'un coup à l'aise, avec les personnages qui jouent le plus grand rôle dans les Etats-Unis. Après quelques heures d'entretien, j'étois avec eux, comme si je fusse né parmi eux, comme si j'eusse été l'un d'eux. N'est-ce pas-là

pas-là l'effet réciproque de la vertu, de la droiture? Elle met et se met promptement à l'aise. Des hommes de bien, qui se voyent pour la première fois, ont un siécle de liaisons.

On connoissoit déjà en Amérique l'ouvrage que j'avois publié, avec M. Clavière, *sur la France et sur les Etats-Unis*. Les savans, les politiques instruits s'empressèrent de me fournir tous les mémoires, toutes les instructions que je pouvois désirer; et c'est à leur zèle obligeant que je dois ces lumières, qui ont suppléé à la rapidité de mon voyage et de mes séjours. Je leur ai rendu, dans le cours de cet ouvrage, la justice qu'ils méritoient. Mes éloges ne sont pas suspects; j'ai prouvé que j'étois sobre d'éloges, et que je ne louois que dans la sincérité de mon ame. Non, jamais ma plume ne s'avilira à louer un homme, quelque puissant qu'il soit, un homme, que je détesterois, ou qui mériteroit la haine publique (1).

---

(1) Faire l'éloge d'un homme puissant, quoique vertueux, me gêne; je crains qu'on n'envenime les motifs. On a dit que, pour faire du bien, il ne falloit pas être si scrupuleux, qu'il falloit même louer le méchant utile. —

Quand on veut voyager utilement, il faut étudier, 1°. les hommes, 2°. les livres, 3°. les lieux.

1°. Les hommes ; il faut les voir dans toutes les classes, dans toutes les parties, dans tous les âges, dans toutes les situations.

Il faut qu'ils vous voyent sans défiance, qu'ils voyent en vous un ami, qu'ils n'aient aucun intérêt à vous tromper, qu'ils soient toujours pour vous *en déshabillé*, ou, pour me servir de l'expression angloise, *at home*.

Je lis dans les gazettes que les ambassadeurs de Tipou-Sultan recevoient par-tout des fêtes. On les traînoit aux bals, aux spectacles, aux manufactures, dans les arsenaux, dans les palais, dans les camps. — Je ne sais si, après avoir été fêtés pendant six mois, ils ont, en s'en retournant chez-eux, cru connoître la France. Si telle étoit leur opinion, ils auroient été dans l'erreur ; car ils n'auroient vu que la partie brillante, que la surface. Or, ce

---

Je ne vois pas quel bien se fait par la bassesse. Puis un homme vicieux est-il dupe de la bassesse ? Enfin, le bien qui se fait par un pareil trafic est un mal. Mauvaise base, mauvais exemple. — Cette note est nécessaire dans un temps où l'on croit devoir louer le vice, quand, d'ailleurs, il est quelquefois utile.

n'est pas par la surface qu'on peut juger de la force d'une nation. Il faut que l'ambassadeur échappe à sa dignité, monte au galetas, parcoure seul les campagnes, entre dans l'étable, pour voir les chevaux, dans la grange, pour voir les grains et leur qualité (1).

On défigure tout, pour tromper les gens en place. Un prince va aux invalides ; on lui fait goûter de la soupe, de la viande. Croit-on que le gouverneur soit assez bête, pour n'avoir pas, ce jour-là, donné des ordres au cuisinier?

L'observation vraie est celle de tous les jours, celle qui n'est point prévue.

Un voyageur, avant de partir, doit connoître, par les livres et par les hommes, le pays qu'il va parcourir. Il aura des *données*, il confrontera ce qu'on a dit, avec ce qu'il voit.

Il doit avoir un plan d'observation ; s'il veut,

(1) C'est ainsi que M. Jefferson a voyagé en France, en Italie. Il avoit un seul domestique avec lui. Il a tout vu par ses yeux. Je suis convaincu que peu de voyages seroient aussi judicieux, aussi utiles que ceux de ce philosophe ; mais sa modestie ensevelit tout dans son porte-feuille.

que rien ne lui échappe (1), il doit s'accoumer à saisir les objets rapidement, et de manière à n'en omettre aucun. Il doit surtout s'astreindre à se rendre compte tous les soirs de ce qu'il a vu, et mettre par écrit les principes, les observations, les faits, les conversations ; telle doit être la loi du voyageur:

Nulla dies abeat quin linea ducta supersit.

Jamais il ne doit être en arrière dans ses comptes; car les observation s'accumulent, la quantité de travail amène la négligence, les omissions provoquent la paresse.

L'art d'interroger utilement est nécessaire à un voyageur qui veut s'éclairer et éclairer ses semblables. Il doit y joindre l'art du critique, ou le moyen de distinguer la foi due à l'homme qu'on interroge ; art plus difficile qu'on ne pense. Car, comment savoir s'il dit la vérité ? Il faudroit le confronter avec le fait avec ou d'autres témoins. Mais vous ne les

---

(1) Tel le plan que je m'étois fait avec M. Clavière, et qu'on trouvera en tête du premier volume. Il pourra, comme les lettres qui l'accompagnent, être utile à d'autres voyageurs, moins pressés, moins dominés que moi par des circonstances impérieuses.

avez pas sous la main ; vous ne pouvez vous diriger que par la connoissance que vous avez de son caractère. S'il est honnête, s'il a du jugement, s'il n'a aucun intérêt à vous tromper, vous pouvez vous fier à lui. Mais comment saurez vous que cet intérêt n'existe point dans lui ? Il faudra donc interroger d'autres hommes sur lui, savoir son histoire, ses circonstances, son caractère ; savoir à quel parti il appartient, savoir s'il est de celui qui domine, ou mécontent. Ces sortes de questions sur un tiers, sont toujours très-délicates, et, presque toujours, on y répond avec un air équivoque, une enveloppe mistérieuse et des vacillations qui ne dissipent point les doutes.

Les hommes publics seroient peut-être les meilleurs à consulter, puisqu'il sont censés être choisis parmi les hommes à talens et avoir plus de lumières et d'expérience ; ils seroient, dis-je, les meilleurs à consulter, si la loyauté, la franchise, la communicabilité faisoient enfin partie du caractère de l'homme public, malgré les axiomes de la vieille politique. Certes, si cette révolution doit se faire, c'est dans des gouvernemens républicains, c'est en Amérique. Car, pourquoi y

auroit-on du secret, de la réserve ? Cependant on n'en est pas encore là : soit respect pour l'ancienne doctrine, soit résultat de la communication avec les cabinets européens, soit habitude angloise, qui n'est pas encore extirpée, vous rencontrez souvent encore cette désolante réserve.

Cependant je dois rendre hommage ici à plusieurs hommes célèbres qui sont à la tête des républiques américaines, et qui sentent que leur grandeur n'est pas dans ces petites ressources de la nullité qui se cache, pour échapper à la censure, mais dans la bonté des ressorts du gouvernement. Ils ont levé devant moi ces voiles, que la mesquine politique rend impénétrables ailleurs.

Le choix des personnes qu'il faut consulter, pour connoître un pays, est assez difficile à faire. Les Indigènes ont souvent trop de prédilection pour leur patrie, les étrangers, trop de préventions contr'elle. Ici, j'ai rencontré cette prévention chez presque tous les étrangers. La révolution d'Amérique les confond. Ils ne peuvent se familiariser avec l'idée d'un peuple *roi*, d'un président, ou *roi électif*, qui serre la main à un ouvrier, qui n'a point de gardes à sa

porte, qui marche à pied, etc. Les consuls étrangers sont ceux qui décrient avec le plus d'acharnement la constitution américaine, et je le dis avec douleur, j'ai vu ce même acharnement dans quelques uns des nôtres. A les entendre, quand je débarquai en Amérique, les Etats-Unis touchoient à leur ruine. Il n'y avoit plus de gouvernement; la constitution étoit détestable; il ne falloit pas se fier aux Américains: la dette publique ne devoit jamais être payée; il n'y avoit point de foi, point de justice.

Ami de la liberté, ces calomnies contre le gouvernement américain durent me révolter. Je les combattis avec la raison. Mes adversaires, qui m'objectoient alors l'expérience de leur long séjour, et la rapidité du mien, doivent voir aujourd'hui, que le prisme de la raison vaut un peu mieux que celui des bureaux.... Presque tous ont de l'esprit et des connoissances; mais presque tous ont été élevés dans les places inférieures de l'administration françoise: ils en avoient les préjugés. Une république étoit une chose monstrueuse à leurs yeux. Un ministre étoit une idole qu'ils révéroient superstitieusement. Le peuple n'étoit pour eux

qu'un troupeau qu'il falloit gouverner avec rigueur, etc. Voilà les maximes favorites des hommes élevés dans la vieille diplomatie. — Il est clair, qu'avec l'habitude de voir ainsi les gouvernemens, nos consuls devoient trouver celui des Américains détestable; vous leur demandiez des faits (1), ils ne vous en citoient aucun important. J'ai bien entendu de petits traits d'injustice..., mais en les citant, on oublioit la foule innombrable d'iniquités atroces, dont nos gouvernemens despotiques se rendent tous les jours coupables.

Un homme qui vit des rapines du despotisme, est toujours mauvais juge des pays libres; il sent qu'il seroit nul dans cet état de choses, et on n'aime pas à tomber dans le néant (2).

---

(1) Je dois dire que parmi ces consuls, M. Crevecœur est le seul dans lequel je n'ai pas trouvé ces maximes anti-républicaines. M. Letombe m'a paru juger aussi les Américains un peu moins monarchiquement que ses confrères.

(2) Jugez, par le trait suivant, de l'insolence avec laquelle les agens du despotisme passé, jugeoient et traitoient les chefs de républiques respectables. J'ai entendu M. Dumoustier, ci-devant ambassadeur en Amérique, se vanter d'avoir dit au président des Etats-Unis, chez lui, qu'il n'é-

J'ai rencontré, dans nos François voyageurs, les mêmes préjugés que chez nos consuls, et je n'en ai point été surpris.

La plûpart des François qui voyagent ou émigrent, n'ont aucunes connoissances, et ne sont point préparés à l'art de l'observateur.

Présomptueux à l'excès, et admirateurs de leurs coutumes et de leurs usages, ils sont portés à ridiculiser ceux des autres peuples: le ridicule leur offre un double plaisir; il satisfait leur orgueil, il humilie les autres.

Plus il y aura de différence entre les habitudes d'un François et celles du pays qu'il parcourt, plus il ridiculisera ces dernières. Telle est l'expérience que j'ai faite sur mes compatriotes, quand je les interrogeois, sur Philadelphie par exemple. Les hommes y

---

toit qu'un *tavern keeper*, ce qui équivaut à *restaurateur ou teneur de taverne*. Et les Américains eurent la bonté de ne pas demander son rapel! Par ce fait seul, vous devez juger de l'horreur que cet homme avoit pour la révolution actuelle. Il s'en est affiché l'ennemi déclaré en Amérique. Il déclamoit avec violence contre ses chefs. Ces faits sont publics: je les ai dénoncés à M. Montmorin, qui cependant, pour le récompenser sans doute de ses œuvres anti-révolutionnaires, lui a donné l'ambassade de Berlin.

sont graves, les femmes sérieuses; il n'y a point d'air évaporé, point de femmes mariées libertines, point de café, point de promenade. Mon François trouvoit tout détestable à Philadelphie, parce qu'il ne pouvoit pas se pavaner sur un boulevard, bavarder dans un café, ni séduire une jolie femme par ses airs d'importance et ses boucles à la mode. Il étoit presque scandalisé qu'on ne l'admirât pas, qu'on ne parlât pas françois; il étoit désolé de ne pouvoir parler l'américain avec la même facilité; il perdoit en effet tant à ne pas faire briller son esprit!

Si donc un personnage aussi léger, aussi superficiel, se présente et décrie les Américains, il a jugé sa personne et non les Américains.

Un peuple grave, sérieux, réfléchi, ne peut être bien observé, bien apprécié que par un homme de ce caractère.

Le défaut de réflexion caractérisoit nos François du temps passé; ils voyoient superficiellement, croyoient avec facilité, répandoient la satyre avec légèreté, et ne cherchoient en tout qu'à faire briller leur esprit: il faut espérer que la révolution corrigera cet affreux caractère.

Elle doit les changer entièrement, en faire des hommes, sous tous les points de vue, ou ils ne conserveront pas long-temps leur liberté. La liberté qui n'améliore pas l'homme, cède bientôt sa place à une nouvelle servitude : c'est un remède qui échoue contre un corps profondement paralysé; il lui donne quelques fortes convulsions, pour le laisser retomber dans une léthargie plus concentrée.

Mais si les François améliorent leurs mœurs, augmentent leurs lumières, ils iront loin; car le propre de la raison et de la liberté éclairée, est de se perfectionner sans cesse, et de substituer, en tout, les vérités aux erreurs, les principes aux préjugés. Ils se délivreront donc insensiblement des préjugés politiques, qui flétrissent encore la belle constitution qu'ils ont élevée. Ils imiteront les Américains, autant que la différence de leurs circonstances physiques et politiques le leur permettra; ils les imiteront, et ils n'en seront que plus heureux; car, le bonheur général n'est point à côté des absurdités et des contradictions, il ne peut naître ni des complications, ni du choc des pouvoirs. Il n'y a qu'un pouvoir réel, et c'est en le repor-

tant sans cesse vers sa source, qu'on le rend bienfaisant. Il devient dangereux en raison de son éloignement; en un mot, *moins le gouvernement est actif et puissant, plus la société est active, puissante et heureuse.* Voilà le phénomène que démontre l'histoire actuelle des Etats-Unis.

Ces voyages donnent la preuve de la seconde partie de cet axiome politique; ils prouvent l'activité, la puissance, le bonheur, l'amélioration en tout point des Américains; ils prouvent que les Américains sont appelés à être le premier peuple de la terre, sans en être l'effroi.

A quel grand anneau sont attachés ces hautes destinées? A trois principes.

1°. Tout pouvoir est électif en Amérique.

2°. Le pouvoir législatif y est fréquemment changé.

3°. Le pouvoir exécutif, qui est aussi électif et amovible (1), y a d'ailleurs peu de force.

---

(1) Ce dernier point mérite quelque attention dans les circonstances où nous sommes. Le président des États-Unis est élu comme tous les présidens et gouverneurs des autres états. On ne peut concevoir, dans ce pays, qu'il y *ait une sa-*

Il me sera facile un jour de déduire de ces trois principes, tous les effets heureux que j'ai observés en Amérique. Ici, je me

---

gesse, une capacité héréditaire, qui se transmette de générations en générations. Les Américains qui lèvent les épaules à cette extravagance européene, n'ont point d'ailleurs éprouvé, depuis 16 ans, quand il s'est agi de changer de président, ces troubles que les ignorans redoutent en Europe. La tranquillité règne dans cette élection, comme dans celle des simples représentans. Les hommes qui ne peuvent répondre aux argumens, se créent des fantômes pour les combattre ; on ne fait pas assez d'attention aux effets des progrès de la raison, et de *l'instinct d'analogie* qu'a le peuple. Du moment qu'il est accoutumé à l'élection du corps représentant, toute autre élection n'offre rien d'inquiétant.

C'est encore la même raison chez les gens instruits, et le même instinct d'analogie chez le peuple non instruit, qui leur inspirent une défiance éternelle contre le pouvoir exécutif, dans le pays où les chefs sont héréditaires et non électifs. Du moment qu'on décrète la monarchie héréditaire, on décrète la défiance éternelle du peuple contre le chef du pouvoir exécutif. Il seroit en effet contre nature qu'il eût confiance dans des individus, qui prétendent à une supériorité surnaturelle, qui en ont une de fait, et qui sont indépendans du peuple. Il ne peut exister de confiance sincère et franche, que dans les gouvernemens où le pouvoir exécutif est électif, parceque le gouvernant est toujours dans la dépendance du gouverné.

Or, dès que la confiance est impossible sous une monar-

suis borné à exposer ces effets, parce que je veux laisser à mes lecteurs le soin de remonter eux-mêmes aux causes, et de des-

---

chie héréditaire, tandis qu'elle est un résultat nécessaire d'un gouvernement électif en tous ses membres, on s'explique. Comment les querelles entre le peuple et le gouvernement sont éternelles dans le premier état; comment le recours à la force est fréquent; comment les trahisons et les délits ministériels sont impunis; comment la liberté est violée; comment le despotisme ou l'anarchie reviennent tour-à-tour; comment enfin ces sortes d'états n'ont qu'une prospérité factice, partielle, et souvent teinte de sang; tandis que dans le second état, où le peuple a, par l'élection, la censure sur tous les membres du gouvernement, il y a une unité d'intérêt qui engendre une prospérité réelle, générale et pacifique.

Les écrivains anglois ont beaucoup exalté les pouvoirs donnés au président des Etats-Unis; ils l'ont comparé au roi de la Grande-Bretagne, et son sénat, à la chambre des pairs.

C'est une double erreur. Le président des Etats-Unis est électif, et le roi anglois est héréditaire : le premier n'est en place que pour 4 ans, et l'autre est à vie. Le sénat est pareillement élu et à terme, tandis que l'hérédité décide de l'admission à la chambre des pairs, et que ses membres en sont inamovibles.

Observez que ce président des Etats-Unis ne peut faire aucuns traités, envoyer aucune ambassade, nommer à aucune place, sans l'avis du sénat; observez que ce sénat est électif; observez que le président est responsable; qu'il peut être accusé, poursuivi, suspendu, condamné; observez que

cendre ensuite de ces causes, par un retour naturel, à leur application à la France (1).

Je n'ai pas même dit tous les faits ; j'avois trop peu de temps, et pour les exposer tous, et pour en tirer moi-même tous les résultats. Je m'étonne d'avoir pu finir un ouvrage aussi volumineux, au milieu de tant d'occupations variées qui m'accablent à-la-fois ; chargé *seul* d'un journal entrepris par le seul désir de rétablir dans l'opinion publique ce puissant instrument des révolutions ; d'un journal où la défense des bons principes, la surveillance de mille ennemis, des attaques éternelles à repousser, apellent sans cesse mon attention. Combien de temps m'ont encore enlevé mes fonctions politi-

le bien public et la raison ne s'en trouvent pas plus mal de cette responsabilité ; que les places de président et de ministres ne sont pas vacantes, parce qu'on les environne de tant de digues ; observez enfin qu'elles sont occupées, toutes, par des hommes d'un mérite reconnu ; car le peuple qui élit, ne se donne pas, comme le hazard, des imbécilles pour gouverneurs, ni des fripons et de petits tyrans pour ministres, ainsi que les rois sont accoutumés de faire.

(1) Je sais tout ce qu'on peut opposer à cette application, mais je sais aussi qu'il n'est rien qu'on ne puisse aisément réfuter.

ques et civiles, tant de brochures particulières, la nécessité d'assister à des clubs où la vérité se prépare, le devoir que je me suis prescrit de défendre les hommes de couleur et les noirs!... Si je cite tous ces faits, c'est pour prouver à mes lecteurs que j'ai quelques droits à leur indulgence. J'en mérite encore par le motif qui m'anime: *consilium futuri ex preterito venit*, dit Seneque, le passé doit guider l'avenir; un plus grand avenir doit s'ouvrir pour nous. Il falloit donc se hâter de faire connoître le peuple, dont l'heureuse expérience peut nous diriger.

N. B. Plusieurs de mes lecteurs seront surpris de trouver dans le premier volume les noms de *Brissot de Warville*. Pour prévenir tout scandale, je dois observer que l'impression du premier volume a été commencée avant le 19 juin 1790. Si depuis j'ai conservé sur le titre le second nom de *Warville* en parenthèse et sans la particule *de*, c'est pour mes lecteurs américains qui ne me connoissent que sous ce nom, et pour lesquels ce voyage est aussi destiné.

Paris, 21 Avril 1791.

TABLE

TABLE DES MONNOIES
ES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

Comparées avec celles d'Europe.

MONNOIE D'EUROPE.	Massasuchett, NeW-Hampshire, Rhode-Island, Connecticut, et Virginie.			NeW-York, et Caroline du nord.			Pensylvanie, NeW-Jersey, Maryland, et DelaWare.			Caroline du sud, et Géorgie.		
	liv.	schel.	den.	liv.	schel.	den.	liv.	schel.	den.	liv.	schel.	den.
u de France de 6 liv.		6	8		8	9		8	4		5	5
uinée angloise . . .	1	8		1	17	4	1	15		1	1	9
ncien louis d'or de 5.6 grains	1	7		1	16	4	1	14	6	1	1	5
ollar ou piastre d'Espagne, 5 liv. 5 sous en 1788, vaut 5 liv. 8 s. à présent 1791.		6			8			7	6		4	8
livre se divise, dans tous les Etats, en 20 schell., le schelling en 12 deniers.												
schelling vaut . .	environ 16 s. de France.			environ 13 s. de France.			environ 14 s. de France.			environ 22 s. de France.		

s comptes du congrès se tiennent en dollars ou piastres, et en *cent*, qui est u près la centième partie d'une piastre, ou un peu plus qu'un sou. La re est la monnoie de *Standard*, à laquelle on ramène les monnoies des états. variations de leurs monnoies, qui embarrassent singulièrement les comptes, engagé le congrès à décréter une monnoie uniforme et générale, par males. On ne s'en sert encore que dans les comptes du congrès.

L'or est rare dans les Etats-Unis ; il passe dans l'étranger, pour payer leurs dettes et leurs achats. L'argent est plus commun : on y voit beaucoup d'écus de 6 livres de France, et de piastres. — Il y a des pièces d'or des Etats-Unis. — C'est une espèce de monnoie faite avec des rognures de guinées. On suppose que le poids de ces guinées est au-dessus du titre ; on les diminue en les rognant, pour épargner, dit-on, la peine de les peser ; et, des rognures, on fait cette monnoie. — C'est une misérable industrie, et qui ne remplit pas son objet. Car, qui m'a répondu que vous étiez honnête, et qu'un autre juif, après vous, ne rogneroit pas ? Je suis donc toujours obligé de peser. — On a frappé des pièces aux armes du congrès, valant deux guinées environ ; mais on en voit peu.

En général on paye en guinées, en écus de 6 liv., en schellings anglois et demi-schellings, en monnoie de cuivre, qui est très-mélangée.

On paye aussi en louis d'or ; mais il n'y a que les anciens qui soient reçus pour la valeur portée dans la table.

Les nouveaux louis d'or sont pesés ; et comme ils varient dans leur poids, ils perdent plus ou moins.

Il y en a qui pèsent moins que les anciens, de 8 — 10 grains, d'autres, 6 — 4, ce qui est énorme. J'en ai fait l'épreuve à Philadelphie.

Je perdis, sur 8 louis, 12 schellings 6 deniers (le schelling à 14 sous) ; le grain étoit évalué à 4 sous.

C'est une grande source de friponeries, et un grand désavantage pour les voyageurs, que la diversité des monnoies dans les Etats-Unis.

Il seroit facile d'y tout réduire en piastres, au lieu de pounds, qui varient.

Il s'est fait jusqu'à présent, et depuis la paix, une très-grande exportation de numéraire des Etats-Unis. Un négociant très-éclairé m'a assuré que chaque paquebot anglois emporte 30,000 livres sterling, outre ce qui passe par les vaisseaux marchands. Il a calculé, d'après des comptes très-exacts, qu'il s'étoit exporté, par New-York, d'après la paix, plus de 10,000,000 de piastres.

TABLE

Des Mesures et Poids des Etats-Unis.

Nous devons observer que les poids et les mesures usités dans les Etats-Unis, sont les mêmes que ceux de l'Angleterre.

L'acre de terre d'Amérique est de 38,284 pieds quarrés.

L'arpent ordinaire de France est de 32,400. — 11 acres d'Amérique font donc 13 arpens.

Le mille ordinaire d'Amérique est de 5000 pieds d'Angleterre.

La lieue ordinaire de France est de 13,705 pieds.

Le pied d'Amérique n'a que 135 lignes de France de long.

Le pied-de-roi de France a 144 lignes.

Le boisseau d'Amérique, qui est la mesure ordinaire du bled, pèse environ 60 livres. Il faut 4 boisseaux et 4 cinquièmes d'Amérique pour faire le setier de France.

La livre de poids d'Amérique est moins forte que celle de France; en voici la proportion exacte :

100 livres de poids de commerce d'Amérique font 91 7 huitièmes, poids de commerce d'Amsterdam.

100 livres, poids de commerce de France, font 99 1 huitième, poids de commerce d'Amsterdam.

Le galon, mesure de liqueurs, vaut 4 pintes de Paris.

ERRATA.

Nota. On prie les lecteurs de lire cet *errata* avant de commencer ce tome premier.

Page xlvj *de l'introduction, à la note, lignes* 2 *et* 3, on s'explique. Comment, *lisez:* on s'explique, comment.

Page 130. Le pont de Charleston a 2684 pieds, *lisez:* 1684 pieds.

Page 137. L'histoire précieuse du Massasuchett, par Winthrop, *lisez:* du New-Hampshire, par Belknap.

Page 157, *à la note.* Le schelling ne vaut pas tout-à-fait notre pièce de 24 sous, *lisez:* vaut environ 16 sous de France.

Page 267, *ligne* 12, dans les derniers, *lisez:* dans les derrières.

Tome II, page 79, Il n'y en a aucune de cette largeur, *ajoutez:* à l'exception de *Market-Street.*

NOUVEAU VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LETTRE PREMIÈRE.
DE M. CLAVIÈRE
A M. BRISSOT DE WARVILLE.

PLAN D'OBSERVATIONS

Sur l'existence politique, civile, militaire, sur la législation, etc. des Américains libres.

18 mai 1788.

Le voyage que vous allez entreprendre, mon cher ami, formera sans doute la plus intéressante époque de votre vie contemplative. Vous allez vous transporter sur cette partie

du globe où l'on pourroit, avec le moins d'obstacles, rapprocher les tableaux les plus frappans de tout ce qui appartient à l'humanité, de tout ce qui peut intéresser dans elle. C'est là qu'avec un peu de courage, beaucoup de patience, un grand sang froid, une défiance continuelle des habitudes du corps et de l'esprit, un oubli total de ses opinions chéries, et l'abnégation de l'amour-propre ; c'est là qu'en s'avertissant sans cesse de ne juger qu'avec lenteur, on pourra conclure, sur le vû des choses mêmes, quelle est la situation où l'homme, enfant de la terre, pourroit rassembler la plus grande somme et la plus grande durée de bonheur public et privé.

Peu d'années suffiroient, et sans courir de grands dangers, pour contempler les scènes les plus variées. On peut en Amérique, du sol déjà usé, déjà dépouillé par les mouvemens d'une population nombreuse et active, passer facilement dans les déserts, où la main des hommes n'a rien modifié, où le temps, la végétation, l'inertie et la pesanteur de la matière, semblent avoir fait seuls les frais du spectacle.

Entre ces deux extrémités on doit trouver des intermédiaires qui en sont plus ou moins

rapprochés; et c'est sans doute en les visitant que la raison et la sensibilité s'accorderoient le mieux pour y choisir le meilleur genre de vie.

Mais que ne faut-il pas aux hommes, quand rien ne dompte l'activité de leur esprit, quand rien n'arrête la prodigieuse variété de combinaisons qu'ils enfantent ? Est-ce d'ailleurs dans le domaine de la liberté qu'il faut espérer de trouver une manière de jouir de la terre, où l'homme, satisfait de ses rapports avec la chose publique, ne puisse plus desirer à cet égard aucun changement, du moins pendant une longue suite de siècles ? L'histoire ancienne ne nous est pas assez connue, et la moderne ne suffit pas pour résoudre cette question.

Le spectacle actuel de l'Amérique libre fera peut-être entrevoir ce qu'il est permis d'espérer. Mais qui, pour en juger, se séparera de son âge, de son tempérament, de son éducation, de l'impression que lui font certaines circonstances ? Sur qui les localités n'influent-elles pas selon ses goûts ou ses habitudes ? Qui saura faire taire son imagination et se défier des sensations qui l'excitent ? Je souhaite, mon cher ami, que vous

ayez cette force; et vous ne devez rien négliger pour l'acquérir, si vous réfléchissez sur le but principal de vos travaux. Vous voulez éclairer les hommes, leur applanir la route du bonheur; ainsi vous devez craindre, plus qu'aucun autre, de vous tromper sur les apparences, de former de fausses conjectures.

Lors donc que vous jugerez sur le lieu même de ces célèbres constitutions américaines, ne vous exagérez ni les vices de l'Europe auxquels vous les comparerez, ni les biens de l'Amérique que vous mettrez en opposition. Ayez pour premier but de voir, dans tout ce que vous remarquerez, si l'on ne peut pas en dire : *Au fond, c'est tout comme chez nous; la différence est si petite, qu'elle ne vaut pas le déplacement.* Je crois cette méthode la plus propre à préserver d'erreur, et il est à propos de se faire en même temps une juste idée des déplacemens, qui toujours soit présente à l'esprit. Voltaire a dit :

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.

Vous voulez contempler *les effets de la liberté sur les développemens de l'homme*, de *la société, du gouvernement.* Puissiez-vous,

dans un tel examen, ne jamais perdre de vue l'impartialité, le sang froid et la circonspection qu'il exige, afin que vous ne rapportiez pas des tableaux qui exposent vos amis ou à l'incrédulité ou à des mécomptes !

Je n'imagine pas que vous puissiez trouver en Amérique de nouveaux motifs pour tout Européen raisonnable d'aimer la liberté. Mais ce dont on vous saura le plus de gré, c'est de nous peindre ce qu'elle est en Amérique, et dans le fait, et dans l'opinion; ce qu'elle y sera plus ou moins long-temps, dans ses rapports avec les accidens inévitables qui troublent le bonheur de la vie.

Les hommes sont disputeurs, et par-tout conformés de la même manière; leurs passions se retrouvent par-tout : mais les matières sur lesquelles l'on se divise, sont, dans un état, plus ou moins propres à troubler l'harmonie générale et le bonheur individuel. Ainsi, la tolérance universelle rend les diversités d'opinions sur les matières religieuses, peu dangereuses.

A proportion que les institutions politiques soumettent l'autorité à des formes bien tranchées, en même temps qu'elles ont en leur faveur l'opinion publique, les dissentimens

politiques doivent être moins inquiétans. Voilà, mon ami, sous quel point de vue il importe que l'état politique de l'Amérique soit connu de nous : dites-nous sur-tout ce qu'il faut penser pour le présent et l'avenir de cette variété de gouvernemens, qui distingue si considérablement plusieurs états les uns des autres, et s'il n'en doit résulter aucun inconvénient majeur; si la paix fédérale n'en doit jamais être ébranlée ; si cette variété ne doit pas corrompre la justice des états confédérés les uns envers les autres, dans le commerce ordinaire et dans les chocs dont la confédération est juge; si aucun de ces états ne se meut, ne s'agite, ou ne sera porté à s'agiter, pour ressembler ou ne pas ressembler à tel autre; si les jalousies nationales n'existent pas déjà, ou ne se préparent pas par l'effet de ces différences. Elles ôtent à la Suisse une grande partie de son prix ; elles ont perdu la Hollande, et empêcheront sa restauration ; et si ces jalousies doivent être inconnues aux Américains, ou ne jamais s'exalter, expliquez-nous ce phénomène ; par quelle cause ou par quel effet il existe et se maintiendra : car vous sentez que de ce que vous observerez sur ce seul point, il peut très-bien résulter que l'on reste où l'on est,

ou que l'on se détermine pour certains états, par préférence à d'autres.

Il y a, en Amérique, un avantage que l'Europe n'offre pas. L'on peut s'y placer dans tel état, où il est aisé de fuir les tracasseries de la politique intérieure, en s'enfonçant dans les terres, puisqu'elles n'offrent que des déserts. Mais ce parti offre-t-il toute la sûreté qu'on peut en desirer? Tâchez de nous rapporter, sur l'état des sauvages répandus sur tout ce vaste continent, ce que l'on sait de plus certain de leur nombre, de leurs mœurs, de leurs habitudes, et les causes, plus ou moins inévitables, de l'état de guerre où l'on vit avec eux. Cette partie de vos récits ne sera pas la moins intéressante. Vous savez d'ailleurs que ces sauvages sont le *loup-garou* de beaucoup d'honnêtes gens. N'oubliez pas, à cette occasion, de rassembler tout ce qu'on a de lumières sur l'ancien état de l'Amérique, si vous avez le temps de vous en occuper.

Observez ce qui peut être resté chez les Américains de l'esprit militaire dont ils ont eu besoin; quels sont leurs préjugés à cet égard? Y trouveroit-on des hommes qui désirassent de se voir à la tête des armées? Y feroit-on des recrues de soldats? Y apperçoit-

on un germe qui, joint au goût de la fainéantise, fasse de la profession de soldat une profession préférable à celle de laboureur, de manœuvre, etc.; car c'est ce triste état de choses qui fournit ailleurs le moyen des grandes armées. Parlez-nous de ces *Cincinnati* vraiment inquiétans pour le politique philosophe.

Salomon a dit *qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil;* cela doit être vrai. Mais connoissons-nous toutes les révolutions politiques, pour en tracer le cercle complet? L'histoire ne fournit le tableau d'aucune révolution semblable à celle des Etats-Unis, ni d'arrangemens tels que les leurs. Ainsi vous pourrez envisager, dans l'avenir, des persévérances ou des changemens qui doivent s'éloigner plus ou moins de ce que nous enseigne la philosophie de l'histoire.

Vous devez aussi appercevoir s'il faut s'attendre à des guerres extérieures; si les Européens ont raison de dire que les Etats-Unis voudront un jour être conquérans. Je ne le crois pas; je crois plutôt que l'exemple de leur révolution sera contagieux, surtout si leur système fédéral doit maintenir l'union et la paix dans toutes les parties

confédérées. C'est là que doit se trouver le chef-d'œuvre de la politique, et où vos forces méditatives doivent se réunir.

Enfin, dites nous si la manie réglementaire a passé les mers avec les colons qui peuplent les Etats-Unis. Vous y trouverez sans doute des esprits frappés des désordres qu'a dû causer la guerre de l'indépendance, et d'autres qui ont conservé une image vive et agréable de la grande liberté qu'il falloit laisser à chaque individu. Les premiers s'effraient du plus léger mouvement, et voudroient qu'on appliquât une loi ou un réglement sur toutes choses; les autres ne trouvent jamais les réglemens et les loix en assez petit nombre. Quel est, à cet égard, l'opinion dominante dans les Etats-Unis? Quand on envisage combien les occupations privées doivent y avoir d'attrait et d'utilité, l'on peut espérer que la chose publique restera long-temps, sans s'y compliquer : mais on assure que les gens de loi y sont dans une proportion et dans un crédit effrayans; que la législation civile est, comme en Angleterre, une source abondante de malheurs et de procès. Eclairez-nous à ce sujet. Nous avons souvent observé que la législation civile corrompoit la jouis-

sance des meilleures institutions politiques. La législation civile est au bonheur des individus ce que sont les caractères des époux dans la société du mariage. On s'y tue souvent à coups d'épingle. C'est aussi le crime de la législation civile envers la société. Existe-t-il en Amérique?

La police repose par-tout en Europe sur l'opinion que l'homme est dépravé, turbulent, méchant, et la timidité que donnent les richesses dispose par-tout les riches à envisager les pauvres comme ne pouvant être contenus que par des chaînes. Cette vérité européenne existe-t-elle dans l'Amérique libre?

LETTRE II.

Sur le sol, les denrées, les émigrations, etc.

20 mai 1788.

Après nous avoir instruits sur tout ce qui est relatif à l'existence politique, et principalement dans les choses dont dépendent la paix intérieure, extérieure, et la sécurité individuelle; vous aurez à contempler le sol amé-

ricain relativement à l'industrie humaine, qui, à son tour, influe si prodigieusement sur les diverses manières d'exister.

Il semble qu'à cet égard toutes les grandes divisions de la terre doivent se ressembler. Cependant il est possible que l'Amérique offre, dans le même espace, bien plus d'alimens à l'industrie, bien plus de données qu'on n'en trouve en Europe. Fixez nos idées sur les invitations que la nature a tracées sur le sol américain, en s'adressant à l'intelligence humaine. Particulariser davantage ce que les cartes géographiques ne font qu'indiquer, sera plus digne de vos observations, que les détails qui intéressent le peintre, le poëte, ou l'amateur des jardins anglois.

Nous avons osé conseiller aux Américains libres d'être cultivateurs (*), et de laisser à l'Europe celles des manufactures qui s'éloignent de la vie des champs. Vous serez curieux de vérifier leurs dispositions à cet égard. Elles doivent beaucoup dépendre de la facilité des communications; et si, comme il paroît, l'Amérique libre peut être, en très-peu de temps, et avec des dépenses faciles à faire,

(*) Voyez le traité de la France et des Etats-Unis dans différens endroits.

coupée de canaux dans toutes les directions, si cet avantage est assez généralement senti pour qu'on s'applique de bonne heure à l'établir; nul doute qu'en Amérique l'activité humaine ne s'occupe principalement de la production des subsistances et des matières premières. On est dans l'opinion en Europe que la consommation fait la production, et que le défaut de consommation fait cesser le travail; voilà pourquoi l'on demande les villes et les manufactures. Mais il règne dans toutes ces opinions une grande confusion d'idées, que le spectacle des sociétés naissantes, sous la protection de la liberté, vous aidera à éclaircir. Vous verrez peut-être avec évidence, que l'homme cesse de craindre le superflu dans les subsistances, aussi-tôt qu'on ne le met pas dans la nécessité de les échanger contre de l'argent, pour payer des impôts, des rentes, etc.; je suis porté à croire qu'il ne craint point leur destruction. Si c'est là sa plus grande crainte, et qu'il ait près de lui des moyens de transport peu coûteux, qui lui soient faciles à lui-même, c'est-à-dire que lui, ou quelqu'un des siens, puisse, sans danger, charger un bateau, et aller faire des échanges, tout en vivant

sur le bateau même, l'homme aime trop le mouvement, pour que la crainte du superflu l'empêche de produire ; et lorsqu'il a produit ainsi, sans autre souci que celui d'avoir employé son temps à créer plus qu'il ne peut consommer, je crois que la production appelle ou va chercher les consommateurs ; qu'ainsi il n'est pas besoin, pour ouvrir le sein de la terre, que le laboureur soit assuré d'avance de ce qu'il fera de son grain. Les frais sont le fléau de l'industrie ; et vous verrez, sans doute, dans l'Amérique libre, un ordre de choses où ces frais n'étant nullement embarrassans, la théorie des consommations et des productions est toute différente de ce qu'on la suppose en Europe. Tâchez, mon ami, de bien vous rappeller que sur cela nous avons besoin de plus de détails, de comparaisons, de calculs, de faits et de preuves, que les voyageurs n'ont coutume d'en rassembler, et que cette partie de l'économie politique est encore toute neuve, à cause des embarras, des abstractions, des difficultés et des dégoûts même qui l'environnent en Europe.

Or c'est sur les tableaux que vous nous donnerez à cet égard, que se formera l'opi-

nion de vos amis. Tant de mésaventures, de mécomptes, de malheurs, ont accompagné jusqu'ici des émigrans, d'ailleurs vertueux, sages et instruits, qu'on est intimidé, pour peu qu'on soit tolérablement en Europe. Voyez à quoi les Genevois ont résisté, plutôt que d'aller en Irlande. . . Ainsi, mon ami, si vous voulez instruire ceux qui ont à fuir la tyrannie européenne, ou l'ignorance présomptueuse, ou les tâtonnemens incertains de ceux qui règlent le sort des peuples, et qui cherchent pour leurs enfans un état, et des travaux sûrs et honorables, étudiez l'histoire des émigrans. Pourquoi mouroient-ils de faim dans les contrées où la végétation a tant de force? Est-ce donc que, dans les productions spontanées de la terre, aucune n'est propre à nourrir l'homme? Appliquez-vous à bien éclaircir les causes des désastres des voyageurs, à bien juger de leurs illusions; et vous trouvant vous-même sur le lieu des débarquemens, étudiez à fond les précautions qu'il faut prendre, pour qu'un douloureux repentir ne porte pas les regrets sur les lieux que l'on a quittés; car alors ils ont une inguérissable amertume.

Vous risquerez moins de vous tromper en vous plaçant au milieu de vos amis et de vos connoissances. Commencez par ceux dont vous connoissez l'aisance, les habitudes, les goûts, les besoins, la mesure d'activité; et descendant graduellement jusqu'à l'honnête individu, qui, plein de santé et de vigueur, son habit sur le corps, et son bâton à la main, porte tout avec lui, dites à chacun à quoi il doit s'attendre, si, après avoir revêtu telle ou telle volonté, et après telle ou telle précaution, il se détermine à quitter l'Europe pour l'Amérique libre.

Enfin, mon ami, dans ce qui concerne la vie privée comme dans ce qui concerne les rapports politiques, dans les moyens de fortune comme dans ce que peut valoir l'honnête ambition de travailler pour la société, que vos observations attestent que jamais vous n'avez négligé une judicieuse évaluation de ce dont on jouit en Europe, en le comparant avec ce que l'on peut acquérir chez les Américains libres.

LETTRE III.

Plan d'une colonie à établir en Amérique (*).

21 mai 1788.

Lorsque l'on médite sur la révolution américaine, sur les circonstances qui ont mis obstacle à sa perfection, sur les lumières qu'on est en état de rassembler pour instituer des républiques plus parfaites, sur les terres destinées par le congrès à de nouveaux états, et sur la multitude de circonstances heureuses qui en faciliteroient les préparatifs, et en protégeroient le berceau, on est entraîné malgré soi dans des projets, chimériques au premier aspect, attachans par la réflexion, et que l'on n'abandonne qu'à regret, et par la seule difficulté de les faire adopter par un assez grand nombre d'hommes nécessaires à leur exécution.

Pourquoi, dès que l'on vous offre un pays circonscrit par des limites, et dont on peut

(*) Pour bien comprendre cette lettre, il faut se rappeller le temps où elle a été écrite ; le despotisme forçoit les meilleurs citoyens à chercher un asyle au loin. On ne pensoit pas que le règne de la liberté fût si près.

reconnoître

reconnoître le local, ne pourroit-on pas le préparer pour une république, comme on prépareroit une habitation pour ses amis? Pourquoi ne pourroit-on pas le diviser d'avance en districts qui ne seroient occupés que les uns après les autres?

Penn avoit déjà vu la nécessité de régler d'avance la marche d'une colonie sur le sol qu'elle devoit peupler : on a maintenant beaucoup plus de moyens qu'il n'en avoit pour ordonner et exécuter les mêmes choses avec plus de succès; et au lieu des sauvages qui pouvoient le troubler, on seroit maintenant soutenu par les états mêmes auxquels l'on viendroit s'aggréger.

Je crois sur-tout qu'un sol étant donné, on établiroit aujourd'hui, d'après l'expérience, une législation pour la république qui l'habiteroit, beaucoup mieux calculée pour la paix et le bonheur, qu'aucun des corps politiques qui existent, ou ont existé.

Jusqu'à présent le hasard ou des combinaisons involontaires les ont formés. Dans tous, il a fallu que les nouveautés raisonnables se conciliassent avec des absurdités; les lumières avec l'ignorance; le bon sens avec les préjugés; les sages institutions avec

la barbarie : de là ce chaos, source éternelle de mal-aise, de disputes et de désordres.

Des hommes sages et éclairés qui ordonneroient la société avant qu'un seul individu en fût membre, et qui porteroient la prévoyance sur toutes choses aussi loin qu'il est possible, qui prépareroient les mœurs publiques et privées par les institutions qui les produisent, et les mouvemens de l'industrie par les conséquences de la localité, seroient-ils condamnés à n'enfanter qu'une *Utopie?*

Je ne le crois pas ; et je pense même que l'amour du gain, celui de la nouveauté, et la philosophie, se donneroient aujourd'hui la main pour tenter une entreprise, qui, jusqu'à la révolution américaine, eût rencontré trop de difficultés, pour être jugée praticable.

Mettez donc, mon ami, votre séjour en Amérique à profit, pour vous informer si, dans les terres dont le congrès doit disposer, il existe encore une contrée dont l'abord soit facile, et où la nature du sol et sa disposition favoriseroient les travaux de l'industrie, et n'offriroient point trop d'obstacles à vaincre aux premiers colons.

Il faudroit qu'on pût y établir avec succès

un grand nombre de communications, tant par eau que par terre;

Que, pour cet effet, il fût aisé et peu coûteux d'en lever un plan topographique, assez circonstancié et assez exact, pour pouvoir y tracer d'avance toutes les divisions nécessaires. On devroit pouvoir y marquer assez de niveaux relatifs à un certain point, pour s'éclairer d'avance sur la possibilité des canaux; et les personnes chargées de tous ces travaux devroient avoir assez de zèle, de lumière, d'exactitude et de fidélité, pour marquer, chemin faisant, l'état du sol relativement aux matériaux dont on auroit besoin pour bâtir.

On a perfectionné les moyens de connoître la surface de la terre et ses dimensions.

J'ai vu une carte topographique de l'Irlande entière, qui n'a pas coûté plus de quatre années de travail, où se trouvent jusqu'au moindre ruisseau, jusqu'à la plus légère éminence, et le plus petit marais. On assure qu'en Amérique il y a des gens en état de faire les mêmes choses et avec la même perfection. C'est ce qu'on appelle *surveyors*.

Il doit en coûter sans doute pour obtenir de tels chefs-d'œuvre; mais quelle dépense

ne peut-on pas faire au moyen des grandes associations ? et ici se rassembleroient des motifs d'association de tous les genres. L'on pourroit d'ailleurs assurer aux entrepreneurs de ces travaux, outre un paiement convenable, une rétribution à prendre sur la vente des terres; rétribution qui soutiendroit leur zèle, et deviendroit la caution de leur fidélité.

Il faudroit donc connoître à quelles conditions le congrès traiteroit de la cession d'un tel pays, et s'il voudroit s'arranger pour n'en être principalement payé qu'à mesure que des colons viendroient prendre possession du terrein.

Il faudroit que le pays choisi fût tel qu'après y avoir marqué un lieu commode pour l'abord général, il fût facile de faire dans ce lieu même un grand établissement destiné à recevoir les colons, à les pourvoir des choses qui pourroient leur manquer, et sur-tout à les préserver de ces premiers embarras, de ces calamités, qui ont jetté la plupart des colonies naissantes dans le trouble, la misère, la faim et le désespoir.

Ayant une fois acquis une idée nette de ce qu'on peut espérer sur la nature du sol, sur sa position, sur ses rapports avec les

environs, et sur les conditions de l'acquisition ; on pourroit, si tout est satisfaisant, s'occuper de la législation politique et civile convenable à la nouvelle république et au sol qu'elle occuperoit. On porteroit sur ces objets l'ouvrage aussi loin qu'il seroit possible. Telle seroit la tâche qu'il faudroit remplir, afin que tout colon qui partiroit pour devenir membre de la nouvelle république, sût d'avance sous quelles loix il vivroit ; en sorte qu'il les auroit acceptées par contrat et avec connoissance de cause.

L'esprit de prévoyance devroit être porté à son égard au point que chaque arrivant sût où il va, ce qu'il doit faire, et comment il s'y prendra pour remplir, ou son but, s'il a acquis du terrein, ou ses engagemens, s'il s'est enrôlé comme mercenaire.

Les terreins ne seroient pas remis ou vendus au hasard, ou selon le caprice des colons ; mais on suivroit une marche uniforme, par laquelle la population s'avanceroit dans le pays de la manière la plus avantageuse au pays même.

Cette marche seroit sur-tout calculée pour que les individus pussent s'aider, se protéger et s'encourager réciproquement autant qu'il est possible.

Les dépenses publiques, celles du culte et de l'éducation seroient fournies par le produit d'une portion des terres réservées dans chaque district; et pour ne pas se tromper sur la proportion, pour que le propriétaire n'eût jamais rien à redouter du gouvernement, de l'église, ou d'aucun individu en autorité, on feroit une estimation de ces dépenses sur le pied du rapport le plus coûteux que l'on connoisse en Europe.

Ces terres seroient le domaine public. Elles devroient être, ce me semble, les premières mises en valeur. Peut-être faudroit-il qu'elles bordassent les grandes communications de tout genre, afin d'associer leur exploitation avec l'entretien de ces communications.

Peut-être aussi faudroit-il déterminer un régime qui assurât des bras travaillant sans cesse à établir les communications, et à cultiver les parties du domaine public nécessaires pour l'entretien de ces bras et celui des autres personnes publiques. Par ce régime on auroit toujours de l'ouvrage à donner aux imigrans, et l'on pourroit recevoir tous les hommes capables de travail, quoiqu'ils ne pussent pas devenir propriétaires à l'instant même, pourvu que, par leurs mœurs et

leur caractère, ils méritassent d'être admis dans la nouvelle république.

Ces détails suffisent pour vous rappeller l'idée du plan dont nous nous sommes souvent entretenus. Si vous acquériez auprès du congrès la certitude de pouvoir le réaliser en ce qui dépend de son pouvoir, et qu'il ne restât plus qu'à trouver la compagnie qui feroit l'entreprise, et fourniroit les fonds nécessaires, je crois qu'en Europe l'on en viendroit aisément à bout.

La compagnie auroit des terres à vendre, leur prix augmenteroit à mesure qu'elles seroient recherchées, et elle s'appliqueroit à les rendre recherchables par l'état de choses qu'elle prépareroit aux colons, surtout par les précautions qu'elle prendroit pour écarter d'eux les malheurs les plus à craindre, durant les premières tentatives. Je crois donc que ce projet offriroit un appât suffisant à la cupidité, et qu'assez d'actionnaires se présenteroient pour y consacrer plusieurs millions.

Pour les déterminer d'autant mieux, on diviseroit les portions d'intérêts en très-petites sommes, et l'on indiqueroit des mesures propres à tranquilliser les actionnaires sur

une administration digne de respect et de confiance, qui empêcheroit le divertissement des deniers, l'abus de leur emploi, et qui veilleroit à l'exacte exécution de tout ce qui auroit été résolu, pour assurer le succès de l'entreprise, et ne pas tromper l'attente des colons.

Un *prospectus* raisonné informeroit le public de la nature de l'entreprise. On en écarteroit l'enthousiasme, et les perspectives plus brillantes que solides.

Réaliser sur un sol acquis une république formée d'après les leçons de l'expérience, d'après le bon sens, la raison, et conformément aux principes de confraternité et d'égalité qui devroient réunir tous les hommes, tel seroit le but de l'entreprise.

Acheter les terres de manière à pouvoir les revendre à un assez bas prix, pour en encourager la culture, et en même temps avec assez d'avantage pour ajouter au remboursement des actionnaires un profit séduisant pour eux, tel seroit le principal moyen de son exécution. L'on ne s'y permettroit aucune observation qui ne fût naturelle et judicieuse; on feroit, par exemple, observer que de la première valeur d'un terrain inculte acquis pour y fonder une so-

ciété, à la valeur qu'il auroit acquise lorsque la société y seroit établie et deviendroit nombreuse, il y auroit de quoi assurer aux actionnaires un revenu prodigieux sur leur premier débours; revenu d'autant plus grand, proportionnellement au débours, qu'il seroit convenu avec le congrès d'un prix constamment le même, quel que fût le degré de valeur auquel les terres non encore acquittées seroient parvenues par l'effet des progrès de la société et de ses défrichemens.

Cela suppose, comme je l'ai déjà dit, qu'à l'exception d'une certaine somme payable en prenant possession du pays acquis, on ne feroit les paiemens au congrès qu'à mesure que les terres seroient vendues à des colons; condition sans laquelle l'entreprise exigeroit de trop grandes avances pour se flatter de les obtenir.

Ainsi le fonds de la compagnie seroit composé; 1°. du premier paiement à faire au congrès; 2°. des frais nécessaires pour acquérir la connoissance topographique du pays, et en marquer toutes les divisions; 3°. du fonds dont il faudroit s'assurer pour les premiers travaux publics, les établissemens pour la réception des colons, et pour

fonder les précautions nécessaires pour protéger les arrivans, et les garantir des accidens qui les décourageroient.

Ces trois objets exigeroient sans doute un fonds considérable; mais la valeur croissante des terres qui resteroient à payer et à vendre, et qu'on ne paieroit qu'à mesure que des colons se présenteroient pour les acquérir, assureroit successivement aux fondateurs une rente prodigieuse.

D'ailleurs les débours ne se faisant pas avec rapidité, on pourroit trouver beaucoup d'adoucissement dans le ménagement des premiers fonds fournis d'avance par les fondateurs.

Voilà comment cette entreprise présenteroit de quoi éveiller la cupidité. Les autres considérations exposées dans le *prospectus* détermineroient un grand nombre d'amis de l'humanité, de philosophes, et, si l'on veut, de curieux, à devenir actionnaires.

En voilà assez, mon ami, pour rappeller à votre esprit autant et plus de choses sur ce projet qu'il n'y en a dans le mien. Etudiez-le; et comme, au premier aspect, il a un air romanesque, trouvez le moyen de le sauver de cet écueil, et de vous en entretenir avec

des personnes instruites et raisonnables. Recherchez celles qui sont assez attachées aux grandes choses pour desirer d'y concourir avec zèle, lorsqu'elles ont pour but d'aider et de consoler l'humanité.

Mon âge me défend l'espoir de concourir à cette grande œuvre. Elle n'a, ce me semble, aucun modèle dans les temps passés ; elle seroit grandement utile aux temps à venir, et marqueroit la révolution américaine par un des plus beaux effets qu'elle puisse produire : n'en est-ce pas assez pour animer l'ambition généreuse de ceux qui ont assez de jeunesse, de santé et de courage, pour ne pas s'effrayer des difficultés, pour ne pas craindre les lenteurs, auxquelles il faudroit se résoudre, pour réussir ?

LETTRE IV.

21 mai 1788.

L'UTOPIE ne sera qu'un rêve, et vous trouverez sans doute les nouveaux états américains invinciblement destinés à des peu-

plades, qui se formeront peu à peu par des additions successives de familles ou d'individus, sans suivre aucun plan général, sans songer aux loix qui leur conviendront le mieux, lorsque la peuplade, devenue importante, pourra représenter comme république dans la confédération. C'est ainsi que tous les systêmes politiques semblent condamnés à ressembler à ce qui existe déjà dans tel ou tel état, selon que la multitude ou un homme hardi et accrédité en décident.

Il faudra donc abandonner ce projet : et alors où placerez-vous les amis que nous voudrions cependant rassembler en Amérique? Vous informerez-vous pour eux des progrès de la population et de la civilisation dans le Kentuké, dont on dit tant de merveilles? Mais songez à deux choses ; la première, que notre établissement sera très-incertain, s'il faut aller le préparer nous-mêmes, bâtir des maisons, etc. Il faudra alors que quelqu'un prenne les devants ; et quand se rejoindra-t-on? et que de choses ne peuvent pas venir à la traverse! Il faut, lorsque la société émigrante sera formée, pouvoir en faire partir tous les membres ; il faut qu'après avoir pourvu, en Europe même, à une association

qui se suffise à elle-même, tous les individus partent ensemble pour ne plus se séparer : mais alors il faut se décider pour un canton où l'on trouve, pour y séjourner, une bonne ville, jusqu'à ce que les habitations soient établies dans le district qu'on aura préféré. Cette précaution me semble exclure le Kentuké ; car aucune bonne ville n'en est assez voisine, pour que les membres de l'association qui se chargeroient de faire l'établissement, ne fussent pas séparés trop long-temps et par trop d'étendue de leur famille. Voyez donc, mon ami, comment il sera possible de concilier toutes choses, et de prendre au début une position où il soit probable que le chagrin ni la peine ne passeront jamais le plaisir ou la satisfaction. Vous n'aurez pas peu de chose à faire, quand vous procéderez à cet examen ; car n'oubliez pas que, pour déterminer les personnes dont nous craignons de nous éloigner, il faut un canton où l'on puisse tout à la fois réunir le commerce et l'agriculture. Il faut être près d'une rivière navigable, communiquant à la mer ; il faut avoir à sa portée une ville où l'on trouve des hommes de mer, des vaisseaux, etc. En un mot, il faut que ceux d'entre nous qui sont

habitués aux affaires du commerce et des manufactures, ne se trouvent pas dans la nécessité absolue d'y renoncer, et par là exposés à l'ennui. Vous savez qu'on ne sent pas la lassitude, lorsqu'on fait marcher à côté de soi une voiture ou un cheval, pour s'en servir au besoin.

C'est dommage que Pitsbourg ne soit pas plus considérable et plus peuplé, ou que la Virginie soit séparée des nouveaux états par des déserts.

Il est inutile d'entrer avec vous dans de grands détails sur cette matière; vous nous connoissez; ils seroient inutiles. Je me borne donc à vous recommander l'attention au climat. Beau ciel, température de Paris, point de mosquites, site agréable, et un sol qui réponde aux soins du cultivateur, voilà l'indispensable.

D'ailleurs, les nombreuses observations que vous vous êtes proposé de rassembler pour l'instruction publique, nous éclaireront sur une infinité de choses qu'il faudroit enregistrer ici, si elles n'entroient dans votre but principal. En observant les goûts et les habitudes, n'oubliez pas la musique, considérée dans ses effets sur les forces de l'es-

prit. Le goût de la musique se généralise en Europe ; on en fait un des objets importans de l'éducation.

En est-il de même en Amérique ? Je crois que ce talent n'en favorise aucun, si ce n'est les autres talens frivoles auxquels il s'associe. La musique entraîne à l'étudier sans cesse, à voir toujours au-delà de ce qu'on sait ; et quel bien peut faire aux hommes une chose aussi étrangère aux sciences utiles, et qui remplit le temps le plus propre à l'étude ? A-t on aussi besoin en Amérique de spectacles ?

Enfin, comme nous ne sommes pas encore de pauvres Ecossois, songez aux réponses que vous aurez à faire, lorsque nos femmes, nos enfans et nous-mêmes, nous vous demanderons comment l'on fera, si l'on arrive en grand nombre dans quelque ville des États-Unis que ce soit ; car ne pouvant pas envoyer des couriers devant soi, on pourra prendre quelque souci sur ce débarquement dans un pays où l'on ne connoîtra personne.

LETTRE V.

22 mai 1788.

APRÈS vous avoir dit ce que je pense sur des objets généraux, il convient d'arrêter ses idées sur ceux qui présentent le fruit le plus facile, le plus palpable et le plus certain, que vous puissiez retirer de votre voyage; je veux parler des achats des terres ou de fonds publics auxquels on peut être invité par les circonstances.

Trois classes de personnes peuvent desirer d'acheter des terres dans les Etats-Unis : ceux qui se proposent de les faire cultiver, ceux qui veulent les cultiver eux-mêmes, et ceux qui pensent y placer de l'argent, dans l'espérance que ces terres augmenteront de valeur à mesure que la population croîtra et s'étendra davantage sur le sol des Etats-Unis.

Laissons aux deux premières classes à faire elles-mêmes leur choix. Les observations générales que vous publierez à votre retour sur l'Amérique libre, éclaireront quiconque le dessein de s'y rendre ; et c'est à ceux qui veulent

veulent habiter le sol qui les fera vivre, à en choisir eux-mêmes la place ; car, outre le nécessaire, ils devront encore y trouver le bonheur, objet trop important pour s'en rapporter à d'autres qu'à soi-même.

Les simples spéculateurs sont dans un cas différent : les uns veulent acheter pour revendre avec avantage le plus promptement possible ; les autres étendent leurs vues beaucoup plus loin, et, calculant les vicissitudes européennes, peuvent trouver très-sage et très-prudent d'acquérir en terres un fonds mort, dans un pays où presque toutes doivent, dans moins d'un siècle, se ressentir des influences de la population, et gagner par conséquent en valeur.

Beaucoup de chefs de famille prévoyans placent des fonds dans des banques, et les oublient en faveur de leurs descendans. Un plus grand nombre useroit de la même précaution, s'il y avoit une solution satisfaisante à toutes les questions sur le chapitre des accidens. Or rien ne me paroît mieux remplir le but de cette sage prévoyance, que de placer l'argent qu'on y destine, sur le sol non défriché des ÉtatsUnis.

Les lumières que vous rassemblerez à ce

sujet seront infiniment utiles. Il y a des terres que leur position éloigne plus ou moins de l'époque de leur défrichement ; d'autres qui, placées près des grandes communications, seront plus avantageuses à défricher que les autres ; et il doit y en avoir qui deviendront un jour très-précieuses, à cause des bois qu'elles renferment ; car s'ils sont embarrassans et sans valeur dans une certaine époque de la population, ils deviennent bien recherchables quand la population s'est étendue.

Peut-être y a-t-il dès à présent telle contrée couverte de bois, à portée d'un transport commode par les grandes rivières, qui devroit être acquise par des spéculateurs, dans la seule vue de futurs besoins de bois, qui ne sont peut-être pas très-éloignés.

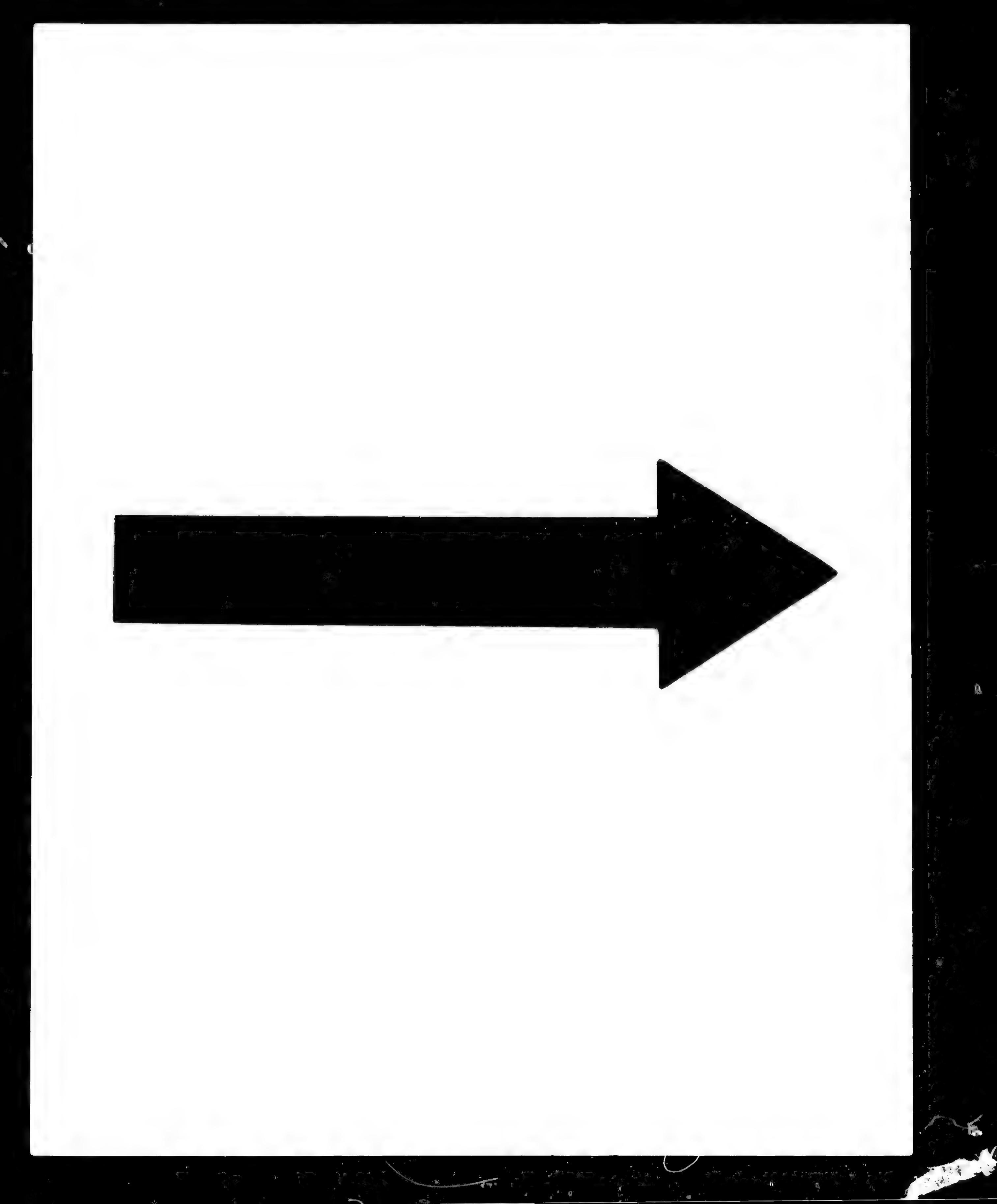
Ainsi l'étude du local est importante pour ceux qui veulent spéculer sur la valeur éventuelle des terres. Ils sauroient sûrement bon gré à qui leur fourniroit une topographie raisonnée, par laquelle ils pussent juger de la marche probable de la population et des divers rapports que prendront entr'elles certaines portions de pays.

Mais peut-on acquérir des terres avec pleine sûreté ? A-t-on établi des moyens sûrs

de reconnoître des propriétés territoriales qui auroient été long-temps perdues de vue? Ne court-on pas le danger, ou de voir sa terre entre les mains d'autrui, quand on voudra en disposer, ou d'avoir acheté celle d'autrui?

Le Cultivateur américain a donné quelqu'indice de la défiance qu'il faut avoir à ce sujet, dans un dialogue entre un colon et un marchand de terre. *Le colon*, dit-il (p. 126, tom. I), *annonce de la méfiance quant à la validité du titre, à l'ancienneté de la patente, etc.* Eclairez-nous, mon ami, sur tout cela, et dites-nous bien positivement comment on peut laisser les terres qu'on acquiert à la garde des animaux qui les parcourent, et en retrouver les limites dans quelque temps que ce soit. Il me semble qu'un surveillant doit être absolument nécessaire pour empêcher les prises de possession.

L'époque où vous vous trouverez en Amérique va décider de la confiance des Européens dans les États-Unis. Je ne doute pas que les résolutions générales ne sanctionnent la confédération proposée ; et dès-lors tout esprit droit envisagera l'Amérique libre comme mise au chemin d'une



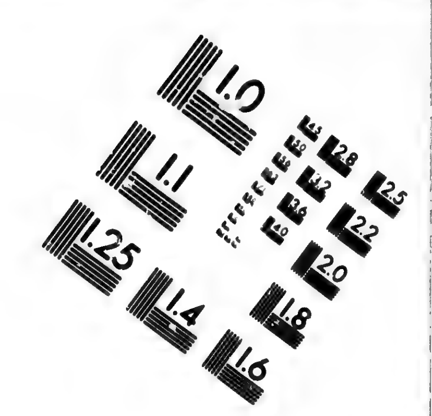
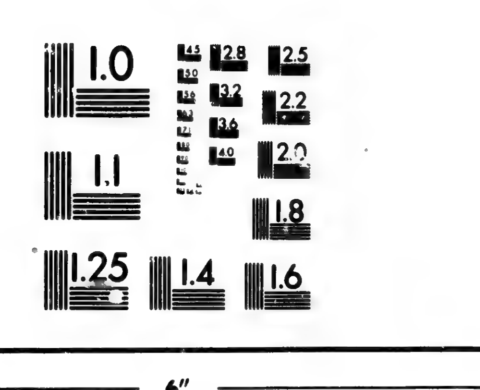


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

prospérité constante. Alors, sans doute, beaucoup d'Européens songeront à y acquérir des terres. On ne connoît pas d'époque où l'esprit spéculatif ait été aussi général qu'il l'est aujourd'hui; et l'on n'en connoît aucune non plus qui présente une révolution semblable à celle de l'Amérique libre, ni une assiette aussi solide que celle qu'ils vont acquérir. Ainsi le passé ne prouveroit rien contre ce que je présume à cet égard de la disposition actuelle des esprits.

Je ne serois donc point étonné que celui qui, s'appliquant à la connoissance des terres sous le point de vue que j'envisage, offriroit des solutions à toutes les questions, de l'esprit d'ordre, de prévoyance ou de défiance, ne pût engager les Européens à de très-grands achats de terres.

Je ne regarde pas du même œil les spéculations en terres qu'on feroit dans la vue de les réaliser promptement, avec un grand bénéfice. Quelqu'accélérée que sera la population des États-Unis, je ne la conçois pas assez rapide pour faire monter tout à coup et en peu de temps le prix d'une grande étendue de terrains. Ainsi toute spéculation sur les terres, qui exigeroit une prompte réalisation, me

paroît bien douteuse : elle ne peut porter, avec succès, que sur quelques lisières qui environnent les villes, ou certains cantons déjà en activité. Mais ce choix exige des connoissances locales et une application toute particulière. Il faut avoir des amis sûrs qui vous avisent ou opèrent pour vous, au moment où il se manifeste une occasion d'acheter des terres à la veille d'augmenter en valeur.

Je pense donc que les spéculateurs qui veulent des bénéfices très-prochains, doivent préférer les effets provenans des dettes publiques. Ceux-là doivent hausser rapidement, dès que l'on jugera la révolution bien consolidée, dès qu'on aura des preuves palpables de l'intention de tout payer ; et il sera d'autant plus avantageux de préférer ces effets, qu'ils serviront aussi à acheter des terres, lorsque l'occasion s'en présentera.

LETTRE VI.

Dette des Etats-Unis.

Vous m'avez dit, mon ami, que les Anglois avoient inondé l'Amérique d'une prodigieuse quantité de papiers publics contrefaits. Il en est parlé dans le Mémoire de M. S.; mais il ne paroît pas y mettre une grande importance. Cependant si cette contrefaction est si considérable, il ne faut pas aller chercher ailleurs la cause du vil prix auquel sont tombés les papiers de la dette domestique, malgré la bonne volonté manifestée par les états et par le congrès. La contrefaction n'a pu tomber que sur ces sortes de papiers; et pour peu que les vérifications soient difficiles, on sent parfaitement tout le malheureux effet de cet accident sur leur valeur. Beaucoup de propriétaires doivent craindre les vérifications, et préférer des marchés qui leur laissent quelque chose entre les mains. De là des offres continuelles de vendre qui doivent entretenir un très-bas prix.

Ce désordre prendroit fin, si les Etats mul-

tiplioient par-tout les vérifications, parce qu'alors la facilité de vérifier donneroit lieu à beaucoup de marchés conditionnels, et par cela même moins onéreux aux vendeurs.

Il me semble même que les Etats devroient ordonner une vérification générale et un échange de papiers qui ôtât tout à coup toute espèce de valeur aux papiers non échangés. Mais peut-être aussi craint-on un effet trop violent de l'anéantissement subit des faux papiers. Peut-être aussi les Etats eux-mêmes sont-ils bien aises de laisser subsister une circonstance qui doit les favoriser, s'ils ont le projet de racheter eux-mêmes leur papier.

Il y a sur cela beaucoup d'informations à prendre, et ce n'est qu'en les recueillant que vous saurez la véritable raison de l'extrême bas prix de la dette d'Amérique.

On nous dit que la dette domestique a pris faveur depuis que l'acquiescement à la nouvelle constitution fédérative est devenue probable ; mais quelle preuve avons-nous de la vérité à cet égard ? Les Hollandois et les spéculateurs prudens n'acheteront de cette dette qu'autant qu'on leur en certifiera la légalité, et qu'ils seront rassurés contre toute falsifi-

cation. Mais cela même suffit pour hausser les prétentions des vendeurs, quand même ces papiers seroient encore à très-bas prix dans le pays ; car cette condition, qui sera peut-être très-lente et très-difficile à exécuter, réduira peut-être à une petite quantité les papiers acceptables par les acheteurs hollandois ou autres. Voilà donc des informations bien importantes à prendre. Celles surtout qui concernent les vérifications ou l'enregistrement dans les livres de la trésorerie, demandent la plus grande attention ; car à quoi bon contracter pour des marchés dont l'exécution seroit très-lente et très-incertaine ? Qui sait encore si l'on pourroit compter sur la livraison des papiers vendus, quoique véritables ? Car si leur vérification ne peut se faire qu'après un certain temps, la hausse sur le prix des papiers vérifiés peut être telle qu'il ne convienne plus aux vendeurs de les livrer ; et le prétexte pour ne pas livrer leur est facile ; ils n'ont qu'à dire que les effets dont ils s'étoient assurés se sont trouvés faux. On suspecte déjà la bonne foi des commerçans américains ; et en Europe on en trouveroit beaucoup qui joueroient ce tour sans aucnn scrupule.

Ce qui existe sur les contrats peut également exister sur les *indents* ou coupons d'intérêt : on n'aura pas pris plus de précautions pour garantir ceux-ci de la contrefaction, qu'on en a pris pour garantir ceux-là ; et il ne paroît pas que les *indents* aient été payés en argent, malgré les résolutions du congrès. Les Anglois auront eu le temps de les contrefaire. Il peut donc y avoir, et sur la dette domestique, et sur les *indents* qui en proviennent, une très-grande confusion.

On peut sur cette matière chercher la vérité, comme historien et comme spéculateur. Comme historien, ce travail, devant remonter à l'origine, sera long. Comme spéculateur, il importe seulement de savoir l'état présent des choses, sur quoi on peut compter ; si l'on peut s'assurer de la qualité de ce qu'on achète, et si l'on ne songe pas à quelque nouvelle dépréciation ; car il n'y a que la politique qui puisse garantir quelque chose à cet égard. Or, quelle est celle des Américains ? Ils distinguent peut-être leur crédit extérieur du crédit intérieur, et pensent qu'ils conserveront le premier en payant exactement la dette étrangère, et ne font aucun cas du second, à cause du dé-

sordre où la dette domestique se trouve.

Enfin il ne peut convenir aux Européens d'acheter des fonds de la dette domestique, qu'autant qu'ils en pourront toucher les intérêts en Europe. Or, sur quoi peut-on compter ? Si les *indents* ne se paient pas en argent, et sont au-dessus du pair, on ne peut en faire passer la valeur en Europe, que selon ce qu'ils valent en Amérique, en sorte que l'on seroit trompé dans sa spéculation.

On a dit, par exemple : achetons pour 50 livres, les 100 livres qui en rendent 6 d'intérêt annuel, et notre argent sera placé à 12 pour cent d'intérêt en attendant le remboursement.

Mais si l'intérêt se paie en *indents*, et que ceux-ci perdent contre l'effectif, on retirera de moins toute cette perte ; et au résultat ce qui auroit coûté 50 livres en argent effectif, pourroit bien ne rendre que 3 en même valeur.

Conclusion ; le point le plus essentiel à connoître, c'est la contrefaction et ses conséquences. De quelle manière est-elle envisagée par les États et le congrès ? La politique intérieure n'a-t-elle point songé à en tirer parti ? Existe-t-il des moyens de vérification ? Quels

sont-ils ? Sont-ils lents ou prompts ? En existe-t-il pour tous les états ? Je ne saurois me figurer qu'on ait maintenu l'ordre dans l'émission des papiers ; elle a eu lieu dans des époques de confusion et d'embarras ; conséquemment je ne me fais aucune idée des vérifications ; et du moment qu'on parle de contrefactions énormes, je ne sais plus que penser de la dette domestique. Vous n'aurez, mon ami, sur ce point pas trop de toute votre sagacité et de toute votre défiance, et vous trouverez peut-être pourquoi on n'a encore rien livré aux Hollandois qui n'ont contracté qu'à condition qu'on leur livreroit de la dette domestique enregistrée dans les livres de la trésorerie.

On ne peut se dissimuler que les États-Unis éprouvent une grande pénurie dans toute la matière des finances. Les résolutions du congrès ne s'effectuent point, et le taux de la dette domestique se tient à un degré tel qu'on ne peut pas l'attribuer à la rareté du numéraire, à moins que le numéraire ne procure des bénéfices dans le commerce, la culture, ou les défrichemens, qui surpassent un intérêt annuel de 12, 15, 20 et 25 pour cent, et même davantage, puisqu'on a eu 6

livres de rente pour 14 livres de capital. Eclaircissez donc tout cela, mon ami, avec l'esprit de méthode que vous vous êtes formé.

Une autre opération servira encore à vous éclairer. Le congrès a contracté pour 300 tonneaux de monnoie de cuivre contre des contrats à 6 pour cent, rachetables dans 20 ans. Scrutez cette opération, sachez la valeur intrinsèque du cuivre, ajoutez-y les frais de fabrication, et voyez combien de fictif cette monnoie renfermera, en comparant le débours de la fabrication avec le cours qu'elle aura.

Voyez ensuite quelle partie de ce fictif le congrès a abandonnée aux entrepreneurs, et jugez par là de ses facultés. Il faut qu'elles soient bien foibles, s'il ne s'est réservé que 13 pour cent sur le fictif. C'est du moins ce que j'entends par le *prœmium* de 13 pour cent au profit des états.

Sur quel état de choses un Américain en prendroit-il l'engagement ? Remarquez que ces difficultés peuvent ne pas affecter les Américains si le mal vient de la rareté du numéraire, parce qu'alors le prix qu'ils mettent au numéraire, les dédommage d'un côté de ce qu'ils perdent de l'autre. Il ne faudroit

pas même s'étonner que les Américains vous conseillassent d'acheter de leur dette domestique, car cette opération leur produiroit du numéraire.

Nous avons déjà observé dans notre ouvrage que le numéraire devoit leur être très-nécessaire, à cause des défrichemens. Vous vous en convaincrez sans doute ; vous verrez même une infinité de choses qui doivent occuper le numéraire, comme en ont besoin ceux qui bâtissent de grands édifices, ou qui préparent des sources de revenu. Vous voyez d'ailleurs qu'en Amérique il faut payer fort cher la main d'œuvre ; et s'il vous est possible de calculer le nombre de mercenaires qu'on emploie à une piastre par jour, vous trouverez que la somme d'argent effectif, nécessaire à la circulation entre les propriétaires et les ouvriers, est très-considérable pour des États fort endettés au dehors.

MAI 1788.

MÉTHODE D'OBSERVATIONS (*) *à suivre dans mon Voyage en Amérique.*

MON objet principal est *d'examiner les effets de la liberté sur les développemens de l'homme, de la société, du gouvernement.*

Voilà le grand point où doivent tendre toutes mes observations ; et pour y parvenir, il faut écrire chaque soir, sur un journal, tout ce qui m'aura davantage frappé pendant la journée.

Il n'y aura point d'autre ordre pour la composition de ce journal que celui des jours.

Comme mes observations doivent se rapporter à cinq ou six grandes divisions générales, il faut faire un cahier pour *chaque division*, où je jetterai à fur et mesure toutes les observations y relatives, tous les faits,

(*) Je crois devoir publier cette méthode : elle peut être utile pour d'autres voyageurs. La méthode est de moi ; les observations de M. Clavière.

tous les documens, tous les matériaux que le hasard me procurera.

Je vais parcourir ces divisions.

Gouvernement fédéral.

RASSEMBLER tout ce qui a rapport à l'ancien systéme de congrés au nouveau; avoir tout ce qui s'est publié, et entr'autres les lettres de *Publius.*

Marquer les inconvéniens principaux de l'ancien systéme; les avantages du nouveau; les objections qu'on lui fait; la manière dont la fédération est généralement envisagée.

Observations de mon ami Clavière.

DE petits états, soit des états dont l'étendue ne donne pas à leur gouvernement des occupations trop compliquées, et qui soient réunis sous un gouvernement fédéral chargé de maintenir la paix entre eux et de veiller à la paix, à la sûreté de tous, de rendre leur union respectable au dehors; tel est sans doute le genre d'association politique où doit se rencontrer le plus d'avantages. Ainsi il faut s'attacher principalement à développer tout ce qu'on a droit d'attendre de la forme actuelle du gouvernement fédéral des États-Unis, en l'examinant d'aprés la nature des choses.

Gouvernement de chaque État.

POLITIQUE. Considérer la composition de la législation de l'assemblée générale, du sénat, du pouvoir exécutif; les élections, les abus reprochés à chacun d'eux.

Comparer les effets remarqués jusqu'à ce jour dans chaque législature, afin de juger quel est le meilleur systême.

Observations. QUE faut-il attendre de leur différence ? Quels en sont les traits principaux ?

Tous ont reconnu la suprématie du peuple; mais tous ne la lui ont pas également conservée; et là où il ne peut la reprendre que par la sédition, il faut peu compter sur la paix. Elle est bien douteuse aussi par-tout où la voix du peuple n'est pas assujettie aux formes lentes de l'instruction. Les divers états doivent être examinés d'après ces principes.

Législation civile, de police et criminelle.

EN envisageant ces objets, il faut s'attacher sur-tout aux faits.

Les rapprochemens, les comparaisons avec les faits des autres contrées de l'univers, se feront au retour.

Etat du commerce entre chacun des Etats avec les Sauvages, les Canadiens, la Nouvelle-Ecosse, les isles angloises, la France, l'Espagne, la Hollande, les Etats du Nord, de l'Europe, le Mexique, la Chine, les Indes, l'Afrique.

Remarquer les articles principaux d'exportation, d'importation ; le nombre des vaisseaux employés ; l'état du numéraire consacré au commerce.

Observations. N'oubliez pas de bien fixer les matières d'échange de part et d'autre, et sur-tout avec les possessions espagnoles. Car c'est de là principalement que doivent venir l'or et l'argent. S'en approche-t-on par terre à l'occident de l'Amérique ? Les Américains libres voyagent-ils chez leurs voisins les Espagnols ?

Le système de la monnoie est-il simple ? Sera-t-elle une mesure constante, facile à concevoir ? Est-elle d'une nature permanente, en sorte que dans la suite des temps on puisse toujours juger des variations dans le prix des choses, en les rapportant à un terme de comparaison qui lui-même n'ait

subi aucun changement ? Cela ne se peut qu'avec un métal unique, auquel tous les autres se rapportent, soit comme marchandise, soit comme un billet de crédit se rapporte à la somme d'argent, à l'égard de laquelle il exprime un droit, et non une valeur intrinsèque. Un sol de cuivre, par exemple, est un billet de crédit sur la portion de métal adoptée pour mesure des valeurs ; car le sol de cuivre n'a nulle part la valeur intrinsèque de la partie aliquote de métal monnoyé qu'il représente.

Des Banques.

Observations. Les banques sont une partie bien importante de la chose publique ; les proportions qu'elles observent entre le numéraire qu'elles renferment et les billets qu'elles répandent, sont leur grand secret, le *criterium* de leur solidité. Celles qui n'ont que peu ou point de numéraire, et qui répandent beaucoup de billets, sont dans un état très-précaire et sont fort dangereuses.

Il faut lire avec attention, dans Smith, l'histoire des banques d'Ecosse, mais après s'être fait des notions justes sur les vrais

principes des banques, afin de pouvoir facilement suppléer à l'obscurité de Smith. Il est très-facile d'errer sur cette matière, qu'on ne sauroit trop simplifier, lorsqu'on veut l'examiner.

État du revenu fédéral de chaque État; des impôts qu'ils procurent; de la manière de les percevoir; des effets de ces impôts.

Observations. Quel est le systême d'imposition dominant? Si l'on regarde le sol comme la base de l'impôt, sait-on qu'il est dangereux alors de décourager le cultivateur? Pourquoi n'a-t-on pas réservé un domaine aux États?

De la dette fédérale de chaque État; des particuliers; des dépenses fédérales de chaque État; de la comptabilité.

Observations. La dette a été réduite, et on justifie cette réduction sur les énormes bénéfices faits sur les fournitures quelconques qui ont donné lieu à la dette. Relisez à ce sujet le mémoire de M. S.; vous verrez qu'il y a un moment où il faut que la dépréciation ait été injuste.

Il y a sur cet objet des recherches curieuses à faire. Pourquoi gagnoit-on autant avant qu'on se doutât d'une dépréciation ? C'est parce que l'on couroit des dangers d'un autre genre; l'on se défioit de la possibilité du remboursement, parce qu'on se défioit du succès de la révolution. Sous ce point de vue, comment justifie-t-on le tarif de réduction d'après lequel la dette a été estimée, sur-tout envers ceux qui n'avoient aucun intérêt à la révolution ?

L'argent devoit être très-rare : c'est une grande cause de discrédit. Il devoit beaucoup coûter à ceux qui étoient réduits à en emprunter, d'où devoit résulter de grandes augmentations dans le prix des choses; et alors n'a-t-on pas été injuste dans certaines réductions ?

Encore un coup c'est une histoire très-curieuse, si on peut la prendre à son origine et en suivre le fil. Il conduira peut-être à trouver qu'on a fait une banqueroute frauduleuse. Mais en ce cas il ne faut pas craindre cette conclusion. D'ailleurs, en supposant même de l'extorsion de la part du créancier, elle ne justifie pas le rabais que fait le débiteur ; il n'a en sa faveur que la nécessité.

La nouvelle Encyclopédie fait remonter avant la guerre le désordre qui a causé la dépréciation.

Mais s'il existoit alors du papier-monnoie, celui de tous les États n'étoit pas en discrédit; et cependant la dépréciation a frappé sur tous les papiers-monnoie sans exception: celui du congrès n'existoit d'ailleurs pas. On a fait banqueroute: voilà sans doute la vérité; et en rassemblant tous les faits relatifs aux finances, on en pourra peut-être déduire des observations propres à prévenir une telle humiliation dans des circonstances semblables.

Dans l'Encyclopédie, on affirme que la dépréciation ne coûte rien aux étrangers: ce fait est-il vrai?

Il est très-important de se faire une idée des dépenses publiques auxquelles les Américains se livreront dorénavant, et de pénétrer, autant qu'il est possible, dans le genre d'esprit public qui les anime. Quelle est leur manière d'envisager les emprunts? Ils sont un bien quelquefois; mais le gouvernement le plus sage est celui qui résiste à cette ressource: quand on en use, on ne sait plus où l'on s'arrêtera. Les emprunts publics sont tou-

jours des enlèvemens à l'industrie, et la théorie des reversemens est trompeuse... Les Américains doivent d'ailleurs les avoir en aversion, par le mal qu'ils en éprouvent aujourd'hui, à moins qu'ils ne croient leur devoir leur liberté.

État des campagnes autour des villes ; plus avant dans l'intérieur ; près des Sauvages. De la culture ; de ses avances ; de ses produits ; de la variété de ses produits. Des défrichemens ; ce qui les encourage ou les arrête. Du numéraire répandu dans les campagnes ; des fabriques des campagnes.

Observations. On prétend que la terre est inculte fort près de New-Yorck ; que cette ville est environnée de forêts ; et que pouvant y avoir le bois à brûler à vil prix, on préfère le charbon, quoiqu'on le paye plus chèrement.

Il faudroit que le commerce fût tel à New-York que la culture fût méprisée, ou que l'on y reçût les denrées à plus bas prix qu'on ne les cultiveroient à sa porte. Si ce qu'on dit est vrai, il y a des singularités à expliquer, dont on ne se doute pas en Europe.

Il faut considérer l'état du commerce et celui de l'agriculture en Amérique, sous le point de vue qui fait qu'on s'adonne à l'un plutôt qu'à l'autre.

Vous trouverez peut-être que l'origine des émigrans décide beaucoup de leur vocation. Les Anglois arrivent avec le commerce dans la tête, parce qu'ils arrivent dans une sorte d'aisance. Les Ecossois, Irlandois, Allemands et autres qui arrivent misérables, se tournent vers l'agriculture, et sont d'ailleurs la plupart des échappés de campagne. En éclaircissant ces faits, vous nous parlerez de ce que l'aisance, l'amour du travail et de la simplicité réunis, et tournés vers la culture, pourroient y faire.

Quelle est la véritable raison du bas prix auquel on trouve à acheter des campagnes défrichées avec maisons bâties ? Sans doute il y a un grand excès de productions, comparé aux consommations. Alors les campagnes rendent peu à qui veut en vendre les produits.

On vante beaucoup les avantages d'élever du bétail.

Les nations ont des préjugés, des goûts, des fantaisies, comme les particuliers; quelle

est, sous ce rapport, la manière d'envisager les manufactures dans les Etats-unis ? Y a-t-il un systême de culture dominant en Amérique ? Y parle-t-on de la grande et de la petite cultures ?

Des mœurs privées dans les ports, dans les villes de l'intérieur, dans les campagnes.

Observations. En trouverez-vous qui soient vraiment américaines, et ne trouverez-vous pas, au contraire, à tout instant l'Europe sur vos pas ? Je distingue ce qui, appartenant à la conformation de l'homme, fait retrouver par-tout les mêmes résultats.

Parlez-nous de l'éducation publique et privée ? Fait-on, comme en Europe, perdre le temps à la jeunesse en études inutiles ou insignifiantes ? Connoissez, tant que vous pourrez, les ministres de la religion. L'autorité paternelle est-elle plus respectée qu'en Europe ? L'éducation douce que Rousseau a su faire prévaloir, est-elle en usage chez les Américains libres ? Y a-t-il du libertinage ? On assure qu'à cet égard Philadelphie appartient à l'Europe.

Quelles mœurs doivent être attribuées à

l'état de guerre, et quels changemens doivent s'opérer à cet égard ?

Du prix des denrées de première et de seconde nécessité dans chacun de ces lieux.

Observations. Quelles denrées sont les plus abondantes ? Conserve-t-on les grains ? Est-on sobre ou gourmand ? N'oubliez pas de visiter les marchés par-tout où vous vous arrêterez. On y juge des mœurs des gens de la campagne, de leur aisance, et des productions.

Y fait-on usage des liqueurs ?

De l'inégalité qui existe déjà dans les fortunes ; de ses causes ; de ses effets actuels et probables.

Observations. N'oubliez pas, à ce sujet, de nous parler des mariages, des dots, des testamens ; les mœurs et les usages sur ces rapports arrêtent ou accélèrent l'inégalité.

De la mendicité ; des hôpitaux. De l'éduca-tion privée et publique. Des colléges ; de la religion, considérée politiquement ; de la manière dont s'arrangent les différentes sectes. Des mœurs publiques. De la manière dont s'envisagent les habitans de chaque État ; dont ils voyent la chose publique et la confédération.

Observations. On prétend que les mœurs des commerçans sont très-corrompues. On les dit rusés et faux. Il se peut que l'état violent où ils ont été réduits, les ait pervertis ; que les gains énormes qu'ils ont faits, aient exalté leur cupidité, et qu'en général la bonne foi ait beaucoup souffert des opérations que le gouvernement a été lui-même forcé de faire sur la dette publique. Ces choses seront curieuses à examiner, et intéressantes à constater avec clarté, si l'on peut en acquérir de justes idées.

De la domesticité, de l'esclavage ; des moyens qu'on prend pour l'abolir.

Observations. Est-il vrai qu'on ne puisse avoir pour domestiques que des noirs ? Leur

éritable état civil, moral et politique, l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes par-tout où ils e sont plus esclaves, est un morceau philoophique, qui mérite d'être fait avec soin. Vos observations pourront conduire aux noyens efficaces de replacer cette classe inortunée au niveau des autres hommes.

Achats à faire des terres; comment? Défrichemens; quelles avances à employer. Achats des fonds publics. Quel commerce, etc?

Observations. Ayez des notions sur les agens ui se mêlent des fonds publics; et en généal examinez cette classe d'hommes qui font e courtage. Les a-t-on rendus nécessaires?

Examinez aussi l'émigration qui s'est faite, lepuis la paix, dans l'Amérique libre; de uel pays viennent principalement les émigrans; quels succès ils ont généralement, etc.

L'histoire de Kentucké, des établissemens adjacens, du cours de l'Ohio, et des derniers transports de colons rassemblés à Pitsbourg, et partis depuis ce rendez-vous, doit fournir de curieux détails, et sur-tout des remarques intéressantes pour les futurs émigrans. Qu'est-ce au juste que Pitsbourg?

Voilà, ce me semble, les différens objets qui doivent fixer par-tout mes regards.

Je dois rassembler le plus de matériaux possibles, faire le plus d'extraits possibles; rassembler les brochures et les livres publiés en Amérique, et qui peuvent en donner l'idée.

Je dois encore, à mesure que je voyagerai, consulter les voyageurs qui ont écrit sur chaque ville, sur chaque objet, et mettre mes remarques en marge.

Observations. N'y a-t-il point de voyageurs qui aient parcouru l'occident de l'Amérique, dont les relations soient estimées et inconnues aux Européens ? Les écrivains se multiplient-ils ? État de l'imprimerie.

LETTRE PREMIÈRE.

Séjour au Havre de Grace.

Havre de Grace, 3 juin 1788.

Me voilà donc enfin, mon cher ami, près de l'océan, et à la vue du bâtiment qui doit m'enlever à ma patrie. Je la quitte sans regret, depuis que le despotisme ministériel qui la déchire, ne me laisse entrevoir, dans le lointain, que des orages affreux, que l'esclavage ou la guerre. Puissent les malheurs qui menacent ce beau pays, épargner ce que j'y laisse de cher à mon cœur !

Je ne vous décrirai point les campagnes et les villes que j'ai traversées, pour arriver ici. Mon imagination étoit trop pleine encore du spectacle déchirant que je quittois ; mon esprit étoit assiégé de trop de soucis et de craintes, pour conserver la faculté d'observer. Insensible à toutes les scènes qui se présentoient successivement à moi, je fus à peine tiré de cette paralysie intellectuelle, par la vue de quelques cantons de la Normandie qui me rappellèrent l'Angleterre.

Les campagnes de la Normandie, et surtout celles du pays de Caux, offrent une grande variété de culture. Les maisons des paysans, mieux bâties, mieux éclairées que dans la Picardie et la Beauce, annoncent l'aisance qui règne généralement dans cette province. Les paysans sont bien vêtus. Vous connoissez la bizarre coeffure des Cauchoises; ce bonnet qui s'élève en pain de sucre; ce clinquant qui défigure toujours la simple nature; ces cheveux relevés, contraints, plaqués de poudre et de suif, tout cela paroit assez ridicule; mais on excuse ces ornemens, ce luxe, en pensant que, si leurs maris étoient misérables, comme les paysans d'autres provinces, ils n'auroient pas de moyens pour les payer. Les paysans normands ont cet air de contentement et d'indépendance qui nous frappa, si vous vous en souvenez, dans le campagnard de la Flandre autrichienne (*); ils ont cette phy-

(*) La route depuis Mons jusqu'à Anvers offre le spectacle le plus magnifique. C'est un jardin superbe et d'une richesse immense. Les campagnes, les maisons des paysans, leurs chariots, leurs chevaux si vigoureux, leurs habits de bon drap, leur contenance, leur regard, tout annonce l'aisance qui règne

ionomie ouverte et tranquille, signe infaillible de l'*heureuse médiocrité*, de la bonté morale et de la dignité de l'homme. Quelle est la cause de l'aisance particulière aux habitans des campagnes de la Normandie ? Est-ce le voisinage de la mer, le commerce florissant, la division en petite culture des terres ? Je n'ai pu en constater la vraie cause. Mais certainement si la France est un jour régie par une constitution libre, aucune de ses provinces n'est mieux située, n'a plus de moyens pour arriver à un haut degré de prospérité.

Bolbec, *Bottes*, près du Havre, offrent des stuations pittoresques tout à fait déli-

---

rmi le peuple. J'y ai peu vu de jeunes filles qui n'eussent s l'air intéressant et aimable. Avec quel plaisir j'appercevis à la porte de ces maisons décentes de jeunes femmes allaitant leurs enfans, tandis que les plus grands se jouoient sur pelouze autour d'elle!

Voilà ce que je demande au ciel, une maisonnette dans un ys fertile, près d'une rivière, au milieu d'un peuple qui ait core des mœurs et qui jouisse de quelque liberté. Cette rtie de la Flandre ressemble beaucoup à l'Angleterre; les aisons sur-tout, à la porte près, qui n'a pas les deux petites colonnes, ont, toutes, la propreté et la décence des maions angloises.

cieuses, où s'éleveroit aisément l'hermitage d'un philosophe, ou la simple maison d'une famille peu nombreuse, qui ne cherche son bonheur que dans son propre sein.

Je fuirois le voisinage de Rouen, comme de toutes les grandes villes; la misère s'y trouve à côté de l'opulence. Vous y rencontrez une foule d'hommes couverts de guenilles, le visage have, le corps décharné, l'air abattu; tout vous dit qu'il y a des manufactures dans cette ville, c'est-à-dire un essaim de misérables qui meurent de faim pour faire nager dans l'opulence quelques individus (*).

Depuis deux jours que je suis au Havre, je n'y ai vu que trois ou quatre négocians; c'est trop peu de temps et trop peu d'hommes pour juger une ville. Les négocians se plaignent beaucoup du nouveau traité de commerce entre la France et l'Angleterre, qu'ils jugent au moins *prématuré*, en considérant

(*) Toutes les manufactures n'offrent pas ce tableau : cela dépend de la diversité de leur objet et de la liberté du pays où elles sont établies. Voyez l'ouvrage *de la France et des États-Unis*, et ce que j'en dirai par la suite.

notre

notre défaut de constitution et la supériorité de l'industrie angloise. Ils se plaignent encore de ce que le commerçant n'a pas été consulté pour le faire. J'ai cherché à les consoler, en leur faisant entrevoir que les conséquences de ce traité, jointes à d'autres circonstances, ameneroient, sans doute, une constitution libre, qui, faisant tomber les chaînes de l'industrie et du commerce françois, nous feroient réparer nos pertes actuelles, et que ce ne seroit pas payer trop cher la liberté, que de l'acheter par quelques banqueroutes et une gêne momentanée. A l'égard de l'indifférence du ministère pour consulter les commerçans, je leur ai fait voir que c'étoit autant le résultat de la crainte servile et du défaut d'esprit public des négocians, que des principes du gouvernement monarchique illimité. Il n'admet au ministère que des intrigans bornés, présomptueux ou fripons ; et cette espèce de ministres n'aime pas à consulter.

Le Havre est, après Nantes et Bordeaux, le foyer principal de la traite des nègres : beaucoup de maisons riches de cette ville doivent leur fortune à cet infâme commerce. Il augmente loin de diminuer. Une nouvelle

qui vient d'arriver va plus fortement enflammer encore l'avidité des joueurs qui mettent à cette *loterie* ; on apprend qu'un vaisseau négrier, arrivé à Saint-Domingue, y a vendu ses noirs 2300 livres la pièce, argent des colonies (*) ; et ses armateurs comptent encore sur un retour très-lucratif. Il y a une demande considérable de nègres de la part des colonies. J'en ai recherché la raison : on m'a dit qu'elle étoit occasionnée par l'augmentation des demandes des produits de nos colonies, comme sucre, café, et sur-tout le coton. Ces marchandises se vendent à un plus haut prix que les années précédentes. Le planteur est à portée, par son bénéfice, d'augmenter le nombre de ses noirs, et d'en payer un prix plus considérable. J'ai voulu savoir la cause de l'augmentation si rapide de la demande européenne pour le sucre, le café et le coton. On m'a répondu qu'on consommoit davantage d'étoffes de coton, et plus de sucre et de café. — L'aisance augmenteroit-elle donc par-tout ? On le croit aisé-

(*) Observez que, dans nos comptoirs africains, chaque tête de nègre coûte, prix moyen, 300 livres.

ment, quand on parcourt l'Angleterre. Mais nos campagnes françoises, quoique si fertiles, ne font pas naître la même idée.

Les armateurs pour la traite croient cependant que sans les *primes* considérables données par le gouvernement, elle ne subsisteroit pas long-temps, parce que les Anglois vendent leurs noirs à meilleur marché que les François. Le plus haut prix chez eux est de 11 à 1200 livres la pièce.

Je tiens quelques-uns de ces détails d'un capitaine américain qui connoît beaucoup les Indes orientales et l'Afrique. Il m'a assuré que les nègres étoient en général mieux nourris et plus doucement traités sur les vaisseaux françois que sur les anglois; et peut-être est-ce la raison pour laquelle les françois ne peuvent soutenir la concurrence avec les Anglois, qui les nourrissent plus mal et dépensent moins (*).

(*) La véritable cause est dans les dépenses et les salaires de capitaines et de l'équipage françois. Le capitaine anglois vit à bord de viande salée, et reste toute sa vie capitaine. Le capitaine françois veut au contraire du luxe et des jouissances coûteuses; il veut faire sa fortune en trois voyages. Voyez l'intéressant *Discours de M. Pétion de Villeneuve sur la traite*

J'ai causé, avec les négocians dont je vous ai parlé, des sociétés qui s'élevoient dans l'Amérique, en Angleterre, en France même, pour l'abolition de cet affreux commerce. Ils ignoroient leur existence, et ils ne regardent leurs efforts que comme des mouvemens d'un enthousiasme aveugle et bien dangereux. Remplis des vieux préjugés, et n'ayant lu aucune des discussions profondes que cette insurrection philosophique et politique, en faveur de l'humanité, a excitée en Angleterre, ils ne cessent de me répéter que la culture du sucre ne peut se faire que par des noirs, et par des noirs esclaves. Les blancs ne peuvent, disent-ils, l'entreprendre, à cause de l'extrême chaleur, et l'on ne peut tirer aucun travail des noirs, que le fouet à la main. A cette objection, comme à dix autres, que j'ai cent fois entendues ailleurs, j'ai opposé les réponses victorieuses que vous connoissez (*). J'ai cité les Indes orientales ; mais

des Noirs. 1790. Au bureau du Patriote François, place du Théâtre italien.

(*) On les trouve dans l'excellent traité sur les *désavantages politiques de la traite*, par M. Clarkson, et dans l'ouvrage, plein de sensibilité et de raison, du Docteur Frossard, intitulé : *La Cause de l'Humanité*, etc. Paris. Gattey,

e n'ai converti personne.. L'intérêt parle en-
ore trop haut, et il n'est pas assez éclairé.

Un de ces négocians auquel je vantois la méthode d'affranchissement usitée par les Espagnols, et son influence efficace sur l'intelligence, les qualités morales, la population des noirs, me dit qu'ils ne développoient pas, dans les isles espagnoles, plus d'habileté qu'ailleurs, et que la culture du sucre n'y prospéroit pas plus que chez nous. J'ai eu occasion de vérifier ce fait, en consultant un Américain digne de foi, qui a été plusieurs fois à la Havanne. Il m'a certifié que les nègres libres y faisoient presque toute la commission commerciale, qu'ils déployoient la plus grande industrie, soit dans la culture, soit dans le commerce, et qu'il en avoit souvent rencontré de capables d'exécuter par eux-mêmes le chargement d'un navire entier.

Ces négocians françois m'ont confirmé un fait que la société de Londres nous a dénoncé; c'est que des Anglois font la traite des nègres sous le nom de maisons françoises (*),

(*) Voyez le discours de M. Pétion de Villeneuve *sur la traite des Noirs*, p. 45.

et profitent des primes excessives que le gou-vernement françois accorde à ce genre de commerce (1).

Je leur ai parlé de l'établissement libre formé à Sierra-Leona, pour faire cultiver le sucre par des mains libres, et répandre cette culture et la civilisation en Afrique : ils m'ont répondu que cette institution ne sub-sisteroit pas long-temps ; que les armateurs anglois et françois ne la voyoient que de mau-vais œil ; qu'un armateur, moitié anglois et moitié françois, avoit déclaré qu'il emploie-roit les armes pour détruire cette colonie naissante (2).

Il m'a paru, d'après la conversation de ces négocians, qu'ils ont plus de préjugés que d'inhumanité, et que si on peut leur

(1) Ces primes montent presqu'à la moitié du prix ori-naire des nègres. V. *ibid.*

(2) Cette prédiction s'est vérifiée ; et cet infernal projet, dicté par la cupidité, a réussi. Mais cette cupidité succom-bera elle-même ; car cet établissement libre doit reprendre avec des forces bien plus grandes. Deux sociétés nouvelles de *blancs* se forment à Londres, pour aller coloniser en Afrique et civiliser les noirs. Voyez, à cet égard, la judicieuse bro-chure intitulée : *M. Lamiral réfuté par lui-même.* Au Bureau du Patriote François.

ouvrir un nouveau genre de commerce plus avantageux, il ne sera pas difficile de leur faire abandonner la vente des malheureux Africains. Il faut donc écrire, imprimer, et ne pas se lasser de répandre l'instruction.

J'ai vu, dans le port de cette ville, un de ces paquebots destinés pour la correspondance entre la France et les États-Unis d'Amérique, et ensuite employés dans le système très-inutile et très-dispendieux de la correspondance *royale* avec nos isles; système qui n'a été adopté que pour favoriser, aux dépens du bien public, quelques créatures des ministres d'alors. Ce navire, appellé le *Maréchal de Castries*, a été construit en Amérique, et il a la réputation d'un excellent voilier. Voilà bien la meilleure réponse à tous les contes débités dans les bureau de la marine, à Versailles, contre la bonté des bois américains, et contre les qualités de leur construction.

Cet établissement de paquebots paroît aujourd'hui frappé d'anathême. Deux mois se sont écoulés depuis le départ du dernier; il n'y a point d'ordre pour en expédier (*),

(*) Il y avoit alors une telle négligence dans le ministère,

et il paroît même qu'on n'en expédiera pas davantage. Ainsi va s'évanouir le seul établissement qui pouvoit nous conserver des correspondance savec l'Amérique libre, et nous faire un jour recueillir les fruits des secours si dispendieux que nous leur avons donnés.

Sans doute on en avoit mal combiné les principes. Il falloit assortir cette institution aux moyens et à la foiblesse des relations naissantes entre les François et les Américains; il falloit construire des bâtimens simples, mais commodes, les faire construire en Amérique, puisque cette construction offre dans le prix moitié de différence avec la nôtre; il falloit offrir plus d'attraits aux négocians pour s'en servir, les y inviter par la régularité du service. — Il ne falloit pas surcharger ces bâtimens d'une marine *royale*, c'est-à-dire d'une marine dispendieuse, insolente,

---

que la malle destinée pour l'Amérique libre, et qui devoit partir en mai 1788, resta au bureau pendant quatre à cinq mois, avec celles qui survinrent ensuite : je ne sais pas même si elles ont jamais été expédiées. Cette négligence fit en Amérique le plus grand tort aux François; elle détruisit l'opinion qu'on avoit de leurs principes et de leur gouvernement : elle étoit d'autant plus condamnable, que le *Cato* sur lequel je m'embarquai, et d'autres vaisseaux, offrirent inutilement de se charger des malles de lettres.

t portée au gaspillage et à l'insouciance ; il e falloit pas confier la surveillance de cette ntreprise à des banquiers de Paris, qui, rop loin de la scène, ne pouvoient ni voir i réformer les abus. Toutes ces folies, et ur-tout celles de porter du faste où il ne falbit que de la simplicité, et de confier la sureillance à des hommes qui n'y avoient pas moindre intérêt, ont occasionné une déense de près de deux millions en un an de emps. Il en résulte que le ministère, *par conomie*, veut supprimer un établissement tile, mais mal entendu. Sans doute il faut rêcher l'économie ; mais cette suppression, ès-raisonnable et très-politique pour la corespondance avec les isles françoises, est bsurde et impolitique pour l'Amérique libre, uisqu'elle nous ôte le seul moyen que nous yons de communiquer avec ses habitans, uisqu'il n'y a pas 7 à 800 navires marchands hargés dans nos ports chaque année, pour es Etats-Unis comme pour nos isles, puisue cette interruption de relations peut forer les Américains à se lier plus fortement vec les Anglois (*), qui envoient sur leurs

(*) Voyez sur ces paquebots et sur ceux qui viennent 'être établis, une des lettres suivantes.

côtes et paquebots et vaisseaux marchands.

Adieu, mon ami ; le vent est bon ; nous touchons au moment de nous embarquer. Je languis d'impatience ; tout ce qui m'environne m'afflige et m'inquiète ; jusqu'aux accens de l'énergie et du patriotisme, tout m'alarme et m'est suspect. Telle est la funeste influence des gouvernemens arbitraires ; ils rompent tous les liens, ils resserrent la confiance, ils invitent aux soupçons, et par conséquent ils forcent les hommes sensibles et jaloux de leur liberté à se séquestrer, à être malheureux, ou bien à craindre éternellement de se compromettre. Je vous peins ici le martyre que j'ai enduré depuis la cruelle époque de 1784. Depuis six mois sur-tout, je n'ai jamais été tranquille qu'en m'étourdissant ; je n'ai pas vu un visage nouveau qui ne m'ait inspiré des soupçons. Cet état étoit trop violent pour moi. Dans quelques heures, ma poitrine sera plus à l'aise, mon ame sera sans inquiétude. De quel bonheur je vais jouir en respirant un air libre !

LETTRE II.

Sur le Commerce du Havre.

Un homme éclairé, qui a bien observé le commerce de cette ville, qui a eu de bons mémoires, a bien voulu me communiquer ses lumières ; et je m'empresse de vous en faire part à mon tour, bien persuadé que ces détails exciteront votre intérêt.

Le commerce du Havre se divise en quatre branches, celui des colonies, la traite des noirs, le grand et le petit cabotage.

Le commerce avec les colonies a doublé ici depuis la paix de 1762 ; l'exportation à l'étranger des denrées coloniales a presque triplé. La recette de la douane, plus que doublée, atteste ces progrès ; et l'on ne doute point que, si les plans projettés pour l'agrandissement de cette ville s'exécutent, elle ne devienne une des plus florissantes places de commerce.

On y arme annuellement 120 navires pour les isles, dont 30 de 350 à 450 tonneaux ; le

reste de 150 à 240 tonneaux. Il n'est aucun port où les chargemens soient plus riches ; on les estime, l'un dans l'autre, de 300 à 350 mille livres. Leurs cargaisons, outre les comestibles dont elles sont composées, tels que bœuf salé, beure, lard, saumon, morue sèche, hàrengs blancs et saurs, huile d'olive, vins, eau-de-vie et farine, emportent encore tous les articles de nos manufactures, tels que soieries, merceries, grosse et fine, toilerie, quincaillerie, argenterie, bijouterie, chapeaux de castor, galons d'or et d'argent, meubles, glaces, modes, habillemens, dentelles, montres, marmites de fer, objets de menuiserie, de charronnage, merrain, cercles, osier, tuiles, briques, carreaux de Caën, fayance de Rouen et du Havre, suifs, chandelle, etc.

Le commerce de Guinée n'occupoit, avant la paix de 1762, que trois ou quatre navires. La double prime accordée depuis à la traite, les a fait monter jusqu'à 30.

Les cargaisons sont généralement composées de toiles des Indes, toiles de Rouen, soieries, baguettes de Beauvais, eau-de-vie de vin, de cidre, de genièvre (cette dernière

fabriquée généralement en Hollande), de fusils (*), pistolets, sabres (tirés en général de Liège), couteaux, verroterie, fer en barre, quincaillerie (tirée d'Allemagne), mercerie, argenterie, bijoux, canettes de grais, corail, cauris, cuivre, étain, plomb, poudre à feu, draps de Carcassone, tant en pièces qu'en manteaux, etc.

Les guinées bleues de Rouen ont été longtemps recherchées pour ce commerce; et ce fait vous prouvera combien il importe,

(*) Ces fusils, pour la traite, se fabriquent à Liège. Visitant, en 1787, une de ces manufactures, je m'y trouvai avec un négociant de Bordeaux, dont je tairai le nom, pour épargner son honneur. Le fabriquant lui montra des fusils qu'il vendoit 6 liv. la pièce, et d'autres à 6 liv. 10 sols. Je lui demandai la raison de cette différence. Il me dit qu'il ne voudroit pas, *pour la couronne de France*, essayer les premiers, et qu'il tireroit volontiers les autres, parce qu'ils étoient éprouvés. Ne pas être blessé ou tué en tirant les premiers, étoit une affaire de loterie. Je me récriai sur l'atrocité d'acheter et de vendre de pareils fusils, et j'engageai le négociant de Bordeaux à préférer les seconds. Mon ami, me dit-il, avec ces beaux sentimens d'humanité on va mourir à l'hôpital. Je vais commander mille fusils de la première classe, et j'économise clairement 500 liv. — Et les êtres qui raisonnent ainsi se disent des hommes! Ils apprécient la vie ou la mutilation d'un homme *à 10 sols!*

pour la prospérité du commerce, de s'attacher à fournir constamment de bonnes marchandises : les nations ne sont pas longtemps dupes des infidélités.

Un fabricant de Rouen avoit trouvé le moyen d'imiter les guinées bleues, rayées, cadrillées des Indes, et le bon teint de ce pays. Elles furent accueillies et recherchées sur la côte de Guinée. On demandoit alors quard un vaisseau arrivoit d'Europe, s'il apportoit des guinées de Rouen. Leur beauté leur faisoit donner la préférence sur celles des Indes. Depuis, leur réputation est insensiblement tombée ; et cette chûte doit être attribuée à différentes causes ; soit qu'on économise sur l'indigo ou sur la qualité des toiles, soit qu'on ne puisse soutenir la concurrence des mêmes toiles de Hollande, soit qu'il n'y ait plus de profit à tromper, en donnant pour guinées des Indes ce qui n'en est pas, les guinées de Rouen s'exportent peu, et sont même redoutées à la côte. Pour tromper les Africains, les négocians, en tassant leurs guinées dans les tonneaux, y mêlent des lits de poivre ou d'autres épiceries : ils espèrent leur faire croire que ces toiles viennent de l'Inde, parce que ces dernières ont

n général une odeur d'épices, odeur propre u climat de l'Inde, et qui ne peut s'imiter. On rougit pour son pays en rapportant s fraudes misérables. Quelle idée se faire de mmerçans qui appuyent leurs espérances r des bases aussi fragiles, aussi immo-les ! Comment ne sentent-ils pas qu'ayant utter contre des rivaux étrangers aussi fins 'eux, leur ruse ne peut échapper à leurs ux clairvoyans et à leur critique ouverte? gagne-t-on donc ensuite aisément la con-nce d'un pays qu'on a mérité de perdre? bonne foi, la bonne foi, voilà l'ame du mmerce et de l'industrie ! il n'en est point i puisse long-temps se soutenir sans elle; cette vérité va devenir de jour en jour plus nsible, à mesure que les lumières se ré-ndront : elles rameneront les commerçans a probité, parce qu'elle seule sera le che-n de la fortune.

Les François emploient encore des piastres commerce de Guinée, et elles sont sur-ut destinées pour le rachat des nègres; car faut bien distinguer entre le rachat et la ite directe des noirs. La traite se fait di-ctement avec les Africains et sur les côtes traite françoise; elle s'étend depuis le fort

Saint-Louis jusqu'à celui de Gorée, et elle embrasse tous les pays de l'intérieur adjacens, tels que Cayor, Sin, Sallum, les Oualos, les Poules. Cette traite fournit tous les ans environ 2200 noirs, amenés, soit par les Maures qui les ont volés, ou par les princes qui les ont fait voler. C'est à cette traite qu' s'appliquent tous les objets d'échange dont nous avons parlé : c'est la source qui fournit les noirs à meilleur marché.

Le reste des noirs, improprement appelés de traite françoise, n'est véritablement que le produit d'une traite étrangère. Elle est composée de noirs rachetés, avec des piastres, aux comptoirs anglois, Portugais, et même jusqu'à Saint-Eustache. On doit conclure de ce fait que les profits de cet infâme commerce passent entre les mains d'étrangers, puisque sur les 20,000 esclaves environ que les commerçans françois portent dans nos colonies, 18,000 environ sont de traite étrangère ; et si vous portez à 400 liv. la pièce cette sorte de noirs, il est évident que tous les ans cette partie seule des noirs tire, en argent, de la balance de commerce, 7,200,000. Joignez à cette somme le prix de dix mille noirs importés en contrebande dans nos isles

pa

ar les étrangers, et vous jugerez que cette bsurde méthode de recruter en Afrique, our cultiver nos îles, coûte à la France, haque année, plus de 20 millions, qui passent ans des mains étrangères.

Les retours des navires qui vont à la côte e Guinée, et de-là aux îles, sont composés e sucre terré, café brut, coton, indigo, acao, gingembre, cuirs en poil, bois à eindre, de marqueterie, confitures, liueurs, syrops et taffias.

Ces denrées et marchandises sont ensuite ansportées en partie à l'étranger. Il ne reste, our la consommation du royaume, que le oton en entier, partie des sucres de Saint-Domingue, partie des cafés martinique; le este des sucres, cafés et indigo, tant de aint-Domingue que des autres îles, s'exporte l'étranger, par mer et par terre. Ce sont es vaisseaux hollandois et des villes anséaiques qui font ces chargemens. Ce qui s'expédie par terre est destiné pour la Suisse, Allemagne, la Lorraine, la Flandre autrichienne, par contrebande.

Le grand cabotage, qui embrasse l'Espagne, e Portugal, l'Italie, la Russie, etc. emploie n grand nombre de vaisseaux; mais tous

n'appartiennent pas au Havre ; la majeur partie est lapropriété desnégocians de Sain Valery en Somme, Dieppe, Caen et Rouen Les chargemens de ces navires sont extré mement précieux ; ils consistent en mar chandises de toutes les manufactures d royaume, telles que celles de Lyon, Paris, Rouen, Amiens, Abbeville, Saint-Quen tiu, etc.

Les navires qui reviennent ou d'Espagn ou de Portugal, exportent des production ou marchandises de ces contrées; vins, eau de-vie, fruits, soudes, laines, et des marchan dises qui proviennent du commerce des deu Indes, ou des possessions que ces deu royaumes ont en Amérique, telles que le indigos guatimalas, les cochenilles, les cuirs les bois de teinture, les monnoies, lingot d'or et d'argent, etc.

Ils rapportent d'Italie des huiles d'olive, citrons, oranges, drogueries, soufre et mar chandises du Levant. Le Havre, pour tou ces objets, est l'entrepôt de Paris, de la Pi cardie, de la basse et haute Normandie, d la Champagne, etc.

Ces navires françois ne chargent point de deurées des colonies pour l'étranger. Les Hol

andois, les Hambourgeois, Dantzikois, Suédois, Danois, sont en possession de cette exportation, par le bas prix qu'ils mettent u fret, par la sobriété et l'économie avec aquelle ils naviguent. Ces étrangers apportent n échange les objets du cru de leurs pays, es bois, les chanvres, brais gras, goudrons, oileries pour guinées, etc.

Le commerce de Marseille, depuis novemre jusqu'en mars, se fait ordinairement par es navires de Saint-Malo et de Grandville, ui y ont porté des morues sèches de leur èche. Ils obtiennent la préférence sur tous es autres navires, parce qu'ils se contentent 'un fret modique, plutôt que de revenir sur eur lest.

Il s'expédie, depuis quelques années, deux trois navires de moyenne grandeur, chargés de sucre brut pour Fiume et Trieste, ù il y a des rafineries établies pour le compte e l'empereur.

L'espace étroit dans lequel le Havre se rouve renfermé, n'a pas permis d'y établir es manufactures ni des rafineries.

Dans les dehors de la ville on a élevé à la érité quelques fayanceries. Les fayances qui n proviennent sont belles, et s'expédient

pour les colonies. Dans les atteliers des fauxbourgs, on fabrique toute la grosse quincaillerie et les instrumens de fer nécessaires pour la culture des terres aux colonies. La consommation en est considérable. Les entrepreneurs y ont fait une brillante fortune. Dans ce même fauxbourg on a, depuis quelque temps, établi une rafinerie de sucre qui a bien réussi. Enfin on voit, près le Havre, une tuilerie qui fournit à tout le pays des briques pour la bâtisse ; on en expédie même pour les colonies.

Le petit cabotage se distingue en deux branches ; la première est la navigation qu'une douzaine de navires de ce port font à Bayonne, Bordeaux, Nantes, la Rochelle, Saint-Malo, Dunkerque, où ils portent et d'où ils rapportent des marchandises ; la seconde est la navigation que de très-petits bâtimens font du Havre dans divers ports de la province de Normandie, comme Rouen, Caen, Dieppe, Saint-Valery en Caux, Honfleur, etc. Ils y portent et en rapportent les marchandises nécessaires à la vie.

Après avoir parcouru ces diverses branches de l'exportation nationale, il est essentiel de considérer celles de l'importation. — J

e négligerai aucuns détails, parce qu'ils ous feront connoître quels articles nous ourrons tirer par la suite, à meilleur compte, es Etats-Unis.

Le commerce étranger se fait principalement par les Anglois, les Hollandois, les uédois, les Danois, les villes anséatiques, eu de Prussiens, de Suisses, de Portugais, t quelques Espagnols de Bilbao.

Angleterre, Ecosse, Irlande.

D'Angleterre, 90 à 110 vaisseaux de 60 onneaux, chargés de plomb en saumon, d'é-ain en bloc, de matières propres aux tein-ures, de bleds, de farine; 15 à 20 bâtimens hargés de charbon de terre, de meules à aillandiers, de couperose. Ils remportent es vins, des eaux-de-vie, des batistes, toile-ies, modes, du plâtre, des rubans, bas de oie; et les charbonniers, du café, du sucre our la Hollande ou les villes anséatiques.

15 à 20 vaisseaux écossois, apportant du abac pour la ferme générale; 5 à 6 petits bâtimens apportant du saumon salé en barils, t remportant toujours vins, eaux-de-vie; utrefois, thé, toileries, etc.

Les Irlandois font un commerce plus constant et plus étendu en bœuf salé, lard, langues, beurre, suif, chandelles et saumon pour les colonies et la Guinée, cuirs verds, cornes de bœuf, poil de bœuf ou vache, peaux de chèvre apprêtées. Leurs retours se font en vins, eau-de-vie, thé, toileries de Rouen, batistes de Beauvais, Cambrai, des cercles pour relier leurs barils, etc.

La Hollande.

Les Hollandois apportoient ci-devant des marchandises de toutes les parties de l'Europe, du Nord, d'Italie, d'Espagne. Depuis l'augmentation du droit de fret et de cabotage sur les navires étrangers, venant des ports de France dans la Méditerranée, dans ceux du Ponent, ils ne font plus ce cabotage. C'est peu de chose; c'est peut-être 15 ou 20 voyages de moins. Ils se restreignent à l'importation des denrées de leur crû : ils viennent même sur leur lest pour prendre nos sucres, nos cafés et marchandises de nos fabriques et manufactures. Ils nous fournissent encore des épiceries, drogueries, des guinées de toute espèce pour le commerce d'Afrique, etc.

Les Hollandois ont perdu beaucoup, depuis que les nations voisines se sont éclairées sur leurs intérêts. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'ils étoient encore les commissionnaires de toute l'Europe. On écrivoit à Amsterdam, de Pétersbourg, de Stockholm : Envoyez-nous une voiture de Paris, des modes de Paris ; et la Suède même le faisoit pour du sel. Aujourd'hui nous les portons nous-mêmes ; mais ceci n'empêche pas les Hollandois d'avoir encore bien des avantages sur nous.

La Suède.

8 ou 10 navires de 200 tonneaux, chargés de fer en barre, acier, fil de fer de laiton, alun, brai, goudron et planches de sapin. Ils vont à Bordeaux charger des vins, à Brouage du sel, des sucres et cafés, quelque peu de toiles cotonnières et étoffes de Rouen, Lyon, Tours, des vins de Bourgogne, de Champagne, des fruits, etc.

Danemarck.

45 à 50 navires, de 140 à 160 tonneaux, chargés des mêmes marchandises que les Suédois ; et de plus, du maquereau salé en

baril, des avirons, du goudron, du brai gras, huile de poisson. Ils s'en retournent à vuide ou chargés comme les Suédois, avec plus d'étoffes, parce qu'ils sont plus riches, et que les modes y ont plus cours qu'à Stockholm.

Hambourg, Dantzik, Breme, Lubeck.

Hambourg fait un grand commerce; ses navires apportent de l'alun en roche, brai gras, chanvre, cuivre et fourrure, fer en tôle, en barre, laine, cire jaune, planches de sapin, bazin d'Harlem, toiles, platilles pour le commerce de Guinée, azur commun, plomb en saumon, fer blanc et noir en baril. Ils emportent les trois quarts des denrées américaines, en sucre, café et indigo.

Dantzik. Ses navires apportent des planches de sapin, qu'on nomme bois de bordage, pour faire les ponts des navires, quelques mâtures, beaucoup de bled. Ils emportent sucre, café des colonies.

Breme et *Lubeck*. 3 ou 4 navires qui apportent les mêmes objets que Dantzik. Ils remportent les mêmes denrées. Breme, de plus, emporte des sucres bruts pour des raffineries.

Les Prussiens viennent fort rarement, et eur cargaison est la même que celle des illes anséatiques.

Russie.

Ce commerce est plus intéressant. Mais s Russes fréquentent peu nos ports, et c'est ne grande perte pour le commerce. Peut-re que le droit de fret, diminué de celui de rime-abord, les engagera à y venir plus sément, et franchir l'Océan, qu'ils com-encent à connoître aussi bien que nous. s apportent du goudron, brai, des mâtures, anches de sapin, crin, toile à voiles, pel-teries, fine et commune, fer en barre, chan-re, suif, colle de poisson, cire jaune. Ils mportent beaucoup de marchandises des anufactures de Lyon, Paris, Rouen, de rgenterie, bijouterie, meubles de prix, ches et magnifiques, des voitures.

Portugais.

Il arrive rarement des vaisseaux portugais ans nos ports; et, depuis plus de neuf ans, n n'en a vu que deux au Havre, soit à cause es droits de fret, auxquels ils sont assujettis,

soit parce que les vaisseaux françois, qui font le commerce en Portugal, y chargent à meilleur compte. Leurs denrées nous viennent par nos vaisseaux, et nous leur portons des objets des manufactures de Lyon et Rouen, nos meubles, bijouteries et merceries

Il vient bien peu de navires espagnols au Havre. Ils n'apportent presque que des laines de Bilbao, et s'en retournent à vuide sur leur lest. Ceux qui s'affrètent, prennent, pour Cadix et Barcelone, des objets des manufactures d'Amiens, de Nogent-le-Rotrou, d'Elbœuf, Louviers, du Mans, Abbeville, Lille, Reims, Saint-Quentin, Sedan, en draps, pluches, pannes, callemandes, moquettes, velours d'Utrecht, baracans, camelots, étamines, cires et bougies.

LETTRE III.

Voyage en mer.

Boston, 25 juillet 1788.

ENFIN, nous voici dans le pays de l'indé-endance, après avoir erré pendant cin-uante-un jours sur l'Océan. Asyle de l'in-épendance, je te salue . . . . Que 'es-tu plus voisin de l'Europe ! tant d'a-is de la liberté n'y gémiroient plus en ain.

Je m'embarquai le 3 juin, au soir, sur le avire le *Cato*, de construction américaine, ais appartenant à des Hollandois (*), et qui

(*) Les maisons hollandoises qui commercent avec l'Amé-que libre, ont renoncé à se servir des bâtimens hollandois, ui, bien plus lourds que les navires américains, emploient lus de temps dans la traversée. J'ai appris depuis que ce âtiment, qui a fait un autre voyage à Marseille, y a té vendu à une maison françoise. Cette vente de bâtimens e construction américaine, est une branche de commerce ui s'étendra un jour, et qui deviendra très-avantageuse aux méricains.

alloit à Boston. Le capitaine *Stevens*, qu'il commandoit, a la réputation d'un habile marin ; il joint à ce mérite des qualités intéressantes, beaucoup d'honnêteté, et un caractère généreux. Cinq ou six passagers, qui avoient inutilement espéré de s'embarquer sur un paquebot du roi, ont profité de la même occasion.

Vous n'attendez pas, sans doute, de moi, mon cher ami, de ces longues descriptions qu'on rencontre dans les anciens voyageurs. Je veux être vrai ; je serai donc très-simple et très-court.

Je fus à peine à bord, que je subis la loi commune à presque toutes les personnes qui s'embarquent pour la première fois. J'avois cependant traversé plusieurs fois la Manche. Mon indisposition dura pendant trente-six heures. Je ne mangeai rien, je ne bus rien ; je restai au lit, abandonnant à la nature le soin de ma guérison. Le succès fut tel que je l'avois prévu. Deux jours après, je repris mon genre de vie accoutumée, ou plutôt je me conformai à celui que je trouvai établi à bord. Déjeûner avec du thé, café ou chocolat ; à dîner, viande, légumes, vin et bière, point de café, et rarement de la li-

ueur ; thé à cinq heures ; à souper, des œufs t du riz, tel étoit notre genre de vie.

Vous aimez les détails dans les voyages, non ami ; les suivans, relatifs à notre régime, peuvent vous être utiles, si jamais ous entreprenez un voyage de long cours. Pourquoi ne met-on pas davantage à profit, ur les vaisseaux françois, l'expérience des nglois et des Américains sur ce régime ? Tous ne perdrions pas tant de matelots tous s ans par cette cruelle insouciance.

Les navires américains ont, en général, e bonnes provisions, et en abondance. Leur œuf salé vaut presque celui de l'Irlande. Tous mangeâmes des pommes de terre jusqu'au moment où nous arrivâmes à Boston. e fait vous surprendra, sans doute ; car on ense généralement en France que, dès le rintems, elles germent et deviennent mauvaises. Ces pommes de terre avoient été recueillies en Hollande. Les citrons, dont le apitaine avoit emporté deux caisses, nous urent d'un grand secours, pour faire et de a limonade et du punch, dont les Américains font un grand usage. Nous tirâmes ussi un bon parti des oignons qu'il avoit à bord. Les Américains du nord les dédaignent

pour leur table, et ne les cultivent que pour les vendre aux Américains du midi et des îles. On nous servoit tous les soirs une soupe à l'oignon. J'éprouvai que cette sorte de soupe facilitoit la digestion, et ôtoit à la bouche l'empâtement désagréable qu'on éprouve le matin.

Nos matelots étoient aussi bien nourris. A dîner ils avoient du bœuf salé, ou du porc, ou du *stock-fish*, des pommes de terre; à déjeûner et à souper, du thé, du café, du biscuit, du beurre et du fromage; quelquefois on leur donnoit de l'eau-de-vie ou du rum, et ils buvoient constamment d'une petite bière aigre, à laquelle notre capitaine attribuoit leur bonne santé.

Ces matelots étoient fort religieux, ainsi que les matelots américains avec lesquels j'ai voyagé depuis.

C'est un très-grand désavantage de partir du Havre-de-Grace pour se rendre en Amérique; on est obligé de remonter au-de-là de l'île de Wight, ce qui fait perdre souvent beaucoup de temps. Nous employâmes plus de quatre jours à débouquer le canal. La mer étoit fort calme; mais, en entrant dans l'Océan, nous la trouvâmes houleuse. Le roulis

onsidérable, et nouveau pour moi, du vais-
eau, me fit retomber malade; mais une
iète exacte me rétablit bientôt. Du courage,
e l'exercice, des distractions, point d'im-
rudence dans la manière de se nourrir,
oilà les remèdes les plus efficaces contre ce
al singulier, dont on n'a pu encore fixer la
aie cause, et qui offre des symptômes si
riés.

Nous rencontrâmes, le 15 juin, un vaisseau
glois, qui venoit de la pêche de la baleine,
r les côtes du Brésil. Il y avoit onze mois
'il étoit parti de Londres. Sa pêche avoit
é malheureuse (1); il n'avoit pas plus de

(*) Ce malheur, qui arrive souvent aux vaisseaux anglois
tinés pour la pêche de la baleine, les en dégoûtera sans
ute; il leur sera toujours impossible de soutenir à cet égard
concurrence avec les Américains, que tout favorise, et
vendront long-temps l'huile de baleine et le poisson, à
illeur marché que les Européens. Le judicieux Smith l'a
servé il y a long-temps. La pêche de la baleine, dit-il,
guit dans la Grande-Bretagne, malgré les gratifications
gouvernement; gratifications si excessives, selon quel-
es-uns, dont je ne garantis pas cependant les calculs, qu'elles
ent la plus grande partie du produit brut. Voyez Smith,
la Richesse des Nations, l. 4. chap. 8.

Il paroît que les Anglois veulent s'ouvrir une nouvelle pê-

dix tonnes d'huile, ce qui, à raison de cin
quante louis la tonne, montoit à 12,000 liv
La moitié appartient à l'armateur, l'autre
l'équipage, composé du capitaine et de trei
hommes. Les frais n'étoient pas couvert
Ce bâtiment avoit peu de vivres ; nous l
en donnâmes. Il prit nos lettres pour l'E
rope. Combien ces rencontres sont cons
lantes, au milieu de l'effrayante solitude d
l'Océan !

Après avoir quitté ce vaisseau, la mer d
vint grosse. Le mal cruel me reprit. Je g
dai deux jours le lit; j'observai la mêm
diète. J'avois une grande soif ; la limona
cuite étoit ma seule boisson ; j'étois dégoû
du thé. Heureusement je n'eus point de m
de tête ; mais elle étoit foible ; je n'avois p
le courage de lire, et encore moins de m'oc
cuper d'idées sérieuses. Cet affaissement d
l'esprit, suite de l'épuisement du corps, e
insupportable. C'est alors qu'on se repen
de s'être embarqué trop légèrement, qu'o

cherie dans la mer du sud, au nord-ouest de l'Amérique d
nord, près de Nootka-Sound. On vante l'huile qu'ils en o
déjà retirée, comme bien supérieure à celle des autres p
cheries.

e promet de ne plus s'exposer à ce cruel ef-
et de la mer ; promesse bientôt oubliée,
uand la santé revient avec le beau temps.
e l'éprouvai en recouvrant insensiblement
es forces et ma vivacité. A l'aide de beau-
oup d'exercice, les fonctions de mon esto-
ac, interrompues pendant mon indisposi-
on, reprirent leur cours ordinaire.

Du 15 au 26 nous fîmes peu de chemin ;
ent ou contraire ou calme, telle fut notre
tuation constante. Il falloit se résigner. Je
e livrai à la lecture, à la méditation, et à
ille réflexions sur les plans que j'avois à
écuter. Bien convaincu que je ne pouvois
ussir dans mes projets, qu'en parlant et écri-
nt avec facilité la langue angloise, je ré-
lus de consacrer plusieurs heures à l'étude
mécanisme de cette langue, dans les bons
teurs, et à acquérir l'habitude de la pro-
nciation, en conversant avec les Améri-
ins qui étoient à bord ; et je ne tardai pas
m'appercevoir de mes progrès.

Pour tromper les heures qui s'écouloient
ntement pour les autres, je fis ce que je
isois à la Bastille ; je partageai mon temps
tre différentes occupations, lecture de li-
es françois, étude de l'anglois, médita-

tions, etc. Je m'instruisis, et je ne m'ennuyai point.

L'ouvrage de *Blair*, sur la rhétorique et sur les langues, me tomba sous la main. Il est fort estimé des Anglois. En l'étudiant avec attention, je vis que son style se rapprochoit beaucoup de celui de nos auteurs françois; j'en conclus que ma tâche, pour me perfectionner dans la langue angloise, en seroit moins difficile.

Il me vint alors une idée que je ne dois pas perdre, parce que je pourrai la développer un jour. Certainement un des grands obstacles au rapprochement des hommes, et à leur réunion en une seule famille, est la diversité des langues; car les hommes ne devroient user de la parole que pour s'entendre, puisque s'entendre est le moyen de s'estimer et de s'aimer. Il en résulte que, chez des peuples qui voudroient se rapprocher les uns des autres, et dont la langue ne seroit pas entièrement étrangère l'une à l'autre, loin de tendre à multiplier les mots et les tournures étrangères, ils devroient au contraire adopter, chacun dans leur langue, les termes et la phraséologie des autres. Cette méthode abrégeroit beaucoup l'étude de ce

ngues. En les envisageant sous ce point de ue, c'est être ennemi du genre humain et e la paix que de s'attacher, comme le font ertains écrivains, à préserver ce qu'ils appellent le génie de chaque langue.

Je portai cette idée plus loin, et je me dis : s Américains doivent détester les Anglois ; s doivent, s'ils le peuvent, chercher à efcer leur origine, à en ôter toute trace. ais puisque leur langue les démentira tours, ils doivent faire, dans leur langue, s innovations qu'ils ont tentées dans leur nstitution ; et le même principe doit les ider, c'est-à-dire un principe philantroque. L'Amérique doit être l'asyle de tous les mmes ; les Américains doivent être en rapprt avec tous les habitans de la terre ; ils ivent chercher à se faire entendre de tous, se rapprocher de tous, et sur-tout de ceux ec lesquels ils ont plus de communicaon, tels que les François. — Qui les empêeroit donc d'adopter les tournures particures à la langue françoise ? Pourquoi ridiliseroient-ils, comme on le fait en Anglerre, le François qui fait des gallicismes en glois ? Il y a double avantage dans la méode de naturalisation universelle que je

propose : les Américains se rapprochent d
autres peuples, et ils s'éloignent des A
glois ; ils fabriquent une langue qui leur s
propre, et alors il y aura une langue améri
caine.

Une autre idée, dans une autre matiè
me frappa vivement ; ce fut le *contre nat*
de la vie marine. En la considérant sous tou
ses faces, il me parut que l'homme n'ét
pas fait pour la mer, quoique son génie
tant brillé, pour dompter cet élément. Il v
seul, séparé de sa femme et de ses enfa
et conséquemment il perd sa tendresse p
l'une, qu'entretient sans cesse la vie dom-
tique ; il ne peut élever les autres ; il ne p
en être chéri. Seule, que peut faire une fe
me ? Seule, et pendant des mois entiers, e
il étonnant qu'elle tombe dans la débauch
Fidelle, elle sera malheureuse, parce qu'
sera toujours rongée par les inquiétudes. L
vie marine est une loterie ; on peut y gagn
et y perdre beaucoup. Or, l'habitude d'u
pareille vie, mène à des dépenses extraor
naires, exclut l'ordre et l'économie, entraî
la dissipation, quand on a beaucoup gagn
et l'amour du vol et du pillage, quand on
perdu. Le marin est accoutumé, sur son bor

commander impérieusement, et il trans-rte ce ton dans son domestique et dans la ciété. Accoutumé aux dangers, aux fati-es les plus excessives, il perd *le sens de compassion;* les maux d'autrui n'excitent is aucune sensation dans son ame. Les urritures fortes, les liqueurs violentes, ten-nt encore plus à aigrir son caractère et à flammer son sang. Enfin la malpropreté, évitable sur les vaisseaux, est un dernier ractère contraire à la vie domestique, et r conséquent au bonheur.

De ces observations il résulte qu'un état publicain, qui tend à entretenir la paix dans n sein, et qui met la morale avant tout, doit pas encourager la vie marine, ou au oins les voyages de très-long cours, et dans pays étrangers; car le cabotage n'est pas contraire à la vie domestique, puisqu'il sse aux matelots des intervalles plus longs, écoulés au sein de leur famille. Aussi re-arque-t-on une grande différence entre ces rniers et les autres; ils sont moins portés x liqueurs spiritueuses, moins durs, et plus ligieux.

Depuis le 26 juin jusqu'au 5 juillet, nous rouvâmes constamment des calmes et des

vents contraires. Le vent étoit presque tou-
jours au sud-ouest, et même à l'ouest. C'e
la sorte de vent qui règne ordinairement dan
ces mers, sur-tout dans cette saison. L
capitaine me dit qu'on les éprouvoit moin
en mars et avril. On peut faire alors la tra-
versée en 30 ou 36 jours.

Nous rencontrâmes beaucoup de bâtimens
et cela nous consoloit. On demandoit à tou
leur estime : nous trouvâmes rarement de
ressemblances dans ces estimes.

Les trois quarts de ces bâtimens étoien
anglois. On s'appercevoit, à l'aigreur ou
dédain de leurs réponses, qu'ils n'avoient p
encore pardonné aux Américains le succè
de leur insurrection. Parmi ces navires,
s'en trouva un appartenant à la compagnie
des Indes orientales, et venant du Bengale
La première question que nous fit le capi-
taine, concernoit le procès de M. Hastings
Il nous demanda si nous avions des papier
anglois ; on lui répondit que oui. Il nous pri
assez lestement de les lui envoyer par notr
chaloupe ; on lui répondit, plus lestemen
encore, que, s'il les desiroit, il pouvoit lui
même mettre en mer sa chaloupe. Il entendi
ce langage, envoya son second, avec un

èce de nankin pour le capitaine. Je vous pporte ce trait, parce qu'il peint les Anois. Ils se croient réellement les dominaurs des mers; idée qui s'éteindra insensiement par l'effet des lumières et de la franité universelle à laquelle les Anglois, à use de leur constitution, doivent être déjà éparés.

Un baleinier de Dunkerque, que nous renntrâmes ensuite, fut plus poli. Le capitaine oit un quaker de Nantucket; mais tout quipage étoit françois. Sa pêche avoit été ureuse; il avoit tué dix-huit baleines.

Les vaisseaux destinés à la pêche de la bane, ont deux chaloupes toujours prêtes à e lancées à la mer. C'est une fort bonne bitude, et j'ai toujours été étonné qu'on la suivît pas sur les autres bâtimens. Quel'un peut tomber à la mer, et se noyer; car ant qu'on puisse tirer la chaloupe de sa prin, pour l'aller secourir, il s'écoule plus d'un art-d'heure.

Nous vîmes un grand nombre de ces énormes oissons qui font une si riche branche du comerce des Américains. Nous vîmes sur-tout eaucoup de souffleurs, de ces marsouins, remarquables par la célérité et la prestesse

de leurs mouvemens, des dauphins, si frappans par la variété de leurs couleurs. Nous en harponâmes un dont la chair nous parut très-bonne.

Depuis le 3 juillet jusqu'au 7, nous errâmes entre le 51e et le 66e degré de longitude, et du 42e au 44e degré de latitude, presque toujours au milieu des brouillards ou de la pluie. Nous n'entendîmes qu'une fois le tonnerre.

Nous ne passâmes pas fort loin de cette île de Sable, l'effroi des voyageurs, et où tant de vaisseaux se sont perdus, et se perdent tous les ans. Elle est très-peu élevée au-dessus du niveau de la mer; et comme elle est presque toujours couverte de brouillards, il est difficile de l'appercevoir. Cette île n'est habitée que par une seule famille, et par des chevaux sauvages, que le gouvernement d'Angleterre y a fait transporter pour le secours des voyageurs, que l'infortune jette sur cette terre stérile. Les Anglois, et sur-tout les autres Européens, s'y perdent plus fréquemment que les Américains, qui, la connoissant bien, l'évitent. Le gouvernement anglois y entretient un phare.

Etant près du banc Saint-Georges, nous rencontrâmes un pêcheur américain de Terre-

euve. Il nous donna quelques morues fraîches, et ce fut une grande consolation pour nous ; car, aux volailles près, la viande fraîche étoit épuisée, et nous étions las de viande salée et de porc : une salade de pommes de terre me tenoit lieu de tout. Le capitaine donna en échange, au bon pêcheur, du bœuf et du porc. Cet échange me fit un vrai plaisir ; il me rappeloit l'état primitif, dont l'idée se lie toujours avec plus de pureté et de bonheur. C'étoit le second voyage que faisoit ce bâtiment de Terre-Neuve. Il rapportoit 400 quintaux de morue ; on les estimoit sur le pied de 20 à 24 livres le quintal. Il avoit neuf hommes d'équipage, et il avoit passé sept semaines sur le banc. Le capitaine se proposoit, suivant l'usage, de revenir pour un troisième voyage. *Marblehead*, près de Boston, est la principale résidence de ces pêcheurs, qui, comme on voit, gagnent beaucoup d'argent. Ils reviennent assez souvent en quinze à vingt jours du banc à Boston. Il semble qu'alors ceux qui pêchent pour le midi de la France ou pour l'Espagne, gagneroient beaucoup à aller directement vendre leur poisson dans ces royaumes ; ils n'emploieroient pas plus de temps, et ils gagne-

roient d'autant plus, qu'ils pourroient y porter de la morue verte, bien préférable et plus estimée que la morue salée : c'est un moyen efficace propre à leur donner la supériorité sur les Anglois qui fournissent en grande partie les marchés d'Espagne (1) ; de même ils donneroient du poisson meilleur, plus frais et meilleur marché.

Je ne dois pas oublier une circonstance singulière de mon voyage. Je passois en Amérique pour fuir la tyrannie de l'Europe. Il se trouva que le bâtiment sur lequel j'étois, avoit un équipage en partie composé de matelots hollandois, tous partisans du Stathouder. Le capitaine, en bon Américain, étoit du parti patriote ; en sorte que nous n'épargnions pas, dans nos conversations, les sarcasmes au Stathouder et à ses honnêtes partisans. Nos plaisanteries déplurent à un Allemand qui

(1) L'auteur d'un nouveau Voyage d'Espagne porte à 3 millions de piastres la quantité de morue fournie tous les ans par l'Angleterre à l'Espagne. C'est une erreur. Ce peut être le montant de toute la morue étrangère consommée par l'Espagne ; mais l'Angleterre ne la fournit pas seule. Voyez, à cet égard, Smith, au passage que j'ai cité, et les *observations du lord Sheffield*.

dolâtroit, et qui se mettoit sérieusement colère, lorsque nous blasphémions (c'étoit n expression) son idole. Il avoit beaucoup peine à calmer son courroux, en fumant ux ou trois pipes. J'observai que cet Alle-and, qui avoit tant de tendresse pour le spotisme, et qui, suivant l'usage de son ys, ne cessoit de fumer, ne fut jamais alade.

Ce n'étoit pas l'individu le plus original que us eûmes à bord ; il y avoit le jeune Sau-ge, de la tribu des Oneidas, que vous avez voir chez M. de la Fayette. Ce brave Fran--Américain l'avoit amené en France, pour i donner une éducation qui pût le mettre portée de civiliser ses compatriotes. Il n'a-it pas réussi, soit faute d'aptitude dans le ne homme, ou peut-être par d'autres cir-nstances. Ce Sauvage étoit d'ailleurs bien illé, très-leste, dansant bien, jouant mé-ocrement de la flûte traversière, parlant cilement l'anglois et le françois ; mais il n'a-it aucune idée. C'étoit un grand enfant i ne connoissoit point de lendemain. Ce ait caractéristique des Sauvages, il ne l'a-it pas perdu, après trois ans de séjour à Pa-s. Je ne prétends pas cependant conclure

de ce fait, que les Sauvages soient insusceptibles d'éducation et de civilisation. Avant de croire à ce résultat, il faudra d'autres expériences que celles qui ont été faites jusqu'à présent (1).

Nous arrivâmes à Boston le 24 juillet, après 51 jours de traversée; mais ce ne fut pas sans dangers. Cédant à l'impatience des voyageurs, le capitaine entra dans la baie, malgré un brouillard considérable, et fit route toute la nuit. A 4 heures du matin, ne connoissant pas trop bien sa position, et se croyant près du phare, il tira plusieurs coups de canon, mais inutilement. Sur les huit

(1) Ce sauvage, en arrivant à Boston, y excita autant de surprise qu'à Paris; car on n'y voit jamais de sauvages, et il y a si long-temps qu'ils sont éloignés de cet état, qu'on n'en conserve plus aucun souvenir. Cet Oneida fut donc bien traité par-tout, même par le gouverneur. Un autre hasard heureux le favorisa à New-York. Le gouverneur partoit pour conclure précisément avec les Oneidas un marché pour des terres. Il se fit accompagner de ce jeune sauvage, qu'il accueillit fort bien. Mais à peine ce dernier fut-il arrivé, eut-il revu ses anciens compatriotes, que le goût de la vie sauvage le reprit. Il vendit tous ses effets, en employa le prix à boire de l'eau-de-vie, se maria avec une *Squah* (nom des femmes sauvages), et oublia compl[illegible]

heures du matin, le brouillard étant très-épais, nous nous trouvâmes, à portée du pistolet, près d'un banc de rochers. Heureusement le vent n'étoit pas fort, et la manœuvre pour virer fut faite très-rapidement. Quelques secondes plus tard, le bâtiment étoit brisé. Nous ne fûmes pas ensuite plus éclaircis sur notre sort. Un bàtiment pêcheur parut; nous invitâmes le pêcheur à monter. Il résista beaucoup; il ne savoit où il étoit, disoit-il, et il ne vouloit pas être responsable de la perte du bâtiment. Ce discours n'étoit pas propre à nous rassurer. Le pêcheur consentit enfin à nous guider. Mais malgré ses connoissances locales, nous nous trouvâmes de nouveau au milieu de rochers et d'îles, que le brouillard ne nous permettoit pas de distinguer. Le ciel vint encore à notre aide; le brouillard disparut, et le vent nous favorisant, nous gagnâmes la rade de Boston par le canal le plus étroit. Cette ville, bâtie en amphithéâtre, offre un aspect très-agréable. Son port étoit rempli de bâtimens de presque toutes les nations de l'Europe; et nous n'eûmes point, comme chez toutes ces mêmes nations, à essuyer les vexations, plus humiliantes encore que fatiguantes, des commis de la douane.

LETTRE IV.

Boston, 30 juillet 1788.

Avec quelle joie, mon bon ami, j'ai sauté sur cette terre de liberté ! J'étois las de la mer, et la vue des bois, des villes, des hommes même, repose alors délicieusement les yeux, fatigués du désert de l'océan. Je fuyois le despotisme, et j'allois jouir enfin du spectacle de la liberté, de la vue d'un peuple, chez lequel la nature, l'éducation, l'habitude avoient gravé l'égalité des droits, traitée de chimère par-tout ailleurs. Avec quel plaisir je contemplois cette ville qui, la première, a secoué le joug des Anglois, qui, pendant si long-temps, a résisté à toutes les séductions, à toutes les menaces, à toutes les horreurs de la guerre civile ! comme j'aimois à errer dans cette longue rue, dont les maisons simples, en bois, bordent le magnifique canal de Boston, au milieu de ces magasins qui m'offroient toutes les productions du continent que je quittois ! comme je jouissois

e l'activité des commerçans, des artisans, es matelots ! Ce n'étoit point le tourbillon ncommode et bruyant de Paris ; ce n'étoit oint l'air inquiet, affairé, avide de jouis-ances, qui caractérise mes compatriotes ; e n'étoit point l'air profondément orgueil-eux des Anglois ; c'étoit l'air simple, bon, nais plein de dignité d'hommes qui ont la onscience de leur liberté, mais qui ne voient, ans tous les hommes, que des frères, que eurs égaux. Tout portoit, dans cette rue, caractère d'une ville encore à son berceau, nais qui, à son berceau même, jouit d'une rande prospérité. Je croyois être dans cette alente, dont le pinceau sensible de Féne-on nous a laissé une image séduisante. Mais prospérité de cette nouvelle Salente n'é-oit point l'ouvrage d'un homme seul, d'un oi ou d'un ministre; c'étoit le fruit de la li-erté, cette mère de l'industrie. Tout est apide, tout est grand, tout est durable avec lle. Une prospérité royale ou ministérielle, 'a, comme le ministre ou le roi, que la du-ée de quelques minutes. Boston renaît à eine des horreurs de la guerre civile, et son ommerce est florissant ; il n'a pas un siècle 'existence, et son enceinte offre, dans les

arts, les manufactures, les productions, les sciences, une foule d'observations curieuses et intéressantes. Je vais vous communiquer celles que j'ai pu recueillir, dans le séjour que j'y ai fait, lors de mon arrivée, et à un second voyage.

Les mœurs ne sont pas tout-à-fait, à Boston, telles que vous les voyez décrites dans l'ouvrage, plein de sensibilité, du *Cultivateur américain.* Vous ne reconnoîtriez plus ce farouche presbytéranisme, qui condamnoit tous les plaisirs, même celui de la promenade; qui défendoit de voyager les dimanches; qui persécutoit ceux qui contrarioient ses opinions. Les Bostoniens unissent maintenant la simplicité des mœurs, l'aménité françoise, et cette délicatesse dans les manières, qui ne rend la vertu que plus aimable. Prévenans envers les étrangers, obligeans envers leurs amis, ils sont tendres époux, pères aimans et presqu'idolâtres, et doux envers leurs domestiques. La musique, que leurs docteurs proscrivoient autrefois comme un art diabolique, commence à faire partie de leur éducation. On entend, dans quelques maisons riches, le forte-piano. Cet art, il est bien vrai, n'y est encore qu'au berceau; mais les jeunes novices

novices qui l'exercent sont si douces, si complaisantes et si modestes, que le savoir orgueilleux ne donne pas un plaisir égal à celui qu'elles procurent. Fasse le Ciel que les Bostoniennes n'aient pas, comme nos Françoises, la maladie de la perfection dans la musique ! On ne l'acquiert jamais qu'aux dépens des vertus domestiques.

Les jeunes filles jouissent ici de la liberté qu'elles ont en Angleterre, qu'elles avoient à Genève, lorsqu'on y avoit des mœurs, lorsque la république existoit; elles n'en abusent pas davantage. Leur ame sensible et franche n'a point à se défier de la perfidie des hommes corrompus de l'ancien continent, et les exemples de cette perfidie sont très-rares. On croit à un serment prononcé par l'amour, et l'amour le respecte toujours, ou la honte flétriroit à jamais le coupable. Vous voyez une jeune fille partir avec son amant dans un cabriolet léger, et le soupçon injurieux ne vient point inquiéter les plaisirs purs de cette partie de campagne.

Mères, les Bostoniennes deviennent réservées; leur air est toujours cependant ouvert, bon, communicatif. Livrées en entier à leur ménage, elles ne s'occupent qu'à rendre leurs

maris heureux, qu'à former leurs enfans

La loi a prononcé des peines afflictives contre l'adultère, telles que le pilori, le renfermement limité; la loi a été peu invoquée; c'est que presque tous les ménages y sont heureux, (1) et ils sont purs, parce qu'ils sont heureux.

La propreté, sans luxe, est un des caractères physionomiques de cette pureté morale; et cette propreté se retrouve par-tout à Boston, dans l'habillement, dans les maisons, dans les églises. Rien de plus charmant que le coup-d'œil d'une église ou d'un *meeting* (2)

---

(1) Sur la fin de l'année 1788, un événement fâcheux scandalisa cette ville. Une jeune personne se donna la mort; elle étoit enceinte. Le bruit public accusa son beau-frère, homme marié, qui, par ses rigueurs, l'avoit, dit-on réduite à ce coup de désespoir. Cette aventure fit grand bruit; des lettres furent produites, imprimées; des partis se formèrent dans les familles. Cependant le beau-frère fut justifié par deux hommes respectables, MM John Adams et Baudouin, qui examinèrent à fonds cette affaire. Il faut jetter un voile sur ce mystère. L'affliction que cet événement causa à presque tous les citoyens de cette ville, prouve combien les mœurs y sont pures.

(2) *Meeting* ou *miting*, signifie une assemblée. L'église, en Amérique, n'est qu'un rendez-vous de frères qui viennent se serrer les mains, penser et prier ensemble.

e jour du dimanche. Le bon habit de drap y ouvre les hommes ; la toile des Indes ou l'Angleterre y pare les femmes et les enfans, ans être gâtée par ces colifichets ou ces ornemens que l'ennui, la fantaisie et le mauvais goût y ajoutent chez nos femmes. La oudre ni les pommades n'y souillent point a chevelure de l'enfance ou de l'adolescene ; on les voit avec peine employées pour a coeffure des hommes qui invoquent l'art u perruquier, car cet art a déjà malheureusement franchi les mers.

Je ne me rappellerai jamais sans émotion le plaisir que je ressentis, en entendant un our le respectable ministre Clarke, qui a accédé à ce célèbre docteur Cooper (1), auquel tout bon François et tout ami de la iberté doivent un hommage de reconnoissance, pour l'amour qu'il a porté aux François, et le zèle avec lequel il a défendu et prêché l'indépendance américaine. Son auditoire, assez nombreux, y annonçoit à l'ex-

(1) Voyez l'éloge de ce ministre dans les *Voyage de Chastellux*, tome I, page 216. — M. Clarke a fait un éloge de ce digne pasteur, qui a dû faire verser bien des larmes à son auditoire.

térieur cette aisance générale dont je vou parlé, ce recueillement que donne l'habitu de la gravité, quand on est en présence d l'éternel, cette décence religieuse, éga ment éloignée de l'idolâtrie superstitieuse rampante, et des airs impudens et légers ces Européens, qui ne vont à l'église, c comme au spectacle.

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.

Et ce qui mettoit le comble à mon b heur, je n'y vis aucun de ces êtres livid déguenillés, qui, sollicitant, en Euro votre compassion aux pieds des autels, se blent déposer contre la providence, no humanité, ou le désordre de la société. Le cours, la prière, le culte, tout avoit la mê simplicité. La meilleure morale respiroit da le sermon, et on l'écoutoit avec attentio

L'excellence de cette morale caractéri presque tous les sermons, dans toutes sectes de ce continent. Les ministres parle rarement de dogmes : la tolérance, née av l'indépendance améraine, a banni la pré cation du dogme, qui entraîne toujours discussions et des querelles. On n'admet la morale, la même dans toutes les secte

seule prédication qui convienne à une grande société de frères.

Cette tolérance brille à Boston, dans cette ville, témoin jadis de persécutions si sanglantes, sur tout contre les quakers. Il existe des *amis*, à la vérité en petit nombre, sur cette place, où plusieurs de leurs prédécesseurs ont payé de leur vie leur persévérance dans leurs opinions religieuses. — Juste ciel ! comment s'est-il trouvé des hommes croyant sincèrement en Dieu, et cependant assez barbares pour faire périr une femme, l'intrépide Dyer, parce qu'elle tutoyoit Dieu et les hommes, parce qu'elle ne croyoit pas à la mission des prêtres, parce qu'elle vouloit suivre l'évangile à la lettre (1)? Mais tirons le rideau sur

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Piety promoted*, ou *la Piété promue ou avancée*, contenant un recueil des dernières heures de ceux qu'on appele Quakers. Londres, veuve Hinde, 1784.

« Parnel, l'un de ces Quakers, lit-on dans cet ouvrage, disputoit avec des Puritains. Furieux de se voir réduit au silence, l'un de ces derniers lui donna un grand coup de bâton, en lui disant : prends cela pour l'amour du Christ. Parnel lui répond tranquillement : ami, je le reçois pour l'amour du Christ. Les juges le font arrêter ; on l'emprisonne ; on lui interdit la visite de ses amis ; on le force à coucher sur des

ces scènes d'horreurs ; elles ne souilleront plus, sans doute, ce nouveau continent, destiné, par le Ciel, à être l'asyle de la liberté et de l'humanité. Chacun maintenant adore, à Boston, Dieu à sa manière; anabaptistes, méthodistes, quakers, et même catholiques, tous y professent ouvertement leurs opinions. Il n'y a point encore de chapelle catholique; mais il va s'en élever une; elle sera bâtie par un ministre protestant, converti, depuis quelque temps, au catholicisme. Le révérend docteur *Thayer*, fils d'un habitant de cette ville, a voyagé en France, en Italie. La vie et les miracles de ce bienheureux *Labre*, qui, pour l'amour de Dieu, se laissoit ronger de vermine, lui ont ouvert, dit-il, les yeux à la lumière, et il va la répandre dans le nouveau continent. Il s'y est fait précéder par des chasubles, des calices, et tous les autres ornemens du culte catholique. Cette mission ne fait que

---

pierres, d'où l'eau découloit dans les temps humides; on l'enferme dans un trou qui pouvoit à peine le contenir; on l'exténue par la faim; on l'accable de mauvais traitemens. Il souffre tout patiemment, et meurt en s'écriant : je meurs innocent ; je vais rejoindre mon Dieu ».

piquer la curiosité : il y a vingt ans, elle avoit excité une persécution. Les puritains s'amuseront peut-être, dans les papiers publics, aux dépens de l'ex-ministre converti, et des prodiges de son salut ; mais, à coup sûr, ils ne le persécuteront pas (1).

Les ministres des différentes sectes vivent dans une si grande harmonie entr'eux, qu'ils se suppléent, se remplacent les uns et les autres, quand des affaires particulières les arrachent à leur chaire.

Cette indifférence pour les querelles religieuses, est le résultat d'une guerre, où les Américains se sont mêlés avec des hommes de tous les pays, et, par cette communication, ont brisé toutes leurs habitudes et leurs vieux préjugés. En voyant ces hommes penser si différemment sur les matières religieuses, et cependant avoir des vertus, ils

(1) Cette prédiction s'est vérifiée. M. Thayer a chanté depuis la messe à Boston, avec l'appareil le plus pompeux. Les protestans y ont assisté, comme au spectacle : ces cérémonies les amusoient. La curiosité a été si grande, que le receveur a mis un impôt sur elle ; et on alloit à la messe, comme à la comédie, par billets ; spéculation assez bonne dans un pays où il n'y a pas de comédie.

en ont conclu qu'on pouvoit, tout à la fois être honnête homme et croire ou ne pas croire à la transubstantiation et au verbe ; ils en ont conclu qu'il falloit se tolérer les uns les autres, que c'étoit là le culte le plus agréable à Dieu.

Avant que cette opinion fut répandue parmi eux, une autre y dominoit ; c'étoit la nécessité de réduire le culte divin à la plus grande simplicité, de le dégager de toutes ces cérémonies superstitieuses, qui lui donnèrent autrefois l'apparence de l'idolâtrie, et surtout de se garder de salarier des prêtres pour vivre dans le luxe et la fainéantise ; en un mot, de ramener parmi eux la simplicité évangélique. Ils y ont réussi. Dans les campagnes, l'église a un domaine. Ici, les ministres ne vivent que des collectes qu'on fait pour eux chaque dimanche, et de la rétribution que les fidèles paient pour les bancs qu'ils occupent à l'église. C'est un usage excellent, pour forcer les ministres à acquérir des connoissances et bien remplir leurs fonctions ; car on donne la préférence à celui dont les discours plaisent davantage (1), et

(1) La vérité de cette remarque m'a frappé à Boston

son salaire est plus considérable ; tandis que chez nous, l'ignorant et le savant, le débauché comme le vertueux, sont toujours sûrs de leurs honoraires. Il résulte encore de cet usage, qu'on n'impose pas celui qui ne croit pas. Eh ! n'est-ce pas une tyrannie que de faire payer des hommes pour l'entretien d'un culte qu'ils rejettent ?

Les Bostoniens sont devenus si philosophes sur l'article de la religion, qu'ils ont dernièrement institué un ministre, au refus de celui qui devoit l'ordonner. Les partisans de la secte à laquelle il appartenoit, l'ont installé dans leur

---

dans la partie des États-Unis que j'ai été à portée de connoître. Presque tous les ministres y sont des hommes à talens, ou au moins très-instruits. Avec leurs honoraires si précaires, les ministres de Boston trouvent cependant encore le moyen, non-seulement de vivre décemment, mais même de se marier et d'élever des familles assez nombreuses. Ce fait confirme les judicieuses remarques publiées par M. Clavière, sur la facilité de marier avantageusement les prêtres, même lorsqu'ils n'ont que des honoraires médiocres. Leur alliance est recherchée par les pères, qui veulent donner à leurs filles des maris éclairés et de bonnes mœurs. La même chose arrivera en France, quand les prêtres s'y marieront. Ils ne doivent donc pas redouter le mariage avec leurs médiocres salaires. *Voyez* le *Courier de Provence*, n°. 151.

église, et lui ont donné le pouvoir de les prêcher et enseigner; et il prêche et enseigne, et il n'est pas un des moins habiles; car le peuple se trompe rarement dans son choix.

Cette institution canonique, qui n'a d'exemple que dans la primitive église, a été censurée par ceux qui croient encore à la tradition des ordres par les seuls descendans des apôtres. Mais les Bostoniens sont si près de croire que chacun peut être son prêtre, que la doctrine apostolique n'a pas trouvé des partisans trop chauds. On en sera bientôt, en Amérique, au point où M. d'Alembert plaçoit les ministres de Genève.

Puisque l'ancienne austérité puritaine disparoît insensiblement, on ne doit pas être surpris de voir le jeu de cartes introduit parmi ces bons presbytériens. La ferveur évangélique des enthousiastes et des persécutés ne connoît point de momens d'ennui; on les trompe, en se repaissant sans cesse de ses haines et de ses malheurs. Mais quand on est tranquille, quand on jouit de l'aisance, on a des momens de loisir; et pour un peuple qui n'a point encore de spectacles, le jeu les remplit naturellement. On doit le rechercher sur-tout dans ces pays, où les hommes

ne font pas la cour aux femmes, où ils lisent peu de livres et cultivent encore moins les sciences. Ce goût des cartes est certainement très-fâcheux dans un état républicain; l'habitude en retrécit l'esprit. Heureusement le jeu n'est pas considérable, et l'on ne voit point des pères de famille y risquer toute leur fortune.

Il y a plusieurs clubs à Boston. M. Chatellux (1) parle d'un club particulier qui se tient une fois la semaine, et où il fut invité. J'y ai été plusieurs fois, et j'ai toujours été infiniment satisfait de l'honnêteté de ses membres envers les étrangers, et des connoissances qu'ils déploient dans leurs conversations. Ce club ne consiste qu'en 16 personnes. Il faut avoir l'unanimité pour y être admis. Chaque membre peut amener un étranger. L'assemblée se tient, à tour de rôle, chez chaque membre. Les clubs ne se tiennent plus maintenant à la taverne, et c'est un bién : on boit moins, on boit à meilleur marché (2),

(1) Tome II. page 219.

(2) Le madère vaut environ 4 schellings (de Boston) la bouteille chez le marchand. Il en coûte 6 à la taverne.

on dépense moins. La nécessité d'économiser l'argent comptant, qui s'est fait sentir à la fin de la guerre, a été probablement la cause de cet usage. Les mœurs s'en trouvent mieux.

Il n'y a point de cafés dans cette ville, ni à New-Yorck et Philadelphie. Une seule maison, qu'on appelle de ce nom, y sert de rendez-vous et de bourse aux négocians.

Un des principaux plaisirs des habitans de ces villes, consiste dans les parties faites à la campagne avec leur famille ou quelques amis. Le thé en fait sur-tout, dans les après-dînés, les principaux frais. En cela, comme dans toute la manière de vivre, les Bostoniens, et en général les Américains ressemblent beaucoup aux Anglois. Le punch chaud et froid avant le dîner; d'excellent bœuf ou mouton, du poisson et des légumes de toutes les espèces, des vins de Madère ou d'Espagne, le Bordeaux, dans l'été, couvrent leurs tables, toujours solidement et abondamment servies. Le spruce beer, et d'excellent cidre du pays, y précèdent le vin. Le *porter* anglois y paroissoit jadis exclusivement; il est maintenant remplacé par d'excellent, porter fabriqué près de Philadelphie, et tellement égal à l'anglois, que des palais anglois ne

y ont été trompés. Cette découverte est un vrai service rendu à l'Amérique (1). Par-là elle est déchargée d'un tribut qu'elle payoit à l'industrie angloise. — Elle va bientôt cesser de lui en payer un autre, par le perfectionnement de sa fabrique de fromage. J'en ai goûté de délicieux, et qui peut rivaliser le Chester d'Angleterre et le Rocquefort de France. On accorde cette qualité à ceux faits à Weymouth, petite île appartenante au respectable ex-président M. Beaudouin. Il y entretenoit autrefois un nombreux bétail, qui fut entiérement détruit ou enlevé par les Anglois, dans la guerre dernière. — Il commence à réparer cette perte. Son *Weymouth* fera bientôt oublier le fromage anglois, auquel l'habitude des hommes riches tient encore, malgré l'impôt énorme que l'Etat met sur ce fromage, au profit de l'industrie indigène.

Après avoir forcé les Anglois à renoncer à leur domination, les Américains veulent devenir leurs rivaux dans tous les genres ; et cet esprit d'émulation se montre par-tout.

---

(1) Le porter anglois, avant la guerre, ne coûtoit qu'un scheling (de Boston) la bouteille. On l'a prohibé ; cependant on en trouve encore. La contrebande, très-facile à faire, le fournit ; il coûte deux schelings.

C'est cet esprit qui élève à Boston une su
perbe verrerie, appartenante à M. Break e
différens autres particuliers ; une des plu
utiles manufactures dans un pays où l'aisanc
met les boissons recherchées à la portée d
tous les citoyens, nécessite des vases nom
breux, multiplie, dans les maisons même d
campagne, les jours et les vitrages avec u
luxe surprenant. Un Allemand dirigeoit l
bâtisse de cette rotonde utile de M. Break
et ses connoissances chymiques lui avoie
procuré la découverte d'un sable propre
donner de meilleures bouteilles que les bo
teilles européennes.

C'est cet esprit d'émulation qui ouvre tan
de canaux au commerce extérieur des Bo
roniens, qui les porte vers les parties de l
terre les plus éloignées de ce continent. Deu
vaisseaux ont déjà fait le voyage des Inde
orientales avec un grand succès. Ils ont port
du bœuf salé (1), des planches et autres pro
visions au Cap de Bonne-Espérance et à l'il

(1) Les Bostoniens ont beaucoup perfectionné cette part
de leur commerce ; ils espèrent bientôt égaler le bœuf sal
d'Irlande. Les épreuves qu'ils ont faites leur présagent le suc
cès. On a vu du bœuf salé de Boston voyager à Bordeaux, de

de Bourbon ; on les a payées en piastres ou en café.

Voulez-vous connoître, par un trait, l'activité de leur commerce de circuit ? L'un de ces vaisseaux est revenu avec 300 bariques de café, qu'il a payé 6 s. la livre ; il en a vendu 150 en Amérique, en a porté 150 à Gotthemburg, y a pris des thés, qu'il a été vendre à Constantinople. Observez que ces mers, ces pays étoient inconnus aux Américains. Leur navigation étoit ci-devant resserrée dans un cercle étroit.

Nil mortalibus arduum est ;
Audax Japeti genus.
Rien d'impénétrable aux mortels,
A la race audacieuse de Japet.

Si ces vers peuvent s'appliquer à quelque peuple, c'est bien aux Américains libres. Aucun danger, aucune distance, aucun obstacle ne les arrête. Qu'ont-ils à craindre ? Tous les peuples sont leurs frères ; ils veulent la paix avec tous.

---

là aux Indes orientales, de-là aux Antilles, revenir à Boston, et après tous ces voyages, il s'est trouvé bon encore. On a fait des essais de ce bœuf salé à Marseille et dans d'autres parties de la navigation françoise : il commence à y être estimé. Étant bien moins cher que celui d'Irlande, il aura sans doute la préférence.

Les premiers voyages faits à Canton ont tellement enthousiasmé les Bostoniens, qu'ils ont voulu en perpétuer le souvenir, et qu'ils ont frappé une médaille en l'honneur des deux capitaines qui les ont faits.

C'est cet esprit d'émulation qui multiplie et perfectionne tant de belles corderies dans cette ville, qui y a élevé des filatures de chanvre (1) et de lin, propres à occuper la jeunesse, sans l'assujettir à un rassemblement funeste au physique et au moral, propres sur-tout à occuper cette partie du sexe, que les voyages des maris matelots, ou d'autres accidens, réduisent à l'inoccupation.

C'est encore à cet esprit d'émulation qu'on doit les salines qui s'élèvent (2), les fabriques

(1) On m'a assuré que celle de Boston occupoit 150 personnes, tant femmes qu'enfans, dont partie chez eux, partie à la manufacture.

(2) Il y a à Yarmouth, ville peu éloignée du cap Cod, une fabrique de sel, qui se fait par la simple évaporation, et où les machines suppléent les bras. On se propose d'y faire des additions qui mettront à portée d'en vendre le sel à meilleur compte que celui d'Europe. Celui que j'ai vu est beau, et très-salant; cependant il est difficile de croire qu'il soit de long-temps à aussi bas prix que celui de France et de Portugal.

e papiers peints, de clous, les moulins à
pier multipliés dans cet état, et sur-tout à
Vater-Town, tant de distilleries pour le rum
ossier, qui étoit ci-devant destiné pour le
mmerce de Guinée. Depuis la suppression
cette dernière branche de commerce; de-
is que les Méthodistes et les Quakers ont
éché avec ferveur contre l'usage du rum
ns les campagnes, on en consomme moins,
distilleries déclinent, et diminuent vi-
blement aux environs de Boston. C'est un
en pour l'espèce humaine; et l'industrie
méricaine saura bientôt réparer la petite
rte, qu'occasionne dans son commerce la
ûte de cette fabrique de poisons.

Deux maladies travaillent maintenant les
méricains, celle des émigrations à l'ouest,
nt je parlerai ailleurs, et celle des manu-
ctures. Le Massasuchett veut rivaliser sur
dernier point le Connecticut et la Pen-
lvanie : il a, comme ce dernier état, élevé
e société, pour favoriser et encourager les
anufactures et l'industrie.

Ces sociétés sont, en général, composées
négocians, de cultivateurs, et des prin-
paux agens de gouvernement. Chacun y
ontribue de ses connoissances et d'une petite

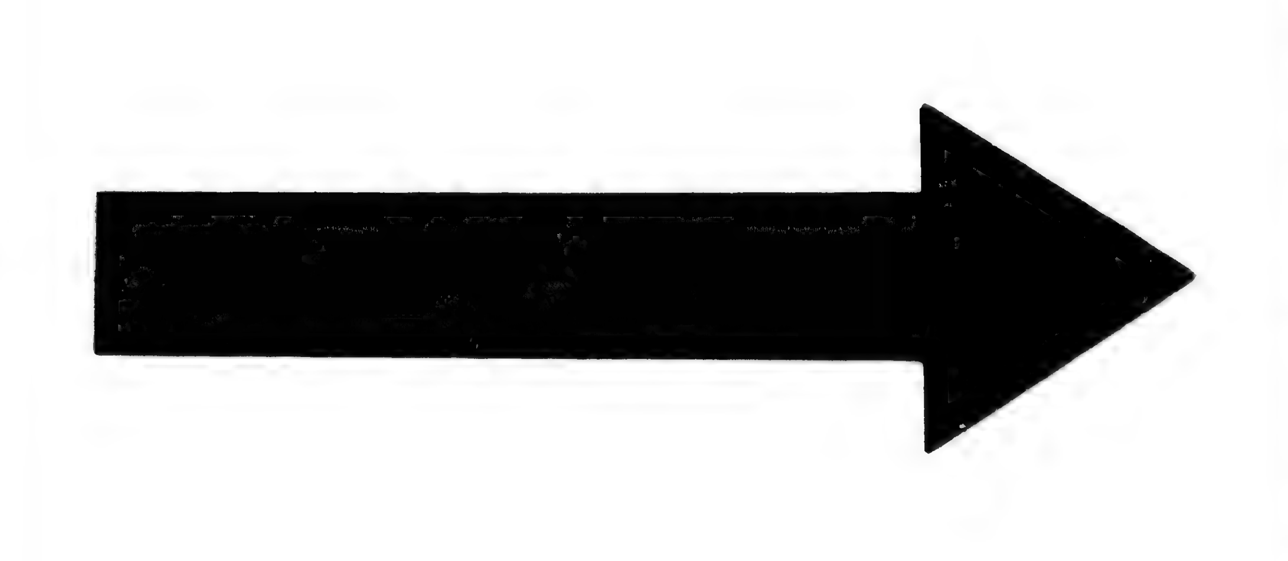
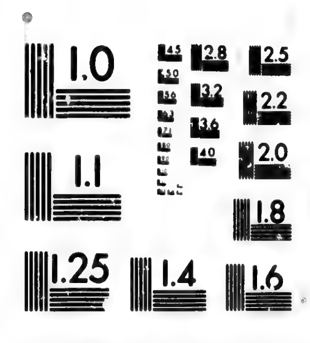
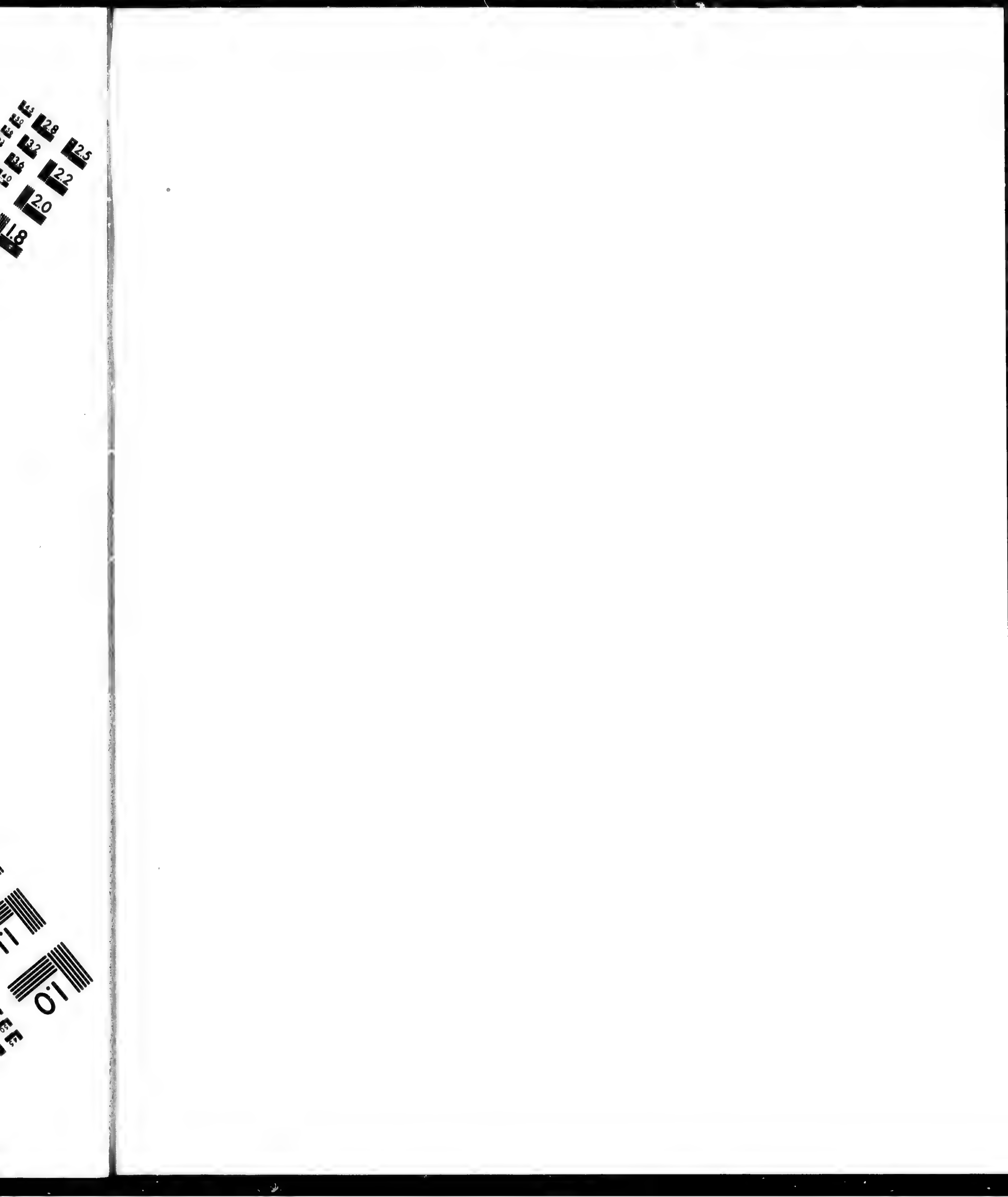


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

somme. On ne court pas après l'esprit da ces sociétés ; on cherche à être utile, et en tirer un profit réel.

S'il est un monument qui dépose en fave des grands et rapides développemens de l'i dustrie des habitans de cet état, ce son sans contredit, les trois ponts qui ont é exécutés en peu de temps, sur les larg rivières de Charles, de Malden, et d'Essex (

Boston a eu la gloire de donner le premi collège, la première université à l'Amériq L'édifice où se réunissent écoliers et prof seurs, est situé dans une superbe plain à quatre milles de Boston, dans un lieu a pellé *Cambridge*. L'origine de cette utile i titution date de 1636 (2).

---

(1) Le pont de Charleston a 2684 pieds de long, et la de 30 pieds ; l'ouverture, pour laisser passer les vaissea est de 30 pieds de large. Elle se fait au moyen d'une m chine très-ingénieuse, et si facile à manœuvrer, que de enfans de dix ans peuvent la faire aller. — Celle d'Essex encore supérieure pour la simplicité. Le pont de Charles est très-bien éclairé pendant la nuit.

(2) A cette époque, l'assemblée générale donna u somme de 6000 liv. environ, qui fut ensuite augmen par une donation considérable, faite par M. Harvard Charleston, dont le collège porte le nom. L'état acco

Si l'imagination vouloit tracer un lieu qui
semblât toutes les conditions essentielles,
ur en faire le siège d'une grande éduca-
n, elle ne pourroit choisir une place plus
nvenable. — Cette université est assez loin
Boston, pour que le tumulte des affaires
nterrompe point les études. On peut s'y
rer à cette méditation, que la solitude
le permet. Elle est encore assez éloignée,
ur que l'affluence des étrangers, et l'espèce
licence qu'entraîne cette ville commer-
te, même dans un état libre, n'influent
nt sur les mœurs des écoliers. D'un autre
é, Cambridge est environné de maisons
campagne délicieuses, où viennent se
oser les négocians de Boston, et de-là
ltent une communication et des sociétés
éables. Les nouvelles d'Europe, qui y arri-
t presqu'aussi-tôt qu'à Boston, en rendent
oisinage utile.

L'air y est infiniment pur; les environs en
t charmans, et offrent le plus vaste es-
e aux exercices des jeunes gens.

---

re, pour l'entretien de ce collège, un droit sur le pro-
du bac, qui étoit entre Boston et Charleston, avant que
ont actuel fut construit.

L'édifice y est divisé en plusieurs corps de bâtimens, très-bien distribués. Comme les étudians, qui arrivent de tous les États-Unis sont assez nombreux, et que leur nombre augmente tous les jours, on doit y faire des additions.

Deux choses frappantes y attirent les regards dans l'intérieur, la bibliothèque et le cabinet de physique. La première, y a été presque en entier consumée par le feu (1). Il a fallu réparer cette perte, et, graces aux bienfaits d'une foule de généreux Anglois et Américains, on commence à l'oublier. Le cœur d'un François palpite en retrouvant Racine, Montesquieu, l'Encyclopédie, dans un endroit où fumoit, il y a 150 ans, le calumet des sauvages.

Le régime des études y est presque le même que dans l'université d'Oxford. Il est impossible que la dernière révolution n'amène pas une grande réforme. Des hommes libres doivent rapidement se dépouiller de leurs préjugés, et appercevoit qu'avant tout

(1) Ce malheur arriva la nuit du 24 janvier 1764. On y perdit 5000 volumes environs. On y compte maintenant 12 à 13,000 volumes.

faut être homme et citoyen, et que l'étude s langues mortes, et d'une philosophie et une théologie fastidieuse, doit occuper peu momens d'une vie, qui peuvent être utilement employés à des études plus convenables la grande famille du genre humain (1).

Cette révolution dans les études est d'aunt plus probable, que Boston renferme ns son sein une académie, composée de vans respectables, d'hommes qui cultivent la fois toutes les sciences, et qui, dégés de certains préjugés religieux, tracent sans doute bientôt à l'éducation, la ute la plus courte et la plus sûre, pour mer des bons citoyens et des philosophes. Cette académie de Cambridge est présidée un homme, dont les connoissances sont iverselles, par *M. Baudouin*, qui, aux nnoissances profondes d'un savant (2), joint

---

1) On peut même dire qu'à Boston on exige des études longues pour admettre des jeunes gens à l'exercice de nédecine. On ne peut la pratiquer qu'après 8 à 9 ans. t bon cependant d'assujettir ceux qui s'y destinent, aux érens examens qui ont lieu.

2) M. Baudouin a composé plusieurs mémoires de phye et d'astronomie, insérés dans le premier volume des

les talens et les vertus d'un administrateur et les principes de la plus saine politique. Cet homme respectable est le fils d'un de ces François, que la persécution religieuse força d'émigrer dans le dernier siècle. Sa conduite avant et pendant la guerre, ses principes sur la liberté, lui ont tellement concilié l'estime des concitoyens, qu'il a réuni plusieurs fois leur suffrage, soit pour la présidence de l'état de Massasuchett, soit pour la députation au congrès, soit pour d'autres places honorables. Jamais il n'a trompé la confiance du peuple; jamais il n'a existé de soupçon sur lui, quoiqu'un cri universel d'anathème se soit élevé pendant et depuis la guerre, contre M. Temple, son gendre. Ce cri a été causé par l'obliquité de la conduite de ce dernier, par sa versatilité pendant la guerre d'Amérique, et ensuite par son dévouement ouvert à la cause des Anglois, qui l'en ont récompensé, en lui donnant le consulat général d'Amérique. On a toujours

---

transactions de l'académie de Boston. On lui doit d'autres ouvrages sur la théorie du commerce et sur la politique, où sa modestie lui a fait taire son nom.

stingué le beau-père du citoyen ; et sa mme, son unique soutien pendant cette erre malheureuse, a partagé l'estime puique. M. Baudouin a exercé la présidence ns une des crises les plus difficiles, et il n est tiré avec adresse et succès, malgré parti considérable qu'il avoit en tête. Mais us reviendrons sur ce fait, en parlant de trange révolte qui a troublé, pendant elques mois, le Massasuchett.

Retournons à l'université de Cambridge. M. Baudouin est bien secondé par les acamiciens, les professeurs habiles qui dirint les études, et parmi lesquels on distine M. Willard, le docteur Wiglesworth, le docteur Dexter, professeur de physique, chymie et de médecine, homme qui joint la modestie, de grandes connoissances. Il appris, et ce fait me causa une vive isfaction, qu'il répétoit les expériences notre école chymique. L'excellent ouage de mon respectable maître, le docteur urcroy, étoit dans ses mains. Il lui avoit it connoître les pas rapides que cette ience avoit faits depuis quelque-temps en rope.

Dans un pays libre, tout doit porter

l'empreinte du patriotisme , tout doit y r
mener ; aussi le patriotisme, qui s'est si bie
montré dans la fondation, la dotation, l'en
couragement de cette université , paroît
tous les ans , dans une fête solemnelle q
se célèbre en l'honneur des sciences , le tro
sième mercredi de juillet , dans la plaine d
Cambridge. Cette fête, qui a lieu dans tous l
colléges de l'Amérique , mais à des jours d
férens , est appellée le *Commencement.* E
a quelque rapport aux exercices et aux d
tributions des prix de nos colléges. C'est
jour de joie pour Boston : presque tous
habitans, avec tous les officiers du gouve
nement, se rendent dans la belle plaine d
Cambridge. Les étudians les plus distingu
y développent leurs talens en présence d
public , y reçoivent des prix ; et ces exe
cices académiques , dont des sujets patrioti
ques forment le principal fonds , sont te
minés par une fête en plein air, où règne
la gaîté la plus franche , et la fraternité l
plus touchante.

On a remarqué que, dans les pays livré
principalement au commerce , les science
ne s'élevoient jamais à un très-haut degré

ette remarque pourroit s'appliquer à Boston. 'université de Cambrigde renferme certainement des savans estimables ; mais la science 'est point répandue parmi les habitans de oston. Le commerce y entraîne toutes les lées, y tourne toutes les têtes, y absorbe utes les spéculations : aussi trouve-t-on u de grands ouvrages, peu d'auteurs. Les ais du premier volume des mémoires de cadémie de cette ville, ne sont pas encore uverts par les souscripteurs, et il y a ux ans qu'il a paru.

On a publié, depuis quelque temps, l'hisire des derniers troubles du Massasuchett ; le est très-bien faite, et j'y reviendrai. L'aur a eu quelque peine à s'indemniser des ais d'impression. Jamais l'histoire précieuse Massasuchett, par Winthrop, n'a pu être primée en entier, à cause du défaut d'enuragement.

Les poëtes, par la même raison, doivent être encore plus rares que les autres écriains. On cite cependant un poëte original, ais paresseux, M. *Allen*. Ce n'est pas le ême que celui qui a fait l'ouvrage des *Oracles de la raison*, ouvrage qui a fait grande ensation ici. On dit les vers d'Allen pleins

de chaleur et de force. On cite sur-tout u
poëme manuscrit, sur le fameux combat d
Bunkerhill; mais il ne veut pas l'imprimer.
Il a, sur sa réputation et sur l'argent, l'in
souciance de la Fontaine.

Il n'y a pas bien long temps qu'il existe ic
un *magasine* ou journal, tandis que le nombr
des gazettes y est très-considérable, et tandi
que Philadelphie, par exemple, a deux ex
cellens journaux, qui prouvent qu'on y aim
davantage les sciences, *l'american Musœum*
et le *columbian Magasine*. La multiplicit
des gazettes annonce l'activité du commerce
et le goût de la politique et des nouvelles; la
bonté et la multiplicité des journaux litté
raires et politiques sont un signe de la cultur
des sciences (1).

---

(1) On imprime à Boston un almanach pour cet état, intitulé : *Fleets almanack*, qui est très-bien fait ; il contient tous les renseignemens politiques, civils, commerçiaux, littéraires, qu'un habitant et qu'un étranger peuvent désirer. Il est dans le genre du *London Calendar*, et supérieur à notre almanach royal. Un pareil livre n'étonne point dans un pays civilisé depuis long-temps ; mais qu'on en ait un dans un pays neuf, et qu'il soit recherché, c'est une preuve de l'intérêt général que chacun prend aux affaires publiques.

Vous devez juger, d'après ces détails, que les arts, autres que ceux qui ont la navigation pour objet, n'y reçoivent pas beaucoup d'encouragement. L'histoire du planétaire de M. *Pope* le prouve. M. Pope est un artiste très-ingénieux, occupé de l'horlogerie. La machine qu'il a construite pour expliquer le mouvement des cieux, étonne, surtout quand on considère qu'il n'a eu aucun secours d'Europe et très-peu celui des livres. Il se doit tout à lui-même. Il est, comme le peintre *Trumbull*, l'enfant de la nature et de la méditation. Dix ans de sa vie ont été occupés à perfectionner ce planétaire. Il avoit ouvert une souscription pour se dédommager de ses peines; la souscription n'étoit pas considérable; elle n'a jamais été remplie.

Cet artiste découragé, me dit un jour qu'il alloit passer en Europe, pour y vendre sa machine et en construire d'autres. Ce pays-ci est trop pauvre, ajouta-t-il; il ne peut encourager les arts. Ces mots : *ce pays est trop pauvre*, me frappèrent. Je réfléchis que, s'ils étoient prononcés en Europe, ils pourroient conduire à de fausses idées sur l'Amérique; car l'idée de pauvreté offre

l'image des haillons, de la faim, et n[e]
pays plus éloigné que celui-ci de ce tris[te]
état.

Quand les richesses sont concentrées dans
un petit nombre d'individus, ces derniers ont
un grand superflu, et ce superflu, ils peu-
vent l'appliquer à leurs plaisirs, comme
favoriser les progrès des arts frivoles et
agréables. Quand les richesses sont à-peu
près également réparties dans toutes les
mains, il y a peu de superflus, et par con-
séquent peu de moyens d'encourager les
inventions agréables. — Maintenant, de ces
deux pays, quel est le pays riche, quel est
le pays pauvre? — Dans les idées européennes,
et dans le sens qu'y donne M. Pope, le
vrai riche est le premier; — mais, à coup
sûr, il ne l'est pas aux yeux de la raison, et
il n'est pas le plus heureux; — d'où résulte
que la faculté d'encourager les arts de com-
modité ou d'agrément, est un symptôme de
calamité nationale.

Ne blâmons point les Bostoniens; ils son-
gent à l'utile, avant de se procurer l'agréa-
ble; ils n'ont pas de brillans monumens (1),

(1) J'ai vu cependant, dans une des églises, un monu-

is ils ont des églises jolies et commodes,
bonnes maisons; mais ils ont de superbes
nts, des voiliers excellens; mais leurs rues
nt éclairées la nuit, lorsqu'il est beaucoup
villes anciennes de l'Europe, où l'on n'a pas
core songé à prévenir les effets funestes
l'obscurité de la nuit.

Je vous ai dit qu'ils avoient fondé des so-
tés d'agricultures et de manufactures; ils
ont instituée une autre, sous le titre de
mane society, la société humaine. Son
jet est de rendre les noyés à la vie, ou
utôt de les arracher à la mort, causée par
gnorance. Cette société, fondée à l'instar
celle de Londres, qui l'a été elle-même,
près celle de Paris, possède et met en prati-
e tous les procédés connus en Europe; elle a
ndu des secours importans; car vous pensez
en que, dans un port de mer, les accidens
ivent être fréquens.

Cette société compte environ 153 membres,
i contribuent de leur bourse à ses dépenses.
le adjuge des prix à ceux qui, par leurs

---

nt en l'honneur d'un anglois nommé *Vassal*, qui prit le
ti des républicains en 1640, y perdit sa fortune, passa
s le Massasuchett, y fit beaucoup de bien.

efforts, ont sauvé la vie à quelques personnes en danger de se noyer, ou qui se hâtent d'en donner avis à la société. Elle a fait élever des bâtimens dans trois endroits de la côte, plus exposés aux naufrages, où l'on administre les secours à ceux que la tempête y rejette.

La *société médicale* n'est pas moins utile que celle pour les noyés. Elle entretient des correspondances dans toutes les campagnes et les villes, afin de connoître les maladies qui s'y déclarent, d'en examiner les symptômes et les meilleurs remèdes, et d'en prévenir leurs concitoyens.

Un autre établissement utile, est celui qu'ils appellent *Alms house*, ou maison d'aumônes. Elle est destinée aux pauvres hors d'état de gagner leur vie, soit à cause de leurs infirmités, soit à cause de leur âge. On m'a dit qu'elle renfermoit 150 personnes, femmes, enfans et vieillards.

La maison de correction ou de travail, *workhouse*, n'est pas si peuplée, comme vous le jugez bien. Dans un pays naissant, dans un port aussi actif, où les denrées sont à si bon marché, dans une ville enfin où les bonnes mœurs règnent, le nombre des *mauvais sujets* et des voleurs doit être rare. C'est

vermine qui s'attache à la misère, au
ut de travail, et il n'y a point ici de mi-
, et il y a plus d'emploi que de mains.
e commerce sur tout, et les pêcheries,
entraînent tant d'arts mécaniques à leur
e, y emploient un grand nombre de
ns. Il s'élève à une telle prospérité, mal-
les pertes anciennes, malgré les entraves
lui met la jalousie angloise, et malgré
les mensonges des gazetiers anglois,
le change y est au pair avec la Grande-
tagne et la France, tandis qu'à New-Yorck,
i que je l'apprends, le change sur Lon-
est à 5 pour 100 de perte pour la pre-
re ville, et qu'elle n'en a point d'ouvert
c la France.
pourrois vous présenter ici les tableaux
exportations de cet état industrieux, qui
s prouveroient, combien de branches nou-
es de commerce ses actifs habitans ont
ertes depuis la paix. Mais je les renvoie
ableau général, que je me propose de vous
e, du commerce des Etats-Unis.
n des emplois, qui malheureusement est
ez lucratif dans cet état, est celui d'homme
loi. On y a conservé les formes dispen-
uses de la procédure angloise, ces formes

que le bon sens et l'amour de l'ordre fero
sans doute supprimer. Elles rendent les av
cats nécessaires ; et ils ont aussi emprun
de leurs pères, les Anglois, l'habitude de
faire payer très-chèrement leurs honorair

Ce n'est pas là le seul mal que les gens
loi causent à cet état ; ils se glissent da
toutes les chambres de législature et de
l'administration ; ils y portent leur esp
disputeur et tracassier.

Les places du gouvernement et de législ
ture se recherchent, dans les villes, parce
les gages, qui sont assez considérables, y p
curent de l'argent comptant ; dans les camp
gnes, parce qu'elles donnent en outre de
considération.

On se plaint que ces gages sont bien pl
forts que ceux qui étoient donnés par le go
vernement anglois. On ne voit pas que
gouvernement et ses créatures savoient bi
s'en dédommager par des abus détruits.

Le gouvernement de Massasuchett a 1
pounds (1). Celui de Newhampshire n'e

(1) C'est environ 22,000 liv. de notre monnoie pou
chef suprême du pouvoir exécutif dans l'état de Massa
chett, qui compte plus de 500,000 habitans, et qui offre
grande étendue de terrein.

pa

200. Ce dernier état ne dépense pas, pour liste civile, plus de 2000 pounds.

Cependant malgré les abus de la procédure des lois, on se plaint peu des hommes de de cet état. Ceux que j'ai connus m'ont u jouir d'une grande réputation d'inté-té (1), tels que MM. Sumner, Vendell, ys, Sullivan.

l se sont sur-tout honorés lors du *tender* ; cet acte, qui autorisoit les débiteurs ffrir en paiement légitime à leurs créan-s un papier décrié. Les juges ont em-yé tous les moyens, pour éluder cette loi honorante, et qu'on croyoit nécessitée les circonstances.

'est en partie à leur philantropie éclairée on doit cet acte du 26 mars 1788, qui damne à des peines pécuniaires, toute sonne qui importera ou exportera des es-es, ou qui sera intéressée dans ce com-rce infâme.

) Il est une circonstance qui a prouvé combien la cor-ion étoit éloignée des assemblées législatives de ce . Le Sheriff d'un comté, je ne me rappele plus lequel, Greenleef fut accusé et poursuivi devant la chambre des munes, jugé, cassé et puni, quoiqu'il fût très-proche nt du gouverneur actuel.

Enfin ils ont eu la plus grande part a succès de la révolution, soit par leurs écrits soit par leurs exhortations, soit en dirigean les affaires au congrès, ou dans les amba-sades.

Rappeler cette époque mémorable, c'e rappeler un des membres les plus fameu de barreau américain, le célèbre Adams qui, de l'humble poste de maître d'école s'est élevé aux premières dignités, dont l nom est aussi respecté en Europe que dans s patrie, qu'il a si bien servie dans les amba-sades épineuses dont il a été chargé. Il e enfin rentré dans ses foyers, au milieu de applaudissemens de ses concitoyens. Je l' vu près de ses pénates champêtres, retir *à Brantries*, occupé à cultiver sa ferme, e oubliant ce qu'il avoit été, quand il fouloi à ses pieds l'orgueil de son roi, qui avoit mi sa tête à prix, et qui étoit forcé de le rece voir, comme ambassadeur d'un pays libr Tels étoient, sans doute, les généraux et le ambassadeurs des beaux âges de Rome et d la Grèce; tels étoient Epaminondas, Cincin natus, Fabius (1).

---

(1) Depuis que cette lettre a été écrite, les Etats-Un

Il étoit impossible de voir M. Adams,
i connoît si bien les constitutions euro-
ennes, sans parler de celle qui paroît se
éparer en France. Je ne sais s'il a mauvaise
inion de notre caractère, ou de notre cons-
ice, ou de nos lumières ; mais il ne croit
qu'elle puisse nous rendre une liberté,
me semblable à celle dont jouissent les
glois (1) ; il ne croit pas même que nous
ns le droit, d'après nos anciens états-
éraux, d'exiger qu'aucun impôt ne soit
bli, sans le consentement du peuple. Je
i pas eu de peine à le combattre, même
des autorités, indépendamment du pacte
ial, contre lequel aucun temps, aucune
cession ne prescrivent.

Oubliant et les livres et les cours, M. Adams
ivroit alors aux détails de la culture.
mme je lui marquois ma surprise de voir
eu de prairies artificielles, et sur-tout
ne point retrouver cette luserne, dont la
le et quadruple récolte seconde si bien

érique ont récompensé les travaux et les succès de
dams, en l'élevant à la seconde place de ces républiques,
de vice-président du congrès.

) L'événement a prouvé combien il se trompoit.

la multiplication de nos bestiaux, il me ré-
pondit qu'il avoit tenté bien des expériences
depuis 25 ans pour la naturaliser, et qu'il
n'avoit pu y réussir. Il attribuoit son dé-
faut de succès aux froids violens de ce cli-
mat; d'autres obstacles y combattent d'autres
cultures. Il est une espèce de bois infiniment
utile pour les vaisseaux et les ameublemens,
le locuste; les vers le détruisoient à certain
âge, et on ne pouvoit en élever.

M. Adams se plaignoit, de ce que tout à
la fois les terres étoient chères dans les en-
virons de Boston, et de ce qu'elles ne ren-
doient pas un profit proportionné. Il portoit
ce produit à 3 pour 100, et trouvoit qu'il
valoit mieux placer ses capitaux dans les
fonds publics, qui rendoient 6 pour 100.

Il est aisé d'expliquer ce dernier fait. Les
terres rapportent peu à celui qui ne les ex-
ploite pas, et qui les fait exploiter dans un
pays, où la main-d'œuvre est chère, et par
conséquent où les hommes sont rares. Mais
les terres produisent bien au-delà de 6 pour
100, pour qui les exploite soi-même.

J'étois bien surpris d'apprendre que les terres
coûtassent si cher, lorsque je savois qu'il y
en avoit tant à vendre, à cause des deux sortes

l'émigrations qui dévastent cet état ; car, ndépendamment de celle vers l'ouest , on n'a assuré que la province du Maine , plus u nord, se peuple aux dépens du Massasu-hett. On croit même que le moment n'est as loin, où, plus peuplée, elle se séparera e cet état, pour en former un séparé.

Si l'on émigre hors de cet état, ce n'est ourtant pas faute de terrein à défricher. Les eux tiers du Massasuchett appelent en vain es bras ; et, si vous exceptez le Connec-cut, c'est le sort de presque tous les états. n jettant les yeux sur la grande carte de la ouvelle-Angleterre, par Evans, vous voyez ne immense étendue de terrein au nord du assasuchett, entre le New-Hamsphire, et nouvel état de Vermont; elle est divisée par uarrés numérotés. On y a même marqué la osition des villes futures (1). Quand seront-lles élevées? On l'ignore ; on a même lieu e croire que ces vastes pays ne seront ja-ais habités, malgré les appâts des loteries

---

(1) J'ai vu avec plaisir, sur une de ces villes, le nom de ce *udlow*, qui a joué un si grand rôle dans la révolution Angleterre de 1640 ; cet homme si digne d'être républi-in par ses vertus et ses lumières.

qui se renouvellent tous les ans, pour y atir
des habitans.

Je reviens à M. Adams, qui jouissoit dans
ferme, de ces plaisirs purs, que peint Horace
dans sa belle ode : *Beatus ille qui proc*
negotiis, ect. Il n'étoit pas le seul des homm
distingués dans cette grande révolution, q
se livrât à l'obscurité des travaux cham
pêtres. Le général *Heath* étoit un de c
dignes imitateurs du Cincinnatus Romain; c
il n'aime pas les Cincinnati Américains. Le
aigle lui paroissoit un hochet qui ne conv
noit qu'à des enfans. En me montrant un
lettre de l'immortel Washington, qu'il ché
rissoit comme son père, qu'il révéroit comm
un ange : Voilà, me dit-il, une lettre qui
à mes yeux, vaut les plus beaux cordons e
toutes les aigles de l'univers. C'étoit une lettre
où ce général le félicitoit sur une missio
qu'il avoit bien remplie.... Avec quelle jouis
sance cet homme respectable me montroi
toutes les parties de sa ferme ! Comme
paroissoit heureux d'y vivre ! C'étoit un vra
fermier. Sa maison n'étoit pourtant pas tou
à fait aussi simple que celle de Caton, la
qelle, dit Plutarque, n'étoit ni blanchie, ni
crépie. Un papier simple l'ornoit. Un verr

e son cidre qu'il me présenta, avec cette ranchise, cette bonhommie peinte sur sa phy-ionomie, me parut supérieur aux vins les lus exquis. Je me rappelai ce mot de Curius : ue l'or n'étoit point nécessaire à çelui qui avoit se contenter d'un pareil dîner. Avec ette simplicité, on est digne de la liberté ; n est sûr de la conserver long-temps.

Cette simplicité caractérise presque tous s hommes de cet état, qui ont joué un grand le dans cette révolution ; tels, entr'autres, *amuel Adams*, et M. *Hancock*, le gouver-eur actuel. Si jamais homme a été sincè-ment idolâtre du républicanisme, c'est am. Adams, et jamais on ne réunit plus de rtus, pour faire respecter son opinion. Il a xcès des vertus républicaines, la probité tacte, la simplicité, la modestie, (1) et r-tout la sévérité ; il ne veut point de ca-tulation avec les abus ; il craint autant le

(1) Quand je compare nos législateurs modernes avec r air d'importance, toujours inquiets de ne pas faire ez de bruit, de n'être pas appréciés assez haut ; quand les compare à ces modestes républicains, je me défie, l'avoue, du succès de la révolution. L'homme vain ne a jamais paru loin de la servitude.

despotisme de la vertu et des talens, que l
despotisme du vice. Chérissant, respectan
Washington, il votoit pour lui faire ôter
commandement au bout d'un certain term
Il se rappeloit que César n'étoit parven
à renverser la république, qu'en se faisan
prolonger dans le commandement de so
armée. L'événement a prouvé que l'appl
cation étoit fausse, mais c'étoit par u
miracle, et il ne faut jamais risquer le sal
de la patrie sur la foi d'un miracle....

Sam. Adams est un des meilleurs soutie
du parti qu'a, dans cet état, le gouverne
Hancock. Vous savez les sacrifices prodigieu
qu'a faits ce dernier dans la révolution ac
tuelle, le courage avec lequel il s'est déclar
au commencement de l'insurrection. L
même esprit de patriotisme l'anime encore
une grande générosité, jointe à une vast
ambition, voilà son caractère. Il a les vertu
et l'adresse du popularisme; c'est-à-dire
que sans effort, il se montre l'égal et l'am
de tous. J'ai soupé chez lui avec un chap
lier, qui me paroissoit bien avant dans sa fam
liarité. M. Hancock est poli, aimable, quan
il le veut; mais on lui reproche de ne pas
vouloir toujours : alors il a une goutt

ıerveilleuse qui le dispense de toutes les ttentions, et qui défend l'accès de sa maion. M. Hancock n'a pas les connoisınces de son rival, M. Baudouin ; il paroît ıême dédaigner les sciences ; celui-ci est lus estimé des hommes éclairés ; celui-là st plus aimé du peuple.

Parmi les partisans du gouverneur, j'ai istingué encore deux hommes bien respecıbles, les frères *Jarvis* : l'un est contrôleur-énéral de cet état ; l'autre est médecin, et ıembre de la législature. (1) Autant le preıier a de calme dans l'examen, et de proındeur dans les vues, autant l'autre a de raidité dans la pénétration, d'agilité dans les lées, de vivacité dans l'expression. Ils se essemblent par un point, par la simplicité ; ette vertu, par excellence, des républiains ; cette vertu née, pour ainsi dire, chez es Américains, et qui s'acquiert chez nous !

Je ne m'arrêterai pas à vous peindre tous es caractères estimables que j'ai rencontrés ans cette charmante ville : mes portraits ne

(1) Le docteur Jarvis a été porté trois fois, dans la derıière élection, pour une des deux places de sénateur au ongrès.

finiroient point. En général, j'ai retrouvé par-tout cette hospitalité, cette affabilité, cette amitié pour les François, que M. Chastellux a tant exaltées. Je les ai retrouvées, sur-tout chez MM. Break, Russell, Gore, Barrett, etc. etc.

Vous pensez bien qu'au milieu de ces témoignages d'amitié, j'ai su trouver quelques momens, pour faire des excursions dans les environs de Boston. Ils sont charmans et bien cultivés ; ils offrent les maisons les plus jolies, et les plus agréablement situées. Parmi les collines qui environnent cette ville, on distingue celle de Bunkerhill. Ce nom vous rappele, sans doute, celui d'un des premiers martyrs de la liberté américaine, *Warren*. Je devois un hommage à ses mânes généreuses; je m'empressai de le leur rendre. On arrive à Bunkerhill par le superbe pont dont je vous ai parlé. Il communique à Charleston, ville qui paroît plutôt faire partie de Boston, que d'être une ville séparée. Elle a été entièrement brûlée par les Anglois, lors de l'attaque de Bunkerhill, et elle est aujourd'hui presqu'entièrement rebâtie en jolies maisons de bois. Vous y voyez le magasin de M. Gorham, qui a été président du congrès,

Bunkerhill, qui domine cetteville, offre un es monumens les plus étonnans de la valeur méricaine. On ne peut concevoir que 7 à 800 ommes, mal armés, fatigués, qui venaient e construire, à la hâte, de misérables reranchemens, qui n'avoient point ou peu habitude des armes, aient pu, pendant si ong temps, résister à l'attaque de milliers 'Anglois, frais, disciplinés, qui se succéoient. — Cependant telle fut la vigoureuse ésistance des Américains, qu'avant de s'en endre maîtres, les Anglois perdirent, en blesés ou tués, plus de 1200 hommes; et obserez qu'ils avoient deux frégates qui, croisant ur feu sur Charleston, empêchoient les ecours d'aborder. Cependant il est trèsrobable que les Anglois auroient été obligés e se retirer, si les Américains n'eussent pas manqué de munitions.

L'ami de la liberté ne peut voir cette scène, ù sont encore des restes de fortification, ans donner une larme à la mémoire de Warren, sans partager l'enthousiasme qui animoit pour la liberté.

Ces émotions renaissent encore à la vue u touchant et expressif tableau de la mort e ce guerrier, peint par M. Trumbull, dont

les talens égaleront peut-être un jour ceu[x]
des plus fameux maîtres.

Il faut finir cette longue et trop longu[e]
lettre. Combien d'objets sur lesquels j'avoi[s]
encore à vous entretenir ! La constitution d[e]
cet état, ses impôts, sa dette, ses taxes, et[c.]
Mais je renvoie ces objets au tableau génér[al]
que j'en ferai pour tous les états.

On porte à plus de [illegible]00,000 le nombre d[e]
têtes payant l'impôt ; à plus de 200,000 [le]
nombre des arpens de terres labourables ;
340,000 en pâturages ; plus de deux millio[ns]
encore en friche. La marine marchande d[e]
Boston monte à plus de 60,000 tonneaux.

LETTRE V.

Voyage de Boston à New-Yorck, par terre.

9 août 1788.

LA distance qui sépare ces deux villes st d'environ 260 milles (1). Plusieurs per-onnes se sont réunies, pour établir une es-èce de diligence ou voiture publique, propre transporter régulièrement les voyageurs de une à l'autre ville. On change plusieurs fois e voitures dans cette route. Le voyage dure uatre jours en été; mais les voyageurs sont bligés de partir à quatre heures du matin : haque journée est de 60 à 66 milles. On paye ar mille 3 sous (2), monnoie de Massasu-hett; le bagage paye également 3 sous par nille au-delà de quatorze livres pesant, ui sont *gratis*.

(1) C'est le mille anglois.

(2) Voyez la table des monnoies américaines, à la suite e l'introduction. Le sou de Massasuchett vaut environ liards de France. — Le schelling ne vaut pas tout-à-ait notre pièce de 24 sous. Il faut 6 schellings 8 sous à l'écu de 6 liv.

Nous partîmes de Boston à quatre heures du matin, dans une voiture à six places, suspendue sur des ressorts.

Nous passâmes par la jolie ville de Cambridge, dont je vous ai parlé. Le pays nous parut bien cultivé, jusqu'à Weston, où nous déjeûnâmes : de-là nous allâmes dîner à Worchester, à 48 milles de Boston. — Cette ville est jolie et bien peuplée : l'imprimeur, *Isaiah Thomas,* l'a rendue célèbre dans tout le continent américain. — Il imprime la plupart des ouvrages qui paroissent; et l'on doit avouer que ses éditions sont correctes et bien soignées. Thomas est le *Didot* des Etats-Unis.

L'auberge où nous eûmes un bon dîner (1), à l'américaine, est une maison en bois, charmante, et joliment ornée. Elle est tenue par M. *Pease*, un des entrepreneurs des diligences de Boston. On lui doit des éloges pour son activité et son industrie; mais il faut espérer qu'il changera le plan de ses voitures, en ce qui concerne ses chevaux. Ils sont ex-

---

(1) Si je cite quelquefois les dîners et les déjeûners, ce n'est pas un souvenir de gourmand; mais c'est pour peindre, d'un côté, la manière de vivre du pays, et de l'autre, pour donner le prix des denrées, tant exagéré par M. Chatellux.

;dés par la longueur et la difficulté des ›urses, ce qui les ruine en très-peu de mps; et, par une suite nécessaire, la ›urse devient plus longue, les voyageurs rivent plus tard. Il a adopté une mé- ode infaillible pour tuer ses chevaux; ses itures sont tirées par quatre. Au bout de milles, on change les deux chevaux de it (1); on laisse à la voiture les deux au- es, qu'on se contente de raffraîchir, et i, étant obligés de faire encore 15 milles ec deux nouveaux compagnons, frais et ar- ns, sont nécessairement forcés par eux (2). Il faut que la communication entre Boston New-Yorck ne soit pas considérable en- re, ou qu'on ne trouve pas un grand avan- ge à y établir des diligences; car, pour finir

(1) Je demandai au cocher combien il payoit pour la sion de ses deux chevaux, qu'il laissoit à la garde du priétaire d'une maison située au milieu des bois. Il me qu'il payoit un piastre par semaine pour les deux, ce est environ 7 s. par jour pour chacun.

(2) Je m'apperçus de l'effet de ce mauvais régime, sur ces evaux, dans un second voyage que je fis à Boston, deux is après. Ces chevaux, qui, dans le premier voyage, ient vigoureux et pleins d'embonpoint, me parurent, s du second, foibles et presque ruinés.

la chaine des diligences jusqu'à New-Yorck
M. Pease a été obligé d'établir une voitu
depuis Fairfield jusqu'à New-Yorck.

Cet ordre de choses subsistera, aussi long
temps que l'intérieur de Massasuchet ne
défrichera pas. Ces défrichemens amen
roient l'établissement des communicatio
intérieures, et de bons chemins. — Quant
présent, les terres à quelque distance de
mer étant seules défrichées, les denrées q
vont au dehors, s'exportent par la mer, et
route n'est ouverte que pour les voyageu
qui préfèrent la voie de terre.

Nous couchâmes la première nuit à Spen
ser : c'est un village naissant, au milieu d
bois. On n'y voit encore que trois ou quat
maisons; l'auberge n'étoit qu'à moitie bâtie
mais tout ce qui étoit fini avoit cet air d
propreté qui plaît, parce qu'il annonce l'a
sance, et ces habitudes morales et délicat
qu'on ne soupçonne pas même dans nos vi
lages. Les chambres étoient propres, les li
bons, les draps blancs, le souper étoit pa
sable; cidre, thé, punch, tout cela pour
schelling et demi, ou 2 sch. par tête : no
étions quatre.

Maintenant, comparez, mon ami, cet ord
d

choses avec ce que vous avez cent fois
rouvé dans nos auberges françoises ; chames sales et hideuses, lits infectés de punais, ces insectes que Sterne appeloit des hatans légitimes des auberges, si toutefois, t-il, une longue possession est un droit ; aps mal reblanchis, et exhalant une odeur tide, mauvaises couvertures, vin presque ujours frelaté, et tout au poids de l'or ; omestiques avides, qui ne sont complaisans 'en raison de l'espoir que leur fait naître tre équipage, rampans envers le voyageur che, insolens envers celui qu'ils soupçonnt dans la médiocrité : voilà le tourment ernel des voyageurs en France. Joignez-y crainte d'être volé, les précautions qu'il ut prendre chaque nuit pour prévenir le l ; tandis que, dans tous les Etats-Unis, us voyagez, sans craintes comme sans mes (1), et que vous reposez tranquillent au milieu des bois, dans des chambres

(1) Je voyageois avec un François qui, croyant avoir aucoup à craindre dans un pays sauvage, s'étoit muni pistolets. Les bons Américains sourirent à sa précaution, lui conseillèrent de les renfermer dans sa malle. Il eut le n esprit de les croire.

ouvertes ou des maisons fermées sans ser-
rures. Et jugez maintenant quel est le pay
qui mérite le nom de civilisé, et qui offr
le plus l'aspect du bonheur général.

La propreté, vous le savez, mon ami, e
le signe de la propriété, de l'aisance, d
l'ordre, et par conséquent du bonheur. E
voilà pourquoi vous la trouvez par-tout che
les Américains, jusques dans les plus petite
choses. Avez-vous observé, dans nos campa-
gnes, l'endroit où hommes et femmes vo
satisfaire leurs besoins? C'est le plus souve
un trou creusé dans un jardin en plein air
décence et organe de l'odorat, tout y es
blessé. Avez-vous observé ce même endro
chez nos délicats Parisiens, chez les grand
seigneurs même, qui s'imaginent suppléer
la propreté par le luxe? Je frissonne encor
en pensant à tous ces usages dégoûtans. H
bien, comparez-les avec ceux des Américain
même des forêts; il n'est pas de maison iso-
lée au milieu des bois, où vous ne voyiez
au milieu ou dans un coin du jardin, à 3
ou 40 pas de la maison, une cabane très
propre, souvent même ornée, destinée à cett
opération. On y trouve, dans toutes, u
siège plus bas pour les enfans; attentio

aternelle, qui prouve combien on s'occupe ci des plus petits détails d'éducation. Nos élicats souriront dédaigneusement à cet rticle; mais vous êtes philosophe, mon ami, t vous vous rappelerez ce politique qui jueoit, et la bonté d'un gouvernement, et le nalheur du peuple, par les excrémens qui nfectoient les rues.

Nous quittâmes Spenser à 4 heures du natin : nouvelle voiture, nouvel entrepreeur. C'étoit une voiture sans ressort, une spèce de chariot; le propriétaire nous conuisoit lui-même. Un François qui voyageoit vec moi, commença, dès la première secousse u'il ressentit, à maudire la voiture, le conucteur, le pays. Attendons, lui dis-je, pour uger; chez un peuple barbare, et à plus orte raison, chez un peuple civilisé, chaque sage doit avoir sa cause. Il y a, sans doute, ne raison pour laquelle on préfère un chaiot à une voiture suspendue. Je n'avois pas ort. Qnand nous eûmes parcouru 30 milles u milieu des rocs, nous fûmes convaincus u'une voiture à ressorts y auroit été bien romptement versée et brisée (1). J'admirai

(1) J'en vis la preuve dans un second voyage que je fis. Une voiture, qui nous suivoit, cassa.

l'adresse de notre conducteur, et même des chevaux; ils retiennent parfaitement dans les descentes les plus rapides. En considérant la hauteur de la première, j'imaginai qu'on enrayeroit; mais on n'enraya point, et je n'ai point trouvé cette coutume en Amérique. Encore une fois, chaque usage a sa cause. Ici elle me parut sensible. Les descentes les plus rapides, comme celle de *Horse-neck*, dont je parlerai ci-après, sont entre coupées de rochers, et couvertes de pierres qui arrêtent les voitures, et suppléent l'enrayement.

Il est une observation générale à faire sur le chemin qui conduit de Boston à New-Yorck, et en général sur les chemins de communication entre les différens états. Ils datent presque tous de la paix de 1783. Le ministère anglois, pour écarter leur correspondance, qui lui donnoit de l'ombrage, avoit soin de rendre difficile la communication entr'eux, et ne donnoit en conséquence aucune attention aux chemins. Il portoit encore plus loin cette infernale politique; il semoit des jalousies et des divisions entr'eux, nourrissoit leurs préjugés réciproques, et encourageoit les haines par des dénominations de mépris ou des sobriquets, comme celui de *Yankees*,

lonné aux habitans de la nouvelle Angle-
erre.

On doit donc excuser le chemin pierreux
t rocailleux de Boston à New-Yorck, quand
n réfléchit que c'est l'ouvrage de quelques
nnées ; et il est réellement étonnant, qu'au
nilieu de tant d'occupations qui appelent
es habitans de Massasuchett ; qu'au milieu
le la disette d'hommes et du numéraire, on
it, en si peu de temps, pu pratiquer le che-
nin, tel qu'il est. On parcourt environ 60 à
o milles entre des rocs qui, pour être pra-
icables, ont dû offrir des difficultés incroya-
les. On m'assura qu'un citoyen fort riche
offert de le rendre, moyennant 50,000
iastres ou 250,000 liv., entièrement prati-
able, bon et presque uni par-tout, ce qu'on
ppele en Angleterre *turnpike road*, ou *che-
nin à barrières*. Cette somme me paroît lé-
gère en la comparant à l'ouvrage à faire.
Cependant je ne doute point que quelque jour
ce projet, ou une autre, ne s'exécute : la na-
ure du terrein en favorisera l'entreprise :
c'est par-tout, ou sable, ou gravier, ou roc.
Les voyageurs sont bien dédommagés de la
fatigue de cette route, par la variété des sites
romanesques, par la beauté des vues qu'elle

offre à chaque pas, par le contraste perpétu-
de la nature sauvage et de l'art qui lutte contr-
elle. Ces vastes étangs qui se perdent au mi-
lieu des bois ; ces ruisseaux qui arrosent de-
prairies nouvellement arrachées à la natur-
inculte ; ces jolies maisons éparses au milie-
des forêts, et renfermant des essaims d'enfan-
joyeux, bien portans, bien vêtus ; ces champ-
couverts de troncs dont on confie la des-
truction au temps, et qui se cachent a-
milieu des épis de bled d'Inde ; ces mor-
ceaux énormes d'arbres renversés par le ven-
à moitié pourris, de branches enfumées ; ce-
chênes qui conservent encore l'image de leu-
vigueur ancienne, mais qui, sciés par le
pied, n'élèvent plus au ciel que des rameau-
nuds et desséchés, et que le premier coup
de vent doit porter à terre : tous ces ob-
jets, si nouveaux pour un Européen, le
frappent, l'absorbent, le plongent dans une
rêverie agréable. La profondeur des fo-
rêts, l'épaisseur et la hauteur prodigieuse
des arbres, lui rappelent le temps où ce-
pays n'avoient d'autres habitans que les sau-
vages.—Cet arbre antique en a vu sans doute
ils remplissoient ces forêts. Il n'en existe
pas un seul ; ils ont fait place à une autre

énération. Maintenant le cultivateur ne raint plus leur vengeance ; son fusil, dont itrefois il s'armoit en labourant, reste aintenant suspendu dans sa maison. Seul, i milieu de ces vastes forêts, n'ayant au-ur de lui que sa femme et ses enfans, il ort, il travaille en paix; il est heureux. Si bonheur doit habiter quelque part, c'est ien dans ces solitudes, où l'orgueil de iomme n'étant stimulé par rien, il ne peut oncevoir de vues ambitieuses : son bonheur épend de lui seul et de ce qui l'entoure.

Telles étoient les idées qui m'occupèrent endant la plus grande partie de mon voyage. lles furent remplacées par d'autres, d'un enre bien différent, que fit naître la vue de s maisons solitaires, qu'on trouve de deux illes en deux milles, dans les forêts silencieu-s du Massasuchett. La propreté les embellis-it toutes. Toutes divisées, comme les mai-ons d'Angleterre, ayant un étage et souvent s greniers, étoient parfaitement éclairées; papier en ornoit les murs. Le thé et le afé paroissoient sur la table. La toile des ndes paroit la fille de la nature ; et ce qui ie ravissoit sur-tout, les visages portoient empreinte de l'honnêteté, de la franchise,

de la décence ; vertus qui suivent toujou l'aisance. Presque toutes ces maisons étoien habitées par des hommes tout à la fois labou reurs, artisans, et marchands. Ici, c'étoit u cordonnier ; là, un tanneur ; ailleurs, un ma gasin de marchandises d'Europe et des Inde Les boutiques sont toujours, dans les campa gnes, séparées des maisons. Cette distincti prouve le goût de la propreté, le respe qu'on porte à la vie domestique, et aux fem mes ; car les hommes qui ont besoin d l'ouvrier, n'ont, par cette distribution, d rapports qu'avec lui.

Les boutiques, encore plus dans les cam pagnes que dans les villes, sont assorties d toute espèce de marchandises. Vous y trouve à la fois des chapeaux, du fer, des cloux, de liqueurs, etc. Cet ordre de choses est néces saire dans des établissemens qui commen cent ; et il est à desirer que ce commerc de détail ne se divise pas. La division, dan les villes, prouveroit qu'elles se peuplent qu'il y a assez de consommateurs pour oc cuper chaque profession, chaque négoce et ce seroit un mal ; car le commerce de dé tail, si utile quand il s'associe avec les tra vaux de la terre, et qu'il n'en dispense pa

e commerce devient dangereux, si ceux ui l'exercent, vivent uniquement sur leurs énéfices, aux dépens de la culture; l'amour u gain les conduit à la mauvaise foi, le gain la multiplication des jouissances, l'oisi-eté à des goûts dangereux; en un mot, eur morale s'altère, et ils altèrent la morale énérale qui accompagne la culture; et dans n pays, où il y a tant encore à défricher, il aut se garder d'affoiblir le goût de la cul-ure.

On ne croit pas que le tiers du Massasu-chett soit encore défriché. Eh! quand le era-t-il entièrement? Il est difficile d'en révoir le moment, en considérant les émi-grations dont j'ai déjà parlé. — Si tout ce errein n'est pas défriché, il est au moins livisé, et les propriétaires ont soin de ren-ermer leurs propriétés par des barrières ou *fences*, qui entourent même les forêts. Il y en a de différentes sortes, et la nature de ces barrières annonce le degré de culture du pays.

Il y en a qui sont construits avec des bran-chages: ceux-là sont les moins solides; d'au-tres, avec des arbres entiers, couchés les uns sur les autres; une troisième espèce

consiste en quatre morceaux de bois, long de douze pieds environ, s'appuyant les uns sur les autres, en faisant angle à leurs extrémités; une quatrième espèce est composée de morceaux de bois bien travaillés, et emboités dans des tenons. Les barrières qui défendent les jardins, sont semblables à celles des campagnes d'Angleterre. Enfin, la dernière espèce est en pierres entassées à la hauteur d'un ou deux pieds. — Cette dernière barrière est plus durable et moins coûteuse : on la trouve sur-tout dans le Massasuchet.

La gradation de la bonté de ces diverses barrières, est un signe du prix du terrein. Quand il a une valeur, on cherche à le défendre mieux des invasions, non des hommes, mais des animaux; et quoiqu'il ne produise pas encore, on fait, pour le garantir, des dépenses stériles pour le moment, mais qui doivent produire un jour.

A juger, par la bonté de ces barrières, du prix des terres, on voit que celles de la Pensylvanie, par exemple, ont une valeur supérieure à celles du Massasuchett.

Je continue mon voyage.

De Spenser à Brookfields, on compte 4

illes ou environ ; nous y arrêtâmes pour jeûner. Le chemin est bon jusqu'à cette rnière ville.

Une ville, comme vous le savez, mon ni, désigne, dans l'intérieur de l'Amérique, un espace de terrein de 8 à 10 milles, sont éparses 50, 100, 200 maisons. Cette vision en villes est nécessaire pour pouvoir ssembler, lors des élections, les habitans sséminés sur un vaste terrein. Si elle n'exist pas, ils iroient tantôt à une assemblée, ntôt à une autre; ce qui entraîneroit un and désordre, et l'impossibilité sur-tout de er la population d'un canton, qu'on doit garder comme l'unique et vraie base de la vision : aussi la division exacte des terreins it-elle être une suite nécessaire d'une constution libre. Aucun peuple n'a porté sur ce int autant d'attention que les Américains.

La situation de Brookfields est pittoresque. n attendant le déjeûner, je lus la gazette et s journaux. Ces gazettes y sont apportées r les diligences qui vont et viennent. C'est n canal qui distribue sur la route toutes les enrées des ports.

Le déjeûner consistoit en thé, café, vianes grillées, rôties, etc., et coûta dix sous,

monnoie de Massasuchett, à chaque voyage

Le chemin qui sépare *Brookfields* de *Wi*
lebraham plains, est entièrement au mil
des rocs, et environné de bois.

Nous arrêtâmes à une maison qui se trou
presque seule au milieu des bois : nous
changeâmes de diligence. Une voiture (
pée et bien suspendue, attelée uniquem
de deux chevaux, parut, et remplaça n
lourd chariot. Malheureusement nous étio
cinq, et je ne concevois pas comment n
pourrions tous loger dans cette voiture p
sienne. Nous insistâmes pour en avoir
autre. Le conducteur nous répondit qu'il
en avoit point, que nous serions très-bi
et que nous irions rapidement avec de
chevaux. Il fallut se soumettre. Nous fûm
donc entassés ; le postillon partit comme
éclair, et, après deux ou trois cens pas,
se tourna de notre côté, en ricanant, et
nous demandant s'il n'avoit pas eu rais
Effectivement le chemin étoit uni et roula
quoique toujours au milieu des bois. Il n
conduisit, en moins de cinq quarts-d'heu
à *Springfield*, qui est à 10 milles de là. Ce
route nous parut véritablement enchante
il me sembloit voyager dans cette belle al

Palais-Royal, qui n'existe plus que dans re souvenir.

Je recherchai pourquoi cet homme ne loit avoir qu'une voiture si gênante, l me l'expliqua. — Beaucoup de voyars, qui viennent de New-Yorck, s'arrêt à *Newhaven*, ou dans d'autres endroits Connecticut. Cet homme calculoit qu'en etenant une voiture à quatre chevaux, vent elle ne seroit pas remplie ; qu'il en coûteroit davantage, et qu'il en tire- moins de profit. J'ai peu vu d'hommes si alertes, aussi vifs, aussi industrieux, ependant il étoit patient. Dans les deux ages que j'ai faits dans cette partie du ssasuchett, j'ai entendu des voyageurs lui des choses très-dures; il ne répondoit nt, ou répondoit en donnant de bonnes ons. J'ai vu la plupart des hommes de la ne profession, tenir, en pareil cas, la ne conduite, tandis qu'une seule de ces res eût, en Europe, occasionné des que- es sanglantes. Ce fait me prouve que, s un pays libre, la raison étend son em- dans toutes les classes.

pringfield, où nous dînâmes, est une ville sque à l'européenne, c'est-à-dire que les

maisons sont très-rapprochées les unes d
autres. Il y a, sur la colline qui domine ce
ville, des magasins à poudre, de munitions
d'armes, appartenant à l'état de Massasuche
Ce sont les magasins dont le rebelle Sh
voulut s'emparer, et qui furent heureusem
défendus par le général *Shepard* (1).

Nous partîmes après dîner pour Hartfo
Nous passâmes, dans un bac, la rivière
arrose les environs de Springfield.

La forme des bacs n'est pas toujours
même sur toutes les rivières d'Amériq
Ceux de Pensylvanie sont, en général,

---

(1) On jugeoit, lors du second voyage que je fis d
ces quartiers, à la cour de justice, qui se tenoit dans c
ville, un procès qui avoit rapport à cette insurrectio
Un habitant avoit été blessé en attaquant les insurge
il poursuivoit celui qui l'avoit blessé, pour le faire c
damner en des dommages-intérêts. — La cour géné
avoit, il étoit vrai, accordé un acte d'amnistie à tous
insurgens; mais le blessé soutenoit que cet acte ne co
prenoit point son droit, son action. Je n'ai pu savoir c
a été le jugement de la cour. Comme je m'arrêtai un
tant dans la salle, un des juges, M. Sumner, dont j'ai c
cité le nom, m'offrit très-poliment de monter à un ba
destiné, je crois, pour les avocats. Je refusai, ne pour
m'arrêter, cette politesse que les juges font, en génér
aux étrangers.

ges bateaux, qui peuvent aisément con-
ir une voiture à quatre chevaux. Ils vont
ames, quelquefois à voiles.

Sur la rivière de Stamford, le bac est un
teau à fond rond, qui ne peut contenir
e voiture. Pour la transporter, on en
tache les chevaux, on la roule sur deux
nches mises en travers du bateau, on
rête sur ces planches avec des pierres
ses sous les roues; elle est alors en équi-
re : mais le moindre coup de vent ou un
re accident, peut la renverser dans la
ière. Les hommes et les chevaux passent
s un autre bateau. Je ne doute point
e ce bac incommode, qui fait perdre
ucoup de temps, qui expose les voitu-
, qui force à employer deux bateaux et
tre hommes, ne soit bientôt remplacé
un autre plus simple, plus sûr et moins
teux.

Je demandai pourquoi on se servoit de
te sorte de bateau. On me dit qu'autre-
s on avoit un bac plat; que dans un
p de vent, il fut renversé, et que plu-
rs personnes périrent. L'assemblée de
at ordonna que, dorénavant, il seroit à
d rond : malheureusement on ne l'a pas

fait assez grand pour contenir des voitures. On m'assure qu'à la session prochaine, on se propose de solliciter une loi pour avoir un bac plus commode.

J'ai vu, sur la rivière de Merrimak, dans le Newhamsphire, une autre manière de transporter les cabriolets. On les fait arriver par la poupe ; les brancards sont dans le bateau, les roues sont dans l'eau.

C'est en considérant les inconvéniens de ces bacs, qu'on sent l'utilité des ponts. On paye moins pour le passage ; on ne perd pas de momens ; on passe en tout temps, en toute saison ; on n'est pas obligé de descendre de voiture, et de s'exposer à la pluie, au froid ou à la chaleur du soleil ; car c'est nne autre observation que je dois faire ; les voyageurs prudens descendent de voiture pour passer les bacs, et ils ont raison : s'il arrive un accident, on a, hors de la voiture, certainement plus de chances pour se sauver.

Dans la route de Boston à New-York, on est obligé de passer quatre ou cinq bacs ; les passagers sont forcés de payer, quoique la voiture soit abonnée. C'est une vexation que les entrepreneurs devroient épargner

au

ux voyageurs, qui sont toujours prêts à oupçonner qu'ils sont trompés, et qui font es difficultés. — Rien de ce qui peut rendre s voyages et les communications faciles, e doit être négligé.

J'ai passé deux fois à Hartford, et toujours ans la nuit; en sorte que je ne puis en faire ne description exacte. Cette ville m'a paru onsidérable : c'est une ville *rurale;* car la upart des habitans en sont agriculteurs : ussi l'aisance y règne-t-elle par-tout. On la egarde comme une des plus agréables du onnecticut, pour la société. C'est la patrie un des hommes les plus respectables des tats-Unis, du colonel *Wadsworth.* Il y uit d'une fortune considérable (1), qu'il oit entièrement à ses travaux, à son indusie. Parfaitement versé dans la culture, ans la connoissance des bestiaux, dans le ommerce des Indes orientales, ayant rendu s plus grands services aux armées amériaines et françoises dans la dernière guerre, ein de qualités et de vertus, généralement mé et estimé, il les couronne toutes par une

(1) On apprécie cette fortune entre 60 et 80 mille livres erlings.

modestie singulière. Son abord est franc; sa physionomie ouverte et son discours simple; aussi ne peut-on s'empêcher de l'aimer, quand on le voit, et sur-tout quand on peut le connoître à fond. Je rends ici l'impression qu'il m'a faite.

M. Chatellux, en faisant l'éloge de ce respectable Américain, est tombé dans une erreur que je dois relever. Il dit (1) qu'il a fait plusieurs voyages à la côte de Guinée. Il est incroyable que cet écrivain ait persisté à imprimer ce fait, malgré la prière que lui avoit faite le colonel Wadsworth de le supprimer. — « Avancer que j'ai fait le commerce de Guinée, c'est faire entendre, me disoit-il, que j'ai fait la traite des noirs : or, j'ai toujours eu la plus grande horreur pour ce commerce infâme. J'avois prié, m'ajoutoit-il, M. Chatellux de supprimer, dans l'édition de ses voyages qu'il a publiés en France, ce fait, ainsi que d'autres erreurs qui m'avoient frappées dans son édition américaine de cet ouvrage; et je ne puis concevoir pourquoi il n'a rien rectifié ».

---

(1) Voyages dans l'Amérique septentrionale, par M. Chatellux, tom. 1, p. 25.

Les environs de Hartford offrent la campagne la mieux cultivée ; des maisons jolies, élégantes ; de vastes prairies, couvertes de troupeaux de vaches et de bœufs, qui sont d'une grosseur énorme, et qui fournissent les marchés de New-Yorck et de Philadelphie même. On y voit des moutons semblables aux nôtres, mais qui ne sont pas, comme les nôtres, surveillés par un berger, ou tourmentés par des chiens. On y voit des truies d'une grosseur prodigieuse, toujours entourées d'une nombreuse famille de cochons, ayant au cou des triangles de bois, inventés pour les empêcher de passer au travers des barrières qui entourent les champs cultivés. Les dindons, les oies sur-tout y abondent, ainsi que les pommes de terre et les autres légumes : aussi les denrées de tout genre y sont-elles excellentes et à bon marché. Les fruits seuls n'y partagent pas cette bonté universelle, parce qu'ils sont moins soignés : les pêches y sont en abondance, mais détestables. Les pommes servent à faire le cidre, et on en exporte une grande quantité.

Peindre les environs de Hartford, c'est peindre le Connecticut, c'est peindre les environs de Middletown, de Newhaven. La

nature et l'art y déploient tous leurs trésors; c'est véritablement le paradis des États-Unis. M. Crevecœur, auquel on a tant reproché de l'exagération, est même au-dessous de la vérité, dans sa description de ce pays. Relisez son charmant tableau, et cette lecture suppléera ce qu'il seroit inutile de répéter ici.

Cet état doit tous ses avantages à sa situation. C'est une plaine fertile, encaissée entre deux montagnes, qui rendent, par terre, la communication difficile avec les états voisins, qui, par conséquent, éloignent les craintes et les dangers. Il est arrosé par la superbe rivière du Connecticut, qui se décharge dans la mer, et dont la navigation est par-tout sûre et facile. L'agriculture étant la base des richesses de cet état, elles sont plus également réparties; il y a plus d'égalité, peu de misère, plus de simplicité, plus de vertus, plus de ce qui constitue le républicanisme.

Le Connecticut semble une ville continuelle. En quittant Hartford, nous entrâmes dans Weatherfields, ville qui n'est pas moins jolie, très-longue, et couverte de maisons bien bâties. On me dit qu'elle avoit vu naître

e fameux *Silas Deane*, un des premiers moteurs de la révolution américaine. De maître d'école dans cette place, élevé au rang d'envoyé du congrès en Europe, il a depuis été accusé d'avoir trahi cette cause glorieuse. Est-ce à tort ou avec raison? Il est difficile de se décider; mais cet Américain a été long-temps malheureux à Londres; et c'est peindre la bonté d'ame des Américains, que de raconter que ses meilleurs amis et ses bienfaiteurs sont encore des anciens whigs américains (1).

On me montra, à Weatherfields, la maison d'un cordonnier, lequel, il y a quelques années, tua sa femme, son enfant, et se tua lui-même. On le trouva couché sur leurs corps. Cet homme avoit fait des pertes, croyoit ne pouvoir les réparer. Résolu de périr, et ne voulant pas laisser sa femme et son enfant dans la misère, il partagea la mort avec eux. Cet exemple de suicide est unique dans ce pays, car l'aisance y règne; il n'a pu être donné que par un homme d'un tempérament mélancolique et sombre.

Pendant mon séjour en Amérique, j'enten-

(1) Il y est mort depuis dans la misère.

dis parler d'un autre suicide à Boston, commis par une jeune personne, que des circonstances malheureuses avoient réduite à opter entre le déshonneur et la mort. L'impression que cet événement fit sur tous les esprits, les discours qu'il occasionna, me prouvèrent combien peu l'on étoit accoutumé à ces douloureux accidens, qui, presque toujours, déposent plus contre l'organisation des sociétés, que contre le bon sens des victimes.

Weatherfields est remarquable par ses champs immenses, uniquement couverts d'oignons, dont on exporte une prodigieuse quantité aux Indes orientales, et par son élégante *meetinghouse*, ou église. On dit que le dimanche, elle offre un spectacle enchanteur, par le nombre de jeunes et jolies personnes qui s'y rassemblent, et par la musique agréable dont on y entre-mêle le service divin.

Newhaven ne le cède point à Weatherfields pour la beauté du sexe. Aux bals qui y ont lieu pendant l'hiver, en dépit de la rigidité puritaine (1), il n'est pas rare d'y voir une

(1) Les personnes qui ont voyagé et résidé dans le Connecticut avant la révolution, trouvent aujourd'hui un grand changement dans les mœurs. Il y a bien plus de sociabilité

centaine de filles charmantes, ornées de ces brillantes couleurs qu'on rencontre peu, lorsqu'on avance vers le midi, et habillées avec une élégante simplicité.

La beauté du sang est aussi frappante dans l'état de Connecticut, que sa population nombreuse. Vous ne descendez point dans une taverne, sans y rencontrer par-tout la propreté, la décence et la dignité. Les tables y sont souvent servies par une jeune fille décente et jolie, par une mère aimable, dont l'âge n'a point effacé l'agrément des traits, et qui conserve encore sa fraîcheur; par des hommes qui ont cet air de dignité que donne l'idée de l'égalité, et qui ne sont pas ignobles et bas, comme la plupart de nos aubergistes.

Sur la route, vous rencontrez souvent de ces belles filles du Connecticut, ou conduisant un cabriolet, ou seules, à cheval, galopant hardiment, avec un chapeau élégant sur la tête, le tablier blanc, et la robe de toile peinte; usages qui prouvent tout à la fois la précocité de leur raison, puisque, si jeunes encore, on les confie à elles-mêmes,

---

et de gaieté ; cependant on craint encore d'y voyager le dimanche.

la sûreté des chemins, et l'innocence géné
rale. Vous les rencontrez, se hasardant seule
et sans protecteurs dans les voitures publi
ques. — J'ai tort de dire se *hasardant*; qu
pourroit les offenser? Elles sont ici sous l
protection des mœurs publiques et de le
innocence; c'est la conscience de cette in
nocence, qui les rend si complaisantes e
si bonnes; car un étranger leur prend l
main, la serre, rit avec elles, sans qu'elle
s'en offensent.

S'il est encore d'autres preuves de la pro
périté du Connecticut, c'est le nombre de
maisons nouvelles qu'on bâtit; vous en trou
vez peu, mais bien peu en décadence; c'es
encore la quantité de manufactures rurale
qu'on y élève de tous les côtés, et dont je
parlerai ailleurs.

Cependant, dans cet état même, il es
beaucoup de terres à vendre. Quelle en es
la raison? Une des principales est le goû
pour l'émigration à l'ouest. Le desir de trou
ver mieux a empoisonné les jouissance
même des habitans du Connecticut. Peut-être
ce goût vient-il encore de l'espoir d'échappe
aux taxes, qui, quoique légères et presque
nulles en comparaison des taxes de l'Europe,
paroissent très-lourdes : peut-être vient-il

enfin de la cherté des terres : je dis cherté, en en comparant le prix à celui des terres nouvelles ; et il ne doit point paroître étonnant que les hommes se multipliant rapidement, beaucoup d'entr'eux émigrent d'un pays où ils se trouvent déjà trop resserrés.

C'est dans cet état du Connecticut que je rencontrai, dans mon second voyage, plusieurs familles venant du New-Hampshire, qui s'en alloient lestement au Kentucket. L'avant-garde étoit composé de deux jeunes femmes à cheval, et d'un jeune homme qui les accompagnoit ; elles étoient fraîches et vigoureuses, décemment habillées ; elles alloient en avant pour préparer les logis. Une heure après, parut le corps d'armée ; il consistoit en deux charriots, remplis d'enfans, qui jouoient sur des matelas, environnés d'ustensiles de ménage. Ils étoient surveillés par une vieille femme. A côté des voitures, marchoient de jeunes femmes et des enfans plus grands. Où allez-vous, leur demandai-je? Sur l'Ohio, nous répondoient-ils gaiement. Nous leur souhaitâmes, de bon cœur, un heureux voyage. Ils avoient à parcourir 1100 milles avant d'arriver au port desiré.

On sent que tout doit favoriser le goût pour

l'émigration, dans un pays tel que les Eta
Unis. Les émigrans sont sûrs de trouver p
tout des frères, des amis qui parlent le
langue, qui admirent leur courage. Ils so
sûrs de trouver au pays qu'ils cherchen
des hommes qui les accueilleront, les aid
ront. Les vivres sont d'ailleurs à bon com
sur toute la route ; ils n'ont à craindre
visites, ni péages, ni droits, ni vexatio
des officiers de maréchaussées, ni voleur
ni assassins. Ici l'homme est libre com
l'air qu'il respire. Le goût, pour l'émig
tion, est tous les jours augmenté par l'a
nonce répétée dans tous les papiers des d
verses familles émigrantes, et du bas pr
des denrées dans le territoire de l'oues
L'homme est moutonnier par-tout. Il se dit
Un tel a réussi ; pourquoi ne réussirai-je pa
Je suis peu ici, je serai plus sur l'Ohio ; j
travaille beaucoup ici ; je travaillerai moin
là-bas. Nous demandâmes à ces bonnes gen
la raison de leur émigration. Ah ! messieurs
nous dirent-ils, il fait si froid dans le New
Hampshire, nous ne pouvons nourrir nos be
tiaux dans l'hiver. Ils avoient raison pour l
froid, ils avoient tort d'un autre côté. O
aura des vivres pour les bestiaux, quand o

donnera de la peine pour en avoir, pour
ltiplier les prairies artificielles, les ra-
es (1) ; mais l'Américain ne veut pas se
nner tant de peine.

Je reprends mon voyage. Avant d'arriver à
ddletown, où nous déjeûnâmes, nous
étâmes sur la montagne qui domine cette
e, et l'immense vallée où elle est bâtie.
st un des plus beaux, des plus riches points
vue que j'aie été à portée d'admirer en Amé-
ue. Je ne pouvois me rassasier de la va-
té des scènes que ce paysage m'offroit.
ddletown est bâti comme Hartford ; rues
ges, arbres des deux côtés, maisons jolies.
Nous changeâmes de chevaux et de voi-
e à Durham ; et après avoir admiré une
le de sites pittoresques, nous vînmes di-
 à Newhaven. Son université jouit d'une
nde célébrité dans ce continent. Son port
est très-fréquenté ; la société y est, dit-
, infiniment agréable. Newhaven a pro-
it un poëte célèbre, *Trumbull*, auteur
l'immortel poëme de *Macfingal*, qui ri-
ise, s'il ne surpasse pas en fine plaisan-

(1) J'ai vu, par exemple, dans un jardin du New-Hamp-
e, des racines de disette qui pesoient de 8 à 10 livres.

terie, le fameux *Hudibras.* — Le colo *Humphreys*, dont M. Chatellux a traduit poëme estimé en Amérique, est aussi dans cette ville. Le collège est présidé par savant respectable, M. *Stiles.*

Il fallut quitter cette charmante ville po arriver au gîte du soir, qui nous étoit dest à Fairfield. Nous passâmes ce bac inco mode de Stratford, dont j'ai déjà pa Assaillis ensuite par un orage violent, no en fûmes assez bien garantis dans la voitu par un double rideau de cuir qui s'attach endehors : le cocher ne voulut point arre et, quoique percé par la pluie, il conti sa route par la nuit la plus obscure. Le c nous préserva d'accident, et j'en fus éton

Nous passâmes la nuit à Fairfield, v malheureusement célèbre dans la derni révolution. Elle éprouva toute la rage Anglois, qui la brûlèrent. On voit encore vestiges de cette fureur infernale. La p part des maisons sont rebâties ; mais c qui l'ont vue avant la guerre, regrettent ancien état, l'air d'aisance et même d'o lence qui la distinguoit. On me montra c du plus riche habitant, où étoient accue tous les gens en place, tous les voyage

distinction, où avoit été plusieurs fois
é l'infâme *Tryon* qui commandoit cette
pédition de Cannibales. Oubliant toute
onnoissance, tout sentiment d'honnêteté
d'humanité, il traita avec la dernière ri-
eur la maîtresse de cette maison, qui l'avoit
u comme un ami; et après lui avoir donné
parole de respecter sa maison, il y fit
ttre le feu.

Fairfield finit l'agrément de notre voyage.
puis cette ville jusqu'à Rye, pendant 33
les, nous eûmes à lutter contre les ro-
ers, les précipices. Je ne savois lequel
nirer le plus, ou de la hardiesse du con-
cteur, ou de son adresse; je ne conçois
comment vingt fois il ne brisa pas la
ture, comment ses chevaux pouvoient se
enir, en descendant *des escaliers de ro-*
ers; je dis *escaliers*, et le mot n'est point
géré. Il est un de ces rochers ou précipice
marquable, qu'on appelle *Horseneck*, et
offre une chaîne de rocs en pente: si les
evaux glissoient, la voiture culbuteroit
s une vallée de 2 à 300 pieds de profon-
ur.

Ce précipice effrayant a été témoin d'un
e d'intrépidité du général le plus hardi

qu'ait produit l'Amérique ; je parle du général *Putnam*. Pour le bien concevoir, il faut se faire une idée du terrein. Imaginez un plateau, à l'extrémité duquel est une église, qui domine sur une vallée presque à pic. Pour la commodité des gens de pied venant de la vallée à l'église, on avoit pratiqué, dans l'endroit le plus rapide de la pente, une centaine de marches en pierre. Mais pour arriver de la vallée à ce plateau, les chevaux et les voitures étoient obligés de suivre une spirale, longuement prolongée autour de la montagne. Putnam étant avec une centaine de chevaux, fut surpris à peu de distance de *Horseneck*, par le gouverneur Tryon, qui le poursuivoit vigoureusement à la tête de 1500 hommes. Arrivé à l'extrémité du plateau, il vit que, s'il suivoit le chemin ordinaire, il seroit infailliblement atteint par les Anglois. Résolu de périr ou de se sauver, il prit sur le champ son parti; il se précipita avec son cheval du côté de l'escalier de pierre. Soit bonheur, soit l'habitude qu'ont les chevaux américains de franchir ces montagnes, il arriva sans accident : on devine bien que les Anglois n'osèrent pas imiter cette intrépidité ; ils firent le grand tour, et Putnam leur échappa.

On rapporte encore, en Amérique, avec
onnement, l'intrépidité avec laquelle il tua
e louve, d'une grosseur monstrueuse, qui
oit été l'effroi de tout le Connecticut,
qui s'étoit réfugiée dans une caverne
pénétrable. Il eut le courage de s'y faire
scendre avec une corde, liée autour de son
rps, une torche d'une main, un fusil de
l'tre ; et il eut le bonheur de tuer cette
e féroce, au moment où elle se lançoit sur

e ne puis vous citer le nom de Putnam,
célèbre dans les fastes américains, sans
e tenté de vous raconter de lui quelques
ecdotes peu connues en Europe, et qui
s donneront une haute idée de son intré-
ité ; car c'est-là le caractère distinctif de
fameux guerrier.

S'il avoit l'intrépidité d'un Spartiate, il en
oit le laconisme énergique. Un jour on
eta, dans son camp, comme espion, un
mmé Palmer, Tory, et lieutenant dans les
uvelles levées. Le gouverneur Tryon, qui
mandoit ces levées, le réclama comme
officicr anglois, et lui représenta combien
seroit criminel de pendre un homme qui
oit un brevet de sa majesté, et à quelle

terrible vengeance il s'exposeroit. Putnam l
répondit ces mots :

« Nathan Palmer, lieutenant au servi
» de *votre* roi, a été pris dans mon ca
» comme *espion*. Il a été condamné com
» *espion ;* et vous pouvez être sûr qu'il se
» pendu comme *espion*.

» *Signé*, ISRAEL PUTNAM.

Post-script. — Après midi.

« Il est pendu ».

Mais le trait d'intrépidité qui surpasse
les autres, est celui d'avoir osé franch
dans un bateau, les terribles chûtes de
riviére de Hudson : c'étoit au temps de
fameuse guerre de 1756, temps où Putna
se battoit contre les François et les Sauvag
leurs alliés. Il étoit, par hasard, avec
bateau et cinq hommes sur la rive orient
du fleuve, près des chûtes ; les hommes q
avoit de l'autre côté de la rivière lui fire
entendre, par leurs signaux, qu'un co
considérable de sauvages s'avançoit p
l'envelopper, et qu'il n'avoit pas un mom
à perdre. Il avoit trois partis à prendre : r
ter, combattre et être sacrifié ; essayer
passer à l'autre bord, et s'exposer à êt
fusill

illé, ou bien se hasarder à franchir les
ûtes, avec la certitude presqu'entière d'y
e englouti. Telle étoit l'alternative où il se
uvoit. Il ne balança pas, il s'élance dans
bateau, et si bien lui en prit, qu'un de
compagnons, qui s'étoit un peu écarté,
ut pas le temps de le rejoindre, et fut la
time de la barbarie des sauvages. Ils arri-
ent encore assez à temps pour faire feu
le bateau, avant qu'il pût s'éloigner;
is à peine fut-il mis hors la portée du
il, par la rapidité du courant, que la mort
Putnam avoit évitée, se présenta à lui
s des formes plus terribles. — Des rochers
t la pointe s'élevoit au-dessus des eaux;
masses d'arbres engloutis, des goufres
orbans, des descentes rapides, pendant un
rt de mille, ne lui laissoient pas l'espoir
chapper sans miracle. Cependant Putnam,
fiant à l'appui de la Providence, dont il
it si souvent éprouvé la protection, se place
nquillement au gouvernail, et le dirige
c le plus grand calme. Ses compagnons le
oient avec admiration, terreur, étonne-
nt, éviter, avec la plus grande adresse,
rochers, les vagues menaçantes, qui
bloient devoir l'engloutir à chaque ins-

tant ; ils le voyoient tantôt disparoissant, tantôt surmontant les flots, et se frayant sa route au travers du seul passage qui existât, jusqu'à ce qu'enfin il eût gagné la surface unie de la rivière qui couloit au bas de la chûte. Les sauvages n'étoient pas moins surpris. Ce miracle les étonna presque autant que la vue des premiers Européens qui abordèrent ces rivages. Ils regardèrent Putnam comme invulnérable, puisqu'il avoit su franchir un torrent violent, que jamais aucun d'eux n'avoit impunément hasardé. Ils crurent qu'ils outrageroient le GRAND ESPRIT, s'ils attentoient aux jours d'un homme, qu'il protégeoit si visiblement (1).

Vous me pardonnerez sans doute cette excursion sur un homme cher aux Américains, qui jouissent encore de sa présence. Je reprends ma route.

Le plateau de Horseneck peut dédommager de leurs fatigues les amateurs des paysages et de la nature, par la vue la plus

(1) Ces détails sont tirés d'un *Essai sur la vie de Putnam*, par le colonel David Humphrey, imprimé à Hartford en 1788, et dédié à la société des Cincinnati. Ces mémoires renferment d'autres anecdotes aussi intéressantes ; ils seront probablement traduits un jour.

ndue et la plus magnifique. La nature y ploie des beautés et des horreurs. Au mi- u de ces sites affreux, vous découvrez core des maisons, des figures humaines; is elles n'offrent pas l'air d'aisance et de nheur qui règne dans le Connecticut. pendant à *Horsenèck* même, nous dînâmes ssablement; bonne viande, bons légumes, nnes gens sur-tout, et famille nombreuse, qui m'étonna; mais ces Américains peu- nt par-tout.

En quittant cette place, nous passâmes à Nouvelle-Rochelle, colonie fondée, dans dernier siècle, par des émigrans françois, is qui ne paroît pas avoir prospéré. Peut- e est-ce le résultat de la derniere guerre; cette partie a cruellement souffert du sinage des Anglois, dont le quartier-gé- ral étoit à New-Yorck. Peut-être est-ce à se du site pierreux, rocailleux, infertile; peut être encore est-ce la suite de que- es religieuses qui en divisèrent les habi- s, même au berceau de la colonie. Les dateurs de cette colonie avoient bien mal oisi leur terrein, sous un autre point de e. La mer se glisse au travers de ces ro- ers, et laisse souvent à sec un fond ma-

récageux, qui exhale un air infect. De-
viennent, sans doute, les fièvres qui, qu
quefois, y font des ravages parmi les ha
tans (1).

Cependant ce pays, presque désert,
à jamais célèbre, pour avoir donné na
sance à l'un des hommes qui s'est le plus
gnalé dans la dernière révolution; répu
cain remarquable par sa fermeté et
sang froid; écrivain distingué par son st
pur et sa logique serrée (2); à M. *Jay*,
jourd'hui ministre des affaires étrangères

L'anecdote suivante donnera une idée
la fermeté de ce républicain. Lorsqu'on v
lut poser les bases de la paix de 1783, M. V
gennes, stimulé par des vues secrettes, vo
lut engager les ambassadeurs du Congrès

---

(1) A mon second voyage, en octobre, j'y trouvai des
malheureux, grelotans et rongés par la fièvre, *fever and*

(2) Le talent de M. Jay a brillé sur-tout dans la conv
tion de l'état de New-Yorck; convention où l'on exa
si l'on accepteroit le nouveau plan fédéral. Le gouver
Clinton, à la tête des anti-fédéralistes, avoit une gr
majorité; mais il ne put résister, ni à la logique de M.
ni à l'éloquence de son collègue, M. Hamilton.

(3) Depuis que cette lettre a été écrite, M. Jay a
nommé chef de la cour suprême des Etats-Unis.

borner à leurs pêcheries, et à renoncer territoire de l'ouest, c'est-à-dire, au vaste fertile terrein qui est au-delà des Allegheｓ. Ce ministre exigeoit sur-tout que l'indé-ndance de l'Amérique ne fût pas une des ses du traité de paix, mais simplement 'elle fût conditionnelle. Pour réussir dans n projet, il falloit gagner MM. Jay et lams. M. Jay dit nettement à M. Vergennes 'il aimeroit mieux perdre la vie que de ner un pareil traité; que les Américains battoient pour leur indépendance, et qu'ils poseroient pas les armes qu'elle ne fût einement consacrée; que la cour de France voit elle-même reconnue, et qu'il y auroit la contradiction dans sa conduite à s'en arter. Il ne fut pas difficile à M. Jay d'en-aîner M. Adams dans son parti; et jamais . Vergennes ne put vaincre sa fermeté.

Admirons ici l'étrange enchaînement des faires de ce monde. Le ministre américain, i forçoit le ministre françois de ployer, i imposoit des loix au ministre anglois, est petit-fils d'un François réfugié, dans le ernier siècle, à la Nouvelle-Rochelle. Ainsi fils d'un de ces hommes que Louis XIV ersécutoit avec un acharnement imbécile,

faisoit respecter ses décisions dans le pal
même de ce souverain, cent ans après
bannissement de son ayeul.

M. Jay fut également inébranlable à t
ce que put lui dire le ministre de l'Angleter
que M. Vergennes avoit su gagner. Il
prouva qu'il étoit de l'intérêt des Ang
même que les Américains fussent indé
dans, et non dans un état qui les rend
pendans de leur allié. Il le convertit, et l
porta ; car ce raisonnement détermina le c
seil de Saint-James. Quand M. Jay passa
Angleterre pour revenir en Amérique,
lord Shelburne desira le voir. Accusé par
nation d'avoir plus accordé qu'on ne lui
mandoit dans le traité de paix qu'il av
conclu, il desiroit savoir si, dans le cas
il eût persisté à ne pas céder aux Améric
le territoire de l'ouest, ils eussent contin
la guerre. M. Jay lui répondit qu'il le croy
et qu'il le leur auroit conseillé. Ainsi le s
de l'Amérique actuelle a dépendu d'un s
homme.

On compte 31 milles depuis Rye jusq
New-Yorck. Le chemin est bon, uni, s
un sol graveleux. On arrête dans une d
meilleures auberges que j'aie trouvées

nérique. Elle est tenue par madame *Ave-nd.* Nous eûmes un excellent dîner, et il étoit pas cher. Deux autres agrémens nous rurent encore plus précieux, et nous firent érir la maison. La maîtresse avoit un air finiment gracieux et prévenant, et elle oit une fille charmante, bien faite, bien vée, touchant très-bien le *forte-piano.*

Avant que d'arriver à New-York, nous pas-nes au travers de ces lieux, que les Anglois oient si bien fortifiés, lorsqu'ils en étoient maîtres. On voit encore les redoutes et différentes fortifications qu'ils avoient nstruites, et qui attestent à l'œil de l'ob-vateur, la démence de cette guerre *fratri-le.*

LETTRE VI.

Voyage de Boston à New-Yorck, par Pro-vidence (1).

Je partis le 12 octobre, par une voiture à qua-tre chevaux. On compte 45 milles de Boston à Providence. Le propriétaire de la voiture, sans excéder ses chevaux, nous rendit à six heures du soir, et nous étions partis à sept heures et demie : elle me coûta 15 schellings, monnoie de Massasuchett. La route est gé-néralement bonne; sol pierreux et graveleux, quelquefois du sable, annoncé par des bos-quets de pin. Les campagnes qui bordent la route, ne me parurent ni fertiles ni bien peu-plées. J'y vis des masures, des enfans cou-

(1) Quoique ce voyage ait été fait après l'époque laquelle ont été écrites les lettres qui suivent, j'ai cru devoir l'insérer ici, parce qu'il peut servir de pendant à la descrip-tion du voyage par terre, et qu'étant ainsi rapprochés on pourra les comparer plus aisément.

ērts de guenilles, cependant ayant de l'embonpoint et des couleurs.

Le silence qui règne, pendant le dimanche, ans toutes les villes de l'Amérique, régnoit ncore le lundi à Providence. Tout y annonoit le déclin des affaires. Peu de vaisseaux montroient dans son port. On y bâtissoit ependant deux distilleries, comme si les anufactures de ce poison n'étoient pas éjà assez nombreuses dans les États-Unis. oit prévention, soit réalité, je crus voir r-tout le silence de la mort, l'effet du pier-monnoie. Je crus voir sur les visages, t air qu'on prête aux Juifs, et qui est le sultat de l'habitude de tout commerce ndé sur la friponnerie, ou au moins sur finesse. Je crus voir aussi par-tout les fets du mépris qu'avoient les autres ats pour cet état, et de la conscience l'avoient les habitans, qu'ils méritoient mépris.

Le papier-monnoie étoit, à cette époque, ns le plus grand discrédit. Une piastre argent valoit dix piastres de papier. — Je 'informai du prix des denrées; le beurre aloit 6 à 7 sols la livre; le bœuf, mouon, etc., 2 à 3 sols; le bois de chêne, de

8 à 10 livres la corde. Il y avoit deux pri[x] comme vous le devinez bien ; on stipuloit [le] mode de paiement.

Je partis de Providence le mardi à on[ze] heures du matin, par le paquebot de New-Yorck. Je perdis le lundi, parce que le capi-taine n'avoit pas completté son chargemen[t]. Ce n'est pas un des moindres inconvénie[nts] de cette manière de voyager, que de dépen-dre de la fantaisie et de l'intérêt d'un cap-taine. On peut aller de Providence à New-Port par terre. — Je préférai le paquebo[t]. Nous arrivâmes à six heures et demie d[u] soir, et pendant deux heures, nous eûme[s] vent contraire. On compte 30 milles d'un[e] ville à l'autre. On ne perd jamais la ter[re] de vue ; mais elle ne m'offrit rien de pitto-resque ou de curieux dans les sites. Peu d[e] maisons, quelques arbres, un fond de sable, une terre maigre, voilà ce qu'on apperçoi[t].

L'état de Rhode-Island est regardé, dan[s] les États-Unis, comme possédant les meil-leurs ports. En effet, Newport semble des-tiné, par la nature, à être un port considé-rable; le fonds y est bon, et capable de rece-voir les plus grands vaisseaux.

Cette ville joua un rôle assez considérabl[e]

ns la dernière guerre ; elle étoit florissante
ors. Le séjour successif des armées amé-
caine, angloise (1) et françoise, y jeta
argent considérable.

Tout a changé depuis la paix (2). La so-
ude qui y règne, et qui n'est interrompue
e par des grouppes d'hommes oisifs, pas-
nt les jours entiers les bras croisés au coin
s rues ; le délabrement de la plupart des
isons ; l'appareil misérable des boutiques,
i ne présentent que des étoffes grossières,
s paquets d'allumettes et des paniers de
mmes ou d'autres marchandises de peu
valeur ; l'herbe qui croît dans la place,
s-à-vis la cour de justice ; les rues mal
vées et boueuses ; les guenilles suspendues
x fenêtres, ou bien qui couvrent ou des fem-
es hideuses, ou des enfans étiques, ou des
mmes pâles, haves, dont les yeux enfoncés
les regards équivoques, mettent mal aise
bservateur ; tout annonce la misère, le

(1) Les anglois y détruisirent tous les arbres fruitiers et autres arbres ; ils se plaisoient à tout dévaster.

(2) Cette ville a dû encore une partie de sa prospérité à la ite des noirs, qui s'y faisoit avec succès, et qui *y est intenant éteinte.*

règne de la mauvaise foi, et l'influence d'u mauvais gouvernement.

Je visitai le marché. Grand Dieu! quel différence à ceux de Boston ou de Philadelphie! Quelques morceaux de viande médiocre attendoient des acheteurs qui ne venoient point. J'en demandai la raison à un Américain, qui étoit parfaitement instruit de la situation de ce pays. — Il me dit, que la plupart des habitans vivoient de poisson qu'ils alloient pêcher eux-mêmes, de pommes de terres et de quelques autres végétaux, qu'ils arrachoient à peine de leur jardin. — Peu mangeoient de la viande. Les laboureurs n'y voyoient plus de bœufs ni de moutons au marché. Le papier-monnoie, ou plutôt la mauvaise foi, étoit la principale cause de cette misère. Newport me paroissoit ressembler à un tombeau, où des squelettes vivans se disputoient quelques herbes. Il me rappeloit la peinture faite de l'Egypte, par M. Volney. Il sembloit voir une ville dont la peste et le feu avoient dévoré les habitans et les maisons.

Vous en aurez vous-même une image exacte, en vous rappelant, mon ami, l'impression que fit sur nous la vue de Liège. Rappelez-vous cette foule de mendians, q

succédoient sur la route pour nous im-
rtuner ; cet amas irrégulier de maisons
thiques, enfumées, délabrées, ayant des
nêtres sans vitres, des toîts à moitié dé-
uverts. Rappelez vous les figures, ayant à
ine le caractère de l'humanité, montrant
chaque porte une peau jaune, perçant au
vers d'une couche de noir, occasionnée
r le charbon de terre; une foule d'enfans
guenilles; les ponts et les maisons tapissés
haillons ; enfin, représentez-vous l'asyle
la faim, de la coquinerie, de l'effronterie
'inspire la misère générale, et vous vous
ppelerez Liège, et vous aurez une image
Newport ; et cependant ces deux places
nt dans une situation heureuse pour le
mmerce, et dans un terrein qui n'est pas
fertile. Mais à Liège, les productions du
ys servent à contenter les fantaisies d'une
nquantaine de fainéans ecclésiastiques,
i, profitant des antiques préjugés religieux,
vautrent dans les plaisirs, au milieu de
alheureux qui meurent de faim (1). A New-

---

(1) Lorsque j'écrivois ces lignes, j'étois loin de prévoir
révolution de Liège. La liberté y déploye ses drapeaux.
sse le Ciel qu'elle triomphe et achève son ouvrage!

port, le peuple, trompé par deux ou tro fripons, a lui-même causé sa misère, détruit les bienfaits dont la nature l'avo gratifié. Il a lui-même sanctifié la mauvai foi, et cet acte l'a rendu odieux à tous voisins, a éloigné de son enceinte le com merce, les affaires; a détruit, par-là mêm les canaux qui servoient à l'écoulement ses productions et à l'importation de ce n méraire, dont l'abondance rendoit ce p si florissant.

Relisez maintenant, mon ami, la descri tion séduisante que M. de Crevecœur a don née de cette ville et de cet état; il n'a poi exagéré : tous les Américains à qui j'en a parlé, m'ont vanté sa splendeur ancienne ses avantages naturels, soit pour la cul ture, soit pour le commerce, soit pour l'in dustrie, soit enfin pour toutes les jouissance de la vie. *Je n'ai fait que passer, elle n'éto déjà plus.* A deux milles de Newport, j'a vu les débris d'une magnifique maison, q avoit appartenu à un quaker, et que le fe avoit détruite. De vastes fragmens avoien résisté aux flammes; le jardin en existo encore, et attestoit, malgré son délabre ment, les travaux anciens, les soins, le

penses du maître, et la fertilité du terrein. Voilà le tableau en abrégé de tout cet état.

papier-monnoie y a causé les mêmes ages que le feu dans la maison du quaker. étouffé le commerce externe, l'industrie e travail. On ne vend rien, on ne travaille nt, de peur de s'exposer à recevoir son x ou son salaire dans cette monnoie discré-ée. Le trafic de détail résiste seul, et se ne encore, parce qu'il ne se fait qu'ar-t comptant. Le marchand échappe à la , en ne livrant sa marchandise que contre numéraire; mais l'ouvrier, qui n'est ja-is salarié qu'après le travail, refuse de vailler, parce qu'il craint d'être payé en ier-monnoie.

e remarquai que les marchandises qui se doient argent comptant, étoient plus res et bien inférieures à celles du Massa-hett; c'étoit un effet naturel. Dans un s où régnent la misère et la mauvaise foi, détaillant du pays fait payer cher son ue, et le marchand du dehors envoie qualités inférieures; parce que le com-rçant suppose qu'un peuple misérable et mauvaise foi, fait moins d'attention à la té des étoffes.

L'origine de ce papier-monnoie, prouve combien des hommes pervers et déliés peuvent aisément tromper un peuple ignorant.

Deux habitans de cet état, fort accrédités parmi le peuple, avoient, pendant la dernière guerre, acheté une grande quantité de terres. A la paix, les profits diminuèrent, et avec eux, la possibilité de payer le prix de ces terres. Ne voulant pas cependant s'en laisser dépouiller, ils imaginèrent de solliciter une loi qui établissoit le papier-monnoie. Ayant une grande influence parmi le peuple, et par conséquent dans l'assemblée législative, ils firent passer la loi. Ils obtinrent ensuite du gouvernement une grande quantité de ce papier-monnoie, en donnant pour sûreté les contrats de terres qu'ils avoient. Ils profitèrent aussi de la même voie, pour rassembler, dans la campagne, une grande quantité de bétail, le payèrent en papier, l'envoyèrent aux Indes occidentales, furent payés en sucre, en mélasse, qu'ils donnèrent encore en paiement à leurs créanciers, en les leur vendant à un prix énorme. La mauvaise foi la plus insigne prévalut à cette époque dans cet état. On ne vit plus que des procès, où l'on offroit des chiffons

chiffons de papier, pour se délivrer des obligations les plus sacrées.

Le commerçans payèrent de même et les dettes étrangères, et le commerce étranger; l'on ne permit pas au commerce étranger de payer les habitans de Rhole-Island avec ce même papier. Car des citoyens du Massachusett, qui devoient à cet état, ayant acheté de ce papier, et voulant payer ainsi leurs dettes, les fripons, qui gouvernoient l'état de Rhode-Island, s'apperçurent que, si l'on toléroit ces représailles, leur manœuvre tourneroit au profit de leurs voisins; et en conséquence, ils firent passer une loi, qui défendit aux étrangers de payer les habitans de Rhode-Island en papier-monnoie. Que résulta-t-il de cette friponnerie, sanctionnée par la loi? Une indignation générale contre cet état, le cri universel du commerce; et l'importation cessa. On y transportoit ci-devant des bois des états de l'est; ce transport cessa; le commerce fut même interrompu entre les habitans. La défiance s'empara de tous les esprits; la mauvaise foi étant un moyen général, chacun s'en servit et le craignit; les honnêtes gens fermèrent leur porte. Telle étoit la cause de cette solitude et de

cette misère que j'avois apperçues. L'arg
ne circuloit point, et tout étoit mort. L
fripons eux-mêmes, qui avoient provoqué
loi, sembloient en demander la révocatio
pour jouir en sûreté du fruit de leurs
ponneries.

D'autres causes se joignirent encore
papier-monnoie, ou plutôt d'autres effets
résultèrent, pour agraver la calamité
blique. Il n'y avoit point d'écoles publiq
point d'instruction publique par les gazet
et presque point de culte public. Les mi
tres n'avoient point de salaire qui pût
mettre à portée de subsister, ou ils étoi
payés en papier-monnoie.

Eh ! peut-il exister un culte public, qu
on bannit généralement la bonne foi ? P
on s'occuper d'établissemens d'éducatio
quand on foule aux pieds la morale ? S'il
a plus de morale parmi les hommes, q
devient la vertu des femmes ? que devient
patriotisme ? Peut-on donc parler de patr
tisme dans Rhode-Island ? La patrie supp
des frères, un intérêt commun ; la mauva
foi fait d'une société, une horde d'ennem

Le peuple avoit d'ailleurs trop d'influen
sur le gouvernement et sur les magistrats. L

membres de l'assemblée étoient choisis tous les six mois, et cette rotation fréquente forçoit les candidats à caresser sans cesse le peuple. Il élisoit de même les juges tous les ans, et souvent choisissoit des hommes ignorans ou pervers, qui rendoient les jugemens les plus absurdes et les plus injustes. Ces juges étant dans la dépendance ou du peuple ou de ceux qui le dirigeoient, étoient obligés, pour être continués, de chercher à leur plaire; aussi la justice étoit-elle ou vénale ou partiale. Il en résultoit que le peuple avoit le plus grand mépris pour les juges, qu'il n'avoit aucun respect pour la loi, qu'il la bravoit. On n'appercevoit aucune subordination, aucune marque de respect : l'homme le plus vil insultoit souvent le ministre de la loi. On voyoit des procureurs injurier grossierement et avec impunité les juges.

Je ne concevois pas, d'après ce tableau, comment on pouvoit vivre tranquille à New-port; car il n'y avoit aucun frein, point de religion, point de morale, point de loi, point de magistrats respectés, point de milice.

Le feu prit à une maison; j'y allai pour étudier le peuple : on couroit, on s'agitoit.

Dans le désordre , les enfans sautoient
plaisir : cependant on travailloit avec arde
les pompes arrivèrent, et quoique sans a
cun ordre , on parvint à éteindre le f
Je remarquai avec plaisir cet empressem
et ce zèle : ce spectacle me consola ; je p
sai que toute vertu n'étoit pas éteinte da
les habitans de cet état.

L'état de Rhode-Island ne se relevera, qu
ôtant de la circulation le papier-monn
qu'en réformant son gouvernement. Il fa
que ses magistrats soient hors de la dép
dance du peuple, et que les membres
l'assemblée ne soient pas si souvent é

Il est inconcevable que tant d'honn
gens qui gémissent sous l'anarchie actue
que tant de quakers qui composent le fon
de la population de cet état, ne se soi
pas encore ligués, pour amener cette
forme (1).

Je ne doute point que, si cette réfor
ne s'exécute promptement, cet état ne

(1) Elle n'est pas éloignée. L'état de Rhode-Island
de prendre une résolution, pour accéder au nouveau sys
fédéral. Ce fait prouve que les bons principes prédom
enfin, et que les abus particuliers vont disparoître.

du peuple. La plupart des colons du Muskingum, près de l'Ohio, sont sortis de son sein. Le colonel *Varnum* étoit à leur tête. Des familles nombreuses se disposent encore à cette émigration. Presque tous les honnêtes gens, dégoûtés de l'anarchie où croupit cet état, quitteroient Newport, s'ils pouvoient vendre leurs propriétés.

Je ne doute point encore que l'exemple de Rhode - Island ne prouve, aux yeux de bien des gens, que le gouvernement républicain est un gouvernement désastreux. On auroit tort de le croire ; cet exemple prouve seulement qu'il ne doit point y avoir de rotations trop fréquentes dans le pouvoir législatif ; qu'il ne doit point y avoir d'instabilité dans le pouvoir exécutif ; qu'il y a autant de danger à mettre les magistrats dans une trop grande dépendance du peuple, qu'à trop affoiblir cette dépendance ; il prouve, en un mot, contre la démocratie *pure*, et non contre une démocratie *représentée ;* car une représentation de six mois n'est que le gouvernement du peuple même. La représentation n'est alors qu'une ombre qui passe trop vîte, pour exister et créer par elle-même. Par conséquent cet exemple ne

prouve point contre le systême sage d'u
représentation plus durable, plus indép
dante, qui constitue le vrai gouvernem
républicain, tel que celui des autres Ét
Unis.

Cependant, au milieu de ces désordres, o
n'entend point parler ici de vols, ni de me
tres, et pas même de mendicité ; car l'Am
ricain pauvre, ne se dégrade pas jusques
jusqu'à abjurer toute équité, toute hon
et c'est le trait qui met encore une d
rence entre Newport et Liège, que je
peignois tout-à-l'heure. L'Américain ne m
die pas, ne vole pas; c'est que l'ancien
américain coule encore dans les veines
habitans de Rhode-Island ; c'est que les ho
mes de la campagne n'éprouvent pas la m
misère, n'ont pas la même mauvaise foi
ceux des villes.

Condamné, par les vents contraires, à
journer pendant six jours à Newport,
aurois péri d'ennui, si je n'avois eu
vres, plume et encre. La taverne où je
geois, étoit remplie de voyageurs, de mar
leur conversation, que je pris plaisir à su
d'abord, me devint ensuite très-fatiguant
et je me trouvai très-heureux d'obtenir

petit cabinet, où je pouvois méditer et écrire, sans être interrompu.

J'eus le temps de réfléchir sur les inconvéniens des voyages par mer, et de me convaincre qu'il valoit bien mieux prendre les diligences. Leur départ est certain, les vents sont incertains. A terre, vous avez presque la certitude de n'être point malade; vous pouvez l'être sur mer, sur-tout si le temps est gros: à terre, vous reposez chaque nuit dans de bonnes ou médiocres auberges; sur mer, vous êtes balotté souvent dans une mauvaise cabane: à terre, vous avez la chance de trouver autant de bons que de mauvais dîners ou soupers; sur mer, vous n'avez souvent que de mauvaise viande et un capitaine bourru. Il est d'ailleurs très-désagréable d'être jour et nuit en compagnie de personnes qu'on ne connoît point, de pouvoir difficilement changer de linge, écrire ou lire. — Cette manière de voyager est sur-tout incommode pour les femmes; aussi ne leur conseillerai-je jamais de venir par mer à New-Yorck; la route de terre, quoique rude et souvent désagréable, leur offrira moins d'inconvéniens. Les paquebots ne peuvent être utiles que pour transporter les gros bagages, ou convenables

que pour les hommes, que l'habitude r
au-dessus des inconvéniens.

Newport a d'ailleurs un désavantage c
sidérable, pour ceux qui veulent aller à N
Yorck; on ne peut en sortir par les ve
d'ouest et de sud-ouest, et ils sont fréqu
On ne peut ensuite en sortir dans l'apr
dìner ou le soir, parce qu'à 30 ou 40 mill
sont des îles, qui peuvent être dangere
en cas de tempête.

Je vis à Newport, un nègre de vingt m
qui répétoit tout ce qu'on lui disoit, en
doit bien, obéissoit, contrefaisoit le sin
dansoit, etc. Il donnoit des marques d'u
intelligence extraordinaire. On s'amuso
le faire obéir au premier mouvement, et s
tout à lui faire décomposer ses traits. C
amusement me parut cruel et inconséquen
Il résulte du mépris qu'on conserve enc
pour les nègres, et que les Américains, p
que les autres, doivent abjurer, s'ils veul
être conséquens. Il accoutume les enfan
trop de servilité, et des Américains doive
bannir, même de leurs jeux, l'image de ce
servilité.

J'eus occasion, à Newport, d'entendre
docteur *Murray*, célèbre en Amérique p

sa doctrine sur le salut universel (1). Cette doctrine l'a fait excommunier par toutes les autres sectes, en sorte qu'à présent, il n'a point d'église, et qu'il fait le métier de prédicateur ambulant. A Newport, il prêcha dans la salle, où s'assemble la cour de justice. L'auditoire étoit nombreux. J'y vis des femmes jolies, avec de vastes chapeaux à la mode, et bien mises; ce qui m'étonna, car jusqu'alors je n'avois vu que des figures hideuses et des guenilles. La plupart des hommes qui assistoient à ce sermon, avoient cependant l'air misérable. Le docteur débuta, en priant ses auditeurs de n'être point étonnés de la singularité du lieu, où il les rassembloit, pour adorer l'Eternel, parce qu'il pouvoit être adoré par tout, étant par-tout. Il lui adressa une prière très-longue, que chacun entendit

(1) M. Châtellux parle, dans ses voyages, à l'article de Portsmouth, dans le New-Hampshire, d'un particulier, appelé, je crois, dit-il, *André*, qui étoit célèbre par ses prédications sur la même doctrine. Je n'ai jamais entendu citer le nom de cet André, et je serois d'autaut plus porté à croire que ce voyageur s'est trompé de nouveau, que Murray étoit alors ministre au Cap-Anne, et très-connu dans le New-Hampshire.

Voyez les voyages de M. Châtellux, tome 1er, pag. 183.

debout ; ce qui me paroissoit fort gênant.
n'ai jamais bien conçu pourquoi les réf
mateurs de l'église , qui ont tant refor
d'abus , ont gardé celui de se tenir debo
par respect.

Après quelques chants, le docteur entr
sa doctrine sur le salut, sur le purgatoire, e
Il prétendit prouver que Dieu aimoit
le monde , et qu'il vouloit sauver tout
monde , au moins ceux qui étoient dr
de cœur. Mais quand il vint à la questi
s'il sauveroit ceux qui ne croyoient pas
Christ, il s'enveloppa dans des distincti
que je ne pus comprendre, et il me par
qu'il excluoit du salut, ceux qui ne croyoie
pas à la Bible. Cependant, pour les consol
il promit à ces incrédules, qu'ils ne seroien
point dans un enfer éternel, mais dans
purgatoire.

Ce qui distinguoit ce docteur des autr
ministres, n'étoit pas seulement sa doctrine
mais sa manière de déclamer; il faisoit bea
coup de gestes; il avoit des inflexions thé
trales. — Il avoit tantôt un style trivial
comique, et tantôt un style empoulé; il en
treméloit sa doctrine d'historiettes, qui m
parurent plaire au peuple. Au surplus, il n

demandoit aucune rétribution, et prêchoit *gratis*, ce qui peut-être plaisoit davantage.

Les vents de sud-ouest soufflant constamment, je fus retenu, jusqu'au samedi 18, à New port. Enfin, nous mîmes à la voile sur le minuit. Le capitaine ne voulut pas partir plutôt, parce qu'il craignoit de toucher, dans l'obscurité, sur *Block-Island*. Le vent et la marée nous faisant faire 9 à 10 milles par heure, nous marchions rapidement, et je croyois arriver dans la nuit suivante à New-Yorck ; je le désirois d'ailleurs, car le mouvement trop rapide du vaisseau m'avoit rendu malade ; mais le capitaine ne voulut pas satisfaire mon impatience. Il craignoit l'espèce de gouffre, appellé *hell's gates* ou *portes d'enfer*, qui est à 8 milles de New-Yorck, et en conséquence, à huit heures du soir il jetta l'ancre. A six heures du matin on la leva, et nous arrivâmes à ces terribles portes d'enfer. C'est une espèce de passage très-étroit, pratiqué par le rapprochement des terres de New-Yorck et de Long-Island, embarrassé par des rocs qui sont cachés par la haute-mer. Le tournoiement de ce gouffre est peu sensible, lorsque la marée est basse ; mais il n'est pas surprenant que des vaisseaux

qui ne connoissent pas cette route, s'y per-
dent à marée haute. On m'a cité une fréga
angloise de 40 canons, qui, dans la dernie
guerre, y avoit péri. On voit que ces port-
d'enfer sont un nouvel obstacle à la navi-
tion de ce détroit. Du reste, il n'est pa
rare de parcourir, en été, en moins de vin
heures, ces 200 milles, quand on est favori
par la marée et par le vent ; mais on a tou-
jours une plus grande chance, en venant
New-Yorck, qu'en y allant.

Quand on approche de cette ville, l
côtes de cet état et celles de Long-Island
rapprochent, et présentent le spectacle
plus agréable. Elles sont ornées de jolie
maisons, bien champêtres. Long-Island e
célèbre, comme on sait, par sa culture.

Le prix du passage, quand on vient d
Providence et qu'on est nourri, est de 6 pias-
tres et demie, ou 34 livres 2 sols 6 deniers

Je dois dire un mot des paquebots de cette
partie de l'Amérique, et des facilités qu'ils
offrent.

Quoique, dans mon opinion, il soit plus
avantageux et souvent moins dispendieux de
préférer la voie de terre, cependant je dois
des éloges à la propreté et à l'ordre qui re-

gent dans ces paquebots. Celui qui m'amena, contenoit, dans la cabane, quatorze lits en deux rangs, l'un sur l'autre : chacun avoit sa petite fenêtre. La chambre étoit très-bien aérée, en sorte qu'on ne respiroit point cet air nauséaboud, qui infecte les paquebots de la Manche. Elle étoit bien vernissée ; on avoit pratiqué à la poupe deux enfoncemens très-commodes, pour servir de lieux privés. Le capitaine, deux hommes, et un nègre cuisinier, formoient tout l'équipage. Les vivres y étoient bons. Je n'eus à me plaindre que des lenteurs ordinaires aux marins.

Il n'est pas de petite ville sur toute cette côte, qui n'ait des paquebots semblables, allant à New-Yorck, comme Newhaven, New-London, et tous ont la même propreté, les mêmes embellissemens, offrent les mêmes commodités aux voyageurs. On peut assurer qu'il n'y a rien de semblable dans l'ancien continent.

J'arrivai à temps à New-Yorck. Une tempête violente, qui dura vingt-quatre heures, se déclara deux heures après. Un Européen s'imagine, la première fois qu'il est témoin de ces terribles ouragans, que la maison de bois qui le renferme, ne pourra résister à leurs fureurs.

LETTRE VII.

Sur New-Yorck.

Août 1788.

JE relis, mon cher ami, la descripti donnée par M. Crevecœur, de cette part des Etats-Unis ; et après en avoir compa tous les articles avec ce que j'ai vu, je do vous avouer, que tous les traits de s tableau sont fidèles.

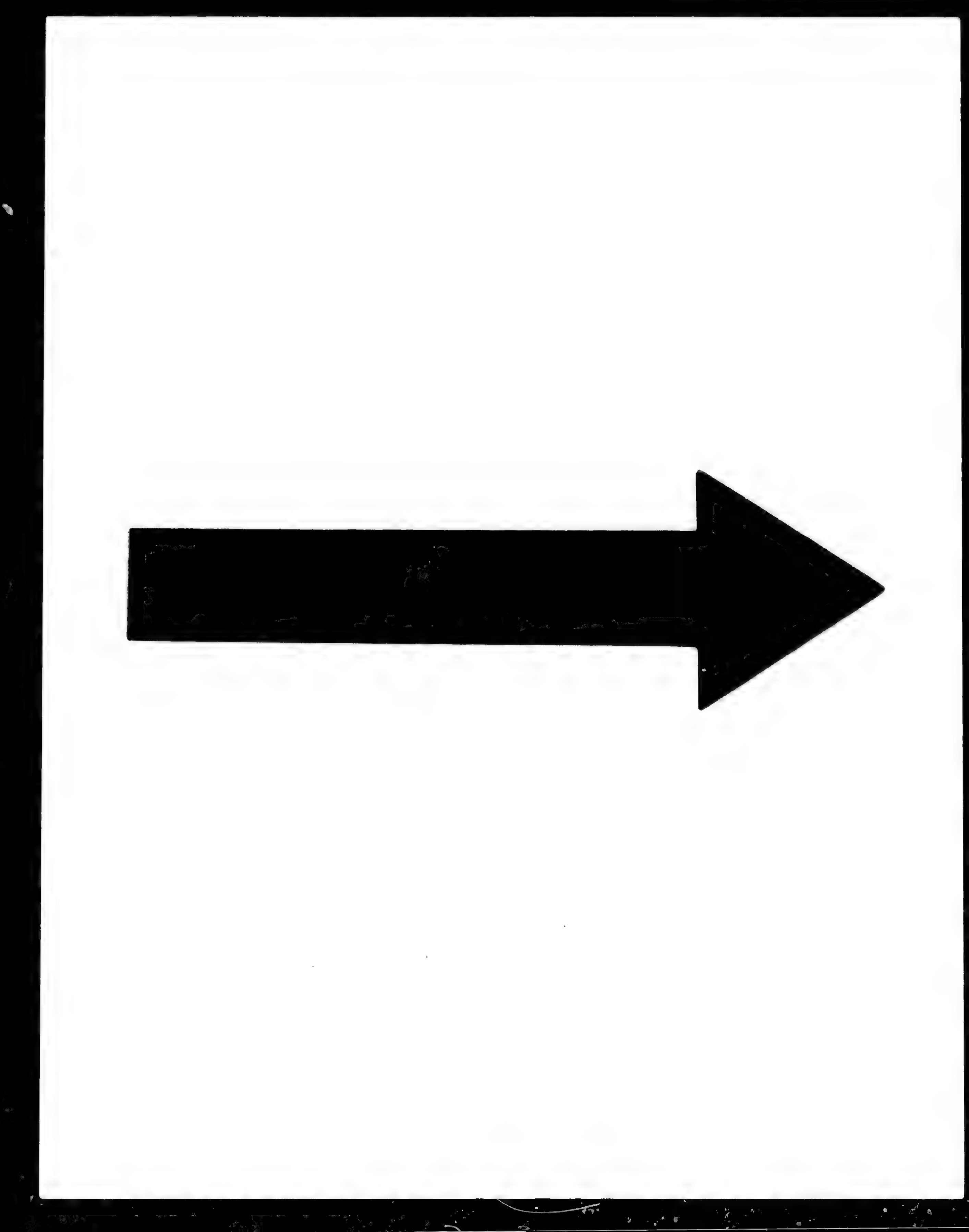
Rien de plus magnifique que la situation cette ville, entre les deux majestueuses rivièr du nord et de l'est. La première la sépare d Jerseys. Elle est si profonde, que les vai seaux de ligne y mouillent. J'ai, dans ce m ment, sous mes yeux, un navire françois 1200 tonneaux, destiné au commerce d indes orientales, qui vient s'y réparer. Deu inconvéniens s'y font cependant éprouver la dérive des glaces dans l'hiver, et les ven violens de nord-ouest. Les bâtimens remo tent, à l'aide de la marée, jusqu'à Alban ville située à 170 milles de New-Yorck.

Albany est sur la rivière des Mohawks, q

se jette dans la rivière du nord ; c'est la principale ville de ce pays, dont M. Crevecœur a donné un tableau si séduisant, et dont il a transformé les hivers si rigoureux, dans une saison si délicieuse, pour des hommes qui n'aiment que les plaisirs de la nature.

Albany le cédera bientôt, pour la prospérité, à une ville bâtie à quelque distance de la rivière de Hudson. Sur le sol qu'elle couvre, on ne voyoit, il y a quatre ans, qu'une simple ferme ; aujourd'hui l'on y voit des centaines de bonnes maisons, un hôtel-de-ville, des fontaines publiques. Plus de 50 navires appartiennent à ses habitans, et exportent aux îles et jusqu'en Europe les productions américaines. Deux vaisseaux baleiniers sont du nombre ; ainsi cette ville nouvelle, dont on doit la fondation à des quakers, a déjà le commerce le plus florissant. Leurs bâtimens n'hivernent point inutilement, comme ceux d'Albany, dans leurs ports. Ils commercent, pendant cette saison, dans les indes occidentales.

Pough-keepsie, sur la même rivière, ville où s'est assemblé la fameuse convention, qui a adopté le nouveau plan fédéral, a doublé de population et de commerce. L'inertie des



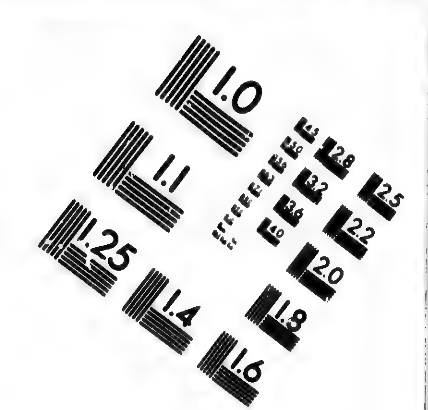
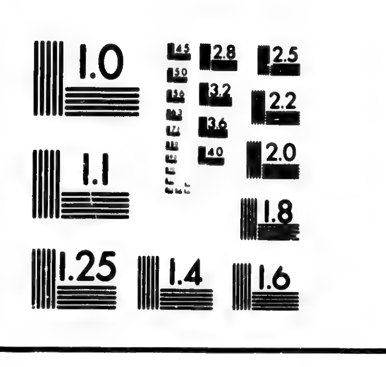
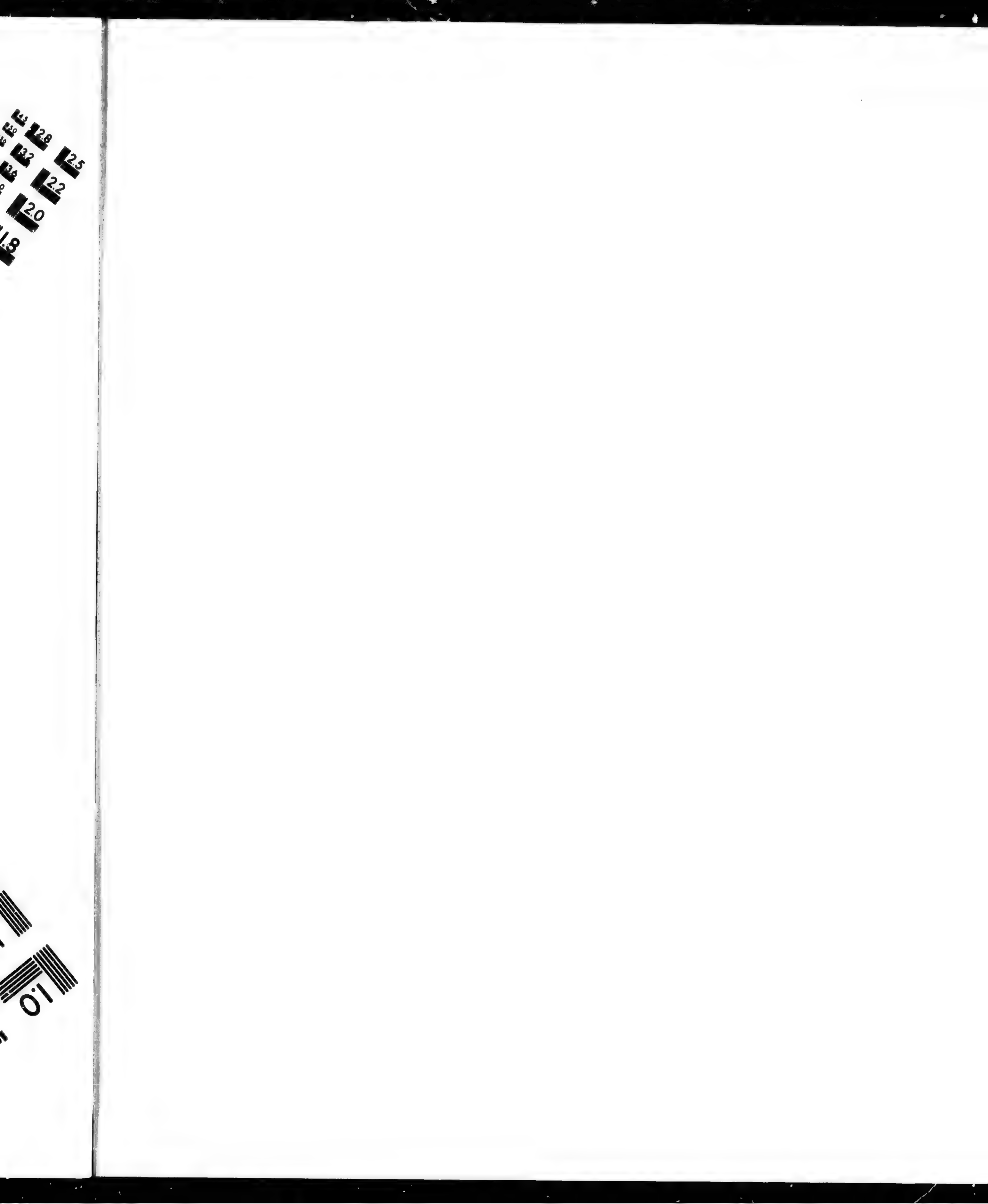


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

habîtans d'Albany, pour le commerce étranger, peut être attribuée à la richesse de leurs terres. La culture les absorbe, et ils n'aiment pas à se livrer aux hasards des mers, pour une fortune qu'ils peuvent aisément tirer du sol fertile qui les environne.

La fertilité de ce sol, la quantité de terres à défricher, les avantages qu'elles offrent, attirent des émigrans de ce côté. Des établissemens s'y forment, mais lentement, parce que les autres états présentent, sinon d'aussi bonnes terres, au moins des avantages pour la culture, inconciliables ici avec la longueur et le froid excessif des hivers.

Si cette partie de l'Amérique vient à se peupler, la rivière du nord offrira le plus beau canal pour l'exportation de ses denrées. Navigable pendant plus de trois cens milles, depuis son embouchure dans l'océan, elle communique, par la rivière des Mohawks, avec les lacs Oneyda, Ontario, et par conséquent avec le Canada. Les chûtes qui s'y rencontrent, et sur-tout la fameuse chûte du Cohos, pourront être un jour vaincues par les canaux, si faciles à construire dans un pays, où se trouvent beaucoup d'hommes et un vaste numéraire.

Pa

Par la rivière de Hudson, on communique, d'un autre côté, avec le Canada, par les lacs George et Champlain.

C'est cette situation qui doit rendre New-Yorck l'entrepôt du commerce des pelleteries de tous les états du Nord, au moins tant que subsistera ce commerce, qui suppose et la durée de l'existence des peuples sauvages, et de grandes étendues de terrein non défriché.

Par la rivière de l'Est, l'état de New-Yorck communique avec Long-Island et tous les états du nord. Elle offre des ports excellens, des attérages profonds. Les vaisseaux de ligne y viennent mouiller près de ses quais, et y sont à l'abri de ces vents, qui causent quelquefois de si terribles tempêtes sur ces côtes (1).

Cette communication, par la rivière de l'Est, n'offre qu'un obstacle, mais il est terrible ; c'est celui du *tournant* dont je vous ai parlé, de ces fameuses *portes d'enfer*.

---

(1) Le 19 août 1784, New-Yorck éprouva un ouragan affreux, qui déracina des arbres, emporta des toîts, renversa des barrières, détruisit une grande partie de la batterie de cette ville.

M. Crevecœur n'en a pas donné une description assez étendue ; je crois devoir y suppléer. C'est le choc des deux marées qui forme cette espèce de gouffre, appelé *pot*, qui attire avec tant de force, engloutit et précipite, au fond de l'abîme, les vaisseaux que l'ignorance ou l'imprudence des pilotes n'éloigne pas de son attraction perfide. Dans certaines marées, ce *pot* offre le bruit d'eaux bouillantes dans une vaste chaudière.

Au côté opposé à cet entonnoir vorace, est un récif de rochers, appelé *frying pan*, ou *poële à frire*. Ce nom lui a été donné à cause du bruit horrible que font les vagues qui viennent s'y briser ; c'est le bruit de l'eau, jetté sur une pelle rouge, ou dans de l'huile bouillante.

Les vaisseaux qui ont franchi le *Siphon* que j'ai décrit, sont souvent précipités et brisés sur ce récif.

Ce n'est pas tout : un troisième danger attend les bâtimens qui ont eu le bonheur d'échapper aux deux premiers. Dans une direction oblique, entre les écueils, s'élèvent à fleur d'eau des rochers, appelés *hog's back*.

Le croirez-vous ? malgré tant d'obstacles

multipliés, des vaisseaux de ligne même ont eu l'audace de franchir ces écueils. On cite, entr'autres, l'*Expériment*, vaisseau de 50 canons; poursuivi par des vaisseaux détachés de la flotte de M. d'Estaing, lorsqu'il bloquoit Sandy-Hook, son commandant eut l'intrépidité de hasarder ce passage, jusqu'alors marqué par des naufrages terribles pour des navires de sa force.

Cette heureuse situation de New-Yorck, vous explique les causes de son grand commerce, et de la préférence que les Anglois lui ont toujours donnée sur les autres ports d'Amérique. Entrepôt des denrées du Connecticut et des Jerseys, il verse dans leur sein toutes les denrées européennes et des Indes orientales.

Il est difficile d'avoir les calculs de l'exportation et de l'importation de cet état. Le colonel Lamb, qui est à la tête de la douane, enveloppe toutes ses opérations du plus grand mystère. C'est une suite de l'esprit hollandois, qui domine encore dans cette ville. Le Hollandois cache ses gains, son commerce, et ne vit que pour lui. Cependant je me suis procuré quelques états, que

vous trouverez dans le tableau général du commerce des Etats-Unis.

Les Anglois ont une grande prédilection pour cette ville et pour ses denrées ; aussi son port est-il toujours couvert de leurs vaisseaux : ils préfèrent son bled même. Les marchands américains en font venir de Virginie, qu'ils leur vendent pour du bled de l'état de New-Yorck.

La présence du congrès et du corps diplomatique, et le concours d'étrangers, ont beaucoup contribué à y étendre les ravages du luxe. Les habitans de cette ville sont loin de s'en plaindre ; ils préfèrent l'éclat des richesses et les jouissances, à la simplicité des mœurs et aux plaisirs purs qu'elle procure.

L'usage de fumer n'a pas disparu dans cette ville, avec les autres usages qu'y ont apportés ses premiers fondateurs, les Hollandois. On y fume sur-tout des *cigars*, qui viennent des îles espagnoles : ce sont des feuilles d'un tabac odoriférant, de la longueur de six pouces, qu'on fume sans l'aide d'aucun instrument.

Cet usage révolte un François. Il p

paroître désagréable aux femmes, en altérant la pureté de l'haleine ; au philosophe, il paroîtra condamnable, puisque c'est un besoin superflu.

Cependant il a un avantage ; il accoutume à la méditation, e. fait éviter la loquacité. Un fumeur fait une question ; la réponse ne vient que deux minutes après, et elle est fondée. La cigar rend à l'homme le service que le philosophe tiroit du verre d'eau qu'il buvoit, quand il étoit en colère.

Le grand commerce de cette ville et la facilité d'y vivre, augmentent la population de cet état avec une grande rapidité. Vous pouvez juger de cette population croissante, par la célérité avec laquelle elle a réparé ses pertes. En 1773, on comptoit dans cet état, 148,124 blancs; en 1786, le nombre étoit de 219,996 (1).

---

(1) POPULATION DE NEW-YORCK.

NOMBRE DES HABITANS.

	1756.	1776.	1786.
Mâles au-dessous de 16 ans. . .	20,660	. . . . :	54,807
Jusqu'à 60 ans. .	19,825	. . . .	52,927
Au-dessus. . . .	2,767	. . . .	4,731
TOTAL. . .	43,252	. . . .	112,465

L'état de New-Yorck se peuple aux dépens des autres états. Quarante-cinq familles de quakers des environs de Burlington, ont émigré récemment dans le comté de Montgomméry. Un riche habitant de ce comté, leur donne des terres, à condition de lui payer au bout de sept ans, 6 sous sterling ou 12 sous de France par acre chaque année. Il prête même une paire de bœufs pendant ce temps, à ceux qui émigrent.

C'est à la campagne que ces quakers émi-

POPULATION DE NEW-YORCK.

Nombre des habitans.

1756.		1776.	1786.
Femmes			
Au-dessous de 16 ans.	18,984	. . . . .	51,766
Au-dessus.	20,997	. . . . .	55,765
Femmes.	39,981	. . . . .	107,531
Hommes.	43,252	. . . . .	112,465
Total blanc	83,233	148,124.	219,996
Esclaves.			
Mâles.	7,564	. . . . .	9,521
Femmes	5,978	. . . . .	9,368
Total	13,542	19,883.	18,889
Indiens payant taxe.			12

grent ; car leur simplicité s'accorderoit peu du luxe qui règne dans cette ville. Cependant les quakers y ont une société assez nombreuse, et qui conserve bien la sévérité des mœurs et de son institution.

S'il est une ville du continent américain où le luxe anglois se déploie, c'est New-Yorck. Vous y retrouverez ses goûts. Dans la parure des femmes, vous voyez briller les étoffes de soie, les gases, les chapeaux et même les frisures recherchées. Les équipages sont rares, mais ils sont élégans. Les hommes ont plus de simplicité dans leurs habits ; ils dédaignent encore les colifichets ; mais ils se dédommagent à table de cette simplicié. Là paroissent les vins les plus précieux.

Le luxe forme déjà dans cette ville une classe d'hommes bien dangereuse : c'est celle des célibataires. Les dépenses des femmes font redouter le mariage.

Le thé forme, comme en Angleterre, la base des principales parties de plaisir de cette ville. C'est au thé qu'on invite un étranger ; c'est le thé que vous allez boire dans le joli jardin de M. Cummings, le *florida gardens* de New-Yorck. Il est situé sur la rivière du Nord : la vue en est charmanto. Mais quelle

différence de ce jardin à ceux qui servent à l'amusement des Anglois et des François! J'y ai vu des coins superbes ; on en fait des confitures.

Les fruits, quoique plus soignés dans cet état, sont loin de la beauté et de la bonté de ceux d'Europe. J'y ai vu, en septembre, à la campagne, des arbres tout à la fois chargés de pommes et de fleurs. J'y ai vu des pêchers plier sous le poids des fruits; mais les pêches n'en valoient rien. Est-ce l'excessive abondance qui nuit à leur qualité? Est-ce la chaleur excessive? Les pêches éclatent souvent, et ne mûrissent pas.

M. Crevecœur a raison de vanter l'abondance et la bonne qualité des denrées à New-Yorck, en légumes, viandes, et sur-tout en poisson. Il est difficile de réunir tant d'avantages.

Le lait, dont on fait une grande consommation, y a cependant un goût désagréable. On m'assure qu'il est occasionné par *l'ail*, qui est très-répandu dans les campagnes, et sur-tout dans celles de Long-Island.

New-Yorck est des villes du nord et du milieu, celle où les denrées nécessaires à la vie sont le plus chères. Je vous en présente

ici un tableau, qui vous en donnora quelqu'idée (1)

Beaucoup d'articles, ceux du luxe surtout, sont en général plus chers ici qu'en

---

(1) Voici le prix général, en monnoie françoise, des denrées.—Bœuf, 6 sous la livre. — Lait, pinte 8 sols. — Thé Bohea, 40 sous la liv.—Souchong, 12 l.—Verd, 16 l.—Le prix du thé verd a beaucoup augmenté, parce que la consommation augmente. En 1787, il ne coûtoit que 12 livres. Le pain de fine fleur, pesant 2 livres, 5 onces, 6 à 7 sous — La bierre ordinaire bonne, 3 s. la pinte.— Le porter, de 12 à 15 liv. la douzaine de bouteilles.—Le prix de la journée des manœuvres, maçons et charpentiers, depuis 4 livres jusqu'à 6 livres. L'ouvrier américain travaille bien. Les domestiques mâles gagnent de 25 à 30 livres par mois, et sont bien nourris. La corde de bois de chêne coûte en été, 24 livres; en hiver, 30 livres. La corde est de 8 pieds anglois de longueur, 4 pieds de haut, 4 pieds de largeur. On divise la corde en quarts; le quart de 6 liv. 10 sols. Un quart est porté par une petite voiture, traînée par un cheval. La voiture est garnie de quatre bâtons, dont deux armés de chaînes en haut, et l'espace entre ces quatre bâtons fait le quart. Le bois est déchargé des bâtimens qui l'apportent, mesuré en présence d'un inspecteur, qui reçoit 1 sou par corde. *L'hicory* est plus cher, presque du double; mais il est aussi bien préférable au chêne; il est plus compact, plus pesant : il conserve mieux le feu, s'allume plus vîte, répand une chaleur plus forte, n'a point une flamme scintillante. —On brûle ici beaucoup de charbon.

Europe et en France. Un perruquier coûte 20 schellings (1) au mois, ou environ 12 liv. — Le blanchissage coûte à raison de 4 schellings ou 50 sous par douzaine de pièces, etc.

J'ai entendu des François se plaindre de ce prix excessif, et le taxer de friponnerie et de mauvaise foi. — Ils ne voient pas que là où l'emploi est rare, il est cher; que là où la main-d'œuvre est rare, elle est chère. Le perruquier n'a pas autant de pratiques qu'à Paris; il les fait donc payer plus cher. Chacun blanchit chez soi; la blanchisseuse ne lave donc que le linge des étrangers; puis les ouvriers, les savons sont chers; ces derniers s'importent.

Les étrangers sont très-portés à former cette accusation de friponnerie; mais auparavant de la hasarder, ils devroient s'expliquer ce que c'est bon marché et cher dans le commerce; ils devroient aussi citer des faits précis. J'ai beaucoup entendu répéter cette accusation, et on m'a cité peu de faits.

Les étranger qui, ayant vécu long-temps dans ce pays, taxoient les Américains de finesse et de friponnerie, m'ont avoué qu'il

(1) Le schelling est un peu plus de 12 sols de France.

falloit circonscrire cette accusation aux villes, et que dans les campagnes, on trouvoit véritablement de la bonne foi.

La plupart des personnes qui faisoient ces plaintes, étoient des François, et ils croyoient qu'on étoit plus injuste à leur égard qu'à celui des Anglois. Quand le fait seroit vrai, je n'en serois pas étonné. Les François que j'ai vus, étoient éternellement occupés à exalter le service que leur nation avoit rendu aux Américains, à contrarier les goûts et les coutumes de ces derniers, à décrier leur gouvernement politique, à exagérer les faveurs accordées par le gouvernement françois aux Américains, et à diminuer celles du congrès et des états envers les François.

Une des plus grandes erreurs des voyageurs, c'est de calculer le prix commun des denrées d'un pays, d'après les prix d'auberge ou de pension. C'est une fausse base ; il faut prendre, pour les villes, le prix du marché, le prix que paient l'artisan, le bourgeois, et ce prix est presque de moitié inférieur à celui qu'on paie dans les auberges et dans les pensions. Cette base seroit encore fausse, si on l'appliquoit aux campagnes. Là, souvent, les denrées qui ne donnent presque

pas de peine à recueillir, et qui sont abondantes, n'y ont presqu'aucune valeur. Il en est cependant que des circonstances rendent très-chères. Par exemple, la viande fraîche doit être plus chère dans un pays où les maisons de campagne sont très-éparses, que dans une ville où des besoins de tous les jours font établir des boucheries régulières. Ces réflexions me semblent nécessaires pour mettre en garde contre les estimations des denrées d'un pays, données par les voyageurs. Il est encore d'autres circonstances qui influent sur les prix. Celle, par exemple, de la guerre, dont M. Chatellux ne tenoit aucun compte, quand il exageroit la cherté des denrées d'Amérique.

Cette cherté étoit bien plus grande à New-Yorck, lors de la guerre. Le prix des denrées y est diminué presque de moitié. Cependant, en cet état même, on voit qu'il se rapproche pour les denrées, du prix des villes du second ordre en Europe.

La pension par semaine, et presque tous les étrangers et les membres du congrès sont en pension, étoit de 4 à 6 dollars, 21 à 32 livres; et on payoit le vin de France à part.

Le prix des travaux de gens de loi, est dans une proportion bien plus forcé; il est, comme en Angleterre, excessif.

Mais les médecins n'ont pas le même avantage, à cet égard, que les gens de loi. La bonne santé dont on jouit généralement ici, les rend peu nécessaires, et cependant ils sont assez nombreux.

J'ai causé avec quelques-uns d'entr'eux; je leur ai demandé quelles étoient les maladies les plus communes. Ils m'ont dit que c'étoient les fièvres bilieuses; que la plupart des maladies étoient occasionnées par les froids excessifs et par le défaut de soins. — Il y a peu de maladies ici, m'ajoutèrent-ils; l'air y est sain, malgré le voisinage de la mer et la position insulaire de la ville. Les habitans y sont assez tempérans. Les gens aisés ne sont pas assez riches pour se livrer à ce luxe et à ces débauches qui tuent en Europe tant d'individus, et il n'y a pas de pauvres, le poisson et la viande y étant à très-bon compte.

Que les hommes qui doutent des effets prodigieux de la liberté sur l'homme et sur son industrie, se transportent en Amérique; de quels miracles ils seront témoins! Tandis

que presque par-tout en Europe, les villages et les villes tombent en ruines, plutôt que d'augmenter ; ici des édifices nouveaux s'élèvent par-tout. New-Yorck avoit été en partie consumé par le feu, lors de la dernière guerre; les traces de ce terrible incendie disparoissent. L'activité qui règne par-tout, annonce la prospérité qui se prépare. Partout on élargit, on étend les rues. Des bâtimens élégans, dans le genre anglois, remplacent les maisons à pignons, à échancrures, des Hollandois. On en retrouve encore quelques-unes dans ce dernier style. Elles causent quelques plaisirs à l'œil de l'observateur européen ; elles lui retracent l'origine de cette colonie; et les mœurs de ceux qui les habitent, portent aussi l'empreinte des anciennes mœurs belgiques...

Je me promène le long de la rivière du Nord. — Quels changemens rapides en peu de semaines ! — La rivière est reculée de 200 pieds. ; et par une mécanique fort simple, on construit une espèce d'encaissement, composé des arbres les plus gros, séparés entr'eux, couchés en travers, empilés les uns sur les autres, attachés ensemble par de forts montans. — On conduit cette

digue flottante à l'endroit où elle doit être fixée, et où souvent il y a 40 pieds d'eau. Arrivée à sa destination, on l'enfonce en la surchargeant de pierres énormes, entassées dans des bateaux. Puis on s'empresse de combler l'espace rempli d'eau qu'elles laissent derrière elles. De toutes parts des maisons s'élèvent, des rues se forment. Je ne vois par-tout qu'ouvriers comblant, enfonçant le terrein, bâtissant, pavant, établissant des pompes publiques.

Au même temps on élève un hôtel pour le congrès ; on repare l'hôpital. Il étoit dans le plus mauvais état, délabré. Pas un malade ne pouvoit y être logé. C'étoit presque un bâtiment abandonné. On en a rendu l'administration aux quakers, auxquels on l'avoit précédemment ôtée, par la haîne qu'on leur portoit. Ils ont arrêté aussi-tôt de le réparer, et les réparations s'exécutent avec la plus grande vigueur.

Ce bâtiment est vaste, en briques, parfaitement bien situé, le long de la rivière du Nord. Il jouit de tous les avantages. Air le plus salubre, qu'on peut renouveller à volonté ; eau en abondance ; vaste terrein pour la promenade des malades ; vue magnifique et

agréable; hors de la ville, et cependant à la porte; assez loin, pour que l'air de l'hôpital ne soit point dangereux; assez près, pour qu'on puisse aller commodément visiter les malades et les y porter.

C'est encore aux quakers, à ces hommes qu'on a tant calomniés, et dont je vous parlerai plus au long par la suite, qu'on doit l'ordre qui s'observe dans la maison de travail dont ils ont la surveillance.

C'est encore à leur zèle que l'on doit cette société qui s'est formée ici, pour *l'abolition de la traite des noirs et de l'esclavage.* Comme je consacre à cette matière importante un article particulier, je m'abstiendrai de vous en parler ici.

Une société, dont le titre est plus fastueux, et dont les services sont moins réels, s'est élevée depuis quelques temps. Elle a pour objet d'étendre les sciences et toutes les connoissances utiles; mais elle s'assemble peu, ne travaille point. Elle a cependant 800 pounds à la banque, lesquels restent oisifs. Le gouverneur Clinton en est le président et il n'est rien moins qu'un homme savant.

Cette société réussira difficilement ici les Hollandois n'aiment pas les lettres.

Mais quoique cette ville ne renferme pas beaucoup de savans, la présence du congrès y attire momentanément, au moins de toutes les parties de l'Amérique, les hommes les plus célèbres. J'y ai vu sur-tout MM. *Jay*, *Maddison*, *Hamilton*, *King*, *Thornton*. — Je vous ai déjà parlé du premier.

Le nom de M. Maddison, célèbre en Amérique, est très-connu en Europe, par les éloges mérités qu'en a faits son compatriote et son ami M. Jefferson. Quoique jeune encore, il a rendu de grands services à la Virginie, à la confédération américaine, et en général à la liberté et à l'humanité. — Il a beaucoup contribué, avec M. White, à la réforme du code civil et du code criminel de son pays ; il s'est sur-tout distingué lors des conventions pour l'acceptation du nouveau plan fédéral. La Virginie balança long-temps à y adhérer. M. Maddison détermina en sa faveur les membres de la convention, par son éloquence et par sa logique. Ce républicain paroît ne compter pas plus de 33 ans. Il avoit, lorsque je le vis, un air fatigué ; peut-être étoit-ce l'effet des travaux immenses, auxquels il s'étoit livré dans ces derniers temps. Son regard annonçoit un censeur ;

sa conversation déceloit un savant, et sa contenance étoit celle d'un homme qui a la conscience de ses talens et de ses devoirs.

On parla beaucoup, pendant le dîner auquel il m'invita, du refus qu'avoit fait la Caroline du nord, d'adhérer au nouveau plan. La majorité contre étoit de 100. M. Maddison ne croyoit pas que ce refus eût aucun poids sur l'esprit des Américains, ni qu'il arrêtât les opérations du nouveau congrès. — Je lui dis que, si ce refus ne portoit pas un coup funeste au congrès en Amérique, il le lui porteroit en Europe; qu'on ne se donneroit pas la peine d'y apprécier les motifs de ce refus, le peu d'importance de cet état dans la confédération; qu'on verroit, dans ce refus, un germe, une cause de division, peut-être longue, et de nature à retarder les opérations du congrès, et que certainement cette idée arrêteroit la résurrection du crédit de l'Amérique.

M. Maddison attribuoit ce refus à l'attachement de la plupart des habitans pour le papier-monnoie, et pour le *tender act*, et à l'influence d'un parti qui dirigeoit le gouvernement de cet état, et qui, probablement s'enrichissoit par ce moyen; il étoit très-port

à croire que cette diposition de la Caroline du nord ne dureroit pas long-temps.

M. Hamilton est le digne émule, et compagnon des travaux de M. Maddison. — Sa figure annonce un homme de 38 à 40 ans. —Il n'est pas grand.—Sa contenance est décidée. – Son air est ouvert et a quelque chose de martial. —Il étoit aide-de-camp du général Washington, qui avoit en lui la plus grande confiance, et il la méritoit. — Depuis la paix, il a repris la profession d'avocat, et il s'est sur-tout consacré à la carrière publique. Appelé dans le congrès, il s'y est distingué par son éloquence et par la solidité du raisonnement. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on a distingué une foule de lettres, insérées dans *le Fédéralise*, dont j'aurai occasion de vous parler par la suite, *et les lettres de Phocion*, en faveur des loyalistes. M. Hamilton les avoit combattus, avec succès, pendant la guerre. Lorsque la paix lui succéda, il fut d'avis qu'il ne falloit pas les désespérer par une persécution rigoureuse, il eut le bonheur de ramener au parti de la douceur ses compatriotes, qu'avoit animés le juste ressentiment des maux causés par les loyalistes. — Le triomphe de ce jeune

orateur a été la convention de New-Yorck.— Le parti des anti-fédéralistes étoit nombreux dans cette ville. Quand les membres qui composèrent la convention partirent pour Poughkeepsie, les trois quarts étoient contre le nouveau systême.— M. Hamilton, joignant ses efforts à ceux du célèbre Jay, eut le bonheur de convaincre, même les plus opiniâtres, que le refus de New-Yorck entraîneroit les plus grands maux pour cet état et pour la confédération. — Le plan fut donc agréé.— La fête qui suivit la ratification à New-Yorck, fut magnifique. Le vaisseau *le Fédéral*, qu'on y promena, fut appelé *Hamilton*, en l'honneur de cet éloquent orateur.

Il a épousé la fille du général Schuyler femme charmante, qui joint aux graces toute la candeur et l'ingénuité d'une Américaine.

Je trouvai, au dîner auquel il m'invita, général Miflin, qui s'est distingué par son activité dans la dernière guerre. A la vivacité d'un François, il me parut joindre caractère le plus obligeant.

M. *King*, que je vis à ce dîner, passe pour l'homme le plus éloquent des Etats-Unis. Ce qui me frappa dans lui, c'étoit

modestie. Il paroissoit ignorer ce qu'il valoit. — M. Hamilton avoit l'air déterminé d'un républicain ; M. Maddison, l'air méditatif d'un profond politique.

Dans ce dîner, comme presque dans tous les autres que j'ai faits en Amérique, j'ai toujours vu porter la santé de M. la Fayette. Les Américains le citent, avec plaisir, comme un de leurs libérateurs, le chérissent comme leur meilleur ami. Il mérite leur tendresse et leur estime ; ils n'ont pas de meilleur patron en France. Sa générosité à leur égard ne s'est jamais démentie ; elle s'est montrée dans toutes les occasions publiques, et encore mieux dans des circonstances particulières, où le le bienfait reste inconnu. Ce n'est pas faire l'éloge peut-être de la France et des François qui ont été en Amérique ; mais il est le seul qui ait secouru les malheureux incendiés à Boston (1) ; le seul qui ait constamment sa porte ouverte à tous les Américains.

Le docteur Thornton, intimement lié avec tous les Américains que je viens de citer, court une autre carrière ; celle de l'huma-

(1) Il donna 300 louis.

nité. Quoique par son extérieur, il n'ait pas l'air d'appartenir à la société des amis, il en a les principes et pratique la morale, et surtout à l'égard des noirs. Il m'a raconté tous les efforts qu'il a faits, et qu'il fait encore pour accélérer l'exécution d'un vaste projet qu'il a conçu à leur égard. Persuadé que jamais il n'existera une sincère union entre les blancs et les noirs, même en admettant ces derniers à tous les droits politiques, il propose de les retransporter et de les établir en Afrique. Ce plan effraie au premier aspect; mais en l'approfondissant, on en sent et la nécessité et les avantages. Je ne veux pas les citer ici; je les réserve pour ma lettre sur l'état des noirs dans cette contrée. M. Thornton, qui paroît, par sa vivacité et ses manières agréables, appartenir à la nation François e, est né à Antigues. Sa mère y a une plantation; et c'est là, qu'au lieu de s'endurcir comme presque tous les planteurs, sur le sort des nègres, il a puisé cette humanité, cette compassion pour eux, dont il est si tourmenté. Il me dit qu'il auroit mis ses nègres en liberté, s'il en avoit été le maître; mais que ne le pouvant pas, il les traitoit en hommes; que par ce moyen, égalemen

suivi par son père, on ne recrutoit point de noirs sur son habitation.

Je ne veux pas finir cette lettre, sans vous parler d'un autre Américain, dont les talens en finances sont bien connus ici. C'est le colonel Duer, secrétaire de la trésorerie. Il est difficile d'allier à une grande facilité pour les calculs, des vues plus étendues et une pénétration plus rapide, dans les projets les plus compliqués. A ces qualités, il joint celles de l'ame; et c'est à son caractère obligeant, à son zèle, que je dois une foule de renseignemens précieux sur l'état des finances de ce pays, que je vous communiquerai par la suite.

Je manquerois encore à la reconnoissance, si je ne citois pas ici les bons procédés, à mon égard, du président du congrès, M. Griffin. — Il est Virginien, d'une belle taille, d'une figure agréable, et qui annonce de l'esprit; il est affable, poli, doux. — Je vis au premier dîné où je fus invité, sept à huit dames, toutes parées avec des grands chapeaux, des plumes, etc. etc. Je remarquai, avec peine, beaucoup de prétentions dans quelques-unes de ces femmes. L'une jouoit la femme étourdie et vive; une autre, la femme

à sentimens. — Cette dernière avoit beaucoup de minauderies et de grimaces. Deux d'entr'elles avoient le sein fort découvert. — Je fus scandalisé de cette indécence dans des républicaines.

Un président du congrès est loin de l'appareil qui entoure les monarques européens, et tant mieux. Il n'est pas stable, et tant mieux encore. Il n'oublie jamais qu'il est simple citoyen, et qu'il le redeviendra. — Il ne donne pas de fastueux dîners, et tant mieux encore, il a moins de parasites, il peut moins corrompre.

Je remarquai qu'à cette table on s'affranchissoit de bien des usages observés ailleurs. — Point de présentations fatigantes; point de ces toasts si désespérans dans une nombreuse société. — Lorsque les dames se furent retirées, on but peu de vin. — Ces traits suffisent pour vous donner une idée de la tempérance de ce pays; tempérance, vertu par excellence des républicains.

Je dois vous dire, en terminant cette lettre, un mot de la situation des finances de New-Yorck, et de l'état en général. La facilité de lever l'impôt sur le commerce étranger, et qui est si florissant, l

met à portée de payer exactement, et les dépenses du gouvernement, et l'intérêt de sa dette privée, et sa part à la liste civile du congrès. On croit que ses revenus s'élèvent annuellement a 80,000 pounds, monnoie de New-Yorck, c'est-à-dire, 41 à 42,000 louis d'or.

Les dépenses particulières de la ville et du comté de New-Yorck, se sont montées, en 1787, au quart de cette somme, c'est-à-dire, à 10,100 pounds. Je vous en joins ici l'état.

	pounds.	sch.	den.
Salaires,	37	10	
Elections,	62	12	
Pompes et puits,	204	8	4
Routes et rues,	734	2	1
Maison des pauvres,	3791	14	4
Bridewell, ou maison de correction,	899	11	4
Lampes,	1439	19	
Garde de nuit,	1931	2	
Prisonniers,	372	18	10
Réparations d'édifices publics,	342	15	11
Quais,	25		
Ville de New-Yorck,	137	19	
Comté de New-Yorck,	130	9	
	10100	11	

Le bon état des finances de cette ville, son

exactitude à acquitter les intérêts de sa dette, contribuent beaucoup au crédit de son papier-monnoie ; car il y en a, et les fractions vont même jusqu'à un schelling ; et ce papier est reçu au marché contre les denrées, pour la même valeur que la monnoie de billon. Mais ce papier perd 8 pour cent, lorsque vous l'échangez contre de l'argent, soit pour voyager, soit pour payer au-dehors.

La banque de New-Yorck jouit d'une bonne réputation dans le Continent ; elle est administrée très-sagement. Son caissier ou directeur est M. *Willian Seton*, auquel M. Crevecœur a adressé ses lettres ; et ce qui vous donnera une bonne idée de son intégrité, c'est qu'il ait été choisi pour cette importante place, malgré son dévouement connu pour la cause de l'Angleterre. Cette banque reçoit et paie, sans frais, pour les négocians et les particuliers qui veulent ouvrir un compte chez elle.

LETTRE VIII.

Voyage de New-Yorck à Philadelphie.

JE partis de New-Yorck le 25 août 1788, à six heures du matin. J'avois retenu une place dans la diligence appelée : *New line of stages to Philadelphia* (1), ce qui, à la lettre, signifie : *Nouvelle ligne de voitures à Philadelphie.* Cette dénomination est fondée sur ce que ce n'est pas la même voiture qui vous transporte de New-Yorck à Philadelphie; on en change sept à huit fois dans la route.

Avant d'arriver à la voiture, il me fallut passer la rivière du Nord, dans un bateau non ponté (2). On débarque à Paulus-Hook,

(1) Il part tous les jours, excepté le dimanche, de Philadelphie et de New-Yorck, deux voitures de chaque ligne; l'une, qui doit vous rendre dans le jour, et l'autre, dans un jour et demi.

(2) Il y a quatre ferrys ou bacs à passer en allant de New-Yorck à Philadelphie, outre le passage en bateau de la rivière du nord. Il n'est pas douteux que tôt ou tard on ne subs-

où l'on trouve la voiture. On compte deux milles pour ce passage; on paie 6 sols, monnoie de New-Yorck.

Cette voiture est à quatre roues; c'est une espèce de chariot ouvert, aux côtés duquel sont des doubles rideaux en cuir et en laine, qu'on baisse quand il pleut ou que le soleil incommode, et qui se relèvent lorsqu'on veut jouir de l'air et du spectacle de la campagne. Ces voitures sont assez mal suspendues; mais le terrain qu'elles ont à parcourir, étant de sable et de gravier, on n'en ressent aucune incommodité. Les chevaux qui les traînent sont bons, et vont avec assez de rapidité. Ces voitures ont quatre bancs, et peuvent contenir douze personnes; le bagage léger se met sous les pieds; les malles s'accrochent derrière; mais on n'en peut pas mettre un grand nombre. C'est la seule manière de voyager, et ce n'est pas un mal. On n'y a point de chevaux de poste, et ce n'est pas un mal. Les particuliers qui ne

---

tituera sur les rivières qui en sont susceptibles, des ponts à ces bacs, qui sont souvent dangereux. Je fus bien près de périr un jour, dans un de ces bacs, sur la rivière d'Hackensack.

veulent pas prendre le stage, ont un cabriolet avec un cheval.

Que les François qui ont voyagé par ces voitures, les comparent à celles dont on se sert en France ; à ces lourdes diligences, où sont étouffées huit ou dix personnes ; à ces cabriolets des environs de Paris, où deux personnes, étroitement resserrées, sont privées de l'air, par le sale conducteur qui tourmente sa malheureuse haridelle ; à ces *guinguettes* traînées à peine par deux chevaux, où l'on est dans une attitude oblique, génante, génée, où l'on respire un air empoisonné, etc. ; et ces voitures ont à parcourir les plus beaux chemins, font la lieue à l'heure. Ah ! si les Américains avoient de pareils chemins, avec quelle rapidité ils voyageroient, puisque, malgré les inconvéniens de leur route, on achève dans un jour, les 96 milles ou 32 lieues qui séparent New-Yorck et Philadelphie. Ainsi, ne remontant pas au-delà d'un siècle et demi, contrariés par mille obstacles, les Américains sont déjà supérieurs à des peuples qui existent depuis quinze siècles.

On trouve dans les diligences ou stages, des hommes de toutes les professions ; ils

se succèdent avec beaucoup de rapidité. L'un, qui ne va qu'à 15 milles, cède sa place à un voyageur qui va plus loin. La mère monte dans le stage avec sa fille, pour aller dîner à 10 milles, d'où elle sera ramenée par un stage. Ce sont donc, à chaque instant, de nouvelles connoissances que vous faites. La fréquence de ces voitures, la facilité d'y trouver des places, même pour un court espace, le prix fixe et bas, invitent les Américains à voyager. Ce prix est de 3 sous par mille.

Ces voitures ont un avantage particulier; elles entretiennent l'idée de l'égalité. Le membre du congrès est à côté du cordonnier, qui l'a élu, et fraternise avec lui; ils causent ensemble avec familiarité. On ne voit prendre à personne l'air d'importance que vous ne rencontrez que trop souvent en France. Par exemple, dans ce dernier pays, *un homme comme il faut*, rougiroit de voyager par les diligences; c'est une voiture ignoble; on ne sait avec qui l'on se trouve, tandis qu'il est du bon ton de *courir la poste*. Les voitures particulières humilient donc ceux qui sont condamnés à la triste *turgotine*. De cette inégalité, résultent l'envie, le goût du luxe, de l'os-

tentation, l'avidité du gain, l'habitude de moyens coupables pour s'enrichir. C'est donc un bien pour l'Amérique, que la nature des choses empêche cette distinction de voitures particulières.

L'homme du peuple, d'ailleurs, j'entends l'artisan ou l'ouvrier, qui se trouve dans ces voitures avec l'homme en place, se compose, se tait, ou tâche, s'il prend part à la conversation, de monter au niveau des autres; il s'instruit au moins. L'homme en place en a moins de fierté, et parvient mieux à connoître l'esprit du peuple.

Je parcourus dans une semblable voiture, tous les Jerseys. Le fils du gouverneur Livingston y étoit. Je ne m'en serois pas apperçu, tant il avoit l'air honnête et simple, si, de temps en temps, les maîtres des tavernes où nous abordions, ne l'avoient pas salué avec un air de familiarité respectueuse. On me dit que le gouverneur lui-même se servoit souvent de ces voitures. Vous aurez une idée de cet homme respectable, qui, tout à la fois, écrit, gouverne et laboure, en apprenant qu'il se fait honneur de s'appeler *fermier de Jersey*.

Les avantages que présentent ces voitures,

engagent les femmes à s'en servir. Elles y sont souvent seules, et sans être accompagnées d'aucune personne de leur connoissance; elles n'ont point à craindre d'insolence, ou ce langage équivoque et souvent libertin des jeunes gens ; langage qui n'est que trop commun dans les voitures françoises ou même angloises. Ce mélange d'hommes et de femmes dans les voitures, ne peut qu'entretenir la pureté des mœurs, et prouver qu'elles sont respectées. Si elles ne l'étoient pas, les femmes s'en abstiendroient. —Les hommes sont plus entraînés au libertinage d'esprit, quand ils sont seuls.

Les stages d'Amérique sont donc de vraies voitures politiques. Je m'imagine bien que nos petits-maîtres de France leur préféreroient une voiture coupée, bien suspendue; mais ces voitures roulent, ou dans les pays à Bastilles, ou dans ceux qu'afflige une très grande inégalité, et par conséquent la misère.

J'ai entendu des François blâmer encore l'usage de changer si souvent de voitures; mais cet usage est fondé en raison, et a des avantages. Ce n'est pas, en effet, le même homme qui fait courir la diligence; ce sont différens patticuliers, demeurant dans les différentes

différentes villes où passe la route, qui s'arrangent entr'eux pour fournir chevaux et voitures. Un habitant de New-York conduit la diligence jusqu'à Newarks; un habitant de Newarks la continue jusqu'à Elisabeth Town. Souvent c'est le maître de la voiture qui la conduit, ou il la fait conduire par son domestique. Il est sûr alors que ses chevaux ne seront pas excédés de fatigues, et que sa voiture sera menagée; ce qui ne seroit pas toujours, si la voiture et les chevaux étoient conduits par des étrangers. Ces mêmes chevaux et cette voiture ramènent des voyageurs qui reviennent, et cet arrangement met ainsi les propriétaires des stages à portée de se contenter d'un très-bas prix. Il ne m'en coûta que 10 livres 10 sous, pour faire environ 32 lieues de France (1), tandis qu'il m'en eût coûté en France, environ 32 livres, en y

(1) Il est vrai que ce bon marché étoit dû à une circonstance momentanée, à la concurrence de deux particuliers qui avoient établi chacun une ligne de stages et qui cherchoient à s'écraser; mais de cette concurrence résultoit que le public étoit mieux servi. En novembre 1788, les propriétaires des deux stages convinrent de porter le prix à 4 piastres au lieu de 2, c'est-à-dire, à 21 livres.

comprenant les petites vexations des postillons, ce qu'on ne connoît point ici.

Il est vrai que par cet arrangement, les voitures ne prennent pas de gros bagages; mais ce n'est pas un mal : les voyageurs n'emportent que le nécessaire, c'est-à-dire, un très-petit paquet. Ils sont donc forcés d'être simples; en voyageant, ils ne s'entourent donc point, comme les Européens, d'une foule de besoins gênans : un Américain voyage avec son peigne et son rasoir, une couple de chemises et de cravates.

La route de New-Yorck à Newarck est en partie au milieu des marais. Je la trouvai véritablement étonnante; elle rappelle cette industrie infatigable des anciens Hollandois, dont parle M. Crevecœur; toute construite en bois, avec tant de peine et de constance, au milieu des eaux, sur un terrein mouvant, elle prouve à quel point peut s'élever la patience de l'homme qui veut vaincre la nature.

Mais, malgré le desséchement de tant de parties marécageuses, si fréquentes dans les deux Jerseys, il en reste encore plus à dessécher. Ces eaux stagnantes corrompent l'air, qui est sensiblement infect, et donnent naissance à ces mosquites, dont on est

si cruellement tourmenté, et à cette fièvre épidémique, dont j'ai déjà parlé, qui fait tant de ravages en été ; fièvre connue aussi en Virginie et dans les états du midi, et surtout dans les parties voisines de la mer. On ne s'en délivre radicalement qu'en allant dans l'intérieur, vers les montagnes, et surtout dans les états de l'Est.

On m'assura que la partie supérieure des Jerseys étoit exempte de ces inconvéniens, des fièvres et des mosquites. Mais elle est ravagée comme l'autre, par un fléau politique, plus terrible encore ; c'est le *papier-monnoie*. — Le papier-monnoie est encore dans les Jerseys ; comme disent les Américains, un *legal tender*, c'est-à-dire, qu'on est forcé de le recevoir, malgré la perte, comme un paiement légal.

Je vis, dans ce voyage, combien d'inconvéniens et d'abus résultoient de cette monnoie fictive. Un voyageur qui avoit acheté à New-Yorck de ce papier, à 25 pour 100 de perte, voulut le donner en paiement à ce prix. Le maître de la taverne exigea un escompte de 50 pour 100. J'observai la physionomie de ce dernier ; il avoit le sang-froid et les yeux faux et obliques d'un fripon.

Il me paroît qu'il entendoit fort bien le trafic de ce papier déshonoré ; il le payoit à bas prix, et le revendoit le double à New-Yorck ; genre d'industrie abominable, en ce qu'il est fondé sur la mauvaise foi, et que l'avantage du trafiquant ne s'obtient qu'au détriment général ! aussi ce trafic corrompt tout à la fois les mœurs privées, et détruit le bien public. Il fait de l'agioteur l'ennemi de tous ses concitoyens ; il fait une science de la tromperie ; il accoutume l'homme à vivre, non d'un travail honnête et utile aux autres, mais d'un travail déshonnête et funeste.

Il résultoit encore de la circulation de ce papier, qu'une défiance générale s'étoit établie par-tout. L'argent étoit soigneusement renfermé, et ne paroissoit point. On ne pouvoit ni vendre sa terre, ni emprunter sur sa terre : dans l'un et l'autre cas, les vendeurs et prêteurs craignoient d'être payés par un papier, dont la dépréciation pouvoit encore augmenter. L'ami même n'osoit se fier à son ami ; car on avoit vu des exemples de la perfidie la plus révoltante en ce genre. Le patriotisme n'étoit donc plus, par une conséquence nécessaire ; les défrichemens s'arrêtoient par-tout, le commerce déclinoit

j'étois réellement affligé en considérant tous ces maux. Comment, disois-je au fils du gouverneur des Jerseys qui voyageoit avec moi; comment peut-il exister du papier-monnoie au milieu d'un pays si riche? Les Jerseys fournissent des denrées en abondance à l'état de New-Yorck et à celui de Philadelphie; ils en tirent donc sans cesse de l'argent. Or, est-ce à un état qui est créancier des autres, qui touche sa créance en argent, à se servir d'une ressource qui n'est faite que pour les peuples pauvres, dénués d'argent ou de moyens d'en avoir? Comment les membres de votre législation n'ont-ils pas fait ces réflexions? Comment ne se sont-ils pas opposés à cet acte de *legal tender?* La raison en est simple, me répondit-il : à la fin de la guerre affreuse que nous avons essuyée, la plus grande partie de nos concitoyens étoit ruinée, écrasée de dettes; elle a vu, dans le papier-monnoie, le moyen de s'en délivrer plus aisément, et elle a eu une assez grande influence sur ses représentans pour les forcer à passer cet acte. Soit, lui dis-je; mais le mal existe maintenant : on le voit, l'artifice tourne contre ses auteurs; car ceux qui ont payé en papier, sont aussi

payés dans cette monnoie décriée ; ils voient qu'elle déshonore leur pays, qu'elle dessèche leur agriculture, leur commerce dans leurs sources ; comment donc n'emploient-ils pas leur influence pour faire révoquer ce *legal tender?* Un grand intérêt s'y oppose, me répondit-il, l'intérêt des *stocks-jobbers* ou agioteurs. Ils prolongent ce malheureux jeu, le plus qu'ils peuvent, pour faire plus de dupes, et gagner davantage. Nous n'attendons de ressources que de la nouvelle constitution, qui ôtera aux états le pouvoir de mettre en circulation du papier-monnoie. Mais tous les honnêtes gens en désirent l'extinction, et l'or reparoîtra en abondance. Ce fut ainsi qu'il reparut à l'extinction du papier continental.

Les ennemis de la liberté tirent de ces faits l'induction, que le peuple, dans les républiques, peut, momentanément, vouloir, et faire ordonner une injustice quand elle lui est profitable ; et c'est une induction qu'adoptent avec empressement les partisans des monarchies. Mais cet inconvénient n'est pas l'effet du gouvernement républicain, mais bien de l'ignorance ; car il n'est point d'injustice ordonnée par la majorité du peu-

ple, qui, tôt ou tard, ne retombe sur cette majorité; et, par conséquent, quand elle la veut, quand elle l'ordonne, c'est par ignorance; elle ne voit pas qu'elle s'égorge de ses propres mains. Par exemple, ne pourroit-on pas dire ici à la majorité des peuples du Jersey : Vous êtes tous débiteurs, vous voulez payer vos dettes avec un chiffon de papier, et duper vos créanciers. Soit; mais quand ce systême de mauvaise foi sera établi, qu'en résultera-t-il ? Il vous faut vivre; vous ne pouvez vivre qu'en vendant vos bestiaux, vos denrées : on vous les payera en papier. Si vous voulez multiplier vos défrichemens, augmenter vos entreprises, il vous faudra des avances; vous n'en trouverez qu'en papier; c'est-à-dire, dans une monnoie décriée. Vous vous trouverez donc réellement écrasés du fardeau qui a écrasé vos créanciers : suivez un systême contraire, n'ayez point de *legal tender;* laissez les choses aller leur train; le crédit étant intact, le commerce, l'agriculture augmenteront; vous trouverez plus d'emplois, par conséquent plus de moyens de payer vos dettes.

Je ne sais; mais il me semble que chez un peuple calculateur, ce raisonnement eût dû

faire impression. Le peuple ignorant ne le goûtera pas; il jouit du présent, ne songe point à l'avenir; il trouve fort commode de s'affranchir aujourd'hui avec un chiffon de papier; il ne voit pas que le couteau dont il égorge aujourd'hui son créancier, servira à l'égorger lui-même demain. Le papier-monnoie, dont je parle, étoit donc l'effet d'une cupidité aveugle.

Il reste à examiner maintenant, si cette cupidité ignorante ne peut pas être plus aisément éclairée dans une république que dans une monarchie. Reste à examiner si ces erreurs, si ces écarts de mauvaise foi, sont plus communs dans les républiques que dans les monarchies. Or, personne ne peut balancer sur ce problême; le peuple américain l'a résolu, en approuvant unanimement l'article de la nouvelle confédération, qui ôte à tous les états le droit de faire circuler du papier-monnoie.

De Newarks, nous allâmes dîner à New-Brunswick, et coucher à Trenton. Le chemin est assez mauvais entre ces deux dernières villes, sur-tout quand il a plu; il me parut mal entretenu, et difficile à entretenir. Nous passâmes par Princetown. Cette partie des

Jerseys est très-bien cultivée ; et M. Crevecœur n'a point exagéré le tableau intéressant qu'il nous en a donné — Toutes les villes en sont très-bien bâties, soit en bois, soit en pierres, soit en briques. Ces lieux sont célèbres dans les fastes militaires, et sont assez connus, pour que je me dispense d'en parler. Sur cette route, les aubergistes sont plus chers que dans le Connecticut ou le Massasuchett. A Trenton, en revenant, je payai, pour mon dîner, 3 schellings 6 sous, monnoie de Philadelphie, c'est-à-dire, 50 sous.

Ce prix paroîtra cher pour l'Amérique, quand sur-tout on se rappellera, qu'on boit peu de vin dans ces auberges, et que le dîner n'est composé que de provisions du pays. Mais il faut bien, comme je l'ai déjà dit, se garder de juger du prix général des denrées, par ce prix des auberges.

Nous partîmes de Trenton à sept heures du matin, et nous passâmes la Delaware au Ferry ou Bac.

La Delaware, qui sépare les Jerseys de la Pensylvanie, est une vaste et superbe rivière, navigable pour de grands vaisseaux ; mais sa navigation est interceptée par les

glaces pendant deux ou trois mois de l'année. Les navires n'y sont point attaqués de ces vers, qui, dans les rivières du Sud, piquent et détruisent les vaisseaux. La mer, en y portant ses eaux, y amoncèle le sable du côté des Jerseys.

Le coup-d'œil, du milieu de la rivière, est infiniment agréable : à la droite, vous appercevez des moulins et une manufacture élevée par M. Morris ; à la gauche, vous voyez deux petites villes charmantes, qui dominent sur la rivière.

Les bords de cette rivière sont encore très-sauvages. On voit, dans la forêt qui les couvre, de superbes arbres (1) et quelques maisons, qui ne ressemblent pas, pour la simple élégance, à celles du Massasuchett : cependant les individus qui l'habitent ont l'air de jouir de l'aisance. Je vis sortir d'une de ces *Loghouses* une femme d'une énorme embon-

(1) Dans le second voyage que je fis à Philadelphie, je remarquai que cette forêt étoit remplie de jeunes arbres. Il ne seroit pas difficile de la repeupler, si l'on pouvoit empêcher les bestiaux d'y aller ; mais les Américains ne s'occupent que d'abattre, loin de songer à repeupler les forêts, quoique dans certains endroits ils sentent déjà le besoin de bois.

point ; elle étoit habillée d'une jolie toile de coton.

Nous déjeunâmes à Bristol, ville qui est située vis-à-vis Burlington. Ce fut-là où le fameux Penn planta d'abord ses tabernacles. Mais on lui représenta que la rivière, dans cet endroit, n'offroit point de mouillage aussi bon et aussi sûr que près du lieu déjà habité par les Suédois, et où Philadelphie a depuis été bâtie ; il résolut donc de l'acheter d'eux, leur donna des terres en échange dans les derniers, et quitta Bristol. Après avoir traversé la *Shamony* sur un pont nouveau, et la ville de Francfort, nous fûmes rendus à deux heures à Philadelphie, par une très-belle route, percée au milieu de champs bien cultivés, ornés de ces belles maisons, qui annoncent le voisinage d'une grande ville.

LETTRE IX.

Voyage à Burlington, et visite à M. Temple Franklin.

27 août 1788.

A PEINE avois-je passé quelques heures à Philadelphie, qu'une affaire particulière me força d'aller à Burlington, sur les bords de la Delaware. C'est une jolie petite ville; elle est plus ancienne que Philadelphie. Il y a beaucoup d'amis ou de quakers; elle en étoit autrefois le rendez-vous général.

De-là je me rendis à la maison de campagne de M. Temple Franklin : c'est le petit-fils du célèbre Franklin, et aussi connu en France par son amabilité, que par ses connoissances et ses qualités.

Sa maison est à cinq milles de Burlington, au milieu des bois, dans un terrein sablonneux, et couvert d'une forêt de pins. Cette maison est simple; le jardin en est bien tenu; les bois s'abattent, la vue se dégage insensiblement. Cet Américain a une fort bonne bibliothèque. Ce lieu semble destiné pour la retraite d'un philosophe.

J'y dînai avec cinq ou six François. La conversation tomba sur l'Amérique, et sur les Américains. On dit beaucoup de mal de leur défaut de lois, de leur papier-monnoie, de leur mauvaise foi. — Je défendis les Américains, ou plutôt je priai qu'on m'éclairât par *des faits;* car j'étois bien déterminé de ne plus croire aux opinions des individus.

Vous voulez des faits, me dit l'un de ces François qui existoit depuis trois ans en Amérique, je vous en citerai. Je dis que c'est un pays misérable. Dans le Jersey, où nous sommes, il n'y a point d'argent, il n'y a que du papier-monnoie.

L'argent est renfermé, répondit M. Franklin; voudriez-vous qu'on fût assez dupe pour l'échanger contre un chiffon décrié? — Attendez que la loi ait retiré le papier-monnoie.

On ne peut pas trouver à emprunter sur les meilleures sécurités. — Je le crois, dit M. Franklin; on craint d'être remboursé en papier-monnoie. Ces faits prouvent, non le défaut d'argent, mais la prudence des capitalistes, et l'influence des débiteurs sur la législation.

On passa à un autre point. —La Loi est arbitraire et souvent injuste.—Par exemple, il y a une loi qui met un impôt d'une piastre sur le second chien, et l'impôt va en augmentant, en raison du nombre des chiens. Ainsi, un laboureur qui a besoin de chiens, est privé de leurs secours. — Il n'en a pas besoin, dit M. Franklin. Les laboureurs n'ont des chiens que pour leur plaisir, et s'il est quelque chose qui puisse être taxé, c'est bien le plaisir. —-Les chiens nuisent aux moutons; loin d'être utiles pour les garder, ils les tuent même dans ces cantons. J'ai vu un chien égorger un de mes moutons, et j'ai été un des premiers à solliciter la loi, parce que nous étions infestés de ces chiens. Pour s'en délivrer, on a mis un impôt, et cet impôt a produit des effets salutaires. L'argent de l'impôt est destiné à indemniser celui qui perd des moutons étranglés par des chiens.

Mon François revint à la charge. Mais ces impôts sont si lourds! —Vous allez en juger, reprit M. Franklin. J'ai une propriété de 5 à 600 arpens de terre; les taxes que j'ai payées, l'année dernière, se sont montées en tout à *huit pounds* de papier-monnoie, qui, ré-

duits en argent , valent (1) *six pounds* , ou environ 80 livres à 14 livres le pound.

Rien de si concluant que toutes ces répliques. Je parie bien , cependant, que ce François les ayant oubliées , ira répéter encore en France, que, dans les Jerseys , les impôts sont lourds , que la taxe des chiens est affreuse, etc. etc.

Burlington n'est séparé de Bristol que par la rivière. Il s'y fait quelque commerce. On y trouve des capitalistes assez riches. La jeunesse y a cet air de santé et de décence qui caractérise la secte des quakers.

---

(1) Je connois un particulier qui a, près de *Trenton*, une pièce de 300 arpens, dont 100 environ défrichés. Il paye environ 2 ou 3 pounds de taxe.

LETTRE X.

Visite à la ferme d'un quaker.

28 août 1788.

EN revenant de Burlington, j'allai avec M. Shoemaker, qui m'y avoit conduit, chez M. Richardson, son beau-père, laboureur, dont la ferme est près de Middletown, à 22 milles de Philadelphie.

M. Shoemaker est un jeune homme de trente ans; il n'a pas été élevé dans la secte des amis. Il m'avoua que dans sa jeunesse, il étoit bien loin de leurs principes; qu'il avoit vécu dans les plaisirs; que s'en lassant ensuite, il réfléchit un jour sur sa conduite, et résolut d'en changer. Il étudia les principes des quakers, et devint bientôt membre de cette société, malgré les railleries de ses amis. Il avoit ensuite épousé la fille d'un laboureur quaker, et c'étoit à sa ferme que j'allai. Je voulois voir ce qu'étoit un vrai fermier américain.

Je l'avoue, je fus charmé, et de ceux qui l'habitoient, et de la propreté et de l'ordre de la maison. Cette famille est com-

pos

posée de trois garçons et de sept filles. — Une seule est mariée. J'en vis trois qui pouvoient l'être; elles étoient jolies, et joignoient à un air très-décent, de l'aisance dans les manières. Leur mise étoit simple : le dimanche on porte la toile fine, les autres jours, la plus commune. Ces filles aident leur mère dans le ménage. Cette mère avoit beaucoup d'activité, malgré son embonpoint ; elle tenoit, dans ses bras, une jolie petite fille, de cinq à six mois, qui étoit caressée tour à tour par tous les enfans. C'étoit une vraie famille patriarchale. Le père étoit sans cesse occupé aux champs. Nous causâmes des bleds, de la société des *amis* (1), de celle des amis des noirs de France. Il me montra différens livres composés par les amis.

Non, je n'ai jamais été édifié comme je le fus dans cette maison. C'étoit l'azyle de l'union, de l'amitié, de l'hospitalité. Sous les auspices du beau-frère, je fus cordialement traité; on m'y donna un bon lit, draps bien blancs, courte-pointe élégante.

---

(1) Il faut se souvenir que les quakers s'appellent entr'eux les amis, et que le nom de quakers ne leur est donné que par les autres sectes.

Les armoires, le secrétaire, les chaises, les tables, étoient de bois de noyer bien poli, bien luisant.

Le jardin à côté de la maison, fournissoit les légumes, les végétaux, les fruits.

Dix chevaux remplissoient l'écurie. Le maïs de l'année dernière, encore attaché à sa tige, étoit en un grand tas dans une petite cabane, dont les planches étoient à distance, et laissoient circuler l'air. Les granges étoient remplies de bled, d'avoine, etc. Des vaches fournissoient du lait délicieux à la famille, et l'on en faisoit des fromages excellens, qui se vendoient ensuite à la ville. Les moutons fournissoient la laine, dont étoit fait le drap qui couvroit le maître et les enfans. Ce drap étoit en partie fabriqué à la maison, en partie par un tisserand qui, étoit dans le voisinage. Il étoit ensuite porté au moulin à foulon, qui n'étoit pas loin. Tout le linge étoit fait à la maison.

Voilà ce qui occupoit perpétuellement la mère et les filles, tandis que les garçons étoient au champ. Je parcourus tout le domaine de ce bon laboureur; il avoit une pièce de 4 à 500 arpens, dont partie sur les bords de la Crique *Shamony*; cette pièce étoit bie

boisée, et non encore défrichée. M. Shoemaker me montra l'emplacement, où ce digne cultivateur se proposoit de bâtir une ferme pour son fils aîné. — Vous voyez, me dit-il, l'aisance de ce laboureur; il a beaucoup d'argent. Son père étoit un pauvre Ecossois; il est venu en Amérique, il s'est livré à la culture; et par son économie, son industrie, il a amassé une grande fortune; il a marié ses enfans. Celui-ci est de même très riche. — Mais comment vend-il ses denrées? — Les grains, me dit-il, sont vendus au meûnier du voisinage; les légumes, le beurre, le fromage, sont envoyés une fois la semaine à la ville voisine.

J'allai voir ce meûnier du voisinage. Je me rappellai les éloges que M. Crevecœur a faits des moulins américains. Celui-ci les méritoit, pour la prepreté qui y régnoit, pour l'intelligence qui en avoit distribué les différens départemens. — Il y avoit trois meules; une pour fabriquer la farine du commerce (1); l'autre pour la farine moins fine (2), destinée pour le pays; la troisième meule

(1) *Fine flower.*
(2) *Middling.*

étoit de relais. On n'emploie que des meules de France pour la fine farine. Ces meules viennent par Bordeaux ou par Rouen. On a, dans ces moulins, multiplié les rouages et les machines pour épargner la main-d'œuvre et exécuter toutes les opérations, comme monter le bled, le nettoyer, monter la farine là où elle doit être étendue, la faire tomber dans la chambre, où elle doit être renfermée dans des barils, etc.

Ces barils sont marqués, au moulin même, du nom du meûnier, et la marque indique la qualité de la farine. Les inspecteurs la visitent au port, quand elle est destinée pour les étrangers, et la condamnent, si elle ne leur paroît pas marchande.

Comme il y a loin de ces réglemens à ceux de France ! Vous vous rappelez, mon ami qu'il y a deux ou trois ans, on assujéti les manufacturiers de toile peinte à faire estamper leur toile. Souvent l'estampillateur ne daignoit pas se transporter; il falloit lui envoyer la marchandise.

Je vis ensuite la maison du meûnier, où sa femme et ses voisines travailloient à des habits pour les enfans. Les maisons sont en général, ici comme dans le Massassuchet, séparées du moulin et de l'attelier du trava

Les meûniers sont ici marchands de farine. Celui que je vis à Middleton, me parut bien entendre ce commerce, et y gagner. Les moulins sont l'espèce de propriété qui rend un revenu plus constant.

Je revins par un chemin tout-à-fait agréable à Philadelphie. J'y fus à peine, que je sentis des douleurs violentes dans l'estomac. Mon médecin les attribua à l'imprudence d'avoir mangé une douzaine de poires de rousselet, sans boire ni vin ni eau-de-vie. J'en fus cruellement tourmenté pendant deux jours. Je vomis de l'eau, je vomis le thé. La rhubarbe, que j'essayai, ne me guérit pas davantage. Je ne fus soulagé que par une boisson faite avec de l'eau-de-vie, du sucre et de l'eau. Un remède m'en eût promptement délivré; mais on n'en fait point usage en Amérique; le nom même fait rougir. C'est une de ces fausses délicatesses angloises, qu'on devroit bien bannir. J'appris d'un François, avec qui j'avois dîné à New-Yorck, et qui logeoit dans le même hôtel que moi, qu'il avoit essuyé la même indisposition, pour avoir bu de l'eau trop froide. Si j'entre dans ces détails, c'est parce qu'ils peuvent être utiles aux Européens qui voyagent dans cette contrée.

LETTRE XI.

Visite du bon Warner Miflin.

30 août 1788.

J'ÉTOIS malade, Warner Miflin vint me voir : vous connoissez Warner Miflin; vous avez lu l'éloge touchant qu'en fait *le Cultivateur américain*. C'est lui qui, le premier, affranchit tous ses esclaves ; c'est lui qui, sans passe-port, traversa l'armée du général Howe, et lui parla avec tant de fermeté et de dignité ; c'est lui qui, ne craignant point les effets de la haine des Américains contre les quakers, alla, toujours sans passe-port, et au risque d'être traité d'espion, se présenter au général Washington, pour justifier à ses yeux la conduite des quakers ; c'est lui qui, au milieu des fureurs de la guerre, également ami des François, des Anglois, des Américains, portoit des secours généreux à ceux d'entr'eux qui souffroient... Eh bien, cet ange de paix et de bienfaisance vint me voir « : Je suis Warner Miflin, me dit-il ; j'ai lu le livre où tu défens la cause des amis, où tu prêches les principes de bien-

faisance universelle ; j'ai su que tu étois ici, et je viens te voir ; j'aime d'ailleurs ta nation. J'ai été, je l'avoue, fort prévenu contre les François. Elevé dans les principes des Anglois à cet égard, je les haïssois. Lorsque je les ai vus, une voix secrète m'a dit que je devois chasser de mon cœur ce préjugé, que je devois les connoître, les aimer ; je les ai donc recherchés, je les ai connus, et j'ai trouvé, avec plaisir, dans eux, un esprit de douceur et de bienveillance universelle, que je n'avois point rencontré chez les Anglois ».

Je ne vous rapporterai point toute sa conversation, ni celles que j'ai eues depuis avec ce digne quaker ; elles ont fait la plus profonde impression sur moi. — Quelle humanité ! quelle charité ! il semble qu'aimer les hommes, que chercher à les obliger, soit sa seule existence, son seul plaisir. Il ne s'occupe que des moyens de faire, de tous les hommes, une seule famille : il n'en désespère point. Il me parla d'une société de quakers, qui existoient à Nîmes, des frères d'Amérique et d'Angleterre qui alloient les visiter : il les regardoient comme des instrumens qui devoient servir à propager le

quakérisme par-tout. Je lui parlai des obstacles, de la corruption de nos mœurs, de la puissance du clergé. Eh ! mon ami, me dit-il, le bras du Tout-Puissant n'est-il pas plus fort que le bras des hommes? Qu'étions-nous, quand la société naquit en Angleterre ? Qu'étoit l'Amériqne il y treize ans, quand Benezet s'éleva contre l'esclavage des nègres ? Faisons toujours le bien, ne craignons point les obstacles, et le bien se fera.

Songez, mon ami, que tout cela se disoit sans prétention, sans affectation. Les paroles couloient de l'ame de ce bon quaker; il disoit ce qu'il sentoit, ce qu'il avoit cent fois pensé; il épanchoit son ame et non son esprit. Il réalisoit ce qu'il me disoit des effets prodigieux de cette voix, de cet esprit intérieur, dont les quakers parlent tant; il en étoit animé.—Son ame se peignoit dans la sérénité de sa physionomie, et dans son geste agréable; car bien des quakers ont un geste, quoiqu'on ait bien soin, dans les caricatures, de nous peindre les quakers roides et sans mouvement.

Ô ! qui peut voir, qui peut entendre un homme aussi élevé au-dessus de la nature

humaine, sans réfléchir sur soi, sans chercher à l'imiter, sans rougir de ses foiblesses! Que sont les plus beaux écrits devant une vie aussi pure, une conduite aussi constamment dévouée au bien de l'humanité! Et que je me suis trouvé petit en le contemplant! Et l'on viendra calomnier la secte à laquelle appartient un homme aussi vénérable! on viendra la peindre comme le centre de l'hypocrisie, de la mauvaise foi! Il faut donc supposer, ou que Miflin joue l'humanité, ou qu'il est de concert avec des hypocrites, ou qu'enfin il est aveugle sur leur compte. Jouer l'humanité, consentir à sacrifier ses intérêts, à être bafoué, ridiculisé, à partager son bien entre les malheureux, affranchir ses nègres, et le tout par hypocrisie, ce seroit, à coup sûr, une hyprocrisie très-mal calculée; et l'hypocrisie fait mieux ses calculs. Ensuite, si vous supposez cet homme intact et vrai, pouvez-vous supposer qu'il s'entende avec des fripons? ce seroit une contradiction absurde. Et enfin, en entendant cet homme plein de sens, et doué d'un jugement solide, raisonner avec tant de force, pouvez-vous croire qu'il ait, toute sa vie, été dupe d'une bande de fripons, lorsque, d'ailleurs, il a

été de leurs conseils les plus secrets, et un de leurs chefs? Oui, mon ami, je le répète, l'attachement d'un ange tel que Warner Miflin à la secte des quakers, est la plus belle apologie de cette société.

Warner Miflin m'a prié d'aller voir son amie; c'est miss *Ameland*, qu'il devoit épouser sous quelques jours. — Je l'ai vue; c'est un ange bien digne de ce respectable quaker. Quelle douceur! quelle modestie! et en même-temps quel agrément dans la conversation! Miss Ameland aimoit autrefois le monde, faisoit des vers, de la musique, dansoit. Elle a renoncé, jeune encore, à tous ces amusemens, pour embrasser la vie d'une anachorète, au milieu du monde même. Elle a persisté dans son projet, malgré les plaisanteries, et elle va, avec son mari, faire des heureux dans ses terres de l'état de Delaware.

LETTRE XII.

Enterrement d'un quaker, et assemblée des quakers.

Du dimanche 31 août 1788.

J'ASSISTAI à l'enterrement de Thomas Holwell, un des anciens dans la société des quakers. Jacques Pemberton m'y conduisit. Je trouvai une foule d'amis rassemblés aux environs de la maison du défunt, et attendant en silence le moment où son corps paroîtroit. Il parut; il étoit dans un cercueil de bois de noyer, sans aucun drap ni ornement, porté par quatre amis. Suivoient des femmes, qu'on me dit être ses plus proches parentes, et ses petits-enfans (1). Quelques-unes de ces femmes avoient le visage couvert d'un mouchoir. Tous ses amis suivirent en silence, deux à deux. J'étois du nombre,

(1) Aucune n'étoit habillée en noir : les quakers regardent ce témoignage de douleur comme un enfantillage. Le congrès a rendu, m'a-t-on dit, une ordonnance qui défend de porter le deuil. Les Cincinnati portent le deuil, en mettant un crêpe au bras.

avec Jacques Pemberton. J'observai qu'il n'y avoit aucune place marquée ; que, jeunes et vieux, tous se mêloient également ; mais que tous avoient également un air grave et attentif. On arriva au cimetière, qui est dans la ville, mais qui n'est pas entouré de maisons. J'y vis, près de quelques fosses, de petits morceaux de pierre noire, espèce de monument, où l'on me dit que le nom du défunt étoit gravé. La plupart des amis ne les voient qu'avec peine : ils disent que l'homme doit vivre dans la mémoire des amis, non par de vaines inscriptions, mais par ses bonnes actions. J'arrivai à la fosse, profonde, comme à l'ordinaire, de 6 à 7 pieds. On déposa le corps sur les bords. Vis-à-vis étoient des fauteuils de bois, où je vis s'asseoir les trois ou quatre femmes qui m'avoient paru les plus affectées.

Les amis assemblés autour du corps, restèrent cinq à six minutes dans la méditation. J'observois tous les visages : pas un qui ne portât le caractère de gravité que devoit inspirer cette cérémonie, mais point de signe de douleur. Cet intervalle de temps étant écoulé, on descendit le corps dans la fosse. On l'avoit déjà couvert de terre, lorsque s'avança, près

de la fosse, un homme qui planta sa canne dans la terre, y fixa son chapeau, et commença un discours relatif à cette triste cérémonie. Il trembloit de tout son corps (1). Il avoit les yeux égarés. Peu habitué encore au langage des quakers, je n'entendis pas d'abord trop bien ce qu'il disoit; ensuite je me familiarisai, et je compris mieux. Son discours rouloit sur les tribulations de cette vie, sur la nécessité de recourir à Dieu, etc. Quand il eut fini, une femme se jetta à genoux, fit une prière très-courte; les hommes ôtèrent leurs chapeaux (2), et chacun se retira ensuite.

Je l'avoue, je fus d'abord surpris du tremblement du prédicateur: nous sommes tellement accoutumés, d'après notre philosophie européenne, à considérer ces effets comme ceux de la charlatanerie, et à y joindre l'idée

(1) J'ai su, depuis, que cet ami, prêcheur très-estimable, étoit attaqué de la consomption; qu'il avoit une constitution fort délicate; que, prié par les anciens, de se corriger de ce tremblement, il avoit répondu l'avoir essayé, mais inutilement.

(2) Quoique les quakers n'ôtent point leur chapeau en entrant dans leur église, cependant ils regardent cette cérémonie, comme une marque de respect envers la Divinité,

du ridicule, que j'eus beaucoup de peine à me défendre d'une pareille impression : cependant j'en vins à bout; je me rappelai qu'il m'étoit cent fois arrivé à moi-même, lorsque j'étois échauffé sur un sujet, et entrainé dans une discussion intéressante, de me laisser emporter hors de moi, de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre, et d'éprouver cette espèce de tremblement. J'en conclus qu'un pareil tremblement pouvoit être naturel, et devoit sur-tout saisir un homme continuellement occupé de méditations, sur l'Eternel, sur la mort, sur la vie future. — Si jamais des objets frappans peuvent plonger dans des extases, ce sont certainement ceux qui concernent la vie future. On a prétendu que les charlatans en avoient aussi : je ne sais; mais il me semble que le mensonge doit percer aisément dans l'homme qui n'est pas réellement inspiré, et par un grand objet. . . . . . .

J'allai de-là au meeting, ou à l'assemblée des amis. Le silence le plus profond y fut observé pendant près d'une heure. J'étois vis-à-vis d'un banc plus élevé que les autres, que je sus depuis être le banc des ministres ou des prédicateurs ; car les quakers ont

aussi leurs ministres, et telle est la manière dont ils s'ordonnent. Lorsqu'un ami a parlé plusieurs fois, lorsqu'il a annoncé des dispositions et du zèle, plutôt que du talent, le comité des ministres et des anciens, qui s'assemble toutes les semaines, le recommande au *Monthly-Meeting*, ou à l'assemblée de mai, qui, si elle le trouve convenable, le place au rang des ministres. Un des amis, qui étoit dans ce banc, se leva, prit la parole, dit quatre mots, s'arrêta pendant une minute, prononça ensuite quatre autres mots, et son discours fut en entier prononcé de la même manière. Cette méthode est assez généralement suivie parmi les prédicateurs des quakers.; car un autre, qui parla ensuite, observa les mêmes intervalles.

Soit effet de l'habitude, soit raison, cette manière décousue ne me paroît pas propre à produire un grand effet; car le sens de la phrase est perpétuellement interrompu, or on est obligé de deviner ou d'attendre; et on se fatigue de l'un, et on s'ennuie (1) de l'autre.

(1) Senèque, en parlant des différentes manières de prononcer des discours philosophiques, fait, sur celle-ci, des

Cependant, ne jugeons point avec trop de précipitation, et voyons ce qui peut avoir porté les quakers à cet usage. Sûrement la manière des orateurs anciens, et de nos prédicateurs, est mieux imaginée, pour produire sur le peuple les grands effets de l'éloquence. Ils parlent tour-à-tour à l'esprit et à l'imagination, aux passions et à la raison ; ils plaisent pour émouvoir, ils plaisent pour convertir ; c'est par le plaisir qu'ils cherchent à vous entraîner. Voilà l'éloquence nécessaire aux hommes blasés, énervés, qui veulent s'épargner la peine de penser. Les quakers n'ont point ce caractère ; ils s'habituent de bonne heure à la méditation, à la contemplation ; ils s'accoutument à puiser dans eux-mêmes de grandes vérités, ils sont hommes *de beaucoup de réflexion*, *et de peu de mots* ; ils n'ont donc pas besoin de prédicateurs à

---

réflexions bien judicieuses. — *Sic itaque habe, istam vim dicendi rapidam atque abundantem aptiorem esse circulanti quàm agenti rem magnam ac seriam, docentique æquè stillare illam nolo quàm currere. Nec extendat aures, nec obruat. Nam illa quoque exilitas et inopia minùs intentum auditorem habet tædio interruptæ tarditatis ; faciliùs tamen insidit quod expectatur quàm quod prætervolat.*

Epist. 40.

phrase

phrases sonores et à longs sermons ; ils dédaignent l'élégance comme un amusement inutile, et les longs sermons leur paroissent disproportionnés aux forces de la nature humaine, et peu propres à remplir l'objet du saint ministère ; car il ne faut pas accabler à la fois l'esprit d'un si grand nombre de vérités, si l'on veut qu'elles germent ; et l'objet du ministère étant de convertir, il doit chercher plus à faire réfléchir, qu'à éblouir ou amuser. La manière des prédicateurs quakers étoit nouvelle pour moi ; aussi beaucoup d'idées m'échappèrent : ce que j'entrevis, c'est qu'ils prêchoient une morale saine, dans le langage de l'écriture. Mais, je l'avoue, ceux qui aiment l'éloquence de nos orateurs, ne doivent point fréquenter les meetings des quakers. *Non est hic panis omnium.* Je me réserve, au surplus, pour les juger mieux, de les entendre encore quelquefois.

J'observai les visages des hommes et des femmes ; ils avoient un air de gravité qui souvent étoit mêlé de teintes de tristesse. Je ne sais si c'est encore préjugé ; mais j'aimerois, dans ceux qui adorent la divinité, un air moins sombre, plus affectueux, plus aimable. Cet air dispose à s'aimer les uns et

les autres, à aimer son culte; cet air retiendroit beaucoup de jeunes gens; que trop de sévérité effarouche: et pourquoi, d'ailleurs, quand on a une bonne conscience, prier Dieu d'un air fâché?

La prière, qui termina l'assemblée, étoit fervente; elle fut prononcée par un ministre qui tomba à genoux; les hommes se levèrent en ôtant le chapeau, et chacun se retira après avoir serré la main de son voisin.

Quelle distance de ce culte simple à celui des catholiques! La réforme a dû aller en décroissant. Vous trouverez toujours moins de formes, en descendant du catholicisme au luthéranisme, du luthéranisme au presbytérianisme, du presbytérianisme au quakérisme ou au méthodisme: c'est ainsi que la raison de l'homme va toujours en se perfectionnant.

J'ai souvent été étonné en considérant cette simplicité du culte des quakers, l'air de tristesse et d'ennui, qui semble, aux yeux d'un Européen, l'accompagner, et qui par conséquent doit en dégoûter les jeunes gens et les jeunes personnes, sur-tout lorsqu'ils voient plus de gaieté, plus de luxe, plus de mode, plus de brillant, autorisés par les autres cultes; j'ai, dis-je, été étonné que

cette secte se soutint encore, et fit même des prosélites. En en recherchant les causes, on les trouve dans l'habitude qui assouplit l'ame à toutes les positions, même aux plus désagréables ; à l'esprit de corps, qui se pique de ne pas déserter les principes qu'il a embrassés, et qui les défend, même lorsqu'ils sont faux : esprit d'autant plus influant ici, qu'il n'est aucune secte qui ait porté plus loin l'idée de l'égalité, idée si flatteuse pour l'homme ; à *l'esprit de famille*, qui rend une religion héréditaire ; à l'esprit d'intérêt, qui craint de se perdre, en quittant la religion de ses pères. Il faut sur-tout attribuer cet effet singulier à l'image du bonheur domestique dont jouissent les quakers. Renonçant à tous les plaisirs extérieurs, aux spectacles, à la musique, aux promenades, ils sont tout à leurs devoirs, à leurs femmes, à leurs enfans, à leur commerce : aussi sont-ils aimés de leurs femmes, chéris de leurs enfans, respectés de tous leurs frères. Tel est le spectacle qui ramène souvent au sein du quakérisme des hommes qui l'ont plaisanté dans leur jeunesse. Quand l'âge de la réflexion vient, on porte naturellement les yeux sur les hommes

d'une vie exemplaire, et on adopte leur doctrine et leur pratique.

L'histoire des quakers prouvera la fausseté d'un principe qui a souvent été avancé en politique : c'est que pour retenir une masse d'hommes dans l'ordre, il falloit un culte *sensible*, et qu'on l'attachoit d'autant plus, que ce culte le rapprochoit plus du spectacle. Voilà ce qui a enfanté ou justifié le plein-chant, les concerts spirituels, nos processions, nos ornemens, etc. Deux à trois cents mille quakers n'ont aucune de ces momeries, et cependant ils observent l'ordre.

Ce fait, si frappant, m'a conduit à une autre conclusion, dont on a jusqu'à présent contesté la solidité : c'est la possibilité d'un *peuple déiste* (1). Un peuple déiste, et se conformant à l'ordre, sera le miracle de la religion politique. Eh ! pourquoi n'existeroit-il pas, lorsque les lumières seront plus universellement répandues, lorsqu'elles auront

(1) Ni les Anglois ni les Américains n'attachent à ce mot la même idée qu'un François. Ils regardent un déiste comme une espèce de matérialiste. J'entends par déiste un homme qui croit en Dieu, et à l'immortalité de l'ame.

pénétré les derniers rangs de la société ? Quelle distance y auroit-il entre les quakers et les déistes, se rassemblant pour entendre un discours sur l'immortalité de l'ame, et pour prier Dieu dans un langage plus simple?

LETTRE XIII.

Visite d'une maison d'amélioration (1) *ou de correction.*

Du lundi premier septembre 1788.

Je viens de voir l'hôpital, appelé *Bettering-House*, ou maison de correction de Philadelphie : j'étois accompagné par M. Shoemaker, un des directeurs. Je vous ai déjà parlé de cet ami.

Cet hôpital est situé en pleine campagne, dans une des parties de Philadelphie qui n'est pas encore couverte de maisons.

Cette campagne est déjà divisée en rues régulières. Fasse le Ciel que ces rues pro-

(1) Je traduis ainsi le mot *Bettering*, parce que cet hôpital, contre l'effet ordinaire des hôpitaux, y rend les prisonniers meilleurs.

jettées ne soient jamais qu'imaginaires! Si elles se parent un jour de maisons, ce sera un malheur pour les hôpitaux, pour la Pensylvanie, pour l'Amérique entière.

Cet hôpital, bâti en briques, est composé de deux vastes corps de bâtiment, dont l'un est destiné pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Il y a une séparation dans la cour, qui leur est commune.

Cette institution a divers objets: — On y reçoit les pauvres, les malades, les orphelins, les femmes en couche, les personnes attaquées de maladies vénériennes. — On y renferme aussi les vagabonds, les mauvais sujets, et les filles de mauvaise vie.

Il existe donc aussi, me direz-vous, jusques dans le sein de Philadelphie même, ce commerce dégoûtant de maladies, plutôt que de plaisir, qui, depuis si long-temps empoisonne notre continent! Oui, mon ami, cette lèpre afflige les deux ou trois villes maritimes les plus considérables du nouveau continent. Elle étoit presque inconnue avant la révolution; mais le séjour des armées étrangères l'y a naturalisée, et c'est un autre fléau que l'Amérique libre nous doit. Mais ce trafic ne se fait pas aussi scandaleusement qu'

Paris et à Londres ; il est restreint, gêné, avili, et presque imperceptible. L'on doit dire, à l'honneur des Américains, qu'il n'est alimenté que par les émigrans ou voyageurs européens ; car la sainteté du mariage est encore universellement respectée en Amérique; et les jeunes gens se mariant aisément et de bonne heure, ne sont pas tentés d'aller se déshonorer, en s'empoisonnant dans un lieu de prostitution.

Je reviens à l'hôpital que je vous décrivois.

Il y a des salles particulières pour chaque espèce de pauvres ou de malades, et chaque salle a un surveillant ou surveillante.

Cet hôpital étoit riche et bien tenu avant la guerre ; les quakers composoient alors la plus grande partie des administrateurs. La guerre et le papier-monnoie introduisirent un autre ordre de choses. Pendant la guerre, l'assemblée législative résolut de n'admettre, dans l'administration, que des personnes qui auroient prêté le serment d'*allegiance*, ou de foi, au gouvernement républicain. Les quakers en furent dès-lors exclus ; l'administration tomba dans des mains qui n'étoient pas pures ; l'esprit de déprédation se manifesta ; le papier-monnoie fit encore plus de

mal. Des créances de cet hôpital furent remboursées, c'est-à-dire perdues par cette opération. Il y a environ un an, sur le rapport des inspecteurs des hôpitaux, l'assemblée législative, considérant les abus qui s'étoient glissés dans l'administration des hôpitaux, n'imagina pas de meilleur moyen pour les réformer, que de confier celui-ci de nouveau aux quakers. Le vœu public confirma cette disposition. Sans aucun ressentiment pour l'affront qu'on leur avoit fait pendant la guerre, et ne songeant qu'au bien qu'ils pouvoient, qu'ils devoient faire, les amis acceptèrent l'administration, et l'exercèrent, comme auparavant, avec zèle et désintéressement. Ce changement produisit l'effet qu'on en attendoit; l'ordre se rétablit insensiblement.

Il y a plusieurs administrateurs nommés, qui, à tour de rôle, sont obligés de visiter chaque jour cet hôpital. Six médecins y sont attachés, et font le service gratuitement.

J'avois vu des hôpitaux en France; j'avois vu ceux de Paris, ceux de quelques provinces; je ne connois que celui de Besançon qui puisse être mis en comparaison avec celui de Philadelphie. Chaque malade ou

chaque pauvre a son lit bien garni, mais sans rideaux, et c'est un bien. Chaque salle est éclairée par des fenêtres opposées, qui répandent une grande lumière, cette lumière une des consolations de l'homme confiné, et dont les tyrans sont, par ce principe, cruellement avares. Ces fenêtres facilitent, d'un autre côté, la circulation de l'air. La plupart ouvrent sur les champs; et comme elles ne sont pas fort élevées, et qu'elles sont sans grilles, il seroit facile aux prisonniers qui voudroient s'échapper, de remplir leur dessein. Mais il n'entre dans la tête d'aucun. Ce fait prouve que les prisonniers même y sont heureux, et prouve, par conséquent, la bonté de l'administration.

Les cuisines sont proprement tenues, et n'exhalent point cette odeur fétide et nauséabonde des meilleures cuisines de France. Les salles à manger, qui sont au rez-de-chaussée, sont également propres et bien aérées; la propreté et le bon air règnent partout. Un jardin, assez grand, qui est à l'extrémité de la cour, fournit les végétaux et les herbes nécessaires pour la cuisine. Je fus étonné d'y trouver une foule de plantes et d'arbustes étrangers. Ce jardin est très-bien

soigné, bien cultivé; beaucoup de personnes y travaillent pour leur amusement; on élève, dans la cour, une grande quantité de cochons, car, en Amérique, le cochon fait, avec le bœuf, les honneurs de la table, pendant toute l'année.

Je vous décrirai difficilement les sensations qui, tour à tour, assiégèrent, réjouirent, affligèrent mon ame, en parcourant les différentes salles de cet hôpital. Un hôpital, quelque bien administré qu'il soit, m'offre toujours un spectacle déchirant. Il me paroît si doux, pour l'homme qui est malade, d'être seul, traité chez soi, par sa femme, ses enfans, ses voisins, d'être, de temps en temps, consolé par eux, que je ne regarde que comme de vastes sépulcres, les hôpitaux, où sont rassemblés une foule d'individus, étrangers les uns aux autres, séparés de ce qu'ils ont de plus cher, ou peut-être n'ayant plus personne qui leur soit chère. Et qu'est l'homme dans ce dernier état? La feuille détachée de l'arbre, et qui est entraînée dans le torrent! le cadavre qui ne tient plus à rien, et qui est voisin de sa dissolution!

Mais ensuite cette idée fait place à une

autre. — Puisque les sociétés sont condamnées à avoir des villes immenses ; puisque le produit nécessaire de ces villes est la misère et le vice, ces maisons sont donc des asyles de bienfaisance ; car, que deviendroient, sans ces institutions, la plupart des individus, qui, n'ayant plus de refuge, y en trouvent un ; tant de femmes aveugles, sourdes, dégoûtantes par leurs nombreuses infirmités ? Elles seroient abandonnées, et périroient bientôt. Telle fut la réflexion qui se présenta à moi, lorsque j'entrai dans la première salle. J'y vis des figures hideuses ; et je ne sais pourquoi le hideux, chez les femmes, a quelque chose de plus horrible que chez les hommes. Peut-être est-ce l'effet de la réminiscence du contraste : on est accoutumé à chercher des graces, des charmes dans les femmes ; elles semblent faites pour le plaisir ; et ici l'horreur tient la place du plaisir : peut-être aussi les infirmités des femmes ont-elles réellement un caractère plus dégoûtant ; peut-être encore l'humeur acariâtre, grondeuse de la plupart de ces femmes, vient-elle renforcer l'impression désagréable.

Quoi qu'il en soit, je vis, dans cet hôpi-

tal, tout ce que la misère et la maladie peuvent rassembler; j'y vis des femmes souffrantes sur un lit de douleur; d'autres, dont la figure pâle, l'air maigre, et les boutons, attestoient la funeste incontinence; d'autres qui attendoient, en gémissant, le moment où le Ciel les délivreroit d'un fardeau qui devoit les déshonorer; d'autres tenant dans leurs bras le fruit, non d'un hymen légitime, mais d'un amour trahi. Pauvres innocentes créatures, nées sous l'étoile du malheur! pourquoi faut-il que, si jeune, l'homme soit prédestiné au malheur! Bénissons le Ciel au moins de ce qu'il est un pays, où la bâtardise n'est pas un obstacle au bonheur ni au droit de citoyenneté. Je voyois, avec plaisir, ces malheureuses mères caresser leurs enfans, écarter de leurs joues les mouches qui les fatiguoient.

Il y avoit peu d'enfans dans la salle des petits orphelins : ils étoient très-bien portans; ils avoient presque tous de l'embonpoint, et l'air gai et content. Un autre directeur, que j'y trouvai, leur distribuoit des gâteaux, qu'il avoit achetés dans son chemin. Ainsi, les directeurs des hôpitaux pensent à leurs malades, loin d'eux, s'occupent de leur bien-

être! Il est donc une terre où l'ame d'un directeur d'hôpital n'est pas une ame de bronze !

Et les nègres et les négresses sont ici confondus avec les blancs, couchent dans les mêmes salles. Cette vue m'édifia ; il sembloit qu'un baume adoucissoit mon sang. J'entrevis une négresse, de 30 ans environ, qui, à côté de son lit, filoit avec beaucoup d'activité. Ses yeux sembloient attendre que le directeur lui dît un mot de consolation : elle l'obtint, et il me sembla que de l'entendre, elle étoit au ciel. J'aurois été plus heureux, si ce mot eût dépendu de moi; j'en aurois dit plusieurs. Pauvres nègres ! combien nous leur devons de réparations pour tout le mal que nous leur avons fait, que nous leur faisons encore! et ils nous aiment !

Le bonheur de la négresse n'étoit pas cependant égal à celui que je vis briller sur le visage d'une jeune fille aveugle, qui sembla tressaillir, en entendant parler à ses côtés le bon directeur. Il lui demanda de ses nouvelles; elle lui répondit avec délectation. Elle prenoit son thé sur une petite table, où son service étoit proprement arrangé. — Son thé! — Mon ami, vous êtes étonné de ce luxe

dans un hôpital ; c'est qu'il y a de l'humanité dans cet hôpital, et qu'on n'y entasse pas les individus, pour les étouffer. On y donne le thé à ceux dont la conduite est satisfaisante : ceux qui, par leur travail, se font des épargnes, les consacrent à se donner des jouissances. - Mais, pourquoi du thé? pourquoi de l'eau chaude ? pourquoi pas plutôt un verre de vin? --- Mon ami, le thé est un repas, et un repas compliqué ; il offre diverses jouissances, et un verre de vin n'en offre qu'une bien courte ; et l'homme aisé tient aussi aux jouissances qui se prolongent. Je vis une vieille femme qui prenoit son thé avec du beurre et du jambon, et elle disoit qu'elle ne se portoit pas bien.

Moi, qui crois aux pernicieux effets des eaux chaudes, je desirerois que le thé eût un substitut ; mais il est difficile à trouver: puis le pouvoir de l'habitude est si grand ! le rompre offre tant de tourmens ! le préserver est si peu coûteux ! C'est un calcul fait, le repas le moins cher (1) est certainement

(1) Et voilà pourquoi, dans les villages anglois, les journaliers même boivent plutôt du thé que de la bierre. Pour boire de la bierre dans un village, il faut la faire

un repas de thé, et sur-tout dans un pays où le beurre est infiniment moins cher qu'en Europe, et où le sucre l'est moins aussi. C'est ce qui doit déterminer l'administration de cet hôpital à en accorder à tous les prisonniers, comme les médecins le proposent. Le thé qu'on y boit est du thé bohea, moins sujet à attaquer les nerfs que le thé verd.

Je remarquai dans cet hôpital, que les femmes y étoient en bien plus grand nombre que les hommes ; et parmi ces derniers, je vis peu de ces figures hideuses, si communes dans nos hôpitaux de Paris : figures où se peignent le crime, la misère, l'insolence. Ils avoient l'air décent. Plusieurs demandèrent au directeur d'être élargis, et ils le furent. Je vis avec plaisir qu'ils lui parloient avec respect. —

Mais, en quittant cette maison, ont-ils des ressources ? Ils en ont dans leurs bras, me répondit le directeur, et ils peuvent être oc-

---

soi-même, et en une certaine quantité ; il faut acheter une certaine quantité de drêche. Or, un journalier n'a pas 6 liv. à donner sur le champ ; il préfère donc la boisson qu'il peut acheter en détail, et qui lui coûte seulement quelques sous, ou un schelling.

cupés utilement en sortant. — Mais les femmes? Leur condition n'est pas si heureuse, et voilà ce qui multiplie les filles de mauvaise vie, et prolonge leur désordre. C'est pour prévenir cet inconvénient qu'on propose d'établir un genre d'ouvrage pour les filles, d'en amasser le produit, et de le leur donner en sortant, ou bien, si elles préfèrent de rester ici, en travaillant, de le leur placer avantageusement.

Ce projet s'exécutera, je n'en doute point; les quakers sont ingénieux et persévérans, quand il s'agit du sort des malheureux. Mon ami, l'auteur de ce projet étoit mon directeur; je le voyois aimé, respecté, ne s'occupant que des choses utiles, et il n'avoit que 30 ans! et l'on s'étonne que je vante une secte qui produit de pareils prodiges!

Je la peindrai par un trait. En sortant, nous bûmes une bouteille de cidre. Comparez ce frugal repas, aux festins somptueux des sur-intendans des pauvres de Londres, de ces honnêtes inspecteurs, qui, pour arrêter 6 liv. de réparations à faire, dépensent six guinées en un repas. Vous ne trouverez point chez les quakers, ces vols infâmes faits à l'indigence, ces trahisons à la bienfaisance. Ri-

che-

ches et pauvres, bénissez-les donc. Riches, parce que leur probité n'enfle point les taxes; pauvres, parce que leur humanité désintéressée veille sans cesse autour de vous.

La dépense de cette maison monte à 3 schellings environ, monnoie de Pensylvanie, par malade, chaque semaine (1): c'est 6 sous par jour pour chaque malade. Vous savez que dans l'hôpital de Paris, le plus fidelement, le plus économiquement administré, chaque journée coûte plus de 17 sous. Et quelle différence dans le traitement!

(1) Le schelling vaut 14 sous.

LETTRE XIV.

Hôpital des Fous.

Du 1er septembre 1788.

JE l'ai vu, cet hôpital des fous, que M. de Crevecœur a si justement vanté, et que l'humain M. Mazzei ne regarde que comme une curiosité, qui ne vaut pas la peine d'être vue. Le bâtiment est beau, élégant, bien tenu. Il y règne par-tout une propreté ravissante, dans les salles des malades, comme dans les chambres particulières. Le buste de Franklin me frappa dans la bibliothèque. Je demandai pourquoi il étoit là? C'est, me ré-pondit-on, que cet homme respectable a été un des premiers fondateurs de cet établissement. Cette bibliothèque n'est pas nombreuse, mais elle est bien choisie : j'y vis avec plaisir, la quatrième édition, en Anglois, des Elémens de l'histoire naturelle de la chymie, de mon jeune maître et ami M. Fourcroy. —

La salle, au premier étage, est consac[rée] aux hommes : il y avoit cinq à six malad[es]

Le nombre des femmes, logées au second, n'étoit pas plus considérable. Ces malades n'avoient point l'air misérable, ils sembloient être chez eux. Je descendis au-dessous de la première salle, pour voir les fous, qu'on appelle *lunatiques*; il y en avoit environ quinze; nombre égal à-peu-près d'hommes et de femmes. — Chacun est renfermé dans une cellule, où il y a lit, table et une grande ouverture, donnant sur une cour, garnie d'une grille et d'un contre-vent. A la porte est une autre ouverture par laquelle on voit ces infortunés: entre deux cellules est un poële pratiqué dans la muraille, pour les échauffer dans l'hiver.

On me dit qu'il n'y en avoit aucun de méchant, que la plupart étoient des *mélancoliques religieux*, des femmes à qui l'amour avoit fait perdre la raison; un autre étoit devenu fou de chagrin. J'y vis un prisonnier qui me parut plongé dans une profonde méditation, une fille, jeune et passablement jolie, dont le regard étoit doux, et qui me rappela la *Silvia* de Sterne; elle nous parla avec une douleur intéressante. L'infidélité d'un officier anglois, dont elle aimoit encore à prononcer le nom, l'avoit réduite à cet état douloureux.

Ces fous sont traités avec la plus grande douceur; on les laisse se promener dans la cour; ils sont visités constamment deux fois la semaine, par deux médecins. Le docteur Rush, l'un d'eux, a imaginé de faire mettre une escarpolette dans la cour, pour leur exercice.

Quelle différence entre cette méthode humaine et le régime attroce auquel nous condamnons les fous en France. On les enferme, et ils ne manquent guères de devenir plus fous qu'ils n'étoient..... Les Turcs, au contraire, dit le philanthrope Bernardin de Saint-Pierre, les respectent singulièrement...... Ils s'empressent de leur présenter à manger, et ils leur font toutes sortes de caresses. On n'entend jamais dire qu'ils aient offensé personne. Nos fous, au contraire, sont dangereux, parce qu'ils sont misérables. *Etudes de la nature, tom. 3, pag. 314.*

La vue de ces malheureux m'affecta plus encore que celle des malades. Le dernier des maux est, suivant moi, l'emprisonnement, et je ne conçois pas qu'on puisse guérir un être malade, en prison (1); car le renferme-

(1) Ce mot me rappelle encore ces vastes prisons, où l'on entasse les pauvres malades en France, sous prétexte d

ment est une maladie prolongée. L'exercice, la promenade, la vue des campagnes, le murmure d'un ruisseau, le chant des oiseaux, me paroissent, avec le régime des végétaux, le meilleur moyen de guérir les fous. Il est vrai que cette méthode attache autour d'un seul malade deux ou trois personnes; car enfin ce malade peut avoir ses accès.

---

les guérir. « Un malade du peuple, dit le philosophe que je viens de citer, n'a guères besoin que de bon bouillon; sa famille profiteroit de la viande qui serviroit à le faire »..... Les hôpitaux sont sujets à bien d'autres inconvéniens. Il s'y forme des maladies d'un caractère particulier, souvent plus dangereuses que celles que les malades y apportent...... Il en résulte encore de plus grands maux pour le moral. Une personne, qui a de l'expérience, m'a assuré que la plupart des criminels qui finissent leurs jours au gibet ou aux galères, sortoient des hôpitaux ». — *Etudes de la nature, tome* 3, *pag.* 313.

Ce systême de traitement pour les pauvres malades n'est pourtant pas sans des inconvéniens qui méritent d'être pesés. Voyez, à cet égard, le savant et judicieux ouvrage d'un médecin qui, aux connoissances et à la pratique de son art dans les hôpitaux, joint les lumières d'un philosophe, et l'enthousiasme, pour la liberté, d'un démocrate, de mon digne ami, le docteur Chambon. — Cet ouvrage a pour titre: *Moyens de rendre les hôpitaux plus utiles à la nation.* — A Paris, rue et hôtel Serpente.

L'impossibilité de suivre cette méthode, pour un grand nombre, a fait préférer celle qui est en usage à l'hôpital de Philadelphie. Il faut des serrures, des cadenats, là où les hommes sont rares. Mais pourquoi avoir établi les cellules de ces malheureux au-dessous du rez-de-chaussée? L'insalubre humidité les pénètre. Le docteur Rush, si humain, si éclairé, me dit qu'il avoit tout tenté pour faire changer cet ordre, qu'il n'avoit pu réussir; que cette maison avoit été bâtie dans un temps où l'on ne croyoit pas qu'on dût prendre tant de peines pour loger des fous. Il me dit qu'il résultoit de-là un autre inconvénient, c'est que les fous étant au-dessous de la salle des malades, les éveilloient au milieu de la nuit, et retardoient leur guérison. Je remarquai qu'aucun de ces fous n'étoit déshabillé, ni indécemment. Ainsi ce peuple conserve, au milieu de sa folie, son caractère primitif d'honnêteté et de décence (1). Plusieurs de ces malades guérissent cependant.

Je n'ai pu sortir de ce lieu, sans être tourmenté d'une réflexion amère . . . . . le plus brillant génie peut finir ainsi ses jours! Si

(1) Il y a des exemples du contraire, mais bien rares.

Swift n'eût pas été riche, il eût traîné ses derniers jours dans un hôpital. O vous, qui veillez sur les hôpitaux, portez donc dans votre ministère toute la douceur possible; c'est peut-être un bienfaiteur de l'humanité que vous traitez!

LETTRE XV.

Sur Benjamin Franklin (1).

GRACES soient rendues au Ciel! il existe encore, ce grand homme, si long-temps le précepteur des Américains, et qui a si glorieusement contribué à leur indépendance. La mort avoit menacé ses jours. Nos alarmes sont dissipées, la santé lui est rendue. Je viens de le voir, de jouir de sa conversation, au milieu de ses livres, qu'il appelle encore ses meilleurs amis. Les douleurs que lui cause la cruelle infirmité qui le tourmente, la pierre, n'altèrent point la sérénité de son visage, ni le calme de ses entretiens: ils pa-

(1) Dans l'éloge de ce grand homme, fait à la société de 1789, par M. la Rochefoucaud, on voit son nom constamment écrit ainsi: *Franklyn.* C'est une erreur.

roissoient si agréables à nos François, qui vivoient dans son intimité ! Que ne leur paroîtroient-ils pas ici, où son ancien rôle diplomatique ne lui impose plus le masque de cette réserve gênante qui glaçoit quelquefois ses convives. Franklin, au milieu de sa famille, paroît être un de ces patriarches qu'il a peints, dont il copioit le langage avec tant de naïveté. Il semble un de ces anciens philosophes, qui, de temps en temps, descend de la sphère élevée, où son esprit le porte, pour instruire de simples mortels, en se prêtant avec indulgence à leurs foiblesses.

J'ai trouvé, en Amérique, une foule de politiques éclairés, d'hommes vertueux; mais je n'en ai point vu qui me parussent posséder à un si haut degré que Franklin les caractères du vrai philosophe. Vous les connoissez, mon ami : amour du genre humain, qui devient le besoin de tous les instans de la vie, zèle infatigable pour le servir, lumières étendues, simplicité dans les manières, et pureté dans les mœurs; ce portrait n'établiroit pas une ligne de séparation assez marquée entre lui et les politiques patriotes, si je n'ajoutois un trait caractéristique; c'est que Franklin, au milieu de la vaste scène où il jouoit un si

brillant rôle, avoit les yeux sans cesse fixés sur un théâtte bien autrement vaste, sur le ciel, sur la vie future ; le seul point de vue qui puisse soutenir, désintéresser, agrandir l'homme sur la terre, et qui en fasse un vrai philosophe. Toute sa vie n'a été qu'une étude, qu'une pratique constante de la philosophie. Je veux vous en donner une esquisse, d'après les traits que j'ai recueillis ici. Comme son histoire a été fort défigurée, cette esquisse pourra servir à rectifier quelques-unes de ces anecdotes mensongères qui circulent en Europe.

Franklin, né à Boston en 1706, étoit le quinzième enfant d'un homme qui, après avoir été teinturier, avoit établi une fabrique de savon. Il vouloit y former cet enfant, qui prit un dégoût insurmontable, et qui lui préféroit la vie et le métier de matelot. Son père aima mieux le mettre en apprentissage chez un autre de ses enfans, imprimeur à Boston. Il composoit une gazette. Le jeune Benjamin, après avoir servi la presse, alloit distribuer cette gazette aux souscripteurs. Trois traits auroient dû donner alors la mesure de son ame, et faire prédire ce qu'il deviendroit un jour.

Il essaya son génie dans des fragmens qu'il adressoit à son frère, en déguisant son écriture. Ils plurent généralement; et ce frère, qui le traitoit plutôt en maître qu'en parent, devint bientôt jaloux de lui, et lui suscita tant de tracasseries, que Benjamin Franklin fut obligé de le quitter et d'aller chercher fortune à New-Yorck.

Benjamin avoit lu un traité du docteur Tryon, sur le régime pythagoricien; fortement convaincu par ses raisonnemens, il s'abstint de la viande pendant long-temps, et ne se réconcilia avec son usage, qu'à la vue d'une morue qu'il prit en pleine mer, et dans l'estomac de laquelle il trouva plusieurs petits poissons. Il en conclut que puisque les poissons se mangeoient, les hommes pouvoient bien se nourrir des animaux. Cette diète pythagoricienne économisoit l'argent de l'apprentif imprimeur; il s'en servoit pour acheter des livres; car la lecture fut sa première et la constante passion de toute sa vie.

Le puritanisme déployoit alors sa désolante austérité dans le Massasuchett; il paroît que le jeune Franklin sut de bonne heure en apprécier les simagrées. Comme son père faisoit

précéder ses repas de longues oraisons et de bénédictions sur tous les plats, il voulut le corriger par ce trait plaisant. Il étoit occupé, à l'entrée de l'hiver, à saler des provisions : Père, lui dit-il, vous devriez faire la bénédiction une fois pour toutes, sur ce tonneau de viandes, *ce seroit une grande économie de temps.*

Benjamin se peignit dans ce dernier trait, dont le principe étoit la base de sa politique.

Sorti de la maison paternelle, presque sans argent, sans recommandation, ne s'appuyant que sur lui-même, mais fier et jouissant de son indépendance, il fut accueilli par des accidens qui l'éprouvèrent, sans le décourager. Errant dans les rues de Philadelphie, avec six francs environ dans sa poche, inconnu à tout le monde, mangeant avec avidité un pain, en en tenant deux sous son bras, étanchant ensuite sa soif dans les eaux de la Delaware, qui auroit pu reconnoître dans cet ouvrier misérable, un des législateurs futurs de l'Amérique, l'ornement du nouveau monde, un des chef de la philosophie moderne, et un ambassadeur couvert de gloire dans la contrée la plus riche, la plus puissante, la plus éclairée de l'univers ? Qui

auroit pu croire que la France, que l'Europe éleveroit un jour des statues à cet homme, qui n'avoit pas de quoi reposer sa tête? Ce trait rappelle celui de J. J. Rousseau; ayant pour toute fortune six liards, harrassé de fatigue, et tourmenté par la faim, il balançoit s'il sacrifieroit sa petite pièce à son repos ou à son appétit; finissant ce combat par l'achat d'un petit pain, il se livra au sommeil en plein air, et dans cet abandon de la nature et des hommes, il jouissoit encore de l'une et méprisoit les autres. Le Lyonnois, qui dédaignoit Rousseau, parce qu'il étoit mal vêtu, est mort inconnu, et l'homme mal vêtu a des autels aujourd'hui. Ces exemples doivent consoler les hommes de génie que le sort a réduit à une semblable position, et qui sont obligés de lutter contre les besoins. L'adversité les forme; qu'ils persévèrent, et la même récompense les attend.

Philadelphie ne fut pas le terme des malheurs de Benjamin Franklin, il y fut trompé; joué par le gouverneur Keith (1), qui, avec

(1) M. la Rochefoucaud, en parlant, dans son éloge de Franklin, de son voyage en Pensylvanie, dit que cette province, dont le législateur, *quoique fanatique*, avoit chéri la

de belles promesses pour son établissement futur, promesses qu'il ne réalisa jamais, parvint à le faire embarquer pour Londres, où notre philosophe arriva sans moyens, comme sans recommandation. Heureusement il savoit se suffire à lui-même; son talent pour la presse, où il n'étoit surpassé par personne, lui procura bientôt de l'occupation. Sa frugalité, la régularité de sa conduite, et ses discours lui valurent l'estime et la vénération de ses camarades, et sa réputation à cet égard existoit encore cinquante ans après dans les imprimeries de Londres.

Un emploi que M. Denham lui promit dans sa patrie, l'y ramena en 1726. Le sort lui préparoit une nouvelle épreuve; son protecteur mourut, et Benjamin Franklin fut obligé de nouveau, pour subsister, de re-

---

liberté, se trouvoit à cet égard dans une situation plus propre à recevoir le bienfait des lumières.

Je ne conçois pas comment cette épithète de fanatique est échappée à M. la Rochefoucaud pour caractériser Penn. — Le fanatisme se caractérise par deux traits, l'intolérance ou le despotisme des opinions, et la chaleur dans la persécution; et Penn admettoit tous les cultes, et n'en persécutoit aucun.

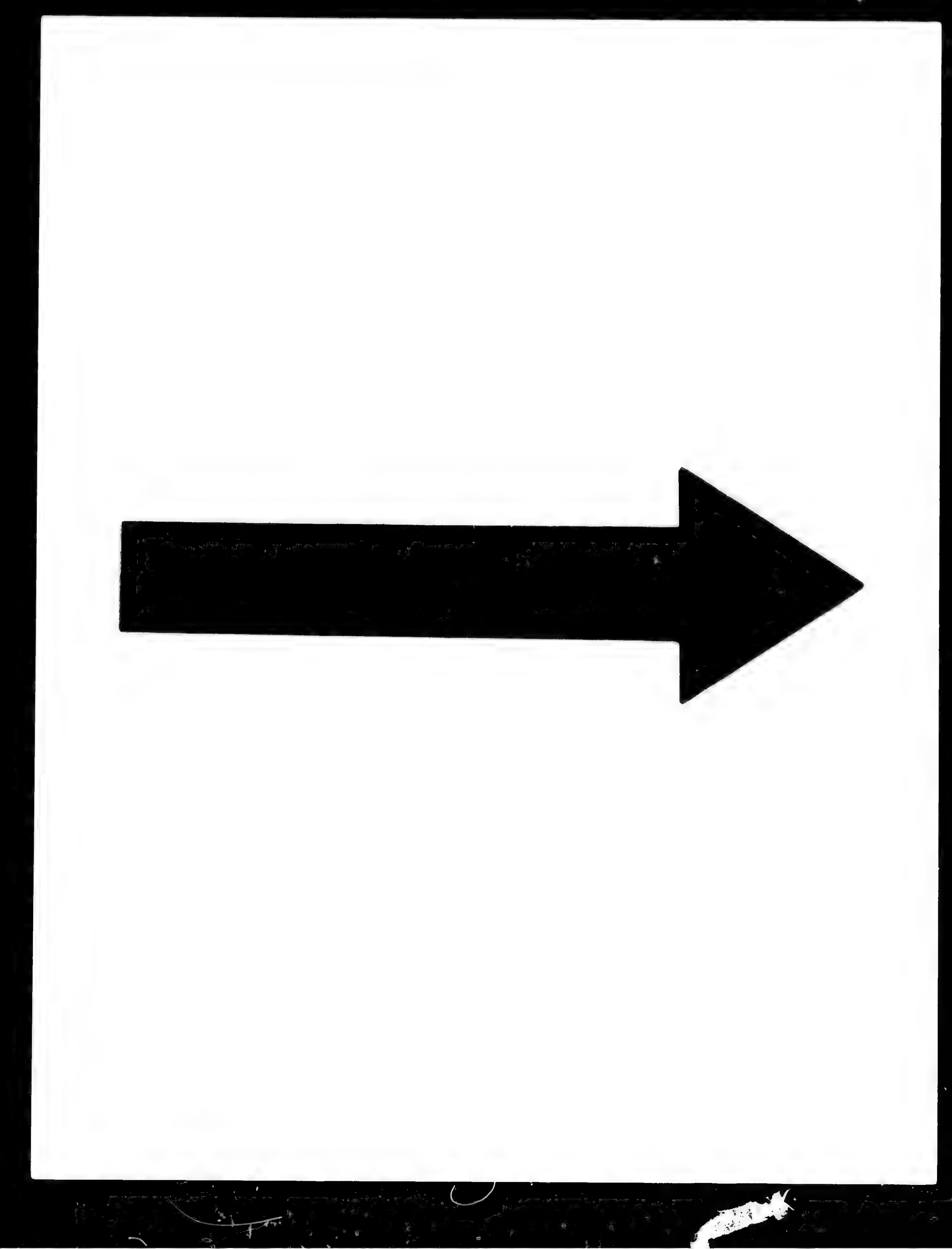
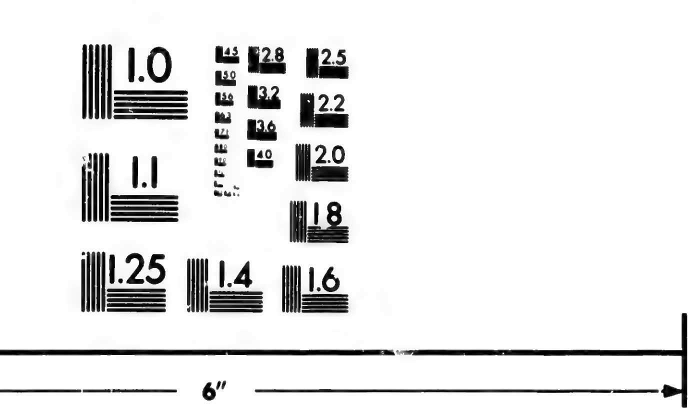
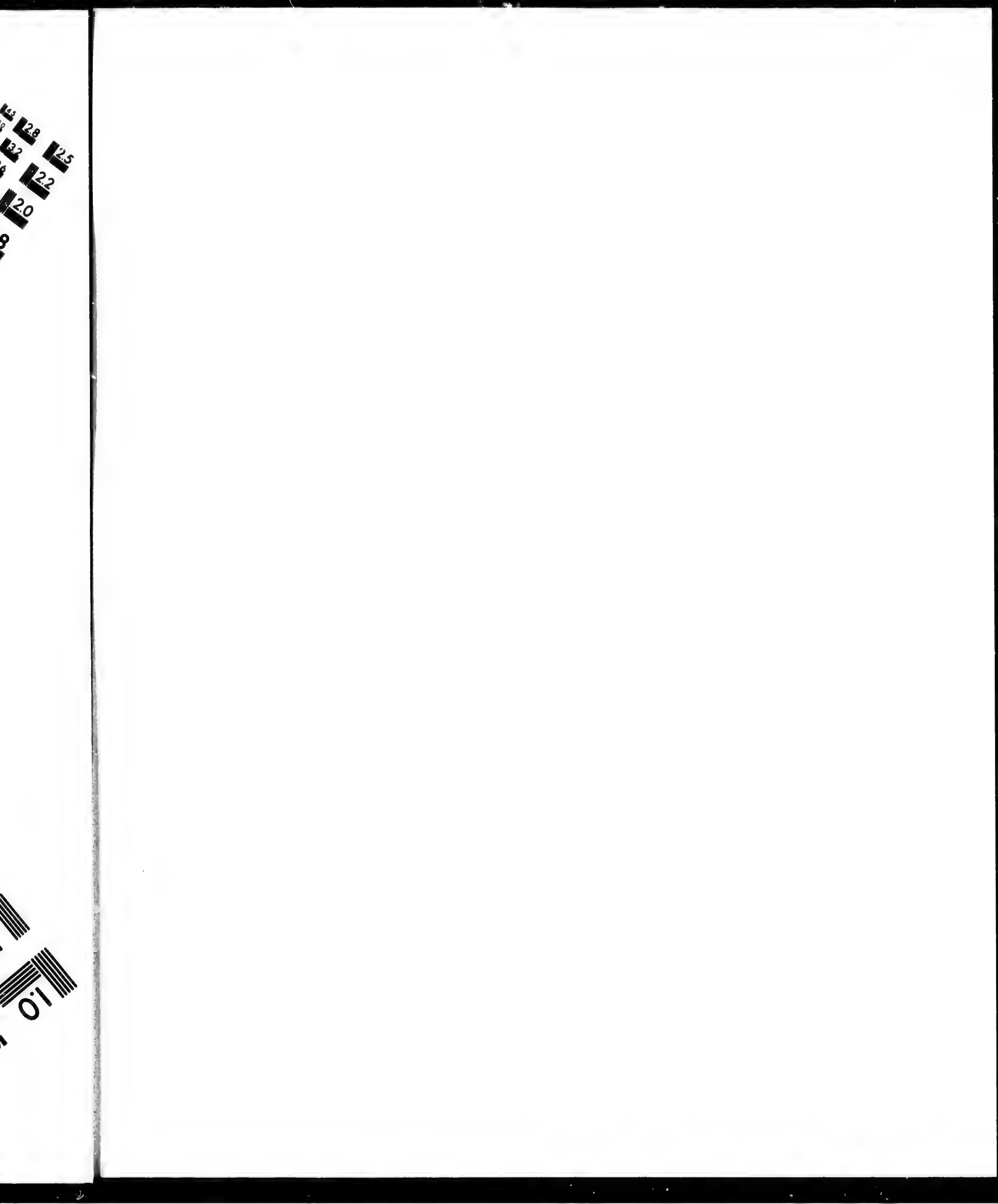


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





courir à la case. Son expérience, et quelques secours le mirent à portée d'élever lui-même une imprimerie et une gazette. A cette époque commencent ses succès, et le bonheur qui ne l'abandonna plus dans le cours de sa vie. Il épousa miss Read, à laquelle il étoit attaché par une ancienne inclination, et qui méritoit toute son estime. Partageant ses idées économiques et bienfaisantes, elle fut le modèle des femmes vertueuses, comme des bonnes citoyennes.

Jouissant d'une fortune indépendante, Franklin put enfin se livrer à ses idées pour le bien public. Sa gazette lui fournissoit un moyen régulier et constant pour instruire ses concitoyens. Il y donna tous ses soins; aussi étoit-elle singulièrement recherchée par-tout; l'on peut assurer qu'elle contribua beaucoup à soutenir dans la Pensylvanie ces excellentes mœurs qui y règnent encore aujourd'hui.

Je possède une de ces gazettes, composée en partie par lui, et sortie de ses presses (1).

(1) Elle est du 13 janvier 1763. — J'y vois d'abord une longue liste de lettres restées à la poste de Philadelphie. C'est une excellente coutume dont la vieille France ne s'est

C'est une relique précieuse, un monument que je voudrois placer en un lieu révéré, pour apprendre aux hommes à rougir du préjugé qui leur fait mépriser l'utile et importante profession *des gazettiers*. Ils sont, chez

pas encore doutée. On se contente d'y garder les lettres à la poste, de les brûler après un certain temps, et avec quelques formalités. On n'a pas encore imaginé d'instruire ceux à qui elles sont adressées, par la publication de leurs noms dans les gazettes.

J'y trouve un avis pour retrouver une de ces filles transportées aux colonies pour crime, et qui s'étoit enfuie. Elle n'avoit que vingt ans. — Ce fait me rappelle la critique bien ingénieuse que Franklin fit de cette coutume à un ministre d'Angleterre qui avoit envoyé un certain nombre de ces criminels. Franklin offrit de lui envoyer quelques serpens à sonnettes, pour en peupler les jardins du roi.

J'y trouve semblables avertissemens pour des nègres esclaves, échappés ou à vendre. — Franklin n'étoit pas alors président d'une société instituée pour l'abolition de la traite.

J'y trouve une excellente pièce, sous le titre de *The Trinobantian*, pour exhorter le peuple à la paix, et pour combattre le systême, très-accrédité alors, qu'il falloit, pour prospérer, ruiner entiérement les François.

« Croyez-moi, mes compatriotes, leur disoit Franklin, ce n'est pas l'augmentation de la puissance françoise que nous avons à craindre, c'est une rechûte dans nos vices et dans notre corruption ».

Cette pièce a bien le cachet de Benjamin Franklin.

un peuple libre, ses meilleurs amis, ses premiers précepteurs, et lorsque le talent se joint chez eux au patriotisme, à la philosophie, lorsqu'ils se servent de ce canal pour répandre sans cesse les vérités, pour dissiper les préjugés, les haines, pour ne faire du genre humain qu'une seule famille; ces gazettiers philosophes sont des curés, des missionnaires, des anges députés par le Ciel pour le bonheur des hommes.

Eh! qu'on ne me cite pas, pour ridiculiser cette profession, l'abus qu'en font les méchans, pour défendre le vice, le despotisme, les erreurs. L'éloquence et l'art de la parole doivent-ils être proscrits, parce que des scélérats en possèdent les secrets?

Mais un ouvrage qui contribua davantage encore à répandre dans l'Amérique la pratique de la frugalité, de l'économie, des bonnes mœurs, c'est l'*Almanach du pauvre Richard*, ou *le bonhomme Richard*: vous le connoissez; il eut une grande vogue en France; elle a été plus considérable en Amérique. Franklin le continua pendant vingt-cinq ans, et il en vendoit annuellement plus de dix mille exemplaires. Dans cet ouvrage, les vérités les plus grandes sont traduites dans

un

un langage simple, à la portée de tout le monde.

Ce fut en 1736 que Benjamin Franklin débuta dans la carrière publique. Il fut nommé secrétaire de l'assemblée générale de Pensylvanie, et fut continué dans cet emploi pendant plusieurs années.

En 1737, le gouvernement Anglois lui confia l'administration générale des postes dans l'Amérique septentrionale. Il en fit tout à la fois un établissement lucratif pour le fisc, utile pour les habitans. Il lui servit sur-tout à répandre par-tout ses utiles gazettes.

Depuis cette époque, pas une année ne s'écoula, sans qu'il proposât et fit exécuter quelques projets utiles pour les colonies.

C'est à lui qu'on y doit l'établissement des compagnies contre les incendies; ces compagnies si nécessaires dans les pays où les maisons sont bâties en bois, où les incendies peuvent ruiner complétement les individus; tandis qu'au contraire ces compagnies sont désastreuses dans les pays où les incendies sont peu fréquens, peu dangereux.

C'est à lui qu'on doit l'établissement de la société philosophique de Philadelphie, de

sa bibliothèque, de son collège, de son hô-pital, etc.

Franklin, persuadé que les lumières ne pouvoient se répandre qu'en les recueillant d'abord, qu'en rassemblant les hommes qui les possédoient, a toujours été très-ardent pour encourager par-tout l'existence des clubs littéraires et politiques. Dans un de ces clubs qu'il fonda, voici les questions qui étoient faites au candidat :

Aimez-vous tous les hommes, de quelque profession ou religion qu'ils soient?

Croyez-vous qu'on puisse persécuter ou décrier un homme pour de pures opinions spéculatives, ou pour le culte qu'il professe?

Aimez-vous la vérité pour elle-même? emploirez-vous tous vos efforts pour la connoître, et la faire connoître aux autres?

On reconnoîtra encore l'esprit de ce club dans les questions qui se faisoient lors des séances.

Connoissez-vous quelque citoyen qui ait recemment développé son industrie? Savez-vous en quoi la société pourroit être utile maintenant à ses frères, et à tout le genre humain? Est-il arrivé quelque étranger en ville? la société pourroit-elle lui être utile

Connoissez-vous quelqu'un qui débute, et ait besoin d'encouragemens? Avez-vous observé quelques défauts dans les nouveaux actes de la législature, auxquels on puisse remédier? Comment la société pourroit-elle vous être utile?

Les soins qu'il donnoit à ces institutions littéraires ou humaines, ne l'arrachèrent ni aux fonctions publiques dont il fut revêtu pendant dix ans, comme représentant de la cité de Philadelphie à l'assemblée générale, ni à ses recherches et à ses expériences en physique.

Ses travaux à cet égard sont bien connus; je ne vous en entretiendrai donc point. Je me bornerai à un trait qui a été peu remarqué: c'est que Franklin dirigeoit toujours ses travaux vers cette sorte de bien, qui, sans procurer un grand éclat à son auteur, procuroit de grands avantages à tous les citoyens. C'est à ce goût populaire qui le caractérisoit, que l'on doit l'invention des conducteurs électriques, de sa cheminée économique; ses dissertations si philosophiques sur le moyen d'empêcher les cheminées de fumer, sur les avantages des toits en cuivre, ...nt de moulins à papier qu'il établit, et

contribua lui-même à établir dans la Pensyl-vanie, etc. (1).

Sa carrière politique, et la manière dont il l'a remplie, vous sont également connus; je les passerai donc sous silence; mais je ne dois pas taire sa conduite dans la guerre de 1756.

A cette époque, Benjamin Franklin jouissoit d'une grande réputation dans les colonies angloises. Il fut nommé, en 1754, l'un des membres du fameux congrès qui se tint à Albany, et dont l'objet étoit de prendre toutes les mesures nécessaires pour prévenir l'invasion des François. Il y présenta un excellent *plan d'union et de défense*, qui fu accueilli par le congrès, et rejetté à Londres par le bureau des colonies, sous pr

---

(1) Le docteur Franklin me dit qu'il en avoit établi e viron dix-huit; et c'est une observation qu'il me fit av quelque vivacité, relativement à ce qui est dit dans l'ouvra des Etats-Unis, sur le papier qui s'y fabrique. Il me pa surpris que nous l'ignorassions.

Son petit-fils, M. Temple Franklin, fait sans doute recueil de toutes les lettres utiles qu'il a publiées sur les eff salutaires et pernicieux des divers procédés dans les a Elles sont répandues dans les journaux américains et anglo et la collection en sera précieuse.

texte qu'il étoit trop démocratique. Il est probable que, s'il eût été suivi, les colonies n'auroient pas été exposées aux ravages de la guerre affreuse qui suivit. Benjamin Franklin remplit dans cette guerre plusieurs missions importantes; on le voit tantôt chargé de couvrir les frontières nord-ouest de la Pensylvanie, bâtir des forts, lever des troupes, etc. On le voit ensuite, à son retour à Philadelphie, commander un régiment de milice; on le voit lutter contre le gouverneur, pour le forcer à donner son consentement à un bill qui taxoit la famille de Penn, propriétaire d'un tiers de la Pensylvanie, laquelle refusoit de payer sa part aux impôts; on le voit passer à Londres comme député, et emporter au conseil privé cette victoire contre cette famille puissante.

L'art que Benjamin Franklin porta dans ces négociations, et les succès qu'il eut, étoient un avant-coureur du succès plus important qu'il obtint dans la guerre de l'indépendance, lorsqu'il fut envoyé en France. A son retour dans sa patrie, il a obtenu tous les honneurs que méritoient les services importans qu'il a rendus à l'Amérique libre. Sa vieillesse et ses infirmités lui font

un devoir de renoncer maintenant à cette carrière publique, qu'il a parcourue avec tant de gloire. Il vit, retiré avec sa famille, dans une maison grande, mais simple, qu'il a bâtie sur cette place où il aborda soixante ans auparavant, et où il erroit sans asyle et sans connoissances. Il y a établi une presse, une fonderie de caractères. D'imprimeur, il étoit devenu ambassadeur; après avoir quitté l'ambassade, il revient à ses presses chéries, forme dans cet art précieux, M. Bache, son petit-fils. Il le met à la tête d'une entreprise qui sera infiniment utile; c'est une édition, au plus bas prix possible, de tous les auteurs classiques, c'est-à-dire des auteurs moraux, dont les livres doivent être des manuels pour les hommes qui veulent s'éclairer et se rendre heureux, en faisant le bonheur des autres.

C'est au milieu de ces saintes occupations que ce grand homme attend la mort avec tranquillité. Vous jugerez de sa philosophie sur ce point, qui est la pierre de touche de la philosophie, par la lettre qu'il écrivoit il y a trente ans, sur la mort de Jean Franklin, son frère, à mistriss Hubbard, sa bru.

MON CHER ENFANT,

« Je m'afflige avec vous ; nous venons de perdre un parent qui nous étoit cher et bien précieux. Mais c'est la volonté de Dieu et de la nature que ces corps mortels soient mis de côté, lorsque l'ame est sur le point d'entrer dans la vie réelle ; car celle-ci n'est qu'un état *embryon*, pour ainsi dire ; c'est une préparation à la vie. Un homme n'est pas complétement né jusqu'à ce qu'il soit mort. Nous plaindrions-nous donc de ce qu'un nouveau né prend place parmi les immortels ? Nous sommes des esprits. Que les corps nous soient prêtés, tant qu'ils peuvent nous procurer des plaisirs, nous aider à acquérir des connoissances, ou à secourir nos semblables, c'est un effet de la bonté de Dieu, et il nous prouve de même sa bienveillance, en nous délivrant de nos corps, lorsqu'au lieu de plaisirs, ils ne nous causent que des douleurs, lorsqu'au lieu d'être utiles aux autres, nous ne pouvons que leur être à charge. La mort est donc un bienfait de la Divinité ; nous-mêmes nous préférons souvent à la douleur une mort partielle ; c'est ainsi que nous faisons couper un mem-

bre qui ne peut être rendu à la vie. En quittant notre corps, nous nous délivrons de toute espèce de peine. Notre ami et nous, sommes invités à une partie de plaisir qui doit durer éternellement. Il est parti le premier; pourquoi le regreterions-nous, puisque nous devons bientôt le suivre, et que nous savons où nous le rejoindrons? »

Addition à la lettre précédente, imprimée en décembre 1790

Franklin a joui enfin cette année de ce bienfait de la mort qu'il attendoit, et je vais consigner ici les réflexions que j'ai imprimées dans mon Patriote François, du 13 juin 1790, et sur cet évènement, et sur le décret rendu par l'assemblée nationale à cette occasion.

Je dois vous rappeller le discours que M. Mirabeau l'aîné prononça.

MESSIEURS,

« Franklin est mort. . . . . Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrens de lumières!

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des

sciences et l'histoire des empires, tenoit sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez long-temps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez long-temps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. Les représentans des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le congrès a ordonné dans tous les états confédérés un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne seroit-il pas digne de vous, messieurs, de nous unir à cet acte vraiment religieux, de participer à cet hommage rendu à la face de l'univers, et aux droits de l'homme et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce puissant génie, qui, au profit des humains, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. L'Europe éclairée et libre doit du moins un té-

moignage de souvenir et de regrets à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'assemblée nationale portera, pendant trois jours, le deuil de Benjamin Franklin ».

L'assemblée nationale a accueilli avec acclamation, et décrété à l'unanimité la proposition de M. de Mirabeau.

L'honneur que l'assemblée nationale fait à la mémoire de Franklin, réfléchira glorieusement sur elle. Il donnera l'idée de la distance immense qui la sépare des autres corps politiques; car combien de préjugés ne falloit-il pas vaincre pour venir déposer les regrets de la France sur le tombeau d'un homme qui, de la profession d'ouvrier imprimeur et de colporteur de livres, s'étoit élevé au rang des législateurs, et avoit contribué à placer sa patrie au rang des puissances de la terre! Et cet acte sublime l'assemblée nationale l'a prononcé non-seulement sans hésiter, mais avec cet enthousiasme qu'inspirent le nom d'un grand homme, le regret profond de l'avoir perdu le devoir d'honorer ses cendres, et l'espoir en l'honorant, de faire naître d'autres vertus

d'autres talens distingués ! Ah ! puisse cette assemblée, pénétrée de la grandeur de l'hommage qu'elle vient de rendre au génie, à la vertu, à l'amour pur de la liberté, de l'humanité ! puisse-t-elle ne jamais le dégrader, en cédant aux sollicitations des hommes qui voudront obtenir le même honneur un jour, pour les mânes ambitieuses d'individus qui, prenant le talent pour le génie, des conceptions obscures pour des idées profondes, le desir d'abaisser les tyrans pour l'amour de l'humanité, les hommages d'un peuple volatile pour les hommages d'un juge éclairé et désintéressé, croient pouvoir aspirer aussi à l'honneur d'un deuil national.

Cet espoir sans doute peut enflammer l'homme de génie, l'homme de bien ; mais vous, qui secrètement aspirez à vous placer à côté de Franklin, examinez sa vie, et ayez le courage de l'imiter. — Franklin eut du génie ; mais il eut des vertus, mais il étoit simple, bon, modeste sur-tout. Ah ! quel talent peut se passer de modestie ! Il n'avoit pas cette orgueilleuse âpreté dans la dispute qui repousse dédaigneusement toutes les idées des autres ; il écoutoit. — Il écoutoit, entendez-vous, lecteur ? Et pourquoi

ne nous a-t-il pas laissé quelques idées sur l'art d'écouter? Il répondoit aux idées de ceux qui lui parloient, et non aux siennes. — Je l'ai vu, il y a dix-huit mois, entendre patiemment des jeunes gens qui, pleins de frivolité, d'orgueil, s'empressoient de faire parade devant lui de quelques connoissances supercielles. Il savoit les apprécier, mais il ne les humilioit pas même par cette bonté qui suppose toujours une distance fatigante. Se mettant sans faste à leur niveau, il causoit avec eux, sans avoir l'air de les instruire. Il causoit, et c'est le causer seul qui attire et peut faire digérer l'instruction : apprêtée, on la repousse. Franklin avoit des connoissances, mais c'étoit pour le peuple; il étoit sans cesse tourmenté de l'idée de son ignorance, et du devoir de l'éclairer. Il ne songeoit qu'aux moyens de baisser le prix des livres, afin de pouvoir les multiplier partout. — En un mot, génie, simplicité, bonté, tolérance, modestie, ardeur infatigable pour le travail, amour du peuple; voilà ce que Franklin me représente; voilà ce qu'il faut réunir pour prétendre à des autel, comme lui.

Les moindres détails qui concernent ce

grand homme méritent d'être connus; les retracer soulage une ame affligée du tableau des imperfections humaines, et peut engager à l'imiter ceux qui ne sont pas trop éloignés de la philosophie.

Senèque, dans sa trentième épître, parle d'un philosophe, Bassus Aufidius, luttant contre la vieillesse et les infirmités, qni voyoit approcher sa mort du même œil qu'il auroit vu celle d'un étranger; voilà le tableau des derniers jours de Franklin, et c'étoit en lui, comme dans Aufidius, le résultat d'une longue habitude de la philosophie, et de la contemplation journalière de la mort.

Trois jours avant de mourir, il demanda qu'on fît son lit, afin, disoit-il, de mourir d'*une manière décente.* — Sa fille lui répondit qu'elle espéroit de le voir se rétablir, et vivre encore de longues années. Je ne l'espère pas, répartit-il avec une fermeté réelle.

Les douleurs excessives que lui causoit la pierre, et qui le tourmentoient depuis douze mois, pouvoient lui faire désirer la fin de sa carrière. Pour les tempérer, il prenoit souvent de l'opium, Dans les inter-

valles de repos qu'elles lui laissoient, il reprenoit sa gaîté ordinaire, causant avec ses amis ou sa famille, se livrant ou aux affaires publiques, ou même à des affaires particulières, ne laissant échapper aucune occasion de faire le bien, et il le faisoit avec *volupté*, c'étoit son caractère ; il animoit même ses conversations par ces jeux d'esprit, ces bons mots, ces anecdotes qui rendoient ses entretiens si délicieux.

Seize jours avant sa mort, il fut attaqué de la fièvre. Il sentit des douleurs dans les poumons, et une grande difficulté de respirer. Ces douleurs lui arrachoient quelquefois des plaintes. Sa crainte étoit de ne pouvoir les supporter convenablement. Il exprimoit, dans les termes les plus vifs, sa reconnoissance pour le Ciel, qui, avec des moyens si petits, et d'une condition si disproportionnée, l'avoit élevé à ce degré de gloire et de fortune dont il jouissoit.

Comme la difficulté de respirer étoit insensiblement disparue, sa famille espéroit encore le conserver ; mais il n'avoit plus cet espoir. Il pria ses amis de mettre sur sa tombe l'épitaphe qu'il avoit composée lui-même, et dans laquelle il témoignoit sa

croyance de la vie future (1). — Son véritable mal se découvrit, c'étoit un abcès dans les poumons : il créva ; mais ses organes affoiblis n'étant plus assez forts pour rejeter au dehors la matière, sa respiration s'embarrassa, il tomba en léthargie, et mourut le 17 avril.

Les funérailles de ce grand homme furent accompagnées de tous ces honneurs que doit rendre un peuple libre à un de ses libérateurs et à un des bienfaiteurs du genre humain. Tous les vaisseaux qui étoient dans le port, même les Anglois, hissèrent leurs pavillons à moitié. Le gouverneur, tout le conseil, l'assemblée législative, les juges et toutes les sociétés politiques et savantes accompagnèrent son corps au tombeau. Jamais on ne vit un si grand concours de citoyens. On comptoit plus de 20,000 spectateurs.

---

(1) *Epitaphe du docteur Franklin, composée par lui, quarante ans avant sa mort.*

« Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieil livre, dont les feuillets sont usés, et dont les ornemens et la dorure sont effacés, gît ici, la pâture des vers, et cependant l'ouvrage ne sera pas perdu ; mais il paroîtra de nouveau dans une nouvelle et belle édition, corrigée et revue par l'auteur ».

Leur gravité, leur silence, la douleur peinte presque sur toutes les figures, annonçoient combien ils regretoient leur perte.

Son testament a été ouvert, et il a partagé la fortune considérable qu'il a laissée entre le public et sa famille. Il a fait des legs aux villes de Boston, de Philadelphie, à des académies, des universités, etc.

Ces legs portent l'empreinte de son caractère et de ses principes sur l'économie; car il veut que les capitaux en soient appliqués pour faire étudier les jeunes gens pauvres, ou pour prêter à des citoyens qui s'établissent et qui ne sont pas avancés.

Il a laissé la plus grande partie de sa fortune à son fils William Franklin (1), ci-devant gouverneur des Jerseys, qui a si constamment adhéré au parti du roi, et à M. Richard Bache, son gendre, dont le fils conduit l'imprimerie fondée nouvellement

(1) Je ne sais pas si M. William Franklin est le même que celui qui vient de donner un voyage au Bengale et en Perse, sous le titre d'*Observations sur le Bengale et sur la Perse*, dédiées au lord Cornwallis. Les journaux anglois qui l'annoncent le disent fils de Franklin, officier surnuméraire dans l'armée de Bengale, et font l'éloge de ses talens et de ses connoissances dans les langues indiennes.

par

par Franklin. Ce jeune homme, élevé dans les principes de son grand père, vient d'établir une nouvelle gazette.

Il a laissé à son autre petit-fils, M. William Temple Franklin, ses livres, ses manuscrits, et les mémoires de sa vie, qu'il a travaillés avec beaucoup de soin, et qui doivent être un monument précieux pour les philosophes. On assure qu'ils ne tarderont pas à paroître.

LETTRE XVI.

Découverte pour remonter les rivières. — Réflexions sur le caractère des Américains, et des Anglois.

Du lundi, 1er septembre 1788.

Je déjeunai avec Samuel *Ameland*, un des plus riches et des plus bienfaisans *amis*. — C'est un élève d'Antoine Benezet : il n'en parle qu'avec enthousiasme, et il suit de près ses traces. — Il n'est aucune bonne action publique, aucune institution utile, à laquelle il ne s'empresse de prendre part.

Cet ami chérit les François et parle leur

langue. Il me traita avec la plus grande amitié, m'offrit sa maison, ses chevaux, sa voiture, et tout ce qui étoit à lui.

En le quittant, j'allai voir une expérience qui se faisoit près de la Delaware, sur un bateau, dont l'objet étoit de remonter le courant des rivières. L'inventeur étoit M. *Fitch*. Il avoit formé une compagnie pour soutenir son entreprise. Un des actionnaires, et son plus fervent défenseur, étoit le docteur Thornton, dont j'ai déjà parlé. Cette invention étoit disputée à M. Fitch par M. Ramsay, de Virginie (1), et cette discussion avoit occasionné différens écrits publics.

---

(1) Depuis que cette lettre a été écrite, j'ai pris des renseignemens sur la découverte de M. Ramsay; je l'ai vu lui-même en Angleterre. C'est un homme plein de génie; et par les explications qu'il m'a données, il paroît que sa découverte, quoique partant du même principe que celle de M. Fitch, en est beaucoup éloignée, pour les moyens d'exécution. M. Ramsay se proposoit alors (en février 1789) de bâtir un vaisseau qui iroit en Amérique, par le seul secours de la pompe à feu, et sans voiles : il ne devoit pas employer plus de quinze jours à ce voyage. Je vois avec peine qu'il n'ait pas encore réalisé ce projet, qui, s'il étoit pratiquable et exécuté, entraîneroit dans le commerce un aussi grand changement, peut-être, que la découverte du cap de Bonne-Espérance.

Quoi qu'il en soit, la machine que je vis, me parut bien exécutée, et remplir son objet; elle faisoit mouvoir, au moyen du feu, trois larges rames, dont la force devoit être considérable. On m'assura qu'elle donnoit vingt-six coups par minute; on en avoit promis soixante (1). On me dit encore qu'un pareil bateau pouvant porter de dix à vingt tonneaux à dix-huit livres, ne coûteroit que trois à quatre cents pounds, qu'il pourroit être manœuvré par deux hommes, dont l'un au gouvernail, et l'autre occupé sans cesse à la machine, à entretenir le feu, etc.

Je n'eus aucun doute que, physiquement parlant, cette machine ne dût produire

(1) Il y a eu diverses expériences faites avec ce *Steam-boat*. M. Fitch a, une fois, parcouru vingt milles en trois heures : avec la marée, il fait huit milles à l'heure. Cet artiste est sans cesse occupé de le perfectionner ; c'est un homme modeste et estimable.

En parcourant les journaux américains de 1790, je vois avec plaisir que M. Fitch n'abandonne point sa découverte. J'apprends que le 11 mai 1790, il a fait le voyage de Philadelphie à Burlington en trois heures un quart, ayant vent contraire, et la marée pour lui. — Il faisoit, dans cet état, sept milles à l'heure.

une partie des effets qu'on en attendoit, mais je doute qu'elle pût être utile au commerce; car malgré l'assurance des entrepreneurs, il me parut que la machine demandoit un grand entretien, qu'elle exigeoit plusieurs hommes sans cesse occupés autour d'elle, et que par conséquent la dépense en seroit considérable, soit pour les réparations qui devroient souvent suivre la fréquence et la multiplicité des frotemens, soit pour les hommes chargés de veiller. Je ne me dissimulai pas cependant, que, si l'on pouvoit porter de l'économie dans cet entretien, et simplifier les mouvemens, cette invention pourroit être utile, dans un pays où la main d'œuvre étoit chère, et où les rivières n'étoient pas accessibles, comme en France, aux chevaux et aux hommes qui suppléent les machines, pour remonter les rivières.

Cette idée consola le docteur Thornton, que je vis assailli de railleries à l'occasion de ce *Steam-boat*. Il en étoit fatigué; ces plaisanteries me parurent à moi-même très-déplacées. Les obstacles, qu'a par-tout le génie à franchir, sont si considérables, les encouragemens sont si foibles, et la né-

cessité de suppléer en Amérique à la main d'œuvre, me paroît tellement démontrée, que je ne pus voir sans indignation les Américains ralentir, par leurs sarcasmes, les efforts généreux d'un de leurs concitoyens.

Quand les hommes viendront-ils donc à s'entre-aider les uns et les autres, à s'encourager par des secours réels, plutôt qu'à se décourager par des railleries? C'est au temps où régneront la raison et la bienveillance universelle. Eh! n'est-ce pas à des républicains à accélérer cette heureuse époque!

Cette bienveillance germe et propage visiblement en Amérique; vous ne trouvez point dans les Américains cet orgueil caché, qui acquitte le bienfait, et dispense de la reconnoissance, cette rudesse égoïste, qui fait des Anglois une nation isolée et ennemie des autres. Cependant vous y trouvez quelquefois des vestiges de leur indifférence pour les autres peuples, et de leur mépris pour les étrangers qui voyagent chez eux: par exemple, qu'un étranger se trouve dans une société d'Américains (1), s'il a le malheur de

(1) Je suis loin de croire et de dire que ce soit général, mais je l'ai vu souvent.

ne pas parler Anglois, personne ne s'occupe de lui. Or, je le dis avec confiance, c'est tout-à-la-fois manquer à l'humanité et à ses intérêts ; à l'humanité, parce qu'on doit support et consolation à l'homme éloigné de ses foyers, et qu'on les lui doit d'autant plus qu'il a peu de moyens de se rapprocher et de s'amuser ; à ses intérêts, parce que les étrangers, dégoûtés de cette grossiéreté, de ce défaut d'attention, se hâtent de quitter le pays, et de prévenir défavorablement ceux qui seroient tentés d'y voyager.

J'ai dit que cette inattention pour les étrangers étoit sur-tout remarquable dans les Anglois ; et je ne crois pas m'être trompé. Un assez long séjour chez ce peuple m'a mis à portée de le connoître, et l'on ne m'a jamais accusé que de trop de partialité en sa faveur ; ainsi je ne dois pas être suspect.

Ce même défaut se trouve chez les Anglois des Indes occidentales ; je l'ai remarqué dans plusieurs, et je crains en général que tous les vices qui sont plus exaltés chez les habitans des isles, ne corrompent les Américains, qui me paroissent très-avides d'étendre leur correspondance avec eux. — J'en entendis un faire la question suivante à plusieurs

Américains, témoins comme lui, de la revue des volontaires de Philadelphie : Pourriez-vous me dire si ces braves officiers sont barbiers ou savetiers? — Cette mauvaise plaisanterie décèle l'homme à préjugés, l'insolent et bas Européen, le valet abject des despotes ou des aristocrates d'Europe. — Mais avec une pareille plaisanterie, on humilie, on détruit cette idée d'égalité qui est la base des républiques.

Mais pourquoi les hommes de sens qui sont témoins de ces plaisanteries, ne les réfutent-ils pas avec vigueur? Pourquoi cette mollesse qu'on décore lâchement du nom de politesse? Ne voit-on pas qu'elle enhardit l'homme corrompu, et que le silence complaisant peut laisser germer dans les ames foibles, des préjugés qu'une attaque rigoureuse auroit détruits?

LETTRE XVII.

Sur la Société d'Agriculture, et sur la Bibliothèque.

Du 2 septembre 1788.

J'ASSISTAI à une séance de la société d'agriculture; c'est une société naissante, et cependant elle est nombreuse, mais la séance ne l'étoit pas. Elle a beaucoup de fonds. S'il est un pays où pareille société doive prospérer, c'est celui-ci. L'agriculture est la première colonne de la Pensylvanie, et quoiqu'on y rencontre de bons laboureurs, la masse y a besoin de lumières, et les lumières ne peuvent être procurées que par une réunion d'hommes instruits dans les diverses théories et pratiques.

On y agita une question fort intéressante: en voici le sujet. Le papillon, ou ver, appelé *hessian-fly* (1), mouche de Hesse, ravageoit,

(1) Appelé ainsi, parce qu'on croit qu'il fut apporté, dans la dernière guerre, avec des bleds venant d'Allemagne, ou destinés pour les Hessois, qu'on avoit achetés pour aller à la chasse des Américains.

depuis quelques temps, les bleds des divers Etats-Unis. Le roi d'Angleterre, craignant que cet insecte ne passât dans son île, avec le bled qu'importoient les Américains, venoit de prohiber les bleds américains. Le conseil suprême-exécutif de Pensylvanie, pour être en état de parer, en s'éclairant, aux suites de cette prohibition, s'étoit adressé à la société d'agriculture; il desiroit de savoir si cet insecte attaquoit le grain, et s'il étoit possible de prévenir ses ravages.

Divers laboureurs, qui assistèrent à cette séance, citant leur expérience personnelle et celle de leurs voisins et de leurs correspondans, assurèrent que l'insecte ne déposoit point ses œufs dans l'épi, mais bien dans la tige; il s'étoient aussi convaincus qu'en battant le bled, il n'y avoit point à craindre que les œufs se mêlassent au grain; on ne pouvoit par conséquent appréhender de communiquer cet insecte avec le grain. La plupart attestèrent d'ailleurs, que la farine provenant du bled attaqué par ce ver, ne diminuoit ni en qualité, ni en quantité.

Comme cette question étoit de la plus grande importance, non-seulement pour la Pensylvanie, mais pour tous les Etats-Unis,

parce que ce papillon avoit étendu ses ravages presque dans tous, la société résolut de s'occuper de l'histoire, de la nature de cet insecte, des moyens de le détruire, ou de chercher s'il n'étoit pas possible de remplacer le grain qu'il attaquoit, par un autre grain qu'il respectât. — On avoit déja quelques expériences consolantes sur ce dernier point. Le bled à barbe, et jaune, qu'on avoit substitué, dans plusieurs endroits, avoit été préservé des ravages de cet insecte.

M. Polwell (1), président de cette société, et le docteur Griffiths, son secrétaire, me parurent l'honorer également, l'un par la netteté de ses résumés et l'élégance de son style, et l'autre, par son zèle infatigable (2).

Parmi les institutions utiles qui honorent Philadelphie, il faut en distinguer la bibliothèque publique, dont, comme je l'ai déja dit, on doit l'origine au célèbre Franklin.

---

(1) Voyez l'éloge qu'en fait M. Chatelux.

(2) Cette société ne cesse de proposer les prix les plus considérables, pour éclairer et encourager toutes les branches de l'agriculture. Je vois, dans l'*American-Musæum*, de mai 1790, une liste des sujets intéressans; j'y vois aussi une semblable société, élevée à Burlington, proposer un prix pour perfectionner le fromage américain.

Elle s'entretient par souscription. Le prix en est de 10 pounds en entrant, et on a le privilège d'en emprumter les livres. La moitié des livres est donc toujours en usage. Je vis avec plaisir, sur ceux qui restoient, l'empreinte de l'usage fréquent qu'on en avoit fait.

A côté de cette bibliothèque est un petit cabinet d'histoire naturelle. Je n'y ai rien vu de remarquable qu'un énorme fémur, et des dents molaires aussi monstrueuses, trouvées près de l'Ohio, dans cet amas énorme d'os prodigieux (*big bones*), que la nature y a amoncelés dans des temps, dont un voile impénétrable dérobe les événemens à l'œil de l'histoire, et qui ont si long-temps et si vainement exercé les recherches de nos naturalistes.

Je ne vous parlerai point ici d'un autre établissement bien plus précieux pour moi, et qui me causa les sensations les plus délicieuses; c'est l'école des jeunes noirs, dont on doit la fondation aux amis: j'y reviendrai dans l'article complet que je vous destine sur ce sujet.

LETTRE XVIII.

Sur le Marché de Philadelphie, et le prix des denrées.

Du 3 septembre 1788.

S'IL existe, disoit Franklin, un athée dans le reste de l'univers, il se convertiroit en voyant Philadelphie, en voyant une ville où tout est si bien; et s'il y naissoit un paresseux, ayant sans cesse sous les yeux trois aimables sœurs, la richesse, la science et la vertu, qui sont les fruits du travail, il prendroit bientôt de l'amour pour elles, et s'efforceroit de les obtenir de leur père. . . .

Telles sont les idées qui s'offrent naturellement à la vue d'un jour de marché de Philadelphie; c'est, sans contredit, un des plus beaux qui existent dans l'univers. Variété dans les denrées et les produits de l'industrie; ordre dans leur distribution, bonne foi, tranquillité dans la vente, il réunit tout. Une des beautés essentielles d'un marché, c'est la propreté dans l'exposition des marchandises et dans les marchands: elle règne ici

par-tout. La viande même, dont l'aspect est si dégoûtant par-tout ailleurs, frappe les regards agréablement; le spectateur n'est point révolté par l'aspect de ruisseaux de sang, qui infectent l'atmosphère, en salissant les rues. Les femmes, qui apportent les denrées des campagnes, sont toutes habillées avec décence. Leurs fruits, leurs légumes sont arrangés avec le plus grand soin, dans des paniers très-bien travaillés. Tout se rassemble ici; vous trouvez toutes les denrées, tous les produits de l'industrie, viande, poisson, fruits, végétaux, grains, etc. vous y trouvez de la poterie, des souliers (1), de la clincaillerie, des baquets, des sceaux infiniment bien faits, de charmans petits paniers, etc. L'observateur étranger ne se lasse point de contempler cette multitude d'hommes et de femmes, qui se remue, se croise dans tous les sens, sans se heurter, sans tumulte, sans injures. On diroit que c'est un marché de frères, que c'est le rendez-vous d'un peuple philosophe, d'élèves du

(1) Les souliers, cuir du pays, coûtent environ 7 liv. 10 s. Une bonne paire de bottes, cuir d'Angleterre, coûte environ 36 liv.

silencieux Pythagore ; car un silence ininterrompu règne au milieu de cette foule; vous n'entendez point ces cris si communs ailleurs, si importuns ; chacun vend, marchande en silence. — La gravité, l'ordre accompagnent ce peuple par-tout. L'ordre paroît encore dans l'arrangement des voitures et des chevaux qui ont apporté les denrées ; ils sont rangés dans les rues voisines, à mesure qu'ils arrivent. — Point de querelles, point d'embarras, et toutes ces voitures se dégagent de même en silence. Vous n'entendez point les charretiers ou porteurs s'injurier; vous ne verrez point de fous galoper à bride abattue dans les rues. — Voilà un des plus frappans effets de l'habitude. — Habitude inspirée par les quakers qui ont planté la morale dans ce pays. — Habitude qui consiste à faire tout tranquillement, avec raison, et sur-tout à ne jamais nuire à autrui (1).

---

(1) Je fus témoin, à Newport, de cet ascendant de la raison. Un quaker avoit fait marché avec le capitaine d'un paquebot d'Albany, je crois, pour y transporter des meubles. Il étoit naturel que ces meubles fussent dans la chambre ou la calle. Le capitaine voulut les loger sur le pont, et traitoit fort rudement le quaker, qui se contentoit de lui dire : Ami, ces meubles se gâteroient à l'air, à la pluie, à la ma

et à n'avoir pas besoin de l'interposition de magistrat. Pour maintenir l'ordre dans un pareil marché en France, il faudroit trois ou quatre commissaires, et une douzaine de soldats. — Ici la loi n'a pas besoin de fusils. L'éducation, les mœurs et l'habitude ont tout fait. — Deux clercs de police se promènent dans ce marché, pour veiller sur les denrées. — Soupçonnent-ils une livre de beurre de n'avoir pas son poids; ils la pèsent, et si elle est légère, elle est saisie au profit des hôpitaux, etc.

Ce marché est couvert dans une très-grande longueur. Entre chaque pilier ou arcade est un étal, où s'étalent, ou s'accrochent les marchandises.

Ce portique sert de promenade pendant la pluie.

Vous voyez encore des pères de famille aller eux-mêmes au marché; c'étoit l'usage de nos pères. Leurs femmes les ont remplacés. Elles se sont ensuite crues déshonorées, et les domestiques seules y vont. Ni l'éco-

---

œuvre, et le bois que tu as mis dans ta calle ne s'y gâteroit pas. Réfléchis à ce que je te dis, et je reviens demain matin; et le lendemain matin les meubles étoient en sûreté.

nomie, ni les mœurs n'ont gagné à ce changement d'usage. Les mères conduisent ici leurs filles au marché, pour les instruire : ce qui, d'autre côté, prouve que les mœurs domestiques y sont respectées.

Plusieurs personnes blâment les habitans d'avoir établi le marché au milieu d'une rue; ils aimeroient mieux une vaste place quarrée; et, en effet, cet ordre eût été meilleur. Cependant, tel qu'il est, ce marché est presque sans inconvénient ; la malpropreté qui devroit en résulter, n'existe point, parce qu'on veille soigneusement à en faire disparoître les immondices.

Cette observation me rappelle un fait qui frappe tous les étrangers. Ils sont scandalisés de voir des cochons se promener dans les rues et fouiller dans les ordures. — Il y a une loi qui les en bannit, mais elle n'est pas observée. — J'ai lu, dans un review, ou journal américain, qu'il étoit tout à-la-fois salubre et économique de laisser les cochons vaguer dans les rues.

C'est ici le lieu de vous dire le prix courant des denrées à Philadelphie, en vous rappelant que le schelling y vaut 14 sous, et le pound un peu plus de 14 livres. — Le pain

coûte

coûte de 2 à 3 sous ; le bœuf, de 4 à 6 sous la livre ; très-bonne, à 4 sous ; même prix à peu près pour le mouton ; veau, 2 à 3 sous ; foin, de 30 à 40 schellings par tonne, pesant deux mille ; beurre, 6 à 10 sous la livre ; charbon, de 16 à 18 schellings ; le bois, de 10 à 12 schellings la corde. — Les légumes sont abondans et à bon compte ; les pommes de terre sur-tout y sont délicieuses : la venaison y est par fois à bon marché ; les vins d'Europe, et sur-tout de France, moins chers que par-tout ailleurs. J'ai bu du vin de Provence, qu'on me disoit être fait par M. Bergasse, à 15 sous la bouteille.

Cependant le prix des auberges est très-cher, sur-tout celui de *Moyston tavern* ; on y est, à la vérité, très-bien servi. Les choses de luxe y sont aussi dispendieuses. Un perruquier coûte un schelling chaque jour, ou 20 schellings au mois. — Je louai, pour trois jours, un cabriolet et un cheval, il me coûta 3 louis. Le blanchissage, qui est très-bien fait, coûte 3 schellings 6 deniers la douzaine de pièces.

LETTRE XIX.

Assemblée générale de Pensylvanie, e description d'une ferme tenue par u François.

Du samedi 6 septembre 1788.

J'AVOIS fait, à New-Yorck, la connoissanc du général *Miflin*, qui étoit alors *speaker* ou président de l'assemblée législative d Pensylvanie ; je le revis à Philadelphie. So portrait a été bien tracé par le marquis d Chatelux : c'est un homme aimable, obl geant, plein d'activité, très-populaire, e qui remplit sa place avec dignité et fermet Franc, ennemi de l'artifice et du déguis ment, il joint à ces vertus la bravoure, u constant attachement aux principes démo cratiques, et un grand désintéressemen Il n'est plus quaker. Ayant pris les arme il fut forcé de quitter la société ; mais ne lui en est pas moins attaché, et il pr fesse toujours la plus grande estime po cette secte, à laquelle sa femme est rest fidelle. Ce général (1) eut la complaisan

(1) Le général Miflin est aujourd'hui président de l'é de Pensylvanie.

de me conduire, le matin, à l'assemblée générale ; je n'y vis rien de remarquable : le bâtiment est loin de cette magnificence que lui prête M. Raynal. C'est certainement un beau bâtiment, en le comparant avec les autres édifices de Philadelphie ; mais il ne peut être mis en parallèle avec aucun de ces bâtimens publics, que nous regardons comme beaux en Europe.

Il y avoit une cinquantaine de membres à cette assemblée, assis sur des fauteuils de bois, dans une enceinte fermée par une balustrade. Derrière la balustrade est la galerie où se placent les spectateurs.

Un petit-maître qui tomberoit tout-à-coup de Paris dans cette assemblée, la trouveroit certainement bien ridicule; il seroit scandalisé de la simplicité des habits, et souvent de la négligence des toilettes : mais tout homme qui pense, désirera que cette simplicité puisse se conserver long-temps, et devienne universelle. On me montra, sous un de ces habits et de ces visages si communs, un cultivateur (M. *Finley*) qui déployoit le plus grand talent en parlant.

La séance se passa en lectures de différens mémoires et pièces envoyés par le conseil exécutif.

La campagne du général Miflin, où nous allâmes dîner, est à cinq milles de Philadelphie, vis-à-vis les *falls* ou chûtes de la Skullkill. Ces chûtes sont formées par une couche de pierres assez considérables. Elles ne sont pas sensibles, quand la rivière a grossi. La maison du général est à mi-côte, avec une vue très-agréable et *très-romantique*, sur la rivière et sur les environs.

Sur la route, le général me montra des vestiges de différentes maisons brûlées par les Anglois. La campagne étoit nue et sans arbres; les Anglois les avoient tous détruits.

Je vis, à la campagne du général Miflin, un vieil quaker, qui me secoua la main avec d'autant plus de plaisir, qu'il me trouvoit, disoit-il, un air de ressemblance avec Antoine Benezet. D'autres quakers me le confirmèrent. Ce n'est pas vanité de le citer, si l'on se rappelle ce que M. Chatelux dit de sa figure; mais il avoit des yeux de bonté, d'humanité.

Springmill, où nous devions coucher, est un hameau situé sur la Skullkill, à huit milles de là. La plus belle maison est celle occupée par M. L—, François. Elle a une des plus magnifiques vues qu'on puisse imaginer

Située sur un côteau, au sud-est, la Skullkill coule à ses pieds, dans un magnifique canal, entre deux montagnes couvertes de bois. Sur la côte, on apperçoit quelques maisons éparses, et des terres cultivées.

Le terrein de ce pays est composé d'une grande quantité de talc, de quartz, de granit, d'un gravier jaune, et souvent d'une terre très-noire.

Il y a, dans le voisinage, des carrières d'assez beau marbre; beaucoup de cheminées en sont ornées.

Je vais, mon cher ami, entrer dans quelques détails sur la ferme de ce François. Outre qu'ils vous donneront une idée du prix des terres, de la manière de vivre des cultivateurs, ces détails pourront être utiles à ceux de nos amis qui voudroient s'établir ici. Les observations sur la manière d'étendre l'aisance parmi tous les hommes, doivent bien valoir, aux yeux d'un philosophe, celles sur la manière de les assassiner méthodiquement.

La maison de M. L— est très-bien distribuée. Elle est en pierres, et bien bâtie, composée de deux étages, et de cinq à six chambres à feu, à chaque étage. Des deux

jardins, formés en amphithéâtre, vous jouissez de cette superbe perspective dont je vous ai parlé. Ces jardins sont bien cultivés : nous y vîmes sur-tout une quantité de ruches ; elles étoient soignées par un Allemand, qui s'étoit, après de longs voyages, attaché à M. L —. Plein d'industrie et d'adresse, on le voyoit au tour, ou le rabot à la main, ou au jardin, toujours occupé à inventer ou à perfectionner.

La ferme étoit séparée de la maison par le chemin : on y distinguoit dix-neuf bêtes à cornes, dix à douze chevaux, etc. L'état de cette ferme me prouve combien les vols étoient rares dans les campagnes ; tout y étoit ouvert, ou fermé sans serrures.

Cette ferme étoit composée d'environ deux cents cinquante arpens de terres, dont une très-grande partie en bois. L'autre partie étoit en bled, en maïs, en bled sarrazin, en prairies. M. L— nous montra un pré d'un arpent environ, qu'il avoit bien fumé. Il en avoit déja tiré huit tonnes de foin (1). Il calculoit que ce pré lui avoit rapporté, à sa troisième coupe, environ 12 pounds ou 158 liv. tour-

(1) La tonne pèse deux mille livres.

mois. Les autres prés, qu'il avoit moins fumés, rapportoient moins.

Il fit un temps affreux le dimanche. Il fallut donc se renfermer, et causer de ses aventures et des liaisons passées. M. L— me raconta ses malheurs ; je les connoissois déja. Il avoit été victime de la perfidie d'un mielleux intendant de la Guadeloupe, qui, pour étouffer les preuves de sa complicité dans un commerce clandestin, avoit successivement tenté de le faire périr dans des prisons, assassiner ou empoisonner. A l'abri de ses persécutions, il jouissoit de la sûreté à Springmill ; mais il ne jouissoit pas du bonheur.

Il étoit seul ; et qu'est-ce qu'un laboureur sans femme et sans famille? Il avoit, pour exploiter sa ferme, un nègre, un Allemand, sa femme, une autre Allemande, deux petits garçons de dix à douze ans, une petite fille de huit ans. Le nègre étoit libre. M. L— lui avoit bâti une petite *loghouse :* il lui avoit abandonné tant de terrein qu'il en pourroit cultiver, à condition d'en partager le produit. Ce marché lui étoit avantageux. Le nègre étoit très-laborienx ; il avoit l'espoir d'acquérir une propriété, de l'aisance. Et quels miracles n'opère pas cet espoir sur les hommes

les plus paresseux ! Or, un homme laborieux est rarement méchant. L'Allemand travailloit bien, mais il étoit indolent. M. L— avoit acheté son service pendant quatre ans, ainsi que celui de sa femme. — Ces sortes de marchés s'appellent *bonds* ou *indentured*, et sont très-communs. Un Européen qui a passé sans argent en Amérique, se vend pendant quatre ou cinq ans, pour payer son passage : le maître qui l'achète s'engage, au bout de son temps de service, à lui donner un habit et quelque argent. Si c'est une femme, on lui donne quelquefois une vache. M. L—, pour exciter le zèle de la sienne, lui donnoit une part dans la vente des veaux. Lorsque le maître qui a fait cet achat s'en va, ou n'a plus besoin du service de ces domestiques, il vend le reste de leur temps.

Il faut bien se garder de confondre ces domestiques achetés, avec les esclaves noirs, et de croire qu'ils sont malheureux. On jugera de leur situation par la vie que menoient ceux de M. L—. Ils ne se levoient ou n'alloient au travail qu'au lever du soleil, et le quittoient au coucher. — Au déjeuner, thé ou café bien sucré, beurre, crême, pain ou gâteaux, soit de bled d'inde, soit de bled sarrazin, qu'ils

iment assez ; à dîner, soupe avec légumes, bon morceau de viande, pommes de terre, choux, beurre ou fromage, cidre (1) ou bière ; à souper, beurre, thé ou café, et viande. Dans le temps des ouvrages forts, comme ceux de la moisson, on leur donne du rum.

On ne croira pas ces détails, tant ils paroîtront surprenans, en les comparant avec la nourriture de nos ouvriers, et même de nos laboureurs françois ; cependant ils sont vrais et exacts. Il est bien de riches laboureurs en Europe qui ne vivent pas avec autant d'aisance que le journalier ou domestique américain.

Cependant, qui le croira? malgré toute la douceur des maîtres envers eux, malgré ces bons traitemens, ces domestiques sont paresseux. Je ne crois pas cependant que ce soit le caractère général des Allemands (2);

(1) Le cidre est à bon marché ; on en jugera par ce trait. Le général Miflin me montra une grande quantité de pommes tombées, qu'il avoit offertes gratuitement à un de ses voisins pour faire du cidre ; celui-ci lui avoit répondu que le cidre étoit à trop bon marché à Philadelphie, et que les pommes ne valoient pas la peine de le faire.

(2) On me montra, du côté de Springmill, une belle

mais ceux de M. L— étoient lents à la besogne, indolens et mal-propres. Les chevaux, les voitures, l'écurie, la grange, la cuisine, les chambres, tout étoit mal soigné et peu en ordre : ce n'étoit pourtant pas faute d'activité et d'exemple de travail dans le maître ; mais il me disoit que quand George avoit la pipe à la bouche, et étoit à côté de son verre de rum, nul mortel ne pouvoit le tirer de son apathie bienheureuse. Il y avoit renoncé.

Ces domestiques achetés, me disoit-il, savent fort bien qu'on est obligé de les garder, qu'ils fassent bien, qu'ils fassent mal ; ils savent fort bien que le nombre des domestiques est rare. Ainsi l'homme ne sera jamais juste. Il ne peut l'être que quand il cultive lui-même sa raison, que lorsqu'il a l'habitude de réfléchir ; et malheureusement les Allemands transportés sont bien loin, à cet égard, des Américains et des quakers. M. L— me disoit qu'il y avoit deux autres inconvéniens à prendre ces sortes

maison, occupée par un Allemand qui étoit venu, *indentured*, *acheté* il y a vingt ans, et qui, par son économie et son travail, avoit amassé de quoi acheter beaucoup de terres et bâtir cette maison.

de domestiques ; c'est qu'ils feignent souvent des maladies, que souvent ils s'échappoient, et qu'il en coûtoit beaucoup pour les retrouver. Les papiers publics sont en effet remplis d'avertissemens à ce sujet.

Il n'étoit bien servi que par les petits garçons et par la petite fille, à laquelle il apprenoit le service. C'étoit une des conditions de son marché d'achat, que ces enfans devoient lui rester jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans, et cela pour le dédommager du temps que la mère perdoit, pendant qu'elle étoit grosse, et qu'elle ne pouvoit travailler. Afin d'empêcher la mère et le père de les gâter, il les faisoit coucher dans sa chambre. Rien n'étoit plus hardi que ce petit garçon de douze ans; il couroit à cheval, menoit une voiture, conduisoit seul un *ferryboat* ou *bac*, alloit à la ville faire des commissions, parloit trois langues, etc.

Je demandai à M. L— quel étoit le prix des gages des autres ouvriers qu'il employoit. Il me dit qu'il payoit d'un schelling $\frac{1}{2}$ à 2 schellings $\frac{1}{2}$ par jour, au mois 5 à 6 dollars; c'est-à-dire, à ce dernier prix, 378 livres par an, sans y comprendre la nourriture, semblable à celle que j'ai décrite plus haut.

Observez qu'il y a deux à trois ans les journées étoient de 3 à 4 schellings, c'est-à-dire, de 42 à 56 sols.

Le prix courant des domestiques noirs, à Philadelphie, est de 4 à 5 dollars par mois, non compris la nourriture. Vous voyez que ce salaire des domestiques est bien supérieur à celui des domestiques de nos campagnes, et même de ceux des grandes villes, dont les mieux payés ne gagnent pas au-delà de 200 livres. La rareté des hommes est ici la cause de ce haut prix. Leur concurrence fait baisser en Europe leur prix, qui baisseroit encore plus si, le numéraire n'étoit pas abondant.

M. L— paie 8 à 9 pounds de taxes pour toute sa propriété, et par ce fait vous pourrez juger les exagérations des détracteurs des Etats-Unis, sur les taxes américaines. Cette terre contient environ cent vingt acres en bois, quatre-vingts en terres labourables, vingt-cinq en pré, trois en jardin, grande maison, maisons particulières ou de journaliers. — 134 livres d'impôts pour toute cette propriété ! Rapprochez cette imposition, de celle qu'on paie en France pour une semblable propriété.

M. L— a essayé de planter de la vigne. On lui a envoyé du plan de Médoc (1) ; il l'a planté à côté de sa maison, sur une côte exposée au sud sud-est ; elle réussisoit fort bien ; elle comptoit à peine quatre mois, et elle étoit fort avancée.

C'est une remarque qu'on fait à chaque pas en Amérique, la végétation y est rapide et forte. Les pêchers, par exemple, y croissent rapidement, et y donnent des fruits en quantité. A peine avez-vous coupé votre bled, qu'un mois après vous ne reconnoissez plus votre champ ; il est couvert d'herbes très-hautes et très-épaisses.

J'observai à M. L— qu'il se passeroit un long-temps, avant qu'il pût recueillir de grands profits de la culture de la vigne, parce que d'un côté la main-d'œuvre seroit pendant long-temps chère en Amérique, et que la vigne demandoit une grande main-d'œuvre (1) ;

---

(1) On en a déja planté depuis long-temps en Pensylvanie et en Virginie, et j'ai su qu'ils avoient donné de bon raisin et du vin passable.

(2) Dans l'Orléanois, on paie la façon de l'arpent 30 liv. au vigneron, et on ne le nourrit point. Il en fait à peine cinq par an ; c'est 150 liv. Comparez ce prix au prix des gages en Amérique, et à celui du vin de France qui y est

parce que d'un autre côté le vin d'Europe seroit long-temps à meilleur marché. Il m'en fournit la preuve lui-même, il me fit boire de très-bon roussillon, qui ne lui coûtoit pas 12 sols la bouteille par commissionnaire, et j'ai su que le même vin de première main coûtoit entre 8 et 9 sols tous frais compris.

On doit regarder aussi les oiseaux comme un des grands obstacles à la culture de la vigne. On voit souvent en Amérique des nuées de *black birds*, oiseaux noirs, qui, s'abattant sur une vigne, peuvent la dévaster en un instant. Il faudroit imaginer des moyens pour les détourner.

Toutes les pâtures, tous les champs américains sont, comme je vous l'ai déjà dit ailleurs, environnés de barrières en bois. Ce sont quatre morceaux de bois, de onze pieds chacun, et d'environ sept à huit pouces de circonférence, posés les uns au-dessus des autres par intervale, et soutenus par des postes. Ces morceaux de bois, appellés *rails*, coûtoient à Springmill, en chêne, 10 livres 10 sols, en *chesnut* ou noyer, 21 livres.

---

transporté, et voyez s'il est possible de cultiver la vigne en grand : on en aura quelques quartiers, somme on peut avoir des serres chaudes.

Lorsque vous fournissez le bois, chaque espace de onze pieds vous coûte près de 2 schellings, ou 28 à 30 sous, à planter. On voit par-là que les barrières en bois sont très-dispendieuses. M. L—, qui l'avoit remarqué, et qui voyoit d'ailleurs qu'on pouvoit employer le bois à d'autres usages plus utiles, qu'on devoit le ménager, attendu sa rareté naissante, avoit imaginé de creuser des fossés de six pieds, d'en rejetter la terre sur son pré, d'y planter des haies, et par-là de rendre le passage impraticable aux bestiaux. C'est une opération agriculturale qu'on ne sauroit trop recommander. Les Américains abandonneront sans doute un jour les fences ou barrières en bois. Cependant ils croient généralement les fossés coûteux; il faut les réparer souvent, parce que les froids et les inondations les ruinent. Il se peut que les fences soient moins coûteux, dans les pays plus éloignés des villes et plus au milieu des bois. On calcule qu'un nègre peut faire cent trente à cent cinquante rails ou barreaux de bois dans un jour. »

Ce pays est plein de sources; nous en bûmes de fort belles. M. L— nous dit qu'on ne pouvoit creuser la terre de deux pieds

sans en trouver; il nous en montra une qui faisoit aller un moulin considérable nuit et jour, et qui servoit à arroser ces prés au besoin.

C'est une richesse que le voisinage d'un moulin. M. L— nous dit qu'il envoyoit son grain à celui de son voisinage; le meûnier lui en payoit comptant le prix. Ce meûnier étoit fort occupé, car de tous les côtés on lui apportoit du bled; il étoit marchand de farine, il en avoit un magasin considérable, et il expédioit ses barils par la Skullkill. M. L— nous dit qu'il ne cessoit de s'étonner que le meûnier vendît au dehors sa farine si peu chère, lorsque le bled étoit cher. Ce phénomène commercial tient à ce double fait, que l'achat primitif de bled se fait en grande partie par échange, et que la vente au dehors se fait argent comptant. Or, tel est le prix de l'argent, que quoique nominalement le meûnier ait dans son échange payé le bled plus cher, il gagne cependant en le vendant moins cher, contre de l'argent comptant. — L'économie de la main-d'œuvre dans la mouture peut aussi contribuer au bas prix des farines.

Je demandai à M. L— où il achetoit

sa viande? Quand un voisin, me dit-il, tue un bœuf, un mouton ou veau, il avertit ses voisins, qui prennent ce qu'ils veulent, et salent ce qu'ils doivent garder. — Comment paie-t-on? En argent, ou l'on tient un compte courant, parce qu'on se rend à l'occasion. — M. L — achetoit encore de la viande de Philadelphie.

Comme il étoit seul, il n'avoit point de basse-cour, point de pigeons, point de fromage : on ne filoit point chez lui; on n'amassoit point de plumes d'oies. Cette industrie fermière et économique, qui n'est bien exercée que par les femmes, étoit nulle pour lui, et c'étoit une grande perte. Il ne recueilloit point d'avoine, il donnoit à ses bestiaux ou du bled d'inde, ou du sarrasin moulu. Je vis dans de vastes champs de bled d'inde, une quantité immense de concombres. On les donnoit par morceaux aux bestiaux.

M. L— avoit un tour chez lui, et un petit attelier de menuiserie. C'est un meuble nécessaire à la campagne.

Sa terre étant un sol calcaire, il avoit pris le parti de faire de la chaux; elle se vendoit fort bien à Philadelphie, où l'on bâtit beau-

coup. Il trouvoit que c'étoit le meilleu moyen de se défaire de son bois, dont l profit, suivant lui, devoit payer sa terre.

Son industrie s'étoit portée sur un autr point. Il avoit obtenu de l'assemblée géné rale la permission de construire un *ferry boat* où bac, pour transporter hommes o marchandises des deux bords de la rivière Il croyoit que ce ferry lui rendroit un jou plus de 50 pounds, parce que ce passag devoit être très-fréquenté.

Le prix étoit 2 sols pour un homme, pour un cheval, 1 schelling ou 14 sols pou une voiture.

Il s'occupoit encore de construire un mou lin à scie.

Toutes ces entreprises, faites et exécuté en même temps, lui coûtoient beaucoup, distrayoient son attention de ce qui devo l'intéresser d'abord, du soin de monter un bonne ferme.

Les terreins qu'il avoit nouvellement d frichés, produisoient bien au-delà des terr de France. Il avoit eu de mauvais bled cet année; j'en vis, il étoit ratatiné et maigre quoiqu'il eût promis d'abord beaucoup, c il avoit cru à une hauteur prodigieuse. M. L-

me dit que le *mildew* en étoit cause, et qu'il avoit perdu plus de trois cents boisseaux. Voici l'origine du *mildew*. Lorsque la saison s'avance, il survient des brouillards ou rosées très-fortes ; le soleil, qui paroît tout à coup, et les dissipe, évapore trop rapidement les gouttes, dont les grains sont couverts, et ce passage trop subit du froid et de l'humide, au sec et au chaud, affoiblit la plante et la dessèche : tel est l'effet du *mildew*. C'est un mal très-général en Pensylvanie.

M. L— me dit qu'il n'y avoit d'autre remède que de semer plutôt, afin que le grain fût plus vigoureux, lors de la saison du mildew.

Il m'assura qu'en mettant de côté les dépenses extraordinaires occasionnées par son entrée, son ignorance, et les improvemens ou améliorations, sa terre lui rendoit, et bien au-delà, de ses avances.

Cette ferme avoit coûté à M. L— 3,300 pounds, c'est-à-dire 46,000 livres, dont partie seulement avoit été payée comptant, ce qui doit être remarqué ; car il y a souvent une différence d'un tiers ou même plus, lorsque tout est payé comptant.

M. L— m'assura que la maison seule

avoit coûté cette somme à bâtir, et cela est très-croyable.

Les personnes qui desirent en général faire de bons marchés doivent acheter des terres bâties ; quoique le bâtiment ait coûté, il entre pour peu de chose dans la considération du marché.

Pour cette somme, M. L— avoit une belle maison en pierres, trois jardins, deux cents cinquante arpens en prairies, bonnes terres labourables et bois, droit de pêche sur une partie de la Skullkill, etc.

Cependant on m'assura qu'il avoit payé trop cher, et que le prédécesseur de celui qui la lui avoit vendue, ne l'avoit payée que 2800 pounds, et voici pourquoi : celui-ci l'avoit acquise pendant la guerre, tandis que M. L— l'avoit achetée dans un temps où le prix des terres étoit monté, en 1784 ou 1785.

Maintenant le prix en est beaucoup diminué (1).

---

(1) Depuis que cette lettre est écrite, j'ai appris que M. L— cherchoit à vendre sa terre. Il ne pouvoit choisir un moment plus favorable. Le séjour du congrès, qui se fixe à Philadelphie pour dix ans, renchérit prodigieusement toutes les terres dans le voisinage.

En s'établissant dans ce pays, il avoit eu de grands désavantages. Il étoit seul et sans famille ; il parloit peu l'anglois. Faute de ne pas entendre la langue du pays, et de ne pouvoir se faire entendre, il s'étoit brouillé avec ses voisins. — C'est un malheur, à la ville, que de vivre mal avec ses voisins ; c'en est un bien plus grand à la campagne ; là, vous avez plus souvent besoin de secours mutuels ; vous vous en privez, en devenant ennemis : et quand on ne s'entend pas, quand, d'ailleurs, on a des intérêts voisins, ou qui peuvent se croiser, il est si aisé de devenir ennemis, de chercher à se nuire ! Lors même qu'on n'en viendroit pas à cette extrémité, la différence des langues amèneroit toujours l'indifférence, et l'indifférence est un poison dans la vie rurale.

Aussi ne conseillerai-je jamais à un étranger de venir s'établir ici, de prendre seul une ferme, s'il ignore la langue.

Heureusement M. L— n'avoit pour voisins que des quakers ; et quoiqu'il eût des procès avec eux, il m'en fit l'éloge, et il me dit qu'il aimoit mieux plaider avec eux, qu'avec d'autres sectaires, parce qu'en s'adressant à leurs anciens, on obtenoit plus aisément et plus promptement justice.

Quoiqu'isolé, quoique luttant contre tous ces désavantages, il m'assura qu'il étoit heureux, et qu'il ne lui manquoit, pour l'être complettement, que d'être entouré de sa famille, qui étoit en France.

Il s'occupoit toujours de météorologie, et c'étoit lui qui faisoit les tables météorologiques de chaque mois, publiées dans le *Columbian magazine.* Ce sont certainement les plus exactes et les plus soignées qui aient paru dans ce continent.

Il me dit qu'il ne croyoit pas qu'il y eût une grande différence entre ce climat et celui de Paris; que les froids y étoient plus secs et moins humides; que la neige et les glaces n'y tiennent pas très-long-temps; qu'il n'y a point de semaine où il n'y ait de beaux jours, et où le soleil ne paroisse; qu'il y pleut davantage qu'en France, mais rarement deux jours de suite; que la chaleur y est quelquefois plus intense et plus à charge; qu'elle provoque davantage la sueur et la pesanteur. Enfin il me dit que les variations y sont plus fréquentes et plus rapides. En effet, pendant que j'étois à Springmill, le thermomètre sauta de 26 à 11, du jour au lendemain; ce qui prouve bien la nécessité de porter constamment dans ce pays des habits de drap.

Il me raconta un phénomène bien extraordinaire en météorologie ; c'est que la marche du baromètre étoit, en Amérique, contraire à celle qu'il avoit en Europe. En Europe, il monte vingt-quatre heures avant qu'il se dispose au beau temps, et il baisse de même pour le mauvais. C'est ici le contraire. Quand le temps doit être mauvais, le baromètre monte très-rapidement et subitement, puis il descend ensuite graduellement.

Voici le résultat des observations de ce François pendant quatre années.

Les plus grands froids, dans cette partie de la Pensylvanie, sont communément de 10 et 12 degrés au-dessous du point de congélation de M. Réaumur ; les plus grandes chaleurs sont de 26 et 28 degrés au-dessus. Le terme moyen de toutes les observations de quatre ans, ou la température, est de 9 degrés $\frac{6}{10}$; la hauteur moyenne du baromètre est de 29 pouces 10 lignes $\frac{1}{10}$, pied anglois, sa variation de 22 lignes ; le vent dominant, ouest-nord-ouest. Dans l'année, il y a environ 15 jours de tonnerre, 76 jours de pluie, 12 jours de neige, 5 jours de tempête avec pluie. Ces 81 jours de pluie, avec ceux de neige, donnent 35 pouces d'eau, pied françois. Le ciel n'est jamais couvert trois

jours de suite. Pays très-sain, très-végétatif. La moisson des bleds se fait environ du 8 au 12 juillet. Aucune maladie régnante n'a été remarquée pendant ces quatre années d'observations.

LETTRE XX.

Voyage de deux François vers l'Ohio.

Du 10 septembre 1788.

Un hasard m'a procuré une bonne fortune; c'est la rencontre d'un François éclairé, qui voyage dans ces contrées, non pour gagner de l'argent, mais pour s'instruire. Ce François s'appèle *Saugrain*. Il est de Paris. Vous avez vu son aimable sœur chez M. *Hardouin* (1).

M. Saugrain est un naturaliste plein d'ardeur. Différentes circonstances l'ont d'abord attaché au service du roi d'Espagne, qui l'avoit fait passer dans l'Amérique espagnole, pour y faire des recherches de minéralogie et d'histoire naturelle. — Après la mort de

(1) Célèbre avocat, enlevé à la fleur de son âge, et qui sera long-temps regretté par ses amis.

don *Galvès*, qui le protégeoit, il est repassé en France. — En 1787, il forma le projet, avec M. *Piqué*, qui avoit des connoissances en botanique, de voyager dans le Kentucké et le long de l'Ohio. — Ils avoient aussi dessein d'examiner s'il étoit possible de fonder, dans cette partie du continent américain, un établissement pour quelques familles françoises qui désiroient s'y fixer.

Je déjeûnai avec eux, en avril 1787, chez le docteur Guillotin (1), le jour même de leur départ de Paris. — Arrivés à Philadelphie, ils se hâtèrent de passer à Pittsburg-sur-l'Ohio. — L'hiver les y retint. Le froid fut excessif cette année. L'Ohio gela, ce qui arrive rarement. — MM. Piqué et Saugrain s'étoient établis à quelques milles du fort Pitt, dans une maison qui étoit ouverte presque de toutes parts; aussi souffrirent-ils beaucoup. Quoiqu'échauffés par un grand feu, et enveloppés de plusieurs couvertures, ils avoient peine à se garantir du froid. — Le thermomètre de Réaumur descendit à 32 de-

(1) Ce docteur, qui ne prévoyoit pas alors que la révolution françoise fût si prochaine, ni le rôle qu'il y joueroit, cherchoit, comme moi, à former un établissement dans les États-Unis, pour se soustraire à l'intolérable tyrannie des visirs françois.

grés, et éclata. Dans le mois de février, où ce phénomène arriva, le froid moyen de Philadelphie étoit de 16 degrés. — Ces jeunes gens étoient obligés de fendre eux-mêmes leur bois, et d'apprêter leurs repas, qui consistoient le plus souvent en venaison et en pommes de terre. — Le pain étoit cher et rare. — Pendant leur séjour, assez long dans ce canton, ils firent différentes expériences. M. Saugrain y pesa les différentes espèces de bois, avec une balance hydrostatique qu'il avoit apportée : il rechercha aussi quels bois donnoient plus de potasse, et quelle est la meilleure. — Plusieurs expériences le convainquirent que la tige de maïs en rendoit plus à proportion que tout autre. — Il examina les différentes mines du pays ; il en trouva de fer, de plomb, de cuivre, d'argent, tant de ce côté, qu'en descendant l'Ohio. — On lui parla d'une riche mine de fer, appartenante à M. Murray ; mais on ne voulut pas la lui laisser voir.

Le printemps, en ouvrant la navigation de l'Ohio, rendit à ces voyageurs la liberté de suivre leur projet. Ils s'embarquèrent en avril, dans un bateau, avec provisions, armes et argent. Ils étoient trois François. M. Ragué s'étoit joint à eux, ainsi qu'un Virginien.

Arrivés au Muskingum, ils y descendirent, et virent l'établissement que commençoit le général *Harmar*, qui avoit avec lui des soldats de la Nouvelle-Angleterre.

S'étant rembarqués, ils rencontrèrent, à quelque distance, une espèce de radeau, monté par un grand nombre de sauvages, qui les hélèrent. Ne leur soupçonnant aucune intention sinistre, ils se mirent en travers et les attendirent. Pour les prévenir même à cet effet, ils attachèrent un mouchoir blanc à leur pavillon, en signe de paix. Mais M. Saugrain ayant apperçu un sauvage qui vouloit sauter dans leur bateau, le couteau à la bouche, lui tira un coup de pistolet qui le renversa. Sur-le-champ, décharge de la part des sauvages, qui tua un cheval dans le bateau des François, cassa un doigt à M. Saugrain, et blessa M. Piqué. Ces derniers ripostèrent, tirèrent treize coups, tuèrent ou blessèrent différens sauvages; mais ceux-ci étant prêts d'aborder leur petit bateau, les François crurent plus prudent de l'abandonner et de se jetter à la nage. Plusieurs sauvages les suivirent, et gagnèrent avec eux le bord du fleuve. Là, M. Piqué fut assailli par différens Indiens, qui le tuèrent de plusieurs coups de couteau. M. Saugrain fut fait prison-

nier, en se défendant. Il est probable que ces Indiens avoient massacré son compagnon, parce qu'il étoit plus vieux; ils le gardoient, lui, comme le plus jeune, et dans le dessein sans doute de le conduire chez eux et de l'immoler. Cette idée ne se présenta pas d'abord à M. Saugrain; il se laissa lier par ces sauvages, et cependant il eut la force de prendre encore dans les poches de son infortuné compagnon, les différens effets qu'elles contenoient, et il courut ensuite pendant un mille avec les sauvages, pour rejoindre leur radeau, que le courant entraînoit. Quand ils en furent près, on l'obligea de se jetter à la nage, et on l'amarra à ce bateau. Un Indien alors lui donna un grand coup sur la tête; ce coup fut comme un avertissement pour lui du sort qui le menaçoit, et tout à la fois, saisi de frayeur, et guidé par son courage, il résolut de s'échapper. Rompant les foibles liens qui l'attachoient, il nagea contre le courant, avec une force incroyable. Aucun sauvage n'osa le suivre, mais on lui tira différens coups de fusil, dont une balle l'atteignit au cou, mais sans le blesser grièvement; enfin il regagna la terre, et y retrouva le Virginien. Malheureusement ils étoient presque sans vêtemens, sans provisions, sans

moyen d'en avoir ; ils passèrent quatre jours dans les bois, et craignant qu'il s'écoulât un long-temps, sans voir un bateau, ils s'occupèrent d'en construire un. Au milieu de leurs travaux, ils furent découverts par ces mêmes sauvages, qui, naviguant sur ce fleuve, leur tirèrent quelques coups de fusil, mais sans les blesser. Enfin, un bateau américain, qu'ils apperçurent, les délivra de leur cruelle angoisse, et les rendit au fort Pitt. M. Saugrain n'a jamais pu savoir par quels sauvages il avoit été attaqué. Il présume qu'il y avoit des blancs parmi eux, qui, correspondant avec Pittsburg, ou même fréquentant cette ville, avoient pu être instruits de leur voyage, et qui, leur soupçonnant de l'argent, avoient formé le projet de s'en emparer. Quoi qu'il en soit, il perdit tout dans ce malheur, son argent, ses habits et ses papiers, et il fut obligé de revenir à Philadelphie, où je le trouvai, et d'où il se proposoit de repartir pour l'Europe.

Il me communiqua différentes observations qu'il avoit faites. La vallée qu'arrose l'Ohio lui avoit paru la plus riche, la plus fertile qu'il eût vue. La végétation y étoit d'une force et d'une rapidité incroyables. On y trouvoit les plus beaux arbres, et leurs espèces

varioient à l'infini. On y semoit le chanvre et le tabac, pour y dessécher, y appauvrir les terres trop riches en sucs, pour y porter du bled, qui ne vient qu'en herbe. Le maïs y étoit d'une hauteur prodigieuse; les bestiaux y acquéroient un embonpoint extraordinaire; dans l'hiver même ils trouvoient à se nourrir avec une espèce de canne ou roseau tendre, qui perçoit au travers des neiges, et que le sol produit avec abondance. L'hiver n'y étoit jamais assez froid pour empêcher les animaux de paître à l'air.

La facilité de faire produire à la terre, presque sans peine, le grain dont on avoit besoin, la facilité d'engraisser des bestiaux, de faire du wisky, de la bierre et du cidre, et mille autres avantages, attiroient sans cesse des émigrans de ce côté. Pleins d'activité pour bâtir leur première cabane, ils jouissent ensuite, dans le sein de la paresse, du fruit de leur travail. Un habitant de ces contrées, qui est au milieu des bois, travaille à peine deux heures par jour, pour sa subsistance et celle de sa petite famille. Il passe presque tout son temps à se reposer, ou à chasser, ou à boire. Les femmes filent la toile, et font les habits qui doivent couvrir leurs maris et leurs enfans. M. Saugrain avoit vu de très

bonne toile et de bon drap fabriqués dans ces cabanes. Il n'y a presque pas d'argent dans ce pays ; tout se fait par échange. On achète du wisky, avec du bled, ou l'on échange du mouton, contre du porc.

M. Saugrain vit, à 5 à 6 milles de Pittsburg, sur une espèce de roc, un avocat normand, nommé Pintreau, qui y étoit établi avec une femme et trois enfans. Elle étoit jolie, bien élevée, douée de connoissances, et cependant c'étoit une vraie ménagère. Toute cette famille paroissoit heureuse ; le mari labouroit, alloit vendre ses provisions à la ville, prenoit, pour se reposer, un livre dans une petite bibliothèque, qui faisoit ses délices. Il étoit arrivé à Pittsburg avec 50 louis. Il y avoit acheté pour 25 louis, deux à trois cents acres, sur lesquels étoit une petite cabane et un jardin ; et par son travail, il avoit augmenté l'un et l'autre. Il vivoit de pommes de terre, de pain, de cochon, d'œufs, de bœuf, et buvoit du wisky.

Les sauvages continuent toujours à fréquenter le fort Pitt, et ils infectent l'Ohio. M. L— me dit qu'ils cesseroient leurs ravages très-promptement, si le congrès vouloit montrer de la fermeté, et les punir. Il m'ajouta que les établissemens qui se multi-

plioient au-delà de l'Ohio, les forceroient de s'éloigner.

Le génie actif des Américains les porte toujours en avant. Quand ils ont passé quelques années sur un terrein, ils vont sur un autre, où ils espèrent se trouver mieux, et de cette manière, ils vont s'étendre à l'ouest et au sud. — M. Saugrain n'a pas le moindre doute que, tôt ou tard, les Espagnols seront forcés d'abandonner le Missisipi, et que les Américains le passeront, pour s'établir dans la Louisiane. — Il avoit vu ce dernier pays; il le regardoit comme une des plus riches et des plus belles contrées de l'univers.

M. Saugrain étoit revenu de Pittsburg à Philadelphie, en sept jours, à cheval. — Il s'y étoit rendu en cabriolet; mais il avoit employé quinze jours. — On y a établi une poste aux lettres, et l'on trouve de bonnes auberges sur la route.

Addition à cette lettre, depuis qu'elle a été composée.

M. Saugrain est tellement enchanté de la vie indépendante des solitaires du Kentucké, qu'en 1790, il est retourné seul pour s'y établir, malgré le désastre de son premier voyage.

Fin du premier volume.

TABLE
DES
SOMMAIRES ET MATIÈRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Préface.

Table *des monnoies, mesures et poids des Etats-Unis d'Amérique, comparés avec ceux d'Europe.* Pages xlix et suiv.

Lettre première, *de M. Clavière à M Brissot de Warville.* — Offre un plan général d'observations sur l'existence politique, civile, militaire ; sur la législation, etc. des Américains libres. Page 1.

Lettre II. *Sur le sol, les denrées, les émigrations, etc.* — Causes qui les empêchent de réussir, etc. 10.

Lettre III. *Plan d'une colonie à établir en Amérique.* 16.

Lettre IV. — Sur les parties des Etats-Unis où il conviendroit le plus à des Européens d'émigrer. 27.

LETTRE V. — Sur les achats de terres, ou de la dette américaine. Page 32.

LETTRE VI. *Dettes des Etats-Unis.* — Sur la situation des finances américaines. 38.

MÉTHODE D'OBSERVATIONS à suivre dans ce voyage en Amérique. — Sur le gouvernement fédéral; — le gouvernement de chaque état ; — la législation civile, de police et criminelle ; — l'état du commerce ; — les banques ; — le revenu fédéral, les impôts ; — la dette fédérale, etc. ; — l'état des campagnes, de la culture, des défrichemens, du numéraire, etc. ; — des mœurs privées, etc. 46 et suiv.

LETTRE PREMIÈRE, de M. Brissot à M. Clavière. — *Séjour au Havre de Grace.* — Tableau des campagnes de la Normandie. — Etat du commerce au Havre. — Sur la traite des noirs, qui en est une des principales parties. — Idées des négocians sur la société des amis des noirs de Paris. — Etablissement des paquebots. — Vices de cet établissement. — Inconvéniens de sa suppression. 61.

LETTRE II. *Sur le Commerce du Havre.* — Commerce avec les colonies ; — de Guinée ; — du grand cabotage ; — du petit cabotage. — Commerce étranger. 75.

LETTRE III. *Voyage en mer.* — Détail sur la nourriture des gens de mer. — Réflexions sur divers objets. — Sur la nécessité, pour les Américains, de rapprocher leur langue de la françoise, et de toutes les langues. — Sur le *contre-nature* de la vie marine. — Rencontre de plusieurs bâtimens, de baleiniers. — Profits que font ces pêcheurs. — Augmentation dont ils seroient susceptibles. — Sur un jeune sauvage qui étoit à bord. — Approche de Boston. — Dangers que court le vaisseau dans la baie. Page 91.

LETTRE IV. — Séjour à Boston. — Tableau de cette nouvelle Salente. — Changement dans les mœurs de ses habitans. — Mœurs pures des femmes. — Aisance générale qui règne dans cette ville. — Tolérance des religions. — Fraternité entre les ministres des diverses sectes. — Etablissement d'une église catholique. — Salaire modique des ministres des religions. — Des clubs de Boston. — De la manière de vivre générale. — Des efforts des Bostoniens pour se passer des denrées angloises. — De leur hardiesse pour étendre leur navigation. — Des manufactures. — Des diverses sociétés pour les encourager. — De l'université de Cambridge. — De l'académie

des sciences, et des hommes respectables qu'elle renferme. — Des journaux de Boston. — De l'état des arts. — De la société pour secourir les noyés. — De la société médicale. — Des maisons de travail. — Des hommes de loi, de leurs profits, de leur influence, de ceux qui jouissent d'une plus grande réputation. — Visite à M. *John Adams*. — Simplicité du général *Heath*. — Portraits de Samuel Adams, du gouverneur Hancock, de M. Beaudouin, etc. — Pélerinage à Bunker hill. — Hommage rendu à la mémoire du docteur Warren. Page 110.

LETTRE V. *Voyage de Boston à New-York, par terre.* — Des diligences américaines; du prix. — Tableau de la ville de *Worcester*. — De l'imprimeur *Isaias Thomas*, le *Didot* d'Amérique. — Du village naissant de *Spenser*, au milieu des bois. — Comparaison des auberges américaines et françoises. — Etat des chemins de Massasuchett. — Vues pittoresques. — Jolies maisons au milieu des bois. — Boutiques éparses; — leur assortiment. — *Fences* ou barrières qui séparent les propriétés. — Différentes espèces de fences. — Déjeûner à *Brookfields*. — Route entre cette ville et *Willebraham plains*. — Nouvelle

voiture. — Calme du postillon. — Arrivée à *Springfield.* — Passage d'une rivière dans un bac. — Des différentes sortes de bacs. — Arrivée à *Hartford.* — Portrait du colonel Wadsworth. — Peinture des environs de Hartford et du Connecticut en général. — Passage à *Weatherfields.* — Patrie du malheureux *Silas Deane*, fameuse par son commerce d'oignons, et par ses jolies filles. — Aussi nombreuses à *Newhaven.* — Leurs mœurs. — Prospérité du Connecticut. — Terres à vendre. — Rencontre d'une famille qui alloit du New-Hampshire à l'Ohio. — Des causes qui favorisent l'émigration. — Beauté des environs de Middletown. — Arrivée à *Newhaven.* — Poëtes célèbres que cette ville a produits. — Orage. — Arrivée à *Fairfield.* — Des malheurs de cette ville. — De la chaîne de rochers qui sépare cette ville de l'état de New-York, de celui de *Horseneck.* — Trait d'intrépidité du fameux Putnam. — Quelques anecdotes de ce héros. — Passage par la *Nouvelle-Rochelle..* — Histoire de cette colonie. — Patrie du célèbre Jay. — Son portrait; — sa fermeté lors du traité de paix de 1783. — Arrivée à New-York. Page 157.

LETTRE VI. *Voyage de Boston à New-York*,

par Providence. — Etat des campagnes. — Tableau de Providence. — Son commerce languissant. — Discrédit de son papier monnoie. — Prix des denrées. — Départ pour New-Port. — Description de cette ville. — Sa décadence ; — sa misère. — Comparaison avec Liège. — Cette misère est produite par les ravages du papier-monnoie. — Son origine. — Son effet sur le prix des denrées, sur la cessation du travail, sur les mœurs publiques, sur la religion, sur le défaut d'écoles, etc. — Incendie à New-Port. — Emigration de cette ville pour l'Ohio. — Réflexions sur le défaut du gouvernement de Rhode-Island. — Sur ses tavernes. — Les paquebots. — Education d'un petit nègre. — Sermon du docteur Murray. — Départ de New-Port. — Passage des *portes d'enfer.* — Arrivée à New-York. page 200.

LETTRE VII. *Sur New-York.* — Situation topographique de cette ville, d'Albany, de la nouvelle ville d'Hudson, de Pough-Keepsie. — Avantages qu'offre la rivière du nord pour le commerce intérieur et extérieur. — Description de la rivière de l'est et des portes d'enfer. — Prospérité commerciale de New-York. — Ses liaisons avec l'Angleterre. — Augmentation de sa population depuis la paix. — Luxe

qui y règne. — Tableau du prix des denrées. — Remarques sur la cherté des denrées, sur les erreurs commises à cet égard par les voyageurs et les écrivains. — De la salubrité du pays. — Accroissement prodigieux de New-York. — Réparation de l'hôpital. — Son administration confiée aux quakers. — De la société des sciences. — Des hommes célèbres qui habitent cette ville. — Portrait de MM. *Jay*, *Maddison*, *Hamilton*, *King*, *Thornton*, *Duer*. — Du président du congrès, M. *Griffin*. — Dîner chez lui. — Situation des finances de New-York. — De ses revenus, de ses dépenses, de son papier-monnoie. Page 222.

LETTRE VIII. *Voyage de New-York à Philadelphie*. — Sur les diligences établies entre ces deux villes. — Comparaison avec les voitures publiques de France. — Avantages qu'elles offrent pour entretenir le goût et l'habitude de l'égalité. — Route dans les Jerseys. — Insalubrité de la partie basse de cet état. — Des mosquites. — De la fièvre. — Du papier-monnoie. — De ses tristes effets sur la culture et le commerce des Jerseys. — Continuation de la route par New-Brunswick, Trenton, Princetown. — Passage de la Delaware. — Arrivée à Philadelphie. 251.

LETTRE IX. *Voyage à Burlington, et visite à M. Temple Franklin.* — Conversation avec des François sur l'état de ce pays. Page 268.

LETTRE X. *Visite à la ferme d'un Quaker.* — Portrait de M. Shoemaker, jeune quaker, qui y conduit l'auteur. — Ordre, propreté, décence, industrie qui règnent dans cette ferme. — Visite d'un moulin dans le voisinage. 272.

LETTRE XI. *Visite du bon Warner Miflin.* — Conversation avec ce bon quaker. 278.

LETTRE XII. *Enterrement d'un quaker, et assemblée des quakers.* — Simplicité, décence, gravité dans ces cérémoines funèbres. — Sermon prononcé sur la fosse par un quaker qui trembloit. — Réflexions sur ce tremblement, et sur le tort qu'on a de le ridiculiser. — Manière lente et interrompue de prêcher, usitée parmi les quakers. — Leurs prières. — Causes qui rendent leur secte si nombreuse. 283.

LETTRE XIII. *Visite d'une maison d'amélioration ou de correction.* — Description de cet hôpital. — Oté aux quakers pendant la guerre, il leur est rendu à la paix. — Comparaison de cet hôpital avec ceux de France.

— Ordre, propreté, aisance qui y règnent parmi les malades ou les pauvres. — Réflexions sur les hôpitaux en général. — Sur quelques malades qui attirèrent l'attention de l'auteur. — Négresses confondues avec les blanches. — Bonté du directeur. — Traitement des malades et des pauvres. — Peu coûteux. — Amélioration des hommes qui y sont renfermés. Page 293.

LETTRE XIV. *Hôpital des Fous.* — Beau bâtiment. — Buste de Franklin dans la Bibliothèque. — Les malades traités avec les plus grands soins. — Anecdotes sur quelques fous. 306.

LETTRE XV. *Sur Benjamin Franklin.* — De sa maladie. — Portrait de ce philosophe. — Esquisse de sa vie. — Elevé dans une imprimerie, compose quelques fragmens pour les gazettes. — Forcé, par les mauvais traitemens de son frère, d'aller à Philadelphie, y arrive sans secours, sans argent. — Trompé par le gouverneur, s'embarque pour Londres, y travaille à la presse, revient à Philadelphie, s'y marie, établit une imprimerie, une gazette qui est infiniment utile au pays, compose l'*Almanach du bonhomme Richard, plus utile encore.* — Forme différens clubs. — Rem-

plit différentes fonctions politiques et militaires dans la guerre de 1756, s'occupe, au retour de la paix, d'une foule d'établissemens utiles pour l'Amérique, est nommé à l'ambassade de France dans la dernière guerre. — De retour en Amérique, s'y occupe de nouveau de l'imprimerie, forme son petit-fils dans cet art, se prépare à la mort. Page 311.

Addition à la lettre précédente, imprimée en décembre 1790. — Discours de M. Mirabeau, sur la mort de Franklin. — L'assemblée nationale arrête de porter le deuil pendant trois jours. — Réflexions sur cet arrêté. — Détails sur la mort de ce grand homme. 328.

LETTRE XVI. *Découverte pour remonter les rivières. — Réflexions sur le caractère des Américains et des Anglois.* — Comparaison des deux machines de MM. *Fitch* et *Ramsay.* 337.

LETTRE XVII. *Sur la Société d'Agriculture, et sur la Bibliothèque.* — Discussion à cette société sur les ravages de la mouche de Hesse (*hessian-fly*) sur les bleds américains. 344.

LETTRE XVIII. *Sur le Marché de Philadelphie, et le prix des denrées.* — Un des plus beaux qui existent dans l'univers. — Ordre,

propreté, tranquillité qui y règnent. — Prix des denrées à Philadelphie. Page 348.

LETTRE XIX. *Assemblée générale de Pensylvanie, et description d'une ferme tenue par un François.* — Portrait du général Miflin, président de cette assemblée. — Simplicité, gravité des membres. — Dîner à la campagne du général Miflin, près la Skullkill. — Voyage à Springmill. — Description de la ferme d'un François. — Son histoire. — Sa manière de conduire sa ferme. — Mœurs, travaux, gages des domestiques loués pour plusieurs années. — Diverses entreprises et améliorations rurales. — Tentative pour cultiver la vigne. — Autres entreprises faites par ce François. — Produits de sa ferme. — Procès avec ses voisins. — Ses observations météorologiques pendant quatre ans. 354.

LETTRE XX. *Voyage de deux François vers l'Ohio.* — Objet de ce voyage. — Veulent fonder un établissement sur les bords de cette rivière. — Obligés de passer l'hiver à Pittsburg. — Froid excessif de 1788. — Se rembarquent sur l'Ohio. — Sont attaqués par des sauvages. L'un est tué, l'autre se sauve. — Est obligé de revenir. — Ses observations sur la fertilité et les productions de ce pays. 376.

Fin de la Table.



